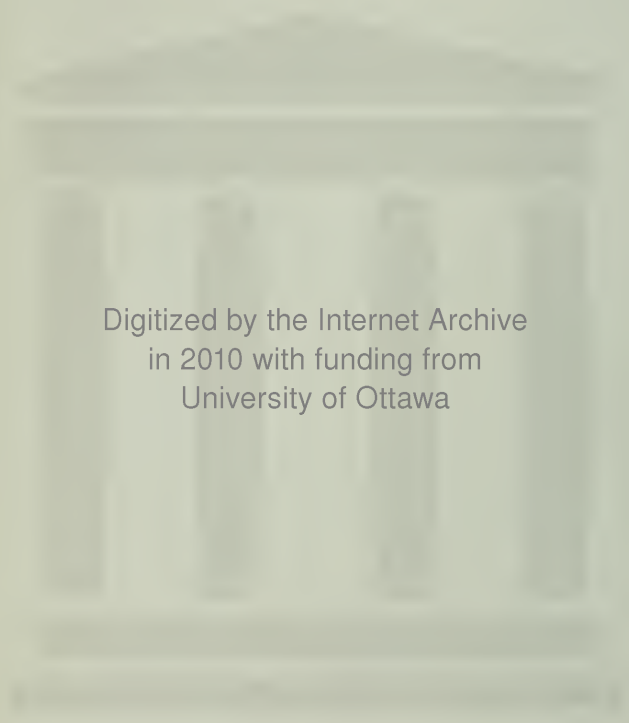


U d/of OTTAWA



39003001473932

22-12-67



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

CHRONIQUES
DE
L'ŒIL DE BŒUF
AUX TEMPS DE LOUIS XIV

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Chroniques indiscrettes et galantes d'autrefois

Rois, Beaux Esprits et Grandes Dames d'autrefois, d'après TALLEMANT DES RÉAUX, avec *Notes, Commentaires et Appendices* : 2 vol. illustrés.

Louis XIV et ses maîtresses, d'après SAINT-SIMON, les *Mémoires, les Pamphlets, et les Chansons du temps*, avec *Notes, Commentaires et Appendices* : 2 vol. illustrés.

Le Régent, ses filles et ses maîtresses, d'après SAINT-SIMON, les *Mémoires, les Chansons et les Pamphlets du temps* avec *Notes et Appendices* : 2 vol. illustrés.

Louis XV et ses maîtresses, jusqu'à Madame de Pompadour, d'après le *Journal de d'Argenson, les Mémoires, les Pamphlets et les Chansons du temps*, avec *Notes, Commentaires et Appendices* : 2 vol. illustrés.

Les Chroniques de l'Œil de Bœuf, avec *Avant-propos, Références et indications de sources* : 2 vol. illustrés.

POUR PARAÎTRE SUCCESSIVEMENT

DANS LA MÊME SÉRIE :

Les Coulisses du Consulat. 1 vol. illustré.

Donaparte Consul, intime. 1 vol. illustré.

Les Coulisses de l'Empire, 1 vol. illustré.

Napoléon Empereur, intime. 1 vol. illustré.

Ces quatre volumes d'après les *Mémoires de la Duchesse d'Abrantès*, avec *Introduction, Notes, Références et Appendices*.

Louise de La Vallière, d'après l'*Histoire amoureuse des Gaules, les Mémoires, les Pamphlets et les Chansons du temps*, avec *Notes et Appendices*.

Le dernier Amour de Henri IV : CHARLOTTE DE MONTMORENCY, mère du Grand Condé, d'après les *Mémoires, les Pamphlets et les Poésies du temps*.

Les Amours secrètes de Napoléon I^{er}, d'après les *Pamphlets du temps*.

Chroniques indiscretes et galantes d'autrefois

CHRONIQUES

DE

L'ŒIL DE BŒUF

AUX TEMPS DE LOUIS XIV

SCÈNES - PORTRAITS - ANECDOTES

AVEC NOTES ET APPENDICES

PAR

Albert MEYRAC

Rédacteur en chef honoraire du *Petit Ardenais*

I

DE LOUIS XIII A MADAME DE MAINTENON



PARIS

ALBIN MICHEL, EDITEUR

22, rue Huyghens, 22



DC

123

.T68

1920

n. 1

AVANT-PROPOS

L'*Œil de bœuf* : ainsi s'appelait l'antichambre qui précédait le grand appartement du roi à Versailles. Un œil de bœuf l'éclairait; d'où son nom. Dans cette antichambre se réunissaient les courtisans, les seigneurs, les personnages de marque ayant audience, avant d'entrer chez le roi. On juge des « potins », avant cette entrée officielle !

Peste ! de l'Œil de bœuf je deviendrais la fable ! dit je ne sais plus quel personnage d'une comédie d'Augier.

Ces cancans, ces malveillances, ces « potins », TOUCHARD-LAFOSSE, de 1829 à 1833, les réunissait en chroniques : *Chroniques de l'Œil de bœuf*, allant de Louis XIII jusqu'à la veille de la Révolution.

Pour nos deux volumes, nous n'avons, parmi les plus caractéristiques, choisi que les scènes, les portraits, les anecdotes, concernant le règne de Louis XIV. C'est alors un tout complet.

Ces chroniques ont l'originalité d'être fausses et, à la fois, rigoureusement historiques.

Je m'explique.

Elles sont rigoureusement historiques parce qu'elles ont pour canevas les événements, les « tableaux » d'ensemble, les « portraits » que nous ont laissés les chroniqueurs, les mémorialistes, les épistolaires, les poètes contemporains ; documents qui servent de base à nos historiens modernes ; sauf — naturellement ! — la critique et la discussion. TOUCHARD-LAFOSSE, n'invente donc absolument rien.

Elles sont délicieusement fausses, parce que, sur ce canevas, *l'Œil de bœuf* a tissé d'ingénieuses broderies, imaginé des dialogues vraisemblables, « analogues à la circonstance, » dirais-je, pour me servir de cette expression singulière si fort en vogue aux temps de la Révolution ; arrangé toute une mise en scène amusante ; ajouté quelques coups de pinceau à tous les portraits qui lui semblaient de lignes trop sobres.

Le fonds reste immuablement vrai, mais, ce fonds, la fantaisie l'entoure de ses arabesques :

quelquefois avec si forte étreinte et abondance qu'il ne s'en peut dégager qu'au prix de grands efforts.

Pour chacune de ces anecdotes nous avons indiqué la source, ou les sources ; nous avons placé la réalité à côté de la fantaisie ; à la narration vagabonde et aventureuse de l'*Œil de bœuf* nous avons opposé le récit scrupuleusement sincère de l'histoire sincère. Et l'un des principaux attraits du volume sera, certainement, le lecteur faisant la comparaison, de pouvoir surprendre sur le vif tout cet ingénieux travail de démarquage et de « tripatouillage ».

Les *Chroniques de l'Œil de bœuf* ont été mal jugées. La vérité y apparaît toute nue lorsqu'on la dégage des broderies dont l'affuble, trop généreusement, l'anecdotier TOUCHARD-LAFOSSE.

ALBERT MEYRAC.

CHRONIQUES DE L'ŒIL DE BŒUF

I

Richelieu danse la sarabande.

Il gelait fort. La terre, couverte d'une blanche nappe de frimas, bruissait sous les pieds du citadin qu'une affaire ou un désir arrachait à son foyer étincelant. Quelques carrosses, portant les grands dans le tourbillon des plaisirs, produisaient, en roulant sur la neige, un bruit sourd semblable au tonnerre lointain. De rares lanternes erraient, comme des feux follets, dans l'obscurité des rues presque désertes.

L'horloge du palais de la reine mère secouait lentement sept heures dans l'air raréfié de l'hiver, lorsqu'un homme d'une taille moyenne, qu'enveloppaient un vaste manteau brun, sortit à peu près furtivement du Petit-Luxembourg. Des valets,

qu'on pouvait croire armés, à en juger par le cliquetis qu'ils faisaient entendre en marchant, précédaient l'aventurier nocturne pour éclairer sa marche; les rayons de leurs flambeaux de cire blanche, en s'allongeant sur la terre neigeuse, la faisaient scintiller comme une robe de bal semée de diamants. Le personnage sorti du Petit-Luxembourg était le cardinal-ministre; il se rendait à l'hôtel de Chevreuse avec tout le mystère d'un amant favorisé. Avant d'arriver à la rue Saint-Thomas-du-Louvre, il ordonna à ses laquais d'éteindre leurs flambeaux et de s'aposter jusqu'à son retour dans l'embouchure d'une porte cochère, prêts à le rejoindre dès qu'il reparaîtrait...

(1) Mme de Chevreuse a fait de son appartement le temple de l'amour: sa chambre à coucher, son cabinet de toilette, surtout, semblent avoir été décorés par les mains des Grâces. Le lit de la duchesse, autel d'un si charmant sanctuaire, s'élève sur une estrade où l'on arrive par trois marches couvertes d'un tapis de Perse, travaillé à petits points et relevé de fleurs aussi fraîches, aussi vives que celles qui se balancent dans un jardin. La couchette est en bois d'ébène, avec incrustations de jaspé, de nacre de perles et de calcedoine. Quatre colonnes torsées, plaquées de lapis,

soutiennent un baldaquin de damas bleu à ramages de velours noir, auquel pend une riche crépine d'argent. Sur des rideaux de la même étoffe est jetée une gaze de Chine dont la transparence laisse apercevoir les dessins que recouvre son tissu. Des torsades et des glands d'argent rattachent les rideaux, disposés en plis onduleux, aux colonnes bleues semées de sable d'or qui supportent le baldaquin. Au fond du lit, un tableau de Rubens représente Phébé suivie d'une longue trace de lumière blanchâtre et surprenant Endymion endormi dans un bosquet. La déesse, dont on croit voir palpiter le sein, se dispose à épancher toute sa divinité dans les bras du mortel fortuné : le ciel d'une belle nuit favorise par un voile de légères vapeurs le doux mystère qui va s'accomplir. La chambre est ornée d'une tapisserie de haute lisse, enrichie d'arabesques or et argent. Les fauteuils ont le dos sculpté à jour, avec filets dorés sur un fond rouge. Le siège est de cordouan vermeil (cuir de Cordoue) et garni de longues franges de soie qu'attachent des clous dorés. Sous une glace de Venise, surmontée de dorures laborieusement découpées, on voit un cabinet (ou armoire) à colonnes d'agates, sur lequel des incrustations heureusement nuancées de corail, de jaspe, de corna-

lines, de lapis et d'aventurines, entourent de petits tableaux d'émail d'un travail précieux. Près du lit, un guéridon formé d'une écaille de tortue supporte un livre richement relié ; ce sont *les Baisers de Jean Second* : chaque culte a son rituel.

Le cabinet de toilette est garni d'arbustes fleuris, entre lesquels se dessinent les croisées encore couvertes d'armoiries et de devises coloriées, selon la mode des siècles précédents. Un jour vif fait valoir les brillantes couleurs des vitraux. Au milieu de la pièce, une toilette de laque est couverte d'une multitude de flacons de cristal et de vermeil ; arsenal odoriférant qui répand alentour une douce senteur...

(2) La reine Anne d'Autriche, suivant l'habitude que les Espagnols tiennent des Maures, est assise sur des carreaux de velours ; l'un de ses bras entoure la taille de Mme de Chevreuse, qui partage son siège moelleux. Sa Majesté est habillée d'un satin vert brodé d'or et d'argent, avec des manches pendantes rattachées par trois gros diamants. La fraise scrupuleusement fermée de la reine couvre, sans la cacher entièrement, une gorge admirable, qu'agitent en ce moment les vives émotions nées d'une conversation animée. Un petit bonnet de velours vert, surmonté d'une

plume noire de héron, laisse échapper les boucles multipliées d'une chevelure blonde, assez rare parmi les Castillanes. Anne d'Autriche ne pourrait être citée comme une beauté parfaite : elle a le nez un peu gros, son teint a plus d'éclat que de délicatesse, et ses yeux mêlés de vert ne seraient pas exempts de disgrâce, s'ils ne captivaient soudain par leur étincelante vivacité. La nature n'a point affligé l'épouse de Louis XIII de ces lèvres épaisses que l'on reproche à la maison d'Autriche : sa bouche est petite, vermeille, heureuse au sourire; enfin, un front bien fait, un tour de visage agréablement dessiné achèvent de rendre la physionomie de la reine, sinon régulièrement belle, au moins noble et séduisante. On vit rarement des bras aussi beaux que ceux de cette princesse, et ses mains sont d'une blancheur éblouissante. Elle est grande; sa taille paraît bien prise, comprimée par le corset qui déguise un léger excès d'embonpoint. Pour le pied, pour la jambe, Anne d'Autriche est Espagnole, cela sous-entend tout l'éloge qu'on en peut faire; le désir se borne à penser le reste.

— Quoi ! disait la reine à sa favorite dans un entretien de la chambre des bains, auriez-vous la pensée que le cardinal osât élever jusqu'à moi ses vœux téméraires ?

— Vraiment, madame, il en a pris la résolution dans son cœur, c'était le seul acte téméraire qu'il ne se fût pas encore permis et je tiens pour assuré qu'il songe à le hasarder.

— Sur quels indices vous est-il venu en idée qu'il soit occupé de cette folie audacieuse?...

Au cours de cette conversation, Son Éminence entra seule chez la duchesse. Au signal d'une femme de chambre, la favorite allait au-devant de son hôte, qu'elle introduisit d'abord dans le cabinet où elle l'avait reçu la veille. Mme de Chevreuse parut si jolie au galant prélat, sa parure lui sembla si agaçante, qu'il eût bien voulu, dans ce premier moment, n'avoir pas à porter plus haut les prétentions de son amour. Il dévorait du regard des charmes que voilait à demi une coquette négligence; sa main, tremblante d'émotion, avait saisi celle de la duchesse, qu'il baisait avec transport. L'ambition perdait alors rapidement ses droits dans l'âme du ministre; Anne d'Autriche s'évanouissait dans sa pensée : la flamme de Son Eminence s'attachait à l'ambassadrice avant de s'élever jusqu'au trône de la souveraine, tant l'atmosphère de ce cabinet de toilette était enivrante et saturée de voluptés!

(3) — Tout beau, monseigneur ! dit Mme de

Chevreuse, dont le geste repoussait doucement Richelieu ; songez que la reine de France est là, tout proche de nous, chez moi.

— Je l'oubliais, madame, car la reine des amours est ici.

— Mauvais protocole pour un homme d'État. J'aurais grande compassion de vous, Éminence, si vos fiers rivaux, les Buckingham, les Olivarès, pouvaient entendre ce langage de muguet.

— Les hommes d'Etat, comme les autres, ont leurs passions.

— D'accord, mais chez eux il faut encore que ces passions soient de telle nature qu'elles se trouvent dans le bien général. Monsieur le cardinal, ayons garde d'ôter de notre vue l'avenir de la France, le rejeton à enter sur la souche de Henri IV, et la Régence future, docile à votre autorité.

— Mon autorité, madame, sera, que j'espère, puissante pour tous, mais obéissante pour vous. Oui, je veux que nous partagions...

— Nous verrons, en son lieu, ce que nous partagerons... Préparons d'abord cette haute destinée... Vous avez votre habit de Pantalon (1) ?

— Complet de la tête aux pieds.

(1) Mime et danseur célèbre de ce temps.

— Bon ! haut-de-chausses en tricot vert sans bouffantes, pourpoint de velours rouge, ceinture de buffle avec grande boucle de cuivre, sonnettes d'argent aux genoux, castagnettes aux mains... Eh mais, vous avez oublié de prendre le bonnet pointu orné de grelots...

— Le voici, dit Son Eminence, en tirant cette coiffure grotesque de dessous son manteau.

— A merveille. Maintenant, souffrez que je vous coiffe à l'air de votre visage, là, devant mon miroir... Fi donc ! je ne puis faire état de cette calotte rouge... et la duchesse la fait voler loin d'elle ; et l'insigne du sacré collège tombe dans un bassin d'eau de senteur.

— Cet accoutrement est bien ridicule, mais des causes les plus bizarres on a vu sortir les plus grands résultats.

— Assurément, monseigneur ; et vous savez danser la sarabande.

— Je n'y suis pas expert. Jusqu'à cette heure, les cabrioles n'entrèrent pas dans l'éducation d'un serviteur de Dieu.

— C'est selon. En tout cas, elles entrent d'ordinaire dans l'instruction d'un serviteur des dames. Et puis un Pantalon sans la sarabande, autant vaudrait Gros Guillaume et Gaultier Garguille

sans farce ; ou, si vous voulez, mieux vaudrait un diplomate sans artifices.

— Méchante... Enfin, s'il faut danser, j'y ferai de mon mieux.

— J'aime cette confiance en vous-même ; il serait par trop étrange qu'un ministre ne se dit pas maître passé dans tout ce qu'il ignore. Je vais annoncer M. Pantalon à la reine.

— Mais, duchesse, si Richelieu se montrait d'abord pour expliquer...

— Point d'explication, nous gâterions par là l'effet de notre pantalonnade... soyons en crainte de compromettre l'étoile encore cachée de l'Éminentissime Dauphin.

— Je m'abandonne à vous, duchesse.

— A trois petits coups frappés dans la main, vous ferez votre entrée en laissant échapper cette brune draperie ; et j'espère que le coup d'œil mettra en bon train de réussite les choses qui regardent votre amour. Voilà qui demeure convenu.

Ici Mme de Chevreuse rentra dans le salon, où la reine attendait le singulier spectacle que la joyeuse politique de sa favorite lui réservait. Le cardinal, debout à la porte, l'oreille au guet, retenait son haleine pour mieux entendre les trois petits coups frappés dans la main de l'ordonna-

trice; mais, comme la réflexion est silencieuse, Son Eminence se disait à elle-même : « Que penserait le grave conseiller de Philippe IV et l'orgueilleux ministre de Jacques I^{er} s'ils me savaient, en habit de baladin, à l'entrée d'une garde-robe, attendant l'ordre d'une femme pour jouer une pasquinade ? Ils se divertiraient de ma faiblesse ; et pourtant il y a peut-être autant de sagesse dans cette folie que dans les actes les plus profondément combinés de mon ministère. »

Le signal se fait entendre. Richelieu s'élance dans la chambre, le manteau tombe, Pantalon paraît. Il prend une pose moitié comique, moitié gracieuse ; les sonnettes tintent, les castagnettes jouent. Anne et sa maligne favorite partent d'un grand éclat de rire... l'homme le plus subtil de la chrétienté vient de donner dans un piège grossier. Voulez-vous absorber le mérite jusqu'à la stupidité ? rendez-le amoureux.

Mme de Chevreuse, assise devant son épinette, jouait le prélude d'une sarabande fort à la mode, tandis que la reine, à moitié couchée sur le sofa, riait avec un abandon qui redoublait l'ardeur, maintenant toute royale, du saltimbanque sacré.

— Allons, seigneur Pantalon, dit la belle musi-

cienne, nous attendons la cabriolet de Votre Eminence, partez.

A ces mots, le docile prélat frisa la jambe, arrondit les bras, sourit d'une façon gentille, et se prit à développer tout ce qu'un membre du Conclave peut apporter de grâce dans un pas de ballet.

— Courage, monseigneur, s'écria la duchesse en frappant sur son instrument, voilà qui va bien. Bruscombille de l'hôtel de Bourgogne n'est qu'un écolier auprès de Votre Éminence.

Et le cardinal de redoubler ses gambades et ses mines grotesques en dessinant avec affectation ses formes, d'assez maigre apparence, resserrées sous le tricot de soie. Enfin, harassé de fatigue d'un exercice ministériel si laborieux, haletant, le visage baigné de sueur, Richelieu tomba aux genoux de la reine sans force et sans mouvement.

— Votre Majesté, dit-il d'une voix affaiblie, voudra-t-elle maintenant avoir créance à mon respectueux dévouement, se laissera-t-elle encore surprendre à l'idée que je sois capable de rien faire contre son service?...

— Monsieur le cardinal, répondit Anne d'Autriche en détournant l'entretien de la direction que Son Éminence voulait lui donner, je m'assure que vous dansez à ravir la sarabande.

— Vraiment, si monsieur le duc n'était pas cardinal, on aurait pour agréable qu'il fût danseur, ajouta la favorite.

— Je me tiendrai heureux d'être tout ce que Sa Majesté voudra, fors indifférent à ses adorables qualités.

— Beau danseur, et galant chevalier, dit la reine en riant, voilà qui forme deux courtoises perfections.

— La dernière naît d'elle-même au vu de tant de charmes.

— Ah ! voici venir les délicatesses de la pantalonnade, poursuivit Sa Majesté d'un ton plus composé.

— Les trésors ont toujours des admirateurs, reprit avec feu le cardinal : leur éclat éblouit, leur possession enivre, encore qu'on ne fasse que la rêver.

— Seigneur Pantalon, dit sèchement la reine, les licences d'une mascarade ont leurs bornes.

— Laissez-le donc aller, murmura Mme de Chevreuse à l'oreille de la souveraine.

— Si c'est un privilège de carnaval de brûler aux pieds de Votre Majesté l'encens d'une passion ardente, on voudrait, dans son âme, que cette saison durât toujours.

— Je vous savais bon comédien, monsieur le cardinal, continua la reine décidée à pousser loin la plaisanterie, mais je n'avais pas ouï que vous eussiez un talent si parfait dans le genre de rôle que vous jouez en ce moment.

— Ce n'est aucunement un jeu, madame ! s'écria le masque audacieux en osant baiser une main qu'on ne retira point, bien qu'une légère convulsion l'eût agitée.

— Comment donc, du naturel, de l'entraînement ! je fais, à cette heure, si beau jugement de votre habileté que je parierais qu'elle rendra Monfleury jaloux (1).

— Ce n'est pas à lui, ô mon adorable souveraine ! que j'aurais une grande passion d'inspirer de la jalousie, mais à un prince assez fortuné pour posséder un trésor, assez malheureux pour en méconnaître le prix.

— De mieux en mieux, monsieur le duc, dit Sa Majesté en faisant violence à sa fierté, vous êtes le plus habile acteur qui ait jamais été vu. Mais restez, croyez-moi, dans la pantalonnade : c'est le côté le plus plaisant de votre art. Ma chère Marie, faites demander mon carrosse ; il faut que tout di-

(1) Premier acteur de l'époque dans les amoureux.

vertissement prenne fin, même le plaisir de voir la danse d'un cardinal.

— Les affaires de Votre Éminence prennent une bonne figure, dit la duchesse quand la reine fut partie. Vous venez d'ouïr que le costume a fait merveille, et la grâce que vous avez déployée dans cette mascarade a paru toute charmante. « C'est le côté le plus plaisant de votre art, » a dit Sa Majesté.

— Éloge propre à toucher Gros-Guillaume ou Bruscombille, mais un cardinal ne saurait vivre dans une perpétuelle pasquinade.

— Pourquoi non. Pasquin ou ministre, le genre n'y fait rien, pourvu qu'on plaise.

— Sans doute, il faut plaire avant tout.

— Douteriez-vous ici de l'affirmative ?

— Mon Dieu ! je ne sais, les souverains sont si mobiles, si fantasques ; ils quittent avec tant de facilité ce qui les touche le plus !

— Oui, mais les ministres ont tant de souplesse.

— Tenez, duchesse, dit le cardinal en ceignant la taille de Mme de Chevreuse d'un bras caressant, je n'aurai d'aise qu'au jour où nous partagerons l'autorité suprême.

— Patience, monseigneur. Devant que de son-

ger aux douceurs de la Régence, arrivons donc à faire poindre une minorité.

— Ah ! si la reine voulait ! reprit Richelieu, qui pressait de plus en plus la favorite.

— Je vois bien ; mais, ajouta la duchesse en détachant de sa taille les mains du cardinal, nous ne touchons pas encore au jour d'une communauté de vœux entre vous et moi.

— Quoi, chère dame, toujours des rigueurs !

— Mon cher cardinal, je ne puis pas, en conscience, servir la reine jusqu'au point d'accepter la lieutenance de ses amours. A mon âge les engagements de cœur ne sauraient manquer, sans qu'il soit besoin d'écouter par procuration les soupirs des galants.

— Cruelle ! n'occupez-vous pas la première place dans mon cœur ?

— Je vous en ai une infinie reconnaissance, et m'en tiens d'autant plus honorée qu'une passion d'État remplit au moins votre pensée. Or, pour la distraire un petit, il suffit de Marion Delorme (5) ; avec elle, Votre Éminence aura de la tendresse à heuré fixe.

NOTES

(1) Marie de Rohan-Monbazon, née en 1600, morte en 1679, mariée le 11 septembre 1617 au connétable de Luynes et, le 19 avril 1624, après quatre mois de veuvage, à Claude de Lorraine, prince de Joinville, duc de Chevreuse, ambassadeur de France en Angleterre lors du mariage de Charles I^{er}. La duchesse de Chevreuse est, en ce moment, surintendante de la reine Anne d'Autriche. Toutes deux sont jeunes, toutes deux sont délaissées par leur mari : toutes deux sympathisent. Est-il, alors, extraordinaire qu'elles se fassent des confidences amoureuses, surtout lorsque la confidente est Madame de Chevreuse, l'une des femmes les plus jolies, les plus galantes, les plus amoureuses de cette époque si féconde en « grandes amoureuses ». LE CARDINAL DE RETZ a dit : « Elle aimait sans choix et purement parce qu'il fallait qu'elle aimât quelqu'un ; il n'était même pas difficile de lui donner de partie-faite un amant. » — « C'est, écrit TALLEMANT, une friponne éveillée, ne demandant pas mieux. » Et SAINT-SIMON : « Beaucoup de



Cabinet des Estampes.

LE CARDINAL DE RICHELIEU

beauté, de grâce, encore plus de galanterie, bien plus d'esprit encore et une ambition en tout genre si supérieure en tout que ce qui était en elle y était entièrement subordonné. Pleine de lumières, de solidité, d'agrément, de ressource, tirant parti de tout et d'un courage mâle qui n'était abattu par rien. » Les Mémoires contemporains ont longuement parlé d'elle, notamment *Mémoires de Mme de Motteville ; du cardinal de Retz ; du duc de La Rochefoucauld ; de Brienne ; de Montrésor ; de Laporte*. Dans la première moitié du dix-septième siècle, son rôle politique, aux temps de la Fronde, est des plus importants. « Ses fautes marquent un noble cœur, écrit VICTOR COUSIN, et un grand caractère : elle occupe une place éminente un peu au-dessous des deux grands politiques : Richelieu et Mazarin. » Dans ce rôle nous n'avons pas à suivre, à juger ici Mme de Chevreuse : « femme de beaucoup d'esprit, de beauté, galante, vive, hardie, entreprenante » (LA ROCHEFOUCAULD) et alors nous renvoyons aux historiens modernes, notamment : CHÉRUEL : *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV* ; — D'HAUSSONVILLE : *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France* ; — LEVASSOR : *Histoire de Louis XIII* ; — KERVILLER : *Le chancelier Séguier* et aussi un pamphlet du temps de la Fronde : *L'amazone française au secours des Parisiens ou l'approche des troupes de Mme la Duchesse* ; mais voir aussi V. COUSIN : M^{me} DE LONGUEVILLE ET M^{me} DE CHEVREUSE et surtout M^{me} DE CHEVREUSE, *de Batiffol*.

'Son premier ménage avec le duc de Luynes ne

manque pas d'originalité. Louis XIII couchait de temps en temps avec eux, et je ne sais en quelle place du lit : voir dans *Histoire amoureuse des Gaules*, t. I, p. 143, un intéressant commentaire de M. Livet. Louis XIII paraît l'avoir aimée, à moins qu'il ne colorât d'une façon raisonnable l'amour qu'il avait pour Luynes. Croyons discrètement que c'est pour elle qu'il se glissait dans le lit entre les deux époux. Mais cela ne dura point; il se mit vite à la haïr comme il haïssait et dénonçait à Luynes les galanteries du duc de Chevreuse. Claude de Lorraine, grand chambellan du prince de Joinville, avait, en effet, trouvé belle Mme de Luynes; aussi l'épousait-elle lorsque son premier mari, l'ayant possédée quatre ans, fut mort. Voir TALLEMANT DES RÉAUX : *Le Connétable de Luynes et Mme de Chevreuse*, t. II, p. 38 de l'édition Mommerqué. — C'était le second des Guise : il était bien fait et honnête homme. Mais l'amour ne dura guère. Mme de Chevreuse se laissait aimer par qui voulut l'aimer : et trop longue presque serait ici la liste de ces amants, plus ou moins de passage.

« *Chevreuse*, dit la *Carte du pays de Braquerie*, est une grande place fort ancienne; pour le présent toute délabrée, dont les logements sont tous découverts. Elle est néanmoins assez forte des dehors, mais de dedans mal gardée. Elle a été autrefois très fameuse et fort marchande. Elle trafiquait en plusieurs royaumes et maintenant la citadelle est toute ruinée par la quantité de sièges qu'on y a faits pour la prendre. On dit qu'elle s'est souvent rendue à

discrétion. Le peuple y est d'une humeur fort changeante et fort incommode. Elle eut plusieurs gouverneurs dont le principal a été celui qui a commandé à Puisieux. Elle est fort mal pourvue à présent, car celui qui en est chargé n'est plus bon à rien. »

Celui qui « n'est plus bon à rien » était Geoffroy, marquis de Laigues. Il se prit à aimer Mme de Chevreuse sur le retour, ayant alors perdu la « joliesse de ses vingt printemps » mais encore « agréable et d'une beauté mûre ». D'une famille dauphinoise, protestant et capitaine des gardes de Gaston d'Orléans, le marquis de Laigues joua son rôle tantôt à côté de Condé, tantôt à côté de la reine, Mme de Chevreuse, qu'il avait épousée secrètement, semblait-il, passant avec une incroyable désinvolture, d'un camp à l'autre, selon ses caprices. « Laigues, dit le CARDINAL DE RETZ, avait une grande valeur, mais peu de sens et beaucoup de présomption ».

*
* *

Baisez, baisez, trop charmante Princesse,
Pendant vos plus beaux jours ;
Si quelque fat s'en vient à Votre Altesse
Faire de sots discours
Répondez-lui, sans faire la honteuse :
Suis-je pas Chevreuse, moi ?
Suis-je pas Chevreuse ?

*
* *

(2) Les contemporains ne tarissent pas d'éloges

sur la beauté réelle de la reine Anne d'Autriche. « Ses yeux sont grands et beaux, nous apprend Mme de Brégy ; ses bras et ses mains feraient honte à la plus parfaite sculpture. Pour le reste de son corps, il n'est que la seule modestie qui le fait cacher. Tout cela est accompagné d'une fraîcheur et d'une propreté qui donneraient lieu de penser que l'ambre et le jasmin seraient entrés dans la composition de son beau corps. » — Mme de Motteville fait de la reine, alors qu'elle avait cinquante-huit ans, un portrait resté célèbre : « Elle a été l'une des plus grandes beautés de son siècle et présentement il lui en reste encore assez pour en effacer des jeunes qui prétendent avoir des attrait. Ses yeux sont parfaitement beaux ; le doux et le grave s'y mêlent agréablement. Leur puissance fut fatale à beaucoup de particuliers et des nations entières ont senti à leur dommage quel pouvoir ils ont eu sur les hommes... » — Et après cette allusion aux amours, vrais ou faux, de la reine pour Buckingham, Mme de Motteville continue : « Sa bouche, quoique d'une manière fort innocente, a été complice de tous les maux que ses yeux ont faits. Par un de ses sourires elle peut acquérir mille cœurs ; ses ennemis mêmes ne peuvent résister à ses charmes, ses cheveux sont beaux et leur couleur est d'un blond châtain clair. Elle en a beaucoup et il n'est rien de plus agréable que de la voir peigner. Ses mains, qui ont reçu les louanges de toute l'Europe, qui sont faites pour le plaisir des yeux, pour porter un sceptre et pour être admirées joignent l'adresse

avec une extrême blancheur, si bien que l'on peut dire que les spectateurs sont toujours ravis quand cette grande reine se fait voir cu à sa toilette en s'habillant, ou à table quand elle prend ses repas. Son nez n'est pas si parfait que les autres traits de son visage, il est gros (*n'est-ce pas le nez bourbonien?*); mais cette grosseur ne sied pas mal avec ses grands yeux, et il semble que s'il diminue la beauté il contribue à lui rendre le visage plus grave... » — Voici maintenant l'ombre au tableau : ses hémorroïdes et surtout son cancer au sein gauche, qui lui fit endurer ce long martyre dont parlent Mme de Motteville et Mlle de Montpensier. Sur la fin de sa vie, lorsqu'on la pensait « on lui tenait des sachets de senteur auprès du nez pour la soulager de la mauvaise odeur qui sortait de sa plaie... Quoiqu'elle tint toujours dans ses mains un éventail de peau d'Espagne, cela n'empêchait pas que l'on sentit cette plaie jusqu'à faire manquer le cœur ; pour moi, lorsque je revenais de la voir panser, je ne pouvais manger... »

(3) L'amour de Richelieu pour Anne d'Autriche — sans doute un amour plus par politique que par passion — ne semble pas pouvoir être contesté.

« En 1637, avant de partir pour son voyage en Province, Mademoiselle (fille de Gaston d'Orléans et alors cousine germaine de Louis XIV) était allée faire ses adieux à « Leurs Majestés » qui se trouvaient à Chantilly. Mademoiselle tombait alors en plein drame. Richelieu venait de disgracier la reine de France, convaincue d'avoir abusé de ses retraites au couvent

du Val-de-Grâce pour entretenir des correspondances secrètes avec l'Espagne. On avait fouillé le Val-de-Grâce, arrêté l'un des domestiques, interrogé la reine comme une criminelle; et elle avait eu un tête-à-tête bien amer dans sa chambre de Chantilly avec un Richelieu qu'elle n'avait plus reconnu. Il y avait alors une douzaine d'années que Louis XIII, entrant à l'improviste chez sa femme, avait interrompu la déclaration que lui faisait son ministre. Après Marie de Médicis, Anne d'Autriche. C'était évidemment un système d'une politique où l'orgueil avait sa part; le cœur aussi, quand le cardinal soupirait pour Anne d'Autriche qui était jeune et belle; mais un cœur à la Richelieu; et il faut savoir à quoi cela ressemblait pour s'expliquer l'attitude du ministre à Chantilly. Les historiens ne se sont pas donné la peine de nous le dire parce qu'il y avait plus important à connaître pour eux et pour l'histoire de l'Europe dans un homme d'État de cette envergure. La vie sentimentale de Richelieu ferait pourtant la matière d'un beau chapitre. Elle était violente et cruelle comme toutes les passions qui hantaient cette âme tourmentée comparée par Michelet « à un grand logis ravagé ». L'amour y était toujours doublé de haine. Mme de Motteville, témoin des procédés de Richelieu envers la reine, n'en revenait pas de ses façons de plaire : « Les premières marques de son affection, écrivait-elle, furent les persécutions qu'il lui fit. Elles éclatèrent aux yeux de tous, et nous verrons cette nouvelle manière d'aimer jusqu'à la fin de la vie du

cardinal. » Richelieu déplaisait aux femmes. Il avait la toute-puissance, la richesse, le génie ; on le savait sans pitié dans la colère, et il ne pouvait seulement pas obtenir qu'elles fissent semblant de l'aimer. Elles se moquaient toutes de lui, même Marion de Lorme ; et le cardinal de Retz nous en a livré la raison : « N'étant pédant en rien, il l'était tout à fait en galanterie. C'est une chose que les femmes ne pardonnent pas... » (ARVÈDE BARINE, *la Jeunesse de la Grande Mademoiselle*, Paris, Hachette, t. I, pp. 70-72).

Richelieu, surtout, n'avait-il point rêvé ce coup de maître : entrer dans le lit royal, donner au trône un héritier de son propre sang sous lequel il aurait perpétué son pouvoir, Louis XIII étant de santé chancelante et ne pouvant pas, semblait-il alors au cardinal, tarder à mourir. Voir dans TALLEMANT : *Historiette de Richelieu*, tous les détails de cette étrange intrigue ; — comment Richelieu fit porter les premières propositions par Mme de Fargis ; — comment le cardinal de Berulle fut son innocent entremetteur ; — comment il soumit la reine et ses confidentes les plus intimes à des embarras toujours renaissants ; — comment, enfin, dans sa comédie de *Mirame*, il proposa de flétrir la passion qu'il supposait exister entre Anne d'Autriche et Buckingham, obligeant la reine à venir voir jouer cette pièce. « J'eus ma part de ce spectacle et m'étonnai, comme beaucoup d'autres, qu'on eût eu l'audace d'inviter Sa Majesté à être spectatrice d'une intrigue qui, sans

doute, ne devait pas lui plaire, et que, par respect, je n'expliquerai point. Mais il lui fallut souffrir cette injure qu'on dit qu'elle s'était attirée par le mépris qu'elle avait fait des recherches du cardinal. » (*Mémoires de l'abbé Arnauld.*)

L'intrigue de la pièce, — que l'abbé n'expliquera point, — est celle-ci : Mirame, héroïne de la pièce, méprise l'hommage du roi de Phrygie et lui préfère Arimant, favori du roi de Colchos. Sous ces noms d'autrefois il fallait deviner : Anne d'Autriche, Richelieu et Buckingham.

Anne d'Autriche a même, en cette occurrence, désarmé l'habituelle médisance de TALLEMANT qui dit : « Le cardinal fit tout ce qu'il put pour la voir une fois dans le lit, mais il n'en put venir à bout. » Aussi est-il mensonger ce couplet, entre tant d'autres couplets du temps :

Or, dites-nous, la mère
De notre souverain,
D'où vous vient ce cancer
Qui vous ronge le sein ?
Du climat d'Italie,
Hélas ! vient tout mon mal :
Je tiens ma maladie
Du défunt cardinal !

*
* *

(4) C'est pour en arriver à cette sarabande — il semble exact qu'elle ait été dansée par le cardinal — que les *Chroniques de l'œil de bœuf* ont imaginé toute

cette mise en scène et tout ce dialogue fantaisistes.

« J'ai ouï dire, raconte TALLEMANT (*Historiette du connetable de Luynes*), que le cardinal s'adressait à elle (*Mme de Luynes, plus tard Mme de Chevreuse*) dans le dessein qu'il avait d'en conter à la reine : mais elle s'en divertissait. J'ai ouï dire qu'une fois elle lui dit que la reine serait ravie de le voir vêtu de toile d'argent gris de lin. Il l'éloigna, voyant qu'elle se moquait de lui. »

Les caprices de la reine ne se seraient pas bornés à cette innocente fantaisie. Lisons le récit de Brienne :

« La princesse (Anne d'Autriche) et sa confidente (*Mme de Chevreuse*) avaient, en ce temps, l'esprit tourné à la joie, au moins tout autant qu'à l'intrigue. Un jour qu'elles causaient ensemble et qu'elles ne pensaient qu'à rire aux dépens de l'amoureux cardinal : « Il est passionnément épris, madame, dit la confidente ; je ne sache rien qu'il ne fit pour plaire à Votre Majesté. Voulez-vous que je l'envoie un soir dans votre chambre, vêtu en baladin, que je l'oblige à danser une sarabande ? Le voulez-vous ? Il viendra ! Quelle folie ! dit la princesse. Elle était jeune, elle était femme, elle était gaie ; l'idée d'un pareil spectacle lui parut divertissante. Elle prit au mot sa confidente qui fut, du même pas, trouver le cardinal. Ce grand ministre, quoiqu'il eût dans la tête toutes les affaires d'Europe, ne laissait pas en même temps de livrer son cœur à l'amour. Il accepta le singulier rendez-vous. Il se croyait déjà maître de sa con-

quête ; mais il en arrivait autrement. Boccau qui était le Baptiste d'alors (Lulli), et qui jouait admirablement du violon fut appelé. On lui recommanda le secret. De tels secrets se gardent-ils ? C'est donc de lui qu'on a tout su. Richelieu était vêtu d'un pantalon de velours vert ; il avait à ses jarretières des sonnettes d'argent ; il tenait en main des castagnettes et dansa la sarabande que joua Boccau. Les spectatrices et le violon étaient cachés, avec Vautier et Beringham, derrière un paravent d'où l'on voyait les gestes du danseur. On riait à gorge déployée et qui pourrait s'en empêcher puisqu'après cinquante ans j'en ris encore moi-même. » (*Mémoires de Brienne*, 1828, I, p. 274.)

Cette plaisanterie eut, d'ailleurs, de terribles suites. La reine se plaignit au marquis de Mirabel, ambassadeur d'Espagne, de la témérité qu'avait Richelieu de vouloir l'aimer. Le marquis en prévint le comte d'Olivarès qui lui aurait donné l'ordre d'assassiner le cardinal pour avoir osé parler d'amour à la sœur du roi d'Espagne. Les lettres furent interceptées et la guerre déclarée. On prit pour prétexte l'emprisonnement de l'archevêque de Trèves. Ceci se passait en 1645 et c'est seulement en 1659 que la paix des Pyrénées terminait cette guerre.

(5). De cette courtisane fameuse parfois comparée — mais la comparaison est-elle juste ? — à l'Aspasie des beaux temps de la Grèce ; de Marion Delorme qui « tenait un salon » célèbre où venaient faire assaut d'esprit les savants, les lettrés, les poètes

de cette première moitié du dix-septième siècle, mais où surtout les « politiciens » se réunissaient pour leur opposition à la Fronde, la biographie sera très courte. Née en 1611, dans la Marne, au château de Bray, — où se passait son enfance qui ne laissait rien, présager de ses singulières destinées futures, morte en 1650, à Paris. Initiée à l'amour par l'épicurien Desbarreaux, elle l'abandonnait pour Cinq-Mars alors qu'il était dans tout l'éclat de la faveur royale. Voir A. MEYRAC : *Rois, grandes dames et beaux esprits d'autrefois*, 1 vol., A. Michel, éditeur, à l'appendice : *Historiette de Louis XIII* et le célèbre roman de DE VIGNY : *Cinq-Mars ou une conspiration sous Louis XIII*. C'est la période la plus en relief de sa vie galante, la seule pendant laquelle « son salon fit oublier son alcôve ». — Fut-elle vraiment mariée à Cinq-Mars et pourquoi l'appelait-on en ce temps Madama la Grande ? Cinq-Mars paye de sa tête ses velléités de conspiration ; mais bien avant cette mort tragique Marion courait à de nouvelles amours : Saint-Évremond, Buckingham, Grammont, Condé, Richelieu, le surintendant Émery, et que d'autres encore ! A peine avait-elle trente-neuf ans lorsqu'une courte maladie l'emportait. Quelques biographes fantaisistes — mentionnerons-nous les *Confessions de Marion Delorme* par E. DE MIRECOURT ? — l'ont fait vivre — la mariant à un lord anglais, puis à un voleur, puis à un procureur fiscal — l'ont fait vivre jusqu'à 1706, et même 1741 ; elle aurait eu alors cent trente-quatre ans ! Elle est, personne ne l'ignore, l'héroïne du drame de VICTOR HUGO : *Marion*

Delorme, où le poète a voulu réhabiliter la courtisane par l'amour pur et ainsi la laver de ses fautes.

De Marion Delorme, TALLEMANT nous a laissé une amusante et réaliste *Historiette*. En voici quelques extraits :

« Marion de l'Orme était fille d'un homme qui avait du bien et, si elle eût voulu se marier, elle eût eu vingt-cinq mille écus en mariage ; mais elle ne le voulut pas. C'était une belle personne et d'une grande mine et qui faisait tout de bonne grâce : elle n'avait pas l'esprit vif mais elle chantait bien et jouait bien du théorbe. Le nez lui rougissait quelquefois, et pour cela elle se tenait des matinées entières les pieds dans l'eau. Elle était magnifique, dépensière et naturellement lascive. Elle avouait qu'elle avait eu inclination pour sept ou huit hommes et non davantage : des Barreaux fut le premier ; le marquis de Rouville après, il n'est pas pourtant trop beau ; ce fut pour elle qu'il se battit contre La Ferté-Senecterre ; Miossens à qui elle écrivit par une fantaisie qui lui prit de coucher avec lui ; Arnould, M. le Grand (*Cinq-Mars*), M. de Chatillon et M. de Brissac.

« Elle disait que le cardinal de Richelieu lui avait donné une fois, un jonc de soixante pistoles qui venait de Mme d'Aiguillon. » Je regardais cela, disait-elle, comme un trophée ». Richelieu ne payait guère mieux les demoiselles que les tableaux. Marion de l'Orme alla deux fois chez lui. A la première visite il la reçut en habit de satin gris de lin, en broderie d'or et d'argent, botté et avec des plumes. Elle a dit que

cette barbe en pointe et ces cheveux au-dessus de l'oreille faisaient le plus plaisant effet du monde. Il la baisa *dué volté*. J'ai ouï dire qu'une autre fois elle y entra en homme ; on dit que c'était un courrier, elle-même l'a conté. Après ces deux visites, il lui fit présenter cent pistoles par des Bournais, son valet de chambre qui avait fait le maquereau. Elle les jeta et se moqua du cardinal.

« Le petit Quillet qui était fort familier avec elle dit que c'était le plus beau corps qu'on pût voir... il lui a baisé cent fois... mais c'était tout. C'était un vilain petit homme couperosé. Il lui disait : « Comme il « vous vient des visions en débauches, de manger des « ordures, de même il vous pourra venir quelque envie « en ma faveur. »

« Elle avait trente-neuf ans quand elle est morte ; cependant elle était aussi belle que jamais. Sans les fréquentes grossesses qu'elle eût, elle aurait été belle jusqu'à soixante ans. Elle prit, un peu avant de tomber malade, une forte prise d'antimoine pour se faire avorter : ce fut ce qui la tua. On lui trouva pour plus de vingt mille écus de hardes ; jamais les gants ne lui duraient que trois heures. Elle ne prenait point d'argent, rien que des nippes. Le plus souvent on convenait de tant de marcs de vaisselle d'argent.

« Sa grande dépense et le désordre des affaires de sa famille l'obligèrent de mettre en gage le collier que d'Emery lui avait donné. Elle disait de ce gros homme qu'il était d'agréable entretien, qu'il était propre, qu'il faisait bien la *chosette*... Lorsqu'elle fut

solliciter le feu président de Mesmes de faire sortir son frère Baye de prison où il était mis pour dettes, il lui dit : « Eh ! mademoiselle, se peut-il que j'ai vécu jusqu'à cette heure sans vous avoir connue ! » Il la conduisit jusqu'à la porte de sa rue, la mit en carrosse, et fit son affaire le jour même. Regardez ce que c'est : une autre, en faisant ce qu'elle faisait, aurait déshonoré sa famille...

« Elle se confessa dix fois dans la maladie dont elle est morte, quoiqu'elle n'ait été malade que deux ou trois jours : elle avait toujours quelque chose de nouveau à dire. On l'avait morte durant vingt-quatre heures sur son lit, avec une couronne de pucelle. Enfin le curé de Saint-Gervais dit que cela était ridicule... »

Dans sa *Gazette historique* Loret a dit :

La pauvre Marion de l'Orme
De si rare et plaisante forme
A laissé ravir au tombeau
Son corps si charmant et si beau.

II

Le mariage de Louis XIV.

(1) Nous avons enfin une jeune reine : il y a deux mois que le mariage de Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse d'Autriche, fille unique de Philippe IV, a été conclu ; mais la cour n'arrive à Paris que demain. Les événements de la plus haute importance offrent un mélange infaillible du sublime et du grotesque, me dit quelquefois le poète Racan ; on pourrait le croire en songeant à tout ce qui s'est fait aux conférences de Saint-Jean-de-Luz. Le bailli de Souvré, qui n'a pas quitté M. le cardinal depuis le commencement de son entrevue avec don Louis de Haro, m'en a raconté tous les détails ; je les transcris ici de peur d'oubli : je verrai plus tard à séparer le comique du sérieux.

Mazarin partit de Fontainebleau au mois de juillet 1659 ; il marchait accompagné de soixante personnes de qualité : les archevêques de Lyon et de Toulouse, les maréchaux de Grammont, de Clairambault et de Villeroi étaient du nombre. La garde de Son Éminence était formée de cent mousquetaires et de deux cents fantassins ; sa suite se composait de seize pages, trente écuyers, cent cinquante domestiques en livrée, et huit chariots à six chevaux. Sept carrosses étaient réservés pour la personne du premier ministre. On emmenait aussi quarante chevaux de main sans destination précise.

Pendant que ce cortège fastueux se rendait avec fracas à Saint-Jean-de-Luz, recevant sur la route les honneurs qu'on trouvait le temps de lui rendre, la cour, aussi modeste que le cardinal était éclatant, se dirigeait à petites journées vers Bordeaux. Rendue dans cette ville, elle se logea au vieux Château-Trompette, où sifflaient tous les vents, et dont les tapisseries tombaient en lambeaux.

En même temps que le cardinal arrivait à Saint-Jean-de-Luz, don Louis de Haro s'arrêtait à Fontarabie. Ces plénipotentiaires étaient tous les deux fiers, tous les deux jaloux de leur rang et de la dignité de leur cour. Ce fut à qui ne ferait



pas la première visite : un mois s'écoula en échange de notes, en discussions sur l'importante question de la préséance ; c'était un temps merveilleusement employé. Mazarin essaya de sortir d'embarras par une ruse italienne : il se tint couché plusieurs jours, espérant qu'en raison de son indisposition, don Louis consentirait à prendre l'initiative de la politesse diplomatique ; qu'il viendrait chez Son Éminence, et que, recevant l'Espagnol au lit, elle serait dispensée de le reconduire. Ce qui eût été, sans nul doute, une grande conquête sur le cérémonial. Mais la fierté castillane ne se prêta point à cet arrangement, et les conférences publiques commencèrent dans l'Île des Faisans (1), sans avoir été précédées d'aucune visite particulière.

Le cardinal voulut du moins se ménager l'avantage d'un faste que son rival ne pût égaler : il partit en carrosse pour le lieu de l'entrevue, accompagné de trois maréchaux de France, du grand maître de l'artillerie, de deux archevêques et de vingt autres prélats. Le ministre était pré-

(1) Sur la Bidassoa, rivière qui sépare l'Espagne de la France, et dont on a élevé le passage par nos troupes en 1823, au niveau du passage du Granique... La Bidassoa avait de 15 à 18 pouces de profondeur à l'endroit où l'on passa.

cédé de quatre cents gardes, commandés par leur capitaine et leur lieutenant. Après douze carrosses de suite, venaient douze superbes chevaux de main, couverts de housses sur lesquelles étaient brodées les armes de Son Éminence, et que menaient par la bride autant d'écuyers habillés avec magnificence. Suivaient à cheval les pages du cardinal, puis une foule de domestiques montés et vêtus de riches livrées.

De son côté, don Louis de Haro s'avancait avec deux cent soixante gardes à cheval, le pot en tête, l'épée à la main, et, chose bizarre, revêtus de la livrée du premier ministre espagnol. Les officiers, que Son Excellence avait bien voulu mettre en dehors de la classe des valets, portaient des casaques de velours verts galonnées d'or, sur lesquelles tranchaient vivement leurs écharpes d'un rouge foncé. Derrière ce corps, paraissait don Louis dans sa litière, précédée de huit trompettes habillés aussi de velours vert, et aux mains de qui brillaient des clairons d'argent d'un poli éblouissant. Le cortège était fermé par quinze carrosses remplis de gentilshommes et de prélats.

Quand les deux ministres entrèrent dans l'île, la plus scrupuleuse égalité régla le nombre des seigneurs, pages, écuyers et gardes qui les suivirent.

La salle des conférences était tendue, moitié de la tapisserie du cardinal, moitié de celle du ministre espagnol ; on y avait disposé pour chacun un fauteuil et une petite table ; les portes des deux galeries par lesquelles ils entrèrent furent chacune confiée à la garde personnelle du capitaine français ou espagnol ; deux secrétaires d'État seulement assistèrent les plénipotentiaires, pour écrire les articles dès qu'ils seraient arrêtés : M. de Lionne accompagnait Mazarin ; don Louis avait fait choix de Coloma.

Telles furent les dispositions préparatoires d'une négociation qui se prolongea quatre mois entiers : toutes les ruses, toutes les subtilités de la politique tortueuse des cours furent épuisées dans cette longue entrevue ; Mazarin s'aidant des mille et une ressources de sa fourberie italienne pour tromper, et don Louis usant, avec une infatigable persévérance, de toute la prudence qui caractérise sa nation, afin de ne pas être trompé. Enfin, la paix fut signée et le mariage convenu le 7 novembre ; mais la célébration nuptiale fut remise au 7 juin suivant.

Après la clôture des conférences, le duc de Grammont se rendit à Madrid pour demander la main de l'infante ; la cour de l'Escurial reçut cet

ambassadeur avec une somptuosité toute particulière, car, à un repas que lui offrit l'amirauté de Castille, on servit sept cents plats dorés, auxquels personne ne put toucher : l'envoyé français dut aller souper chez lui.

Le roi d'Espagne se mit immédiatement en route avec la princesse sa fille pour se rendre à Saint-Sébastien ; ils y arrivèrent le 27 mai 1660, jour de la Fête-Dieu. A l'issue des vêpres, un gentilhomme ordinaire ayant remis une lettre de Louis XIV à Marie-Thérèse, demanda à cette princesse, qui le chargeait de faire beaucoup de compliments à la reine mère, si elle n'avait rien à lui dire pour le roi. « Mon Dieu, répondit l'infante avec un petit mouvement d'impatience, ne vous ai-je pas répété trois fois que vous diriez à la reine ma tante que je meurs d'envie de la voir... Dites seulement cela. » On ne saurait déguiser plus finement l'impatience d'avoir un mari ; mais il est probable que le messenger, en rendant compte de l'*envie* dont la jeune Espagnole *se mourait*, ne commit pas la faute de s'adresser à la tante.

Le lendemain de ce message, les deux cours se réunirent à Saint-Jean-de-Luz ; elles rivalisèrent de luxe et de magnificence : les Espagnols mon-

trèrent plus de pierreries que les Français ; mais ceux-ci l'emportèrent pour l'élégance et la forme parfaite des habits. Les manteaux et les pourpoints des courtisans du roi d'Espagne étaient chargés de broderies massives, d'ornements lourds et vieux. Les chapeaux de ces seigneurs castillans étaient plats, leurs plumes mesquines. Tout en un mot dans le costume de cette cour accusait l'absence de la grâce et du goût. Celui de nos gentilshommes réunissait au contraire l'élégance à la richesse et à l'éclat. Les jeunes gens de la suite du roi, comme Saint-Thierry, Brienne, Cavois, de Vardes, de Guiche, Péguillin, avaient des manteaux de moire grise couverts de dentelles d'or rattachées avec des points couleur de feu ; ou faits d'une étoffe noire, appelée vénitienne, avec six à huit rangs de dentelles d'argent : la doublure était de toile d'or ou d'argent assortie à la garniture du dessus. Ces manteaux laissaient voir un pourpoint de brocart d'or ou d'argent, orné de dentelles noires d'un point recherché. Les chapeaux, garnis de plumes blanches, étaient relevés sur le côté par une ganse de diamants.

« (2) La jeune reine, m'a dit Souvré, est belle, mais un peu pâle : ses grands yeux ont de l'expression ; ils ne sont point, quoi qu'on en dise,

dépourvus de cette éloquence espagnole qui promet beaucoup et tient ordinairement davantage. La taille de Marie-Thérèse paraît bien prise ; mais elle est déparée par un habit mal découpé, et par une surcharge d'ornements que la princesse abandonnera quand une dame d'atours française la conseillera mieux. Tous nos jeunes gens se sont récriés contre la forme du corset de la reine, dont la maladroite pression fait, avec une apparente facilité, la plus grave injure à la gorge de Sa Majesté. Il faut que les tailleurs de Madrid soient bien peu expérimentés pour nuire de la sorte à ce qui est beau, lorsque ceux de Paris sont si habiles à faire valoir ce qui ne l'est plus. »

Ici finit le récit du baron de Souvré, et je continuerai cette note d'après mes propres observations.

Je rentre à mon hôtel harassée, éblouie, assourdie. Le roi et la reine ont fait aujourd'hui leur entrée par la porte Saint-Antoine, qui n'est pas encore achevée. La marche a duré douze heures au milieu d'un peuple ivre de joie. Tous les Parisiens sont dehors depuis l'aube du jour pour admirer le cortège une première, une seconde, une troisième et jusqu'à une dixième fois. On ne reconnaissait plus ni la forme ni la couleur des mai-

sons, tant elles étaient ornées de tentures, et parées de tout le luxe dont leurs habitants avaient pu dégarnir l'intérieur des appartements pour embellir l'extérieur. Le pavé était couvert de roses, de jasmin, d'œillets, de myrte, de bluets, et de mille autres fleurs effeuillées : les carrosses roulaient sans bruit sur la molle épaisseur de ce tapis parfumé. La reine, éclatante de parure et de beauté, a traversé tout Paris, assise sur un char à l'antique d'une grande richesse ; l'air retentissait des sons d'une musique portée par d'autres chars moins élégants et des acclamations d'une population en délire. Le roi, à cheval près de sa jeune épouse, semblait partager l'ivresse générale, que contribuait à entretenir sa beauté héroïque, rehaussée encore par un habit sur lequel était semé pour sept à huit millions de pierreries.

Mais comme tout dans le monde a son côté plaisant, c'est, dans la cérémonie d'aujourd'hui, messieurs du parlement qui se sont chargés de nous donner la comédie. Et qui n'aurait pas ri en voyant présidents, procureur du roi, conseillers, greffiers, à cheval, la toque en tête, la robe de palais flottant au gré du vent, l'éperon accroché dans le quartier du soulier, et défilant devant la cour comme un régiment de cavalerie ! L'infante

d'Espagne, qui sans doute n'avait pas encore vu de parlement équestre, a porté son mouchoir sur sa bouche... Je n'ai jamais vu plus de ridicule dans la gravité.

Ce soir toutes les maisons sont illuminées : on voit à la porte des hôtels, sur de grands candélabres de cuivre, des flambeaux de cire blanche peints et dorés. Les bourgeois ont suspendu à leurs fenêtres des lanternes en papier de couleur; quelques seigneurs les ont imités, après avoir fait peindre leurs armes sur ces espèces de transparents.

Je ne puis taire, en terminant cette description, le propos d'une dame en grand habit noir qui se trouvait près de moi dans la rue de la Ferronnerie quand le cortège y est passé. Cette dame frappée de la bonne mine, de l'air noble du roi, plus que de la beauté de la reine, exaltait avec une grande volubilité les brillantes qualités de ce prince. Ses yeux étaient tout âme en le regardant; son sein, qui m'a paru fort beau, soulevait, par un mouvement précipité, le deuil qui en faisait ressortir encore l'éblouissante blancheur... Enfin, ne pouvant plus résister au besoin d'épancher son admiration, elle a dit assez haut à sa voisine, en femme qui porte ses pensées au delà du moment : « La reine

« devra se coucher ce soir bien contente du mari
« qu'elle a choisi. » J'ai prié quelqu'un de me
faire connaître cette fervente observatrice... on
m'a nommé la veuve du poète Scarron (3).

NOTES

(1) Cette « jeune reine » est Marie-Thérèse d'Autriche, fille de Philippe IV roi d'Espagne et d'Élisabeth de France. Comme Marguerite de Savoie à laquelle Louis XIV faillit être fiancé, Marie-Thérèse, née en 1638, la même année que le roi qu'elle devait épouser, est la petite-fille de Henri IV.

Louis XIV s'est en ce moment épris d'une nièce de Mazarin, Marie Mancini, mariée depuis au prince Colonna. « Elle pouvait espérer d'être de belle taille parce qu'elle était grande pour son âge et bien droite, mais elle était si maigre, son col et son bras paraissaient si longs, si décharnés, qu'il était impossible de la pouvoir louer sur cet article. Elle était brune et jaune, ses yeux qui étaient grands et noirs paraissaient rudes. La bouche paraissait grande et plate et hormis les dents qu'elle avait très belles on la pouvait dire alors toute laide. » — *Mémoires de Mme de Motteville*. — Lorsqu'elle fut princesse Colonna, elle devint, sur l'automne de sa vie, une fort

belle et très désirable femme. Louis XIV eut toutes les peines du monde à l'éviter; il sentait bien que s'il la revoyait il tomberait, ou retomberait dans ses bras. Alors que Mazarin son oncle l'envoyait au Brouage, comme en exil, sous l'impitoyable garde de Mme de Venel, elle avait fait ainsi ses adieux, célèbres dans l'histoire, à son royal amant : « Sire, vous êtes roi, vous m'aimez, et pourtant vous souffrez que je parte ! » — Voir ARVÈRE BARINE, *Princesses et grandes dames*, et A. MEYRAC, *Louis XIV d'après Saint-Simon*, t. I. A. Michel, éditeur. Et aussi la tragédie de Racine : *Bérénice*.

Oui, le roi souffrait qu'elle partît, parce qu'à cette heure d'amant au désespoir, il était devenu fiancé plein d'entrain. « Séparé de cette fille audacieuse, Anne d'Autriche trouvait son fils plus soumis que jamais... Le 21 septembre 1659 Louis signait à Bordeaux la lettre que le maréchal de Grammont devait porter à l'infante. à l'appui d'une demande en mariage : « Je vous supplie très humblement d'y donner votre consentement et ne considérez pas la chose comme seulement nécessaire à nos États, mais, me regardant un peu comme une personne qui souhaite beaucoup votre amitié et votre estime, me faire la grâce que votre cœur y réponde. Vous trouverez toujours en moi une grande inclination à vous honorer et respecter, et à vous faire paraître par toutes mes actions que je souhaite très fort que vous ne vous repentiez pas du choix qu'il vous aura plu de faire »... Ayant désiré sa femme avant de la con-

naître, il eut à cœur de lui plaire dès qu'il la connut et qu'il se conduisit en prince galant. A cette cousine germaine qu'il devait associer au trône de France, il écrivait de Saint-Jean-de-Luz le 4 juin 1660, — c'est le 9 qu'ils devaient se marier — : « Recevoir en même temps une lettre de Votre Majesté et la nouvelle de la célébration de notre mariage; être à la veille de jouir du bonheur de la voir, ce sont assurément des sujets de joie indicible pour moi. Mon cousin le duc de Créquy, premier gentilhomme de ma Chambre, que j'envoie exprès vers Votre Majesté, lui communiquera là-dessus les sentiments de mon cœur dans lesquels elle remarquera toujours de plus en plus une extrême impatience de les lui pouvoir dire moi-même. »

« La jeune princesse qui, pour sa gloire plus que pour son bonheur, allait unir son sort à celui de Louis XIV, loin de subir cette alliance comme une nécessité de la politique, l'avait toujours souhaitée. Fille d'une française reine d'Espagne, nièce d'une espagnole reine de France, très fière de sa haute origine, désireuse de ne pas déchoir, elle avait grandi avec l'idée que le petit-fils de Henri IV était seul digne de s'unir à elle. Quand le bruit se répandit à Madrid que Louis le Dieudonné allait épouser la princesse de Savoie l'infante avait senti son cœur se serrer puis se dilater quand son père s'écria : Cela ne peut être ! Cela ne sera pas ! A l'heure où les diplomates lui imposaient encore silence, elle avait su, avec délicatesse, leur faire comprendre que ses

vœux devançaient leurs résolutions. Mariée, elle passait la frontière avec joie et se présentait à Louis avec tout le prestige d'une grande princesse, avec la grâce et l'abandon d'une jeune épouse éprise de son mari. Le soir des noces royales fut pour les mariés un beau soir de noces amoureuses : « On annonça que le roi était déshabillé. Aussitôt Marie-Thérèse s'assit à la ruelle de son lit, sur deux carreaux, pour en faire autant, sans se mettre à sa toilette, sans faire nulle façon ; et comme on lui eut dit que le roi l'attendait : « *Presto ! presto ! qu'el rey m'espèra !* » (Vite ! vite ! le roi m'attend.) Sous cette obéissance si ponctuelle on pouvait déjà deviner une tendre passion. Tous deux se couchèrent avec la bénédiction de la reine, leur mère commune. Le lendemain, Louis était de la plus grande gaieté. « On riait, on sautait, c'était la plus belle amitié du monde », dit Mme de Motteville. Marie-Thérèse elle aussi se montrait toute heureuse. Le roi semblait subir l'ascendant de cette nature aimante. Quand sa jeune femme lui demanda pour unique et première promesse de ne jamais se séparer d'elle, si ce n'était par absolue nécessité, volontiers il en fit le serment. Tous ceux qui virent ces fiançailles et ce beau mariage, et les fêtes qui les suivirent en emportèrent l'impression d'un bonheur parfait. » J. LAIR, *Louise de la Vallière*. Paris, Plon, 1907, pp. 27-39.

On comprend qu'il soit inutile de ne pas prendre un à un chaque détail de *l'Œil de bœuf* pour dégager l'imagination de la vérité : il suffira de dire que dans

leur « gros ensemble » ils sont généralement exacts, d'après les Mémoires du temps, entre autres ceux de *Mme de Motteville*. Voir aussi dans A. MEYRAC, *Louis XIV d'après Saint-Simon*, le récit du chanoine Montreuil ; et aussi dans *l'Histoire amoureuse des Gaules*, pages 1-25, t. I de l'édition elzévirienne : *les Agréments de la Jeunesse de Louis XIV et son amour pour Marie Mancini*.

(2) C'est excessif. La reine n'est pas belle. Sa taille est petite ; ses dents sont un peu noires ; peut-être noircies par l'abus du chocolat qu'il était alors fort en usage, dans toute l'Espagne, de sempiternellement grignoter. Toutefois, en sa pleine lune de miel le roi la trouve jolie ; et lorsque, pour la première fois, il la rencontrait à Saint-Jean-de-Luz, il s'inclinait profondément devant elle, ému, lui trouvant peut-être de la beauté. Aussi, lui fait-il ce serment singulier qu'il trahira bientôt, et combien de fois, de lui être toujours fidèle !

(3) L'entrée à Paris de la reine et du roi, nouvellement mariés, fut une entrée magnifique, triomphale. Tous les balcons, toutes les fenêtres étaient garnis de spectateurs. Une jeune femme encore inconnue, Mme Scarron, née Françoise d'Aubigné, dévorait ce spectacle. Malgré sa condition médiocre, des protecteurs de haut parage l'avaient placée en belle-vue. Au retour de la cérémonie, se retrouvant auprès de son mari infirme, cul-de-jatte, elle écrivait ses impressions à l'une de ses amies et, dès la première ligne : « Je ne crois pas, dit-elle, qu'il se

puisse rien voir de si beau. La reine dut coucher, hier soir, assez contente du mari qu'elle a choisi.. »
Mme DE MAINTENON, *Correspondance générale*.

* * *

LE MARIAGE DE LOUIS XIV

Le cardinal et don Louis
Se trouvèrent fort ébahis
Lors de la conférence :
Ils étaient sans vin sur les lieux,
Cependant ils avaient tous deux
Plus de soif qu'on ne pense;
Faute de s'en faire apporter
Ils ne purent jamais chanter :

Et bon, bon, bon

Que le vin est bon !

Par ma foi ! j'en veux boire.

Alors qu'on fit voir le traité
A l'une et l'autre Majesté,
Comme conte l'histoire,
Quoi ! disaient-ils, faire une paix
Et qui doit durer à jamais
Sans y parler de boire !
Il fallut pour les contenter
Sur l'heure, ces mots ajouter :

Eh ! bon, bon, bon.....

Quand Grammont partit de la Cour,
Le roi lui dit : prends le plus court
Pour te rendre en Espagne;
Observe bien par les chemins
Les lieux où croissent les bons vins,
Si c'est plaine ou montagne;

Et puis, le tirant à l'écart
Tu diras au roi de ma part :

Eh ! bon, bon, bon.....

Lorsque ce duc fut arrivé
Et qu'il eut le roi salué,
Il alla chez l'infante ;
Madame, dit-il, en deux mots ;
Mon maître est gaillard et dispos ;
Vous en serez contente.
Cette altesse, fort prudemment
Répondit à son compliment :

Eh ! bon. bon. bon.....

L'on eut quelque appréhension ;
Mais la ratification,
D'Espagne étant venue,
Le roi qui fut le premier,
Dit plus de cent fois au courrier :
N'as-tu pas la berlue ?
Le courrier, pour en faire foi,
Prit son paquet et dit au roi
Eh ! bon, bon, bon.....

Sa Majesté, plein d'éclat,
Dit au secrétaire d'État :
Ajuste ta lunette ;
Qu'on fasse cesser les caquets !
On vit, en ouvrant les paquets,
Que la paix était faite.
Mais ce qui davantage plut,
C'est que tout d'abord on y lut :
Eh ! bon, bon, bon.....

Quand le secrétaire, debout,
Eut achevé jusqu'au bout,



Cabinet des Estampes

ARC DE TRIOMPHE ERIGÉ DANS LE MARCHÉ NEUF
pour l'entrée à Paris de Louis XIV et de Marie-Thérèse.

Il ôta ses besicles
Et dit : nous sommes à la fin.
Mais il faudrait un peu de vin ;
Voici bien des articles !
Ils sont enfin, n'en doutez pas
Bien signés, *Philippe* ; et plus bas :
Eh ! bon, bon, bon
Quand le vin est bon !
Par ma foi, j'en veux boire !

III

L'amour sur un tabouret.

La reine mère poussait si loin le laisser-aller et l'oubli de l'étiquette qu'avant le mariage de Louis XIV les dames attachées à la personne de cette princesse n'avaient point de table au palais. « Après le souper de la reine, me disait dernièrement Mme de Motteville, nous mangions les débris du repas de Sa Majesté, sur le coin d'un coffre ou sur le pouce, nous servant de sa serviette à laver, et nous contentant quelquefois, par force, du reste de son pain. » (1) Marie-Thérèse, moine espagnol d'un rigorisme outré, crie, prêche, fait rage contre la jeunesse dont Sa Majesté est entourée. La chambre des filles est particulièrement le sujet de ses pieuses remontrances. Il est vrai que ce quartier, où se presse chaque

nuit un essaim de beautés aiguillonnées par les séductions de la cour, n'est pas précisément le sanctuaire de Vesta ; j'en ai eu pour preuve l'aventure que M. le duc de Saint-Aignan racontait secrètement à tout le monde, dans la galerie de Fontainebleau, au dernier voyage de Leurs Majestés. « Je passais très vite, disait le duc, près d'un petit couloir assez sombre, sur lequel ouvre la porte de l'appartement de la (2) jeune reine... Mlle de la Mothe-Houdancourt était dans ce passage étroit, assise sur un tabouret, où je dus la juger mal à son aise, car elle s'agitait étrangement. J'allais lui offrir un siège plus commode, lorsque, m'étant approché davantage, j'aperçus une double paire de jambes, puis deux personnes au lieu d'une, et, pour tout dire enfin, le marquis de Richelieu groupé avec Mlle de la Mothe de la manière la moins équivoque, la moins propre à justifier son titre de fille d'honneur ; et cela se passait à six pas de la chambre de notre jeune reine... Quel texte pour les sermons de son directeur espagnol ! Je m'éloignai bien vite en criant au couple amoureux : Je n'ai rien vu. La belle a-t-elle cru, en effet, que la scène du tabouret m'était échappée ? Je ne le pense pas, car elle me sourit d'une ma-

nière très significative chaque fois qu'elle me rencontre ; et le sourire que je lui rends semble lui dire : Je vous fais mon compliment sur la manière dont votre pudeur prend son parti. »

NOTES

(1) Cette pauvre Marie-Thérèse ne sait pas, comme l'on dit, en notre langage populaire « se mettre à la hauteur ». L'entourage trouve ridicule sa manière de parler français ; une *servilietta*, pour une serviette, et le roi surtout n'aime pas qu'elle parle de *ses poutes*. Cependant, par courtoisie, parce qu'elle est la reine, « le roi la traite avec tous les honneurs de sa condition ; il mange, dort avec elle, remplit tous les devoirs de la famille et fait avec elle la conversation comme s'il n'avait point de maîtresses.

« Quant à elle, la moitié de son temps se passe en dévotions. Son divertissement consiste en une demi-douzaine de petits fous qu'elle a autour d'elle et qu'elle appelle, celui-ci : « Mon cœur », celui-là : « Pauvre garçon », cet autre : « Mon fils ». Avec cela, quantité de petits chiens ; mais les chiens sont mieux traités que les bouffons. Ils ont carrosses et valets pour les mener à la promenade ; ils partagent les reliefs de la table. Je ne sais qui me dit un jour

que ces petites bêtes coûtaient par an quatre mille écus.

« ... Le soir, depuis huit heures, la reine s'adonne au jeu, jusqu'à dix heures, moment où le roi vient la prendre pour la mener à table. Tandis qu'elle joue, les princesses et les duchesses présentes font le cercle tout autour pour regarder, et par derrière se réunissent les dames, les seigneurs qui se tiennent debout. Il n'y a là aucune préséance, la place y est au premier occupant, sauf pour les princes du sang à qui l'on cède le pas et pour les ministres. — PRIMI VISCONTI, *Mémoires sur la cour de Louis XIV*, pp. 42-44. Paris, Calmann-Lévy. »

Sur cette dévotion de la reine, sur la règle que s'était imposé le roi de toujours coucher avec elle, même alors qu'il était le plus... attiré par ses maîtresses de passage, ou officielles, rappelons cette page prise aux *Souvenirs* de Mme DE CAYLUS :

« La reine s'était fait une habitude d'attendre toujours le roi pour se mettre au lit. Cette princesse était si vertueuse qu'elle n'imaginait pas facilement que les autres femmes ne fussent point aussi sages qu'elle; et pour faire voir jusqu'à quel point allait son innocence, quoiqu'avec beaucoup de hauteur dans ses sentiments, il suffit de rappeler ici ce qu'elle dit à une carmélite qu'elle avait priée de l'aider à faire son examen de conscience pour une confession générale. Cette religieuse lui demanda si en Espagne, dans sa jeunesse, avant d'être mariée, elle n'avait point eu envie de plaire à quelques-uns des

jeunes gens de la cour du roi son père : « Oh ! non
« ma mère, dit-elle, il n'y avait point de roi ! »

« Marie-Thérèse mourut le 30 juillet 1683, dans le temps que les années et la piété du roi la rendaient heureuse. Il avait pour elle des attentions auxquelles elle n'était pas accoutumée ; il la voyait plus souvent et cherchait à l'amuser ; et comme elle attribuait cet heureux changement à Mme de Maintenon, elle l'aima et lui donna toutes les marques de considération qu'elle pouvait imaginer. Je me souviens même qu'elle me faisait l'honneur de me caresser toutes les fois que j'avais celui de paraître devant elle.

« Mais cette pauvre princesse avait tant de crainte du roi et une si grande timidité naturelle, qu'elle n'osait lui parler ni s'exposer en tête-à-tête avec lui. J'ai ouï dire à Mme de Maintenon, qu'un jour le roi, ayant envoyé chercher la reine, pour ne point paraître seule en sa présence, elle voulut qu'elle le suivît ; mais elle ne fit que la conduire à la porte de la chambre, où elle prit la liberté de la pousser pour la faire entrer, et remarqua un si grand tremblement dans toute sa personne que ses mains même, tremblaient de timidité. C'était un effet de la passion vive qu'elle avait toujours eue pour le roi et que les maîtresses avaient si longtemps rendue malheureuse. Il fallait aussi que le confesseur de cette princesse n'eût point d'esprit et ne fût qu'un cagot ignorant les véritables devoirs de chaque état. Il la conduisait par un chemin plus propre, selon moi, à

une carmélite qu'à une reine. Enfin, soit par la faute du confesseur, soit par la timidité de la reine ou par la violence, comme je l'ai dit, d'une passion si malheureuse, il faut avouer qu'elle n'avait rien en elle de ce qui pouvait la faire aimer, et qu'au contraire le roi avait en lui toutes les qualités les plus propres à plaire sans être capable d'aimer beaucoup. Presque toutes les femmes lui avaient plu, excepté la sienne dont il exerça les vertus par la galanterie ; car le roi n'a jamais manqué à la considération qu'il devait à la reine et a toujours eu pour elle des égards qui l'auraient rendue heureuse si quelque chose avait pu la dédommager de la perte d'un cœur qu'elle croyait lui être dû... »

Pauvre reine, dit un irrévérencieux couplet du temps, elle n'a que les *rognures* ! Elle n'en peut avoir *qu'à lèche-doigt* !



Dites-nous, La Vallière,
Quand Louis est en rut
Va-t-il de sa matière
Vous porter le tribut ?
— Oui, le roi, tout de braise
Me l'apporte tout droit,
Et la pauvre Thérèse
N'en a qu'à lèche-doigt.

Il est vrai qu'un autre couplet qui rend hommage

à la virilité du roi lui permettant de contenter épouse et maîtresse, dit :

Contenter la reine
Dans l'amoureux déduit,
Et tout d'une haleine
Du travail de la nuit
Aller chez La Vallière
Passer tout le jour,
En amour
Pareille affaire
Étonnerait un peu le grand Saucourt.

Ce Saucourt ou mieux marquis de Soyecourt, eut, en ce temps, la renommée de pouvoir, en une nuit... dépasser les douze travaux d'Hercule. Aussi, était-il fort demandé.

(2) Anne-Lucie de La Mothe-Houdancourt, fille de Philippe, maréchal de France, et de Mlle de Toussy, fille de Louis de Prie, marquis de Toussy. Fut fille d'honneur de la reine Marie-Thérèse, et finissait par épouser le marquis de Vieuville : Voir plus loin l'anecdote : *une intrigue contre La Vallière*. — De cette Anne-Lucie, alors qu'elle était fille, Mademoiselle rapporte ce trait qui semble être plutôt une boutade de petite fille que l'acte de dépit d'une maîtresse jalouse. « Le bruit courut que le roi allait toujours à ses fenêtres pour parler à la Mothe et qu'un jour il lui avait porté des pendants d'oreille de diamant, qu'elle les lui avait jetés au nez et lui avait dit : « Je ne me soucie ni de vous ni de vos pendants puis

« que vous ne voulez pas quitter La Vallière. »

Peut-être que l'anecdote rapportée par l'*Oeil de bœuf* a pour héroïne plutôt Mlle La Mothe-Argencourt que Mlle La Mothe-Houdancourt. — Fort souvent on les confond toutes deux, et toutes deux furent aimées du roi. Mais Mlle de La Mothe-Argencourt aurait, paraît-il, « résisté ». Devinant alors que sa vie « allait être troublée », elle se faisait religieuse dans la maison des filles Sainte-Marie de Chaillot. Et pourtant ce n'était point une forteresse difficile à prendre d'assaut. Elle avait eu pour vainqueur, notamment, Chamarante et le marquis de Richelieu. Seulement il y aurait eu « malentendu » entre elle et Louis XIV. « Elle n'avait ni une éclatante beauté ni un esprit fort extraordinaire ; mais toute sa personne était fort aimable. Sa peau n'était ni fort délicate ni fort blanche ; mais ses yeux bleus et ses cheveux blonds, avec la noirceur de ses sourcils et le brun de son teint faisaient un mélange de douceur et de vivacité si agréable qu'il était difficile de se défendre de ses charmes. Comme à considérer les traits de son visage on pouvait dire qu'ils étaient parfaits, qu'elle avait un très bon air et une fort belle taille ; qu'elle avait une manière de parler qui plaisait et qu'elle dansait admirablement bien, sitôt qu'elle fut admise à un petit jeu où le roi se divertissait quelque fois les soirs, il sentit une si violente passion nouvelle que le ministre en fut inquiet. » (MME DE MOTTEVILLE, *Mémoires*, t. IV, p. 401.)

Elle eut les honneurs (?) du couplet dans le fameux

Alleluia, de Bussy, que nous reproduirons bientôt
en son entier :

La Mothe disait l'autre jour
A Richelieu : faisons l'amour,
Embrassons-nous, et cætera.
Alleluia !

IV

La Mort de Mazarin. Ses amours avec Anne d'Autriche.

Le cardinal, se sentant mieux, a voulu présider lui-même aux apprêts d'un ballet de Benserade, que l'on devait jouer sous peu de jours au Louvre, dans la galerie des portraits. J'avais entendu vanter une magnifique décoration, représentant des colonnes de brocatelle d'or sur fond vert et rouge, découpées à Milan; on avait fait aussi un pompeux éloge de cette merveille à la jeune reine, que son confesseur n'avait pu détourner de voir le ballet malgré tout ce qu'il avait pu lui dire contre ce spectacle, qu'il appelle licencieux. Un incendie est venu, dans cette circonstance, au secours de l'éloquence du moine : quelques étincelles

rompées sur la belle décoration l'ont réduite en cendres ; la flamme n'a pas respecté davantage les portraits de nos rois, peints par Janet et Probus, non plus que le plafond de la galerie, où Fréminet avait représenté Henri IV, sous la figure de Jupiter, terrassant les ligueurs, sous la forme des Titans.

Mazarin, emporté sur les bras de ses gardes, s'est réfugié dans son superbe palais de la rue Neuve-des-Petits-Champs, sans s'inquiéter de ce que deviendraient les deux reines et le roi ; par bonheur, de plus empressés serviteurs ont mis promptement Leurs Majestés à l'abri du danger. Il fallait entendre le directeur de la jeune reine, prêchant sur le texte de cet incendie, ordonné, disait-il, par Dieu, lui-même, pour avertir le cardinal, son infidèle ministre, qu'il n'approuvait ni les jeux profanes du théâtre, ni les folles dépenses dont ils étaient l'objet. Marie-Thérèse, princesse d'un caractère faible, d'un esprit facile à prévenir, crut ces superstitieuses explications ; elle pleura très amèrement sur le péché d'intention qu'elle croyait avoir commis, et l'expia par des actes de contrition et des prières inaccoutumées. C'est ainsi que l'infante, en se laissant éloigner de tout ce qui flatte son brillant époux, travaille elle-

même à refroidir l'amour, déjà si tiède, qu'il éprouve pour elle, et prépare les infidélités auxquelles il n'est que trop porté.

Pendant que le prêtre espagnol exploitait, à sa manière, la circonstance de l'incendie, un frère augustin du grand couvent travaillait à l'éteindre, au risque de sa vie. Ce moine, pénétré d'une ferveur un peu plus démonstrative que celle de son confrère le prêcheur, s'était fait suspendre au milieu des flammes avec une grosse chaîne de fer ; là, muni d'une fourche, il détachait et précipitait du haut de l'édifice les poutres et les solives enflammées. Je ne sais si le courageux augustin, sorti à moitié rôti et complètement épilé des brazier du Louvre, obtiendra la récompense qu'il mérite ; mais à coup sûr son zèle vaut bien celui du confesseur de la reine.

Le cardinal sent quelque plaisir à se retrouver au sein du luxe et des richesses qui éblouissent dans son palais : l'aspect de ce faste adoucit pour un instant les atteintes du mal qui dévore rapidement sa vie, usée par les plaisirs et le travail. Le premier ministre s'est promené sur un fauteuil roulant dans la longue file de ses appartements, dont toutes les portes, placées vis-à-vis les unes des autres, laissent apercevoir d'un côté les jar-

dins, de l'autre la rue. Il n'y a pas une seule pièce où l'on ait employé pour au moins trente mille écus d'or ; les reliefs en stuc, les statues ou les bustes de marbre, les tableaux des meilleurs maîtres y sont comme entassés, mais avec ce goût recherché qui distingue les décorateurs italiens. L'élégance et l'éclat des meubles répondent à la magnificence des appartements : là se trouve réuni tout ce que le besoin, le caprice et la sensualité pouvaient exiger de l'industrie européenne.

Mazarin s'est fait promener au milieu de tous ces dons de sa prodigalité ; il a voulu revoir aussi cette bibliothèque de trente toises de long, où Gabriel Naudé a rassemblé, par son ordre, trente-cinq mille volumes, qu'il s'est procurés à grands frais en France, en Hollande, en Flandres, en Angleterre, en Italie. Enfin Son Éminence s'est fait porter jusque dans son immense écurie, que les étrangers admirent comme une huitième merveille. Le cardinal a souri en voyant les housses de ses mules si magnifiquement brodées, et que les pères théatins lui demandent avec tant de persévérance pour orner leur église.

Mais ces jouissances de la vanité ne charmèrent pas longtemps les souffrances réelles de Mazarin : elles revinrent même si cuisantes qu'il ne tarda

pas de demander une consultation de médecins; j'en ai su les détails et le résultat de Guénaud (1), qui, seul, dans cette réunion doctorale, a voulu se charger de dire la vérité au malade. Elle était dure, en effet, cette vérité; j'ai conservé sur mes tablettes la scène curieuse que le célèbre médecin eut, à cette occasion, avec le cardinal. « Je trouvais, m'a-t-il dit, Son Éminence dans sa chambre à coucher, renversée sur son fauteuil, et les yeux fixés au plafond. Est-ce vous, Guénaud? me demanda le premier ministre sans se retourner.

— Oui, monseigneur.

— Ah! tant mieux, je vous attendais avec impatience; fermez la porte, venez vous asseoir auprès de moi, et causons.

— Hélas! je voudrais bien avoir à conférer avec Votre Éminence sur un sujet moins triste que celui qui m'amène.

— Croyez-vous, docteur, que j'attende de vous un récit de la comédie nouvelle? je prévois ce que vous avez à me dire; j'y suis préparé.

— Il ne faut donc point flatter Votre Éminence?

(1) Quoique Guénaud fût le plus célèbre médecin de l'époque, la postérité n'eût peut-être jamais appris son nom sans ce vers d'une satire de Boileau :

Guénaud, sur son cheval, en passant m'éclaboussa.



Cabinet des Estampes

LE CARDINAL MAZARIN



— Non, le temps des flatteries est passé pour moi... Vous venez m'annoncer la mort ?

— Oui, mais nos remèdes peuvent prolonger vos jours.

— Combien, Guénaud ?

— Monseigneur, au moins deux mois.

— C'est plus que je n'espérais.

— C'est au moins assez pour vous préparer à ce terrible passage.

— Oui et non, mon ami : cela suffirait, sans doute, s'il ne s'agissait que de régler mes affaires de la terre... Mais celles d'en haut... Ah ! docteur, quelle liquidation !

— Courage, monseigneur ; on obtient bien des indulgences en soixante jours, quand on est cardinal et premier ministre.

— Sans doute ; je serai servi à souhait par les puissances ecclésiastiques, qui convoitent mes abbayes et mes trésors. Mais le Maître suprême... Enfin j'emploierai de mon mieux le temps que vous me promettez... Parlons de vous, Guénaud. Je vous sais gré de la franchise avec laquelle vous m'avez apporté mon arrêt : profitez du peu d'instant qui me restent pour avancer votre fortune, en y faisant contribuer mon crédit ; comme, de mon côté, je vais mettre à profit votre avis... Adieu, mon

ami, ajouta Son Éminence en me tendant une main que la maladie rendait brûlante, réfléchissez mûrement à ce que je puis faire pour votre service, et venez me voir souvent. »

Guénaud m'avait promis la suite de son entretien avec le cardinal; il m'a tenu parole.

« La première fois que je vis Son Éminence, après le prononcé de son arrêt, continua le médecin, je traversais la petite galerie qui communique à ses appartements ; je m'étais arrêté un moment pour examiner une tapisserie de Jules Romain, représentant le triomphe de Scipion. J'entendis venir le ministre au bruit que faisaient ses pantoufles, qu'il traînait sur le parquet, n'ayant plus la force de lever les pieds. Mon malade, qui ne pouvait me voir, parce que j'étais caché par la tapisserie, soupirait souvent, et parlait seul en s'arrêtant vis-à-vis quelques tableaux. « Il faut quitter cela ! » disait-il ; puis après avoir fait deux ou trois pas en se tenant à droite ou à gauche, il s'arrêtait de nouveau et répétait d'une voix lamentable : « Il faut quitter tout cela... et encore cela... J'ai eu tant de peine à acquérir ces choses !... ah ! je ne puis les abandonner sans regret... car je ne les verrai plus où je vais... où je

« vais!... Mon Dieu ! quand j'y songe ! » A cette exclamation, qui m'avait attendri, je ne pus retenir un soupir ; le cardinal m'entendit... « Qui est là ? » dit-il.

— C'est moi, monseigneur, répondis-je, je venais, selon les ordres de Votre Éminence...

— Ah ! bien, je suis charmé de vous voir, docteur... Donnez-moi le bras... je suis si faible que le poids de ma robe de chambre fourrée de petit-gris suffit pour m'accabler...

— Vous avez eu tort de marcher.

— J'en conviens ; mais, voyez-vous ce beau tableau du Corrège... et cette *Vénus* du Titien, et cet incomparable *Déluge* d'Antoine Carrache... je voulais leur dire adieu.

— Monseigneur, vous avez le temps encore...

— Pas trop, mon cher Guénaud... à moins qu'en raisonnant avec vos confrères, vous n'ayez trouvé...

— Un plus long délai, non, monseigneur, il ne faut pas vous leurrer de cet espoir...

— Vous avez raison, mon ami ; il vaut mieux tout régler comme si l'événement devait arriver plus tôt... et s'il arrive plus tard...

« En vérité, me disait Guénaud en me dictant cette conversation, je n'eus pas le courage de com-

battre davantage l'espoir persistant qui, malgré la franchise de mes avis, berçait encore le pauvre cardinal. Appuyé sur mon bras, et se traînant avec une peine extrême, il était revenu devant les tableaux, lorsqu'un gentilhomme lui annonça qu'un secrétaire d'État désirait parler à Son Éminence d'une dépêche de haute importance qu'il venait de recevoir.

— Je ne puis l'entretenir, répondit le premier ministre ; je ne suis plus en état de songer aux affaires.

— Est-ce là, demanda le gentilhomme, ce que je rapporterai au ministre de la part de Votre Éminence ?

— Vous lui direz en outre qu'il doit s'adresser au roi et faire ce qu'il voudra... Mon temps est fini ; c'est maintenant le *tour* de Sa Majesté. Pour moi, j'ai bien d'autres choses dans la tête que les intérêts du royaume...

« Voyez, dit Mazarin en revenant aux tableaux, voyez ce dernier chef-d'œuvre de l'Albane (1)... Adieu donc, pinceau délicat et gracieux... adieu ! »

Le jeune comte de Brienne sera sans doute admis dans la chambre du cardinal jusqu'à son der-

(1) Ce grand peintre mourut en 1669.

nier moment ; mais il ne l'est pas seul. Une société de joueurs a la permission de faire sa partie à deux pas du lit de Son Eminence, qui regarde les coups, et s'en fait rendre compte par son valet de chambre Bernouin, quand sa vue trop affaiblie ne lui permet plus de les voir. Voici ce que m'a rapporté à cet égard le bailli de Souvré, l'un des directeurs de ce tripot *in extremis*.

« Je tenais le jeu pour le compte du cardinal lui-même, lorsque ayant fait un beau coup je m'empressai de l'en prévenir. — Commandeur, me répondit en souriant Son Éminence, voilà qui va bien, mais je perds beaucoup plus dans mon lit que je ne puis gagner à la table de jeu. — Il faut, monseigneur, répliquai-je aussitôt, enterrer la synagogue avec honneur. — Oui, repartit le malade ; mais ce sera vous autres, mes amis, qui l'enterrez, et je payerai les frais de la pompe funèbre. »

En général, le premier ministre montre dans les derniers jours de sa vie un singulier mélange de regret et de résignation. Tantôt il parle de sa mort avec calme, avec sang-froid, on pourrait presque dire avec gaieté ; tantôt il laisse paraître de la pusillanimité, de la terreur. Brienne, à qui j'ai entendu raconter ce que je vais dire, entraît

un soir dans la chambre de Mazarin. Il sommeillait devant le feu, appuyé sur le dos de son fauteuil ; son corps était agité par une sorte de tremblement, ses lèvres mobiles laissaient échapper des sons confus, inarticulés. Le comte craignit une crise ; il appela Bernouin, qui secoua Son Éminence pour la tirer de cet état violent.

— Eh bien ! qu'y a-t-il, Bernouin?... murmura le cardinal en s'éveillant. Que me veut-on encore?... Je le sais, Guénand l'a dit...

— Au diable soit Guénaud et son dire !... s'écria le fidèle serviteur.

— Oui, Bernouin, oui, Guénaud l'a dit, je ne saurais en réchapper : il faut mourir.

— M. de Brienne est là, continua le valet de chambre, qui voulait arracher son maître à ses sombres idées.

— Qu'il vienne, répondit le cardinal.

Puis il ajouta en s'adressant au comte :

— Mon pauvre ami, je me meurs !

— Ces sinistres réflexions, dit le secrétaire d'État, que je laisse parler, font plus de mal à Votre Éminence que la maladie même.

— Il est vrai... Mais Guénaud l'a dit, et Guénaud sait bien son métier.

« Ce discours me navra, m'a rapporté depuis le

comte ; des larmes roulaient dans mes yeux. Le premier ministre s'en aperçut, me tendit les bras et m'embrassa tendrement... Son haleine infecte faillit me suffoquer.

« — J'en suis fâché, mon ami, reprit-il en me tendant une pastille, voilà ce que c'est que l'homme : j'ai de belles dents et je mange peu, mais je porte en moi un foyer impur de destruction... une cause infaillible de mort prochaine... ajouta-t-il en appuyant sa main sur son cœur.

« Il répéta ensuite pour la dixième fois : — Guénaud l'a dit, Guénaud l'a dit ! »

Le cardinal eut dernièrement le plus étrange caprice qui puisse passer par la tête d'un moribond : il exigea qu'on lui fit la barbe et qu'on relevât sa moustache au fer chaud ; on lui mit ensuite, par son ordre exprès, du rouge aux joues et aux lèvres ; du blanc de céruse fut étendu sur la peau livide de son visage ; enfin il se trouva frais, vermeil, comme un homme en pleine santé... C'était la mort ornée d'un vernis de la vie, brillant, mais, hélas ! bien léger. Ainsi masqué, Mazarin parcourut ses jardins dans une chaise à porteurs ouverte par-devant. Il affectait de parler d'un ton leste et dégagé aux courtisans qu'il ren-

contrait, espérant de cette manière donner le change à ses ennemis. Mais personne ne fut pris à ce dernier tour du subtil Italien, qui voulait se montrer politique même en mourant. Cet essai infructueux fit seulement dire à ceux qui en furent les témoins : « Fourbe il a vécu, fourbe il veut mourir. »

Un tel effort, imposé à une nature épuisée, avancera la fin du malade. Il s'est évanoui dans sa chaise, et l'on a été obligé de le reporter sur son lit... Il ne le quitte plus.

Le cardinal n'avait point encore songé sérieusement aux affaires de sa conscience; il s'en occupait hier pour la première fois, et fit mander à Vincennes, où il s'est fait transporter, M. Joly, curé de Saint-Nicolas-des-Champs. Les grands ne peuvent avoir rien de secret, pas même leur confession : je ne dirai pas comment me sont parvenues les particularités que je vais rapporter de celle du premier ministre; il suffit que je puisse les garantir. Le confesseur pressait l'illustre pénitent de faire l'aveu plein et entier de tout ce qu'il pourrait avoir à se reprocher sur la manière dont il a acquis les immenses richesses qu'il possède (1).

(1) Des écrits du temps disent qu'elles s'élevaient à plus de cent millions, d'autres disent deux cents.

— Hélas ! répondit Son Éminence, je n'ai rien que des bienfaits du roi.

— Je le sais ; mais encore il importe de distinguer ce que Sa Majesté vous a donné et ce que vous vous êtes approprié de vous-même.

— A quoi bon cette distinction, mon père ?

— C'est que vous pouvez garder les biens provenant de la générosité du roi... Quant au reste...

— Eh bien, le reste ?

— Il faut le rendre.

— En ce cas, mon père, tout est à restituer.

Cet aveu lui échappa dans ce moment ; mais une heure après il prouva que son âme, toujours avide de richesses, loin d'être disposée à la restitution de celles qu'il a trop illicitement amassées, se plait encore à les augmenter. M. de Tubœuf, président de la chambre des comptes, apportait au cardinal une modique somme de cinq cents écus, qu'il lui avait gagnée au jeu. Mazarin la reçut, il la compta plusieurs fois, se plaisant à faire passer entre ses doigts cet or qu'il aimait tant. Après avoir serré les espèces du président dans sa cassette, qu'il s'était fait apporter sur son lit, le premier ministre montra les unes après les autres toutes ses pierreries à M. de Tubœuf, qui, le

voyant prendre ce soin dans une telle occurrence, s'attendait à recevoir quelque beau diamant. Il s'y attendait avec d'autant plus de raison, que plusieurs fois en maniant ses bijoux le cardinal dit :

— Je donne à Mme la présidente...

— Quoi ? demanda enfin Tubœuf las d'entendre répéter toujours une phrase inachevée.

— Le bonjour... ajouta l'avare Italien en refermant sa cassette.

Le pauvre président, rouge de honte, se retira avec quinze cents livres de moins et une confusion de plus.

Cependant ni M. Joly ni le père théatin qui confesse le cardinal dans ses derniers instants, ne veulent lui donner l'absolution s'il ne restitue tant de biens indûment amassés... Le bruit courait hier à la cour qu'à force d'exhortations on était parvenu à lui faire abandonner au roi tout ce dont il était possesseur. S'il en est ainsi, les deux confesseurs seront satisfaits ; mais ce que le mourant n'a pas confessé à ces casuistes rigoureux, c'est que, dit-on, en faisant cet abandon général, le cardinal aurait eu déjà sous la main un brevet par lequel Louis XIV lui donnerait tout ce qu'il a pris sous son ministère.

Le nonce du pape, qui, pour accorder l'indulgence *in articulo mortis* à un membre du sacré collège, n'a pas mission de s'arrêter aux minuties de conscience, a rempli ce matin ce devoir dans la chambre du cardinal. Son Éminence lui a répondu en italien : « Je vous prie, monsieur, de mander à Sa Sainteté que je meurs son serviteur, et lui suis très obligé de l'indulgence qu'elle m'accorde et dont je reconnais avoir grand besoin... Recommandez-moi à ses saintes prières. »

Depuis cet instant, le roi, M. le Tellier et M. Joly seuls ont pu pénétrer jusqu'au cardinal. M. Colbert, son premier commis, se tient dans un petit passage obscur, qui se trouve entre la garde-robe et la chambre à coucher : il prend le nom de toutes les personnes qui se présentent et en rend compte à son maître. Aucun ne passe outre.

Il est difficile de concilier tout ce qui se dit des instructions secrètes que l'on prétend avoir été données au roi dans un dernier entretien par celui qui dirigea dix-neuf ans la monarchie. Les uns assurent que depuis un mois M. le Tellier les écrit sous la dictée du cardinal ; les autres veulent que Son Éminence se soit bornée à recommander verbalement à Sa Majesté de n'avoir jamais de premier ministre. Une troisième version est que le

mourant a joint ce conseil à cet avis, qui certes ne sera pas perdu : *Sachez vous respecter vous-même, et l'on vous respectera.*

(1) *Neuf mars au soir.* Jules Mazarin n'est plus (1). La France cesse enfin d'être soumise à la pourpre de Rome ; nous sommes délivrés des Italiens amenés chez nous par Catherine de Médicis : d'aujourd'hui recommence le règne de nos rois.

Que dire du premier ministre qui descend dans la tombe, comment prononcer après tant de jugements divers portés sur cet homme (2) supérieur ? J'essayerai pourtant. Au physique, Mazarin était, non pas beau, mais bien ; sa taille, au-dessus de la médiocre, ne manquait ni de grâce ni de proportion. Il avait le teint animé, les yeux vifs, le nez grand et un peu élargi du bout, les dents blanches et égales, le front large et majestueux, les cheveux châtons et un peu crépus, la barbe tirant

(1) Il mourut au château de Vincennes, où la cour se trouvait et qu'elle quitta le même jour. Le cœur du cardinal fut déposé dans le chœur de l'église des théatins, moines qu'il avait toujours favorisés ; son corps fut enterré dans l'église du collège des Quatre-Nations, que ce ministre avait fait commencer, et pour l'achèvement duquel il laissa deux millions. Mazarin était âgé de cinquante-neuf ans : on peut dire qu'il régnait depuis dix-neuf ; il y en avait vingt et un qu'il était revêtu de la pourpre romaine.

davantage sur le noir et relevée soigneusement avec le fer. Les mains du cardinal étaient belles ; il les montrait quelquefois avec affectation : on eût dit qu'il était fier de cet avantage, si faible pour un homme, et surtout pour un homme d'État.

Il y a loin des talents de Mazarin à ceux de son prédécesseur ; il ne mit pas comme ce dernier toute l'Europe en mouvement ; il ne fit que suivre les errements de la profonde politique de Richelieu, qu'exécuter les traités que cet aigle de la diplomatie avait tracés à grands traits (3). Le favori d'Anne d'Autriche obtint plus de succès dans la guerre que le favori de la veuve de Henri IV ; mais il eut constamment moins d'ennemis sur les bras ; et put leur opposer Turenne et Condé. Mazarin n'était point méchant ; un seul trait le prouvera. Chargé longtemps de la haine publique, proscrit par le parlement, tourmenté par les grands, quelquefois poursuivis par la nation entière, il ne vengea point ses injures personnelles quand il eut ressaisi le pouvoir ; il ne prit le sang d'aucun citoyen. Dans l'adversité, son unique ressource fut la patience ; dans sa toute-puissance, il gouverna à l'aide de la finesse, de la subtilité, souvent de la perfidie. S'il voulait perdre quelqu'un, c'était

par d'adroites insinuations. Craignait-il la réunion des princes, des généraux, des courtisans, sa politique semait entre eux, avec un art infini, des germes de jalousie ou de défiance, se tenant toujours prêt à profiter de leurs divisions, et se ménageant les moyens de se rendre l'arbitre de leur réconciliation. Souple, dissimulé, caressant, il accablait de promesses ceux dont il se servait ; mais dès qu'il avait obtenu d'eux ce qu'il en attendait, il ne se mettait nullement en peine de tenir ce qu'il avait promis. Aussi, dans les derniers temps, les hommes avisés ne le servaient-ils qu'après avoir pris, pour obtenir le prix de leurs soins, des précautions qu'il ne pouvait éluder.

Une chose digne de remarque, c'est qu'avec une telle propension à la mauvaise foi Mazarin manqua rarement aux traités publics. Dans les affaires particulières, ses meilleurs amis ne pouvaient se soustraire à ses artifices, à ses ruses, à sa fourberie et aux difficultés dont il aimait à embarrasser la moindre affaire ; dans les intérêts généraux, il était sincère, esclave de sa parole et fidèle jusqu'au scrupule. On peut donc achever de le peindre en deux mots : c'était un homme sans honneur ; mais c'était un grand ministre... Il n'est pas à la louange de l'art de gouverner que

deux conditions si opposées puissent se concilier.

Le peuple, que Mazarin ne voulut jamais empêcher de chanter, même des chansons qui le déchiraient, pourvu qu'il payât les impôts, le peuple chante un peu plus haut après la mort de ce ministre, parce qu'il espère payer un peu moins. Je crains bien qu'il ne se trompe sur le motif de ce redoublement de gaieté. Ils chantent, donc ils paieront, avait-il coutume de dire.

On a fait mille et une épitaphes pour l'Éminence défunte; j'en ai retenu une composée d'après le bruit général que Mazarin, toujours bercé du projet de se faire pape, avait affecté trente abbayes et quinze millions à l'acquisition du sacré collège et de ses adhérents. Voici l'épitaphe :

Ici gît le cardinal Jules,
Qui pour se faire pape amassa force écus ;
Il avait bien ferré sa mule
Mais il ne monta pas dessus.

NOTES

(1) Dans le récit que *l'Œil de bœuf* fait de cette mort la fantaisie et la vérité s'entremêlent à doses égales. Au roman historique opposons l'histoire réelle, sincère. Il sera facile, alors, de comparer :

« En ces dernières années de sa vie, le personnage de Mazarin est si singulier que l'on ne sait de quel mot le définir. Premier ministre, ce n'est pas assez. Premier ministre suppose quelqu'un au-dessus : le roi, et à côté et au-dessous, d'autres gens, d'autres ministres, des conseils. Il semble qu'il n'y ait plus personne, ni rien en France, que le Mazarin. Le cardinal est « puissant comme Dieu le père, au commencement du monde », disait-on. Le jeune roi le voyant un jour passer entouré d'une escorte pompeuse s'écria : « Voilà le grand Turc qui passe. » Mazarin était en effet davantage qu'un grand vizir. Il était un podestat importé chez nous, ou bien « le protecteur » du roi, l'usufruitier du royaume de France. Il accumule au Palais-Mazarin plus de mer-

veilles et de plus rares que n'en contenaient le Louvre et le Palais-Royal. Vincennes dont il est le gouverneur est accommodé en résidence d'été splendide et forte. Le vieux donjon est garni d'artillerie ; les abords du château sont défendus par des mousquetaires à cheval de l'Éminence, par ses trois cents gardes à pied qui portent brodés sur l'épaule les armoiries mazarines. Peut-être bien fût-ce pour rendre la maison respectable qu'on établit dans les fossés une ménagerie peuplée de lions, de tigres et d'ours. Il multipliait les manifestations de magnificence. Au mois d'août 1660, dans la fête d'entrée de la reine à Paris, il ne parut pas dans le cortège, parce qu'il était malade, mais il s'y fit représenter.

« D'abord, raconte l'ambassadeur Vénitien, une suite de soixante-douze mules, conduites par vingt-cinq hommes en livrée. Vingt-quatre de ces mules étaient couvertes de drap rouge brodé ; vingt-quatre de très beaux caparaçons ; les vingt-quatre autres de velours cramoisi avec de très riches broderies d'or et d'argent. Les ornements de ces mules étaient ou d'or plaqué ou d'argent massif et toutes portaient un haut panache de nombreuses et magnifiques plumes rouges et blanches. Venaient ensuite l'écuyer de Son Éminence avec vingt-quatre pages richement vêtus et bien montés, puis douze chevaux magnifiques couverts de velours cramoisi tout brodés d'or et d'argent et menés à la main par douze hommes ; puis sur d'autres chevaux des cavaliers à la livrée du cardinal ; puis, onze carrosses à six chevaux et un

douzième, plus petit, tiré par huit magnifiques chevaux, et devant ce carrosse principal, bien que le cardinal ne s'y trouvât point en personne s'avançaient environ cinquante cavaliers tous de grande condition, avec des vêtements, des caparaçons, des chevaux d'un prix incroyable. Après cela venaient cent mousquetaires à cheval formant la garde ordinaire de Son Éminence. Ils avaient des casaques cramoisies garnies d'argent avec nombre de plumes blanches et rouges au chapeau. » Un jour le cardinal régala la cour d'une loterie gratuite dont il distribua les billets. Les lots valaient plus d'un million. La France et l'Europe s'étonnèrent. « Cette galante libéralité, écrit Mademoiselle, fit beaucoup de bruit à la cour, par tout le royaume et aux pays étrangers. Elle était extraordinaire et je pense qu'on n'a jamais vu en France pareille magnificence. » Mazarin cherchait cet étonnement et sa famille aussi ; s'il est vrai que ses nièces s'amusaient, comme l'une d'elles l'a raconté, à jeter par les fenêtres du Palais-Royal des poignées de louis d'or pour se donner le plaisir de faire battre les valets dans la cour. La tribu napolitaine s'ébattait en France, comme en pays conquis. Le cardinal présidait ou s'intéressait à toutes les fêtes : courses de bague, carrousels et ballets, représentations théâtrales comme celle qu'un soir Molière donnait au Palais-Mazarin en jouant *l'Etourdi* et les *Précieuses*, représentations d'opéras surtout. Il avait introduit en France l'opéra italien, fait venir les machines et les voix.⁹ Et puis c'étaient de beaux fes-

ins, et le jeu, le jeu continuel. Il était le plus grand brelandier du monde ; adroit aux jeux de main, à faire des tours de carte et de billard, à jouer à la mouchette où il passait des journées entières. C'est à se demander où et comment il travaillait. Il dirigeait les affaires de très haut, attentif à toutes choses, s'en remettait au zèle et à l'intelligence de serviteurs admirables, comme Le Tellier, de Lionne et Colbert. Il présidait des conseils mais à ce qu'il semble, dans les derniers temps au moins, pour la forme. Les conseils se tenaient dans sa chambre, pendant qu'on lui faisait la barbe et qu'on l'habillait. Souvent il badinait avec sa fauvette et sa guenon tandis qu'on lui parlait d'affaires. Il ne faisait asseoir personne dans sa chambre...

« ... Il n'est pas vrai qu'il ait laissé le roi dans l'ignorance des affaires... Le roi semblait l'aimer par dessus tout le monde... L'abbé de Choizy affirme que le cardinal mourut dans « la vision de se faire pape... » Souffrant de la goutte et de la gravelle il apprit à la fin de 1660 qu'il n'avait plus longtemps à vivre. Il eut certainement du regret à quitter sa belle vie ; mais avec beaucoup de sang-froid, il mit ordre à ses affaires : les temporelles et les spirituelles... »

Et certes, elles sont magnifiques, ces « affaires temporelles ». Ruiné vers la fin de la Fronde, il avait, en sept années, refait toute sa fortune : environ deux cents millions d'aujourd'hui. Comment s'expliquer cette immense fortune « autrement, dit le cardina

de Retz, que par le filoutage qu'il introduisit dans le ministère ». Il prêtait au roi, sous des noms supposés, « avec assignation sur fonds sûrs » et faisait « diverses sortes de bons coups conseillés par son intendant ». Il tirait argent de tout, demandant des gratifications à ceux qu'il obligeait, exigeant des fermiers, au moment des adjudications, de considérables pots-de-vin ; gagnant sur les entreprises à forfait, se faisant donner tous les ans, « des millions de l'argent du roi pour l'employer à son gré ». Cette immense fortune, toute faite de rapine, il veut la transmettre « aux siens », non parce qu'il les aime, mais parce qu'il a l'orgueil du nom. Mais Colbert lui conseille de la léguer au roi, persuadé que le roi refusera l'héritage. Le cardinal suivit ce conseil ; d'abord parce qu'il mettait sa conscience en repos, oh ! combien facilement ! et, ensuite, parce que cette fortune échappait aux enquêtes, puisque ces millions c'était le roi qui les lui donnait. Mais que d'inquiétudes entre l'offre du cardinal et le refus du roi : refus qui se fit attendre trois longs jours. Enfin, il pouvait signer et parapher le testament !

« ... Le 3 mars 1661, au matin, Mazarin faisait appeler les trois ministres : Le Tellier, de Lionné, Fouquet, les remerciait, les louait devant le roi. Le 7 il fit ses adieux au roi, à la reine mère, à Condé, à Turenne, en laissant à chacun, pour souvenir, un diamant ou une pierre précieuse. Au roi, tous ses derniers jours, il donna les conseils suprêmes. Il l'exhorte surtout à se gouverner par lui-même et à

se passer d'un premier ministre. Peut-être donne-t-il cet avis par dévouement au roi, sachant mieux que personne ce qu'un ministre peut coûter à un royaume. Mais peut-être, aussi, était-il jaloux d'un successeur possible et ne voulait-il pas que personne jouit des honneurs et des richesses qu'il lui fallait quitter. Enfin, pour achever de prendre congé du monde, il fit porter ses compliments à l'Assemblée du clergé, au Parlement, et ne voulut plus penser qu'à Dieu... Lorsque les avertissements de la mort devinrent plus clairs et plus pressants, il appela M. Joly. Ce curé de Paris, très au courant des choses, ne manqua pas de vouloir parler au cardinal de ses péchés notoires. Il mit la conversation sur l'emploi des deniers publics ; mais Mazarin avait prévu cette curiosité. Il interrompit le prêtre : « Je vous ai seulement, dit-il, envoyé quérir pour vous entendre parler de Dieu. » Pour se confesser, il avait choisi une autre personne, le père Angelo, supérieur des Théatins qui, étant moine, peu au courant des affaires du monde et compatriote, serait plus discret et plus accommodant. Au curé, le cardinal se plaignit de ne pas avoir une plus grande douleur de ses péchés. Au moment de recevoir le viatique, il se fit dire par lui « les effets de ce sacrement et les dispositions nécessaires pour le recevoir utilement ». Il demandait aussi à M. Joly de lui expliquer « les effets du sacrifice de la messe, ajoutant que peut-être il ne l'avait pas ouï en sa vie selon les intentions de l'Église ». Il écoutait sur sa chaise,

assis, revêtu d'une simarre couleur de feu, la barbe faite, propre et payant de mine, répandant autour de lui de l'haleine infectée. Il finit « par se mettre en bon état d'âme ». Il récitait des actes de contrition « les passages les plus tendres, les plus affectifs des psaumes », répétait le *Miserere mei Deus*. Ses mains jointes serraient le crucifix. Il faisait venir le nonce auquel il demandait l'indulgence plénière « que les papes ont coutume d'accorder aux cardinaux à l'article de la mort ». Il lui annonça qu'il laissait une belle somme au pape pour l'aider à continuer la guerre contre les infidèles. Pourtant il avait des retours vers le monde. Le 7 au soir, il signait encore des dépêches. Le 8 il entendit la messe dans sa chambre « avec une grande application d'esprit » ; mais comme Vallot, un de ses médecins, lui offrit un bouillon, il refusa, « regardant l'homme d'une manière fixe et perçante. » — Il accusait ses médecins de le tuer et ne leur laissa rien par testament, alors qu'il fut généreux pour son apothicaire — ; puis il se repentit du mauvais regard jeté à Vallot, et demanda une absolution pour avoir murmuré contre la Faculté. M. Joly lui conseilla de faire amende honorable de ses péchés. Le cardinal la fit tête nue, cierge en mains, avec une parfaite humilité. Ses souffrances étaient atroces : « Courage ! disait-il, courage ! Il faut souffrir. » Dans la nuit du 8 au 9 l'agonie commença : deux heures après minuit, le cardinal « entr'ouvrant un peu la bouche, pour adorer le saint nom de Jésus, expira ». Si un per-

sonnage comme celui-là avait écrit l'histoire de sa vie, en forme de confessions, s'il y avait dit toute la vérité de ses sentiments et de ses actes, depuis les humbles origines et les débuts troubles jusqu'à l'apothéose où l'une des deux mains soutient la couronne de France et l'autre touche presque les clés de Saint-Pierre, c'eût été un document humain dont on aurait pu dire : qu'il est de premier ordre. » LAVISSE, *Histoire de France*, pp. 110-117. Paris, Hachette, t. VII.

De Mazarin, le cardinal de Retz a fait ce portrait resté « classique », encore qu'il soit un brin outré. Il est, évidemment, d'un « rival politique » :

«... Le cardinal Mazarin était d'un caractère tout contraire. Sa naissance était basse et son enfance honteuse. Au sortir du Colysée il apprit à piper, ce qui lui attira des coups de bâton d'un orfèvre de Rome nommé Moreto. Il fut capitaine d'infanterie en Valteline et Bagni qui était son général dit qu'il ne passa dans la guerre, qui ne fut que de trois mois, que pour un escroc. Il eut la nonciature extraordinaire en France par la faveur du cardinal Antoine, qui ne s'acquérait pas en ce temps-là par de bons moyens. Il plut à Chavigny par ses contes libertins d'Italie et par Chavigny à Richelieu qui le fit cardinal par le même esprit, à ce que l'on a cru, qui obligeait Auguste à laisser à Tibère la succession de l'empire. La pourpre ne l'empêcha pas de rester valet sous Richelieu. La reine l'ayant choisi faute

d'autre, ce qui est vrai quoi qu'on en dise, il parut d'abord l'original de *Trivelino Principe*. La fortune l'ayant ébloui et tous les autres il s'érigeait et on l'érigeait en Richelieu ; mais il n'eut que l'impudence de l'imitation. Il se fit de la honte de tout ce que l'autre s'était fait de l'honneur. Il se moqua de la religion. Il promit tout parce qu'il ne voulait rien tenir. Il ne fut ni doux ni cruel, parce qu'il ne se ressouvenait ni des bienfaits ni des injures. Il s'aimait trop, ce qui est le naturel des âmes lâches. Il craignait trop peu ce qui est le caractère de ceux qui n'ont pas soin de leur réputation. Il prévoyait assez bien le mal parce qu'il avait souvent peur, mais il n'y remédiait pas à proportion parce qu'il n'avait pas tant de prudence que de peur. Il avait de l'esprit, de l'insinuation, de l'enjouement, des manières ; mais le vilain cœur paraissait toujours au travers et au point que ces qualités eurent, dans l'adversité, tout l'air du ridicule et ne perdirent pas, dans la prospérité, celui de la fourberie. Il porta le filoutage dans le ministère, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui, et ce filoutage faisait que le ministère même heureux et absolu ne lui seyait pas bien, et que le mépris s'y glissa, ce qui est le mal le plus dangereux d'un État et dont la contagion se répand le plus aisément et le plus promptement du chef dans les membres. Il n'est pas malaisé de concevoir, parce que je viens de dire, qu'il peut et qu'il doit y avoir beaucoup de contre-temps fâcheux dans une administration qui suivait d'aussi près celle du cardinal

Richelieu et qui en était aussi différente. » (Cardinal DE RETZ, *Mémoires*.)

(3) Quelles furent les relations intimes de Mazarin avec Anne d'Autriche? La chronique scandaleuse laisse entendre que Philippe d'Orléans, le frère cadet de Louis XIV, serait leur fils. Il est vrai que cette même chronique attribue la paternité de Louis XIV, le frère aîné, à Buckingham, ou au maréchal d'Ancre, ou encore au comte de Comminges : énigmes historiques que notre rôle n'est pas de discuter et de résoudre ici. Voir sur la « conception » de Louis XIV, notre volume : *Rois, Grandes Dames et Beaux Esprits d'autrefois*, t. I, A. Michel, éditeur. — Anne d'Autriche et Mazarin se sont-ils mariés? Tout semble le laisser croire; rien d'ailleurs ne pouvait empêcher ce mariage, Mazarin n'étant que « cardinal laïque », croient pouvoir affirmer quelques historiens. « La reine mère était fort tranquille, au sujet du cardinal Mazarin; il n'était pas prêtre, il pouvait donc se marier. De ce mariage, on connaît maintenant toutes les circonstances; le chemin secret qu'il prenait toutes les nuits pour aller la trouver est encore au Palais-Royal. » (*Lettre de la Princesse Palatine*, 2 juillet 1722.) D'autres historiens, il est vrai, affirment, et entre autres AMÉDÉE RENÉE, *les Nièces de Mazarin*, que le cardinal « appartenait à l'ordre des prêtres ». Sur ce mariage imaginaire ou réel, voir pour et contre, entre maintes et maintes références, qu'il serait inutile d'indiquer au complet, LOISELEUR, dans le *Temps* des 30 et

31 décembre 1874 ; ARVÈDE BARINE : *Princesses et Grandes Dames* ; LAVISSE : *Histoire de France*, t. VII et le t. I, p. 116 de l'*Histoire amoureuse des Gaules*. Il suffira de rappeler, mais avec discrétion, car certains nous apparaissent un peu vifs, quelques couplets, quelques épigrammes qui « coururent » alors ; outre, naturellement, les fameuses *Mazarinades*.

TRIOLET

Mazarin plie ton paquet
 Notre roi est devenu sage,
 Ton adultère lui déplaît ;
 Mazarin plie ton paquet.
 Garantis ton bonnet rouge
 Du risque d'un si grand orage,
 Mazarin plie ton paquet
 Notre roi est devenu sage.

• •

SUR L'AMITIÉ QUE LA REINE PORTE AU CARDINAL

Bien que tous les jours on tente
 Quelque nouveau mouvement
 Ce beau couplet toujours chante
 En dépit du Parlement :
 Ha ! que ma Reine est divine !
 Ha ! que mon Pape est divin !
 Ha ! que j'aime Mazarin !



RONDEAU

Sur le mauvais gouvernement du temps présent.

Tout est perdu, tout est en décadence,
Depuis qu'on voit revivre l'Éminence
Et qu'un prélat a tout mis sous sa loi ;
Il est compère à la mère du Roi,
Il sert de membre au corps de la régence,
Il fait porter dans Rome nos finances,
Un Sicilien dit Vêpres pour la France ;
Et un chacun va disant à part soi :

Tout est perdu.

Quel jugement, grande Reine en puissance ;
Vous vous mouvez par une intelligence
Qui vous remplit d'amour et non d'effroi

.

CHANSON (1643)

Quand les reines sont Régentes,
Il leur faut un cardinal,
Je ne sais si elles en sont contentes
Mais ils nous font bien du mal...



CHANSON (1654)

Savez-vous bien la différence	
Que l'on met entre son Éminence	(Mazarin)
Et feu Monsieur le cardinal ?	(Richelieu)
La réponse est toute prête,	

L'un conduisait son animal
Et l'autre est monté sur sa bête.

*
* *

SUR ANNE D'AUTRICHE ET MAZARIN

On apprend de la ville de Blois
De bonnes nouvelles, parfois ;
C'est que la Mazarine
A fait la mine
A son amoureux
Dieu nous délivre de tous deux !

*
* *

ÉPIGRAMMES

(1645)

Le fichu Sicilien
Ne vaut rien,
Il est bougre comme un chien
Elle en a, sur ma parole
Dans le cu, dans le cu, notre Espagnole

*
* *

(1649)

Le cardinal est fort en peine
Comment il doit f... la reine,
N'ayant jamais foutu de c...
Il craint qu'au Consistoire on sache,
Qu'il a méprisé la leçon
Qu'on lui donnait, étant bardache

..

(1650)

Dans le Louvre, dans le Louvre, le Roi va disant :
Ma petite maman, pourquoi baisiez-vous tant ?

— Je ne saurais, lon, lon, là
Je ne saurais m'en passer !

..

(1651)

Ce qui fait le désordre en France,
A ce que dit Sa Sainteté,
C'est le v... de son Éminence
Et le c... de Sa Majesté.

..

Le cardinal Mazarin
Est trop fin
Pour se travailler en vain ;
Chaque coup de c... qu'il donne
Fait branler une couronne.

..

Sire, vous n'êtes qu'un enfant,
L'on vous dérobe impunément ;
Le larron baise votre mère
Laire là !
Même on dit qu'il a protesté
De baiser Votre Majesté
Aussi bien que son petit frère
Laire là !...

..

Du pamphlet violent : *La Custode de la Reine qui dit tout*, nous citerons seulement ces huit vers ; ils suffiront :

.
 Peuple n'en doutez plus ; il est vrai qu'il la fout
 Et que c'est par ce petit trou que Jules nous canarde,
 Les grands et les petits en vont à la moutarde,
 Respect bas : il est temps qu'on le sache partout.
 Son crime est bien plus noir que l'on ne pense pas,
 Elle consent, l'infâme, au vice d'Italie,
 Elle croirait sa débauche être moins accomplie
 Si son cul n'avait part à ses sales ébats.

..

« Ils chantent, donc ils paieront » avait coutume de dire Mazarin ; mais quoi qu'en aient chanté les chansons, contre Anne d'Autriche :

Vous f... est le seul coup d'État
 Qu'ait jamais fait votre ministre

le cardinal avait délivré la France d'une terrible guerre intestine, et la faisait énormément puissante des Pyrénées au Rhin : œuvre superbe qui recouvre magnifiquement certains sales « dessous ».

Le Roi. Monsieur. Madame.

La France devrait sentir un peu vivement les épines du pouvoir ; la cour, en récompense, continue de s'étendre mollement sur des roses. Les fêtes, les réjouissances, les ballets où Sa Majesté fait toujours admirer ses grâces et sa bonne mine ont à peine été interrompus quelques jours par le deuil de M. le cardinal, que, du reste, le roi a porté lui-même. Le plaisir et la galanterie viennent de recevoir un nouvel essor aux noces de *Monsieur*, frère unique de Louis XIV, avec cette princesse Henriette d'Angleterre que Mazarin, pour satisfaire à la politique de Cromwell, laissa, il y a quelques années, souffrir de la faim, et reléguée chez elle faute de chaussures et de vête-

ments. On se dit à l'oreille, sur le témoignage de certains regards, que cette jeune et spirituelle princesse, à part même l'éclat du trône, aurait mieux aimé le fils aîné d'Anne d'Autriche que le cadet. Je crois en effet, et soit dit bien secrètement, qu'il eût existé entre l'aimable Anglaise et le roi plus de points sympathiques qu'il ne s'en trouve entre elle et le duc d'Orléans : esquissons les trois portraits.

(1) Louis XIV est grand ; il a les épaules larges, la poitrine développée, la jambe belle. Son teint est frais, quoique légèrement marqué de petite vérole ; ses yeux ont tout à la fois de la vivacité, de l'éclat et de la douceur ; sa bouche est vermeille, son front noble et élevé, ses cheveux sont presque noirs. Avec tout cela, ce prince n'est pas beau dans toute l'étendue de l'acception du mot ; mais pour ne parler ici que des perfections qui peuvent séduire mon sexe, il a de l'esprit, son geste est animé, plein de feu, et rien ne le touche autant que les plaisirs de l'amour. Ces aimables qualités eussent été facilement comprises, appréciées par *Madame*, dont toute la personne est (2) un composé de grâces et chaque geste une séduction. Les traits d'Henriette ne sont point réguliers ; mais on regretterait qu'ils le fussent en cessant d'être ce qu'ils sont.



Grignon *sculpt.*
HENRIETTE D'ANGLE **TERRE. DVCHESSE**
d'Orleans derniere fille de Charles 1^{re} du nom Roy de la grande Bretagne
Et de Henriette Marie de France Nassau *quit à Excester le 15. Juin 1644. accom-*
pagna la Reine sa Mere lors qu'elle *se sauua par mer en France Epousa*
le Philippe de France *Duc d'Orleans frere unique du Roy.*

A Paris chez L. Boissier. Avec priuile du Roy

Cabinet des Estampes

MADAME, DUCHESSE D'ORLÉANS
(BELLE-SŒUR DE LOUIS XIV)

sa taille est un peu contrefaite ¹, et, par je ne sais quel prestige, elle plairait beaucoup moins si elle était régulière. *Madame* se coiffe, s'habille, se tient d'un air qu'on voudrait prendre pour exemple, mais qu'on ne saurait imiter. Il est impossible d'avoir plus d'enjouement dans les manières, plus de paroles obligeantes dans la bouche, plus d'esprit dans la répartie, plus de volupté dans le regard. Hélas ! que fera ce bon *Monsieur* de tant de qualités enchanteresses, lui que Mme de Fienne saluait de ce triste compliment : « Monseigneur, vous ne déshonorerez pas les femmes qui vous hantent, mais elles vous déshonoreront. » Au physique, voilà le frère du roi : gros, petit ; des cheveux noirs de jais ; de grands yeux bruns, ternes et sans expression ; la bouche heureusement assez petite pour cacher de très vilaines dents. De plus, un ton, un air, des attitudes féminines, et le goût étrange de s'habiller presque tous les jours en femme pour se renfermer deux ou trois heures chez le chevalier de Lorraine, son favori... Des particularités semblables avec un homme, lorsque la cour offre tant de beautés bienveillantes !... Convenons que si nous devons à l'Italie la renaissance des lettres

(1) Elle était très légèrement bossue : mais elle s'habillait si bien et avait tant d'élégance !

et des arts, plus un fripon de ministre dont l'adresse fut souvent utile à la France, nous lui devons, par un triste retour, une (3) bien méchante reine et le plus vilain exemple du monde.

Depuis le mariage de *Monsieur*, tout ce qu'il y a de distingué se rassemble tantôt au Palais-Royal, qu'il habite avec la reine mère, tantôt chez la comtesse de Soissons. L'appartement de cette dernière, aux Tuileries, est surtout le centre de la galanterie et des intrigues secrètes. Anne d'Autriche, dont la dévotion augmente tous les jours, quitte de bonne heure les cercles du soir. Elle est presque toujours imitée en cela par Marie-Thérèse, que sa timidité rend inhabile à faire les honneurs d'une cour gaie, étourdie, folâtre à l'excès. Rarement les reines assistent au souper, où, après leur départ, les saillies spirituelles, enjouées, quelquefois libertines, ne pétillent pas moins que le champagne qui les inspire. Souvent Louis XIV, jetant la serviette à la fin de ce joyeux repas, propose un bal; les violons arrivent, et l'on danse jusqu'au matin. C'est en sortant de ces petites orgies royales que nos jeunes seigneurs aiment à regagner à pied leur hôtel; ils cassent, chemin faisant, les vitres des honnêtes bourgeois, brisent

les enseignes, battent par occasion les passants : le tout avec de grands éclats de rire que partagent peu volontiers les parties lésées.

Il arrive aussi qu'à la suite des repas tardifs nommés *media nocte* (1), l'illustre société quitte les salons pour se répandre dans les jardins, sous la protection momentanée de quelques flambeaux, qui disparaissent bientôt. Peu de nos dames manquent à ces courses nocturnes, durant lesquelles on voit succéder de petits jeux à la promenade, des groupes aux nombreuses réunions, et plus d'un tête-à-tête à tout cela.

C'est dans les sociétés de la surintendante que s'est particulièrement formée et agrandie la réputation de M. le marquis de Saucourt, si renommé pour le genre d'exploits qu'Hercule fit jadis admirer à la cour de Danaüs. La gloire de ce grand homme, que je proclame au surplus sur parole, cause, dit-on, à notre jeune souverain l'espèce d'insomnie que les lauriers de Miltiade causaient à Thémistocle ; s'il en est ainsi, ce ne sont pas les occasions de s'illustrer qui manquent au roi. Au surplus, il est de l'ambition pour tous les âges ; nous verrons sans doute Louis XIV jaloux un jour d'égaliser Turenne et Condé.

(1) Cet usage nous venait des Espagnols.

Quand la galanterie forme l'essence des relations, il est rare que la bonne intelligence s'y maintienne longtemps ; on remarque depuis quelques jours du refroidissement entre la société des Tuileries et celle du Palais-Royal. Mme de Chevreuse, toujours si bien informée des nouvelles amoureuses, s'est aperçue, dit-elle, que le roi (4) s'éloigne de Mme de Soissons, qui par droit de famille, avait succédé dans le cœur de Sa Majesté à Laure Mancini, sa sœur, mariée au duc de Colonne. Si j'en dois croire mon observatrice, *Madame* ne serait point étrangère à cette nouvelle infidélité du roi. Il y a peut-être de la témérité dans ce soupçon ; le seul fondement sur lequel il s'appuie, c'est que Sa Majesté va tous les jours à Saint-Cloud, que *Monsieur* et sa jeune épouse habitent en ce moment.

NOTES

(1) *L'Œil de bœuf* a pris ce portrait du roi dans le petit pamphlet, *les Agréments de la jeunesse de Louis XIV ou son amour pour Mlle de Mancini*; qui ajoute à cette description physique : « Il est un peu dur, beaucoup avare, l'humeur méprisante et dédaigneuse, avec les hommes assez de vanité, un peu d'envie et pas commode s'il n'était roi; mais beaucoup de courage, infatigable, variable, plein d'honneur, gardant sa parole avec une fidélité extrême, plein de probité, estimant ceux qui en ont, mésestimant ceux qui en manquent... »

Ce portrait est quelconque. Plus sincère est celui que nous donne Lavis. « Louis XIV, lorsque mourut Mazarin, avait vingt-deux ans et demi. Tout le monde le trouvait très beau. Un léger retrait du front, le nez long, d'ossature ferme, la rondeur de la joue, la courbe du menton sous l'avancée de la lèvre dessinaient un profil net, un peu lourd. Une belle prestance, l'air de grandeur haussaient la taille qui

était ordinaire. Toute cette personne avait un charme qui attirait et un sérieux qui tenait à distance... Cette naturelle majesté n'empêchait pas le roi d'être jeune. Les nièces du Cardinal lui avaient donné le goût des romans et des vers. Il lisait des recueils de poésies et de comédies et il aimait à parler de cette littérature. Il se plaisait à tous les plaisirs, à merveille il joutait, courait la bague, dansait les ballets, jouait la comédie... Il était poli, d'une politesse naturelle et en même temps réfléchie, mesurée à la qualité des personnes et qui jamais ne se trompait d'une ligne. Il écoutait « mieux qu'homme du monde » et personne ne trouvait ni ne disait mieux que lui ce qu'il fallait dire en toute rencontre. Il était calme, étonnement maître de lui, une colère de lui faisait événement. Dans les premiers temps il se laissait dire par Colbert des choses très dures. Jamais roi ne mit tant de grâce à commander... Il n'était point méchant, avait des mouvements de bonté, même de sensibilité... En certaines circonstances on le vit abondamment pleurer; mais les larmes séchaient vite aux joues de ce visage triomphal. Il est possible, au reste, que Louis XIV n'ait pas été plus égoïste que qui que ce soit en son temps et dans le nôtre; mais il n'était pas préparé à résister aux tentations que les autres, en l'adorant, lui donnaient de s'adorer lui-même. »

Un Mémoire : *Concordance de l'état sanitaire de Louis XIV avec les événements de son règne* dit : « Louis XIV avait dans le sang une âcreté qui se ré-

véla dès sa naissance par des gales, des érysypèles, sans que les médecins parvinssent à détruire ce principe d'éruption cutanée. C'était là le foyer de ses amours. S'il n'était pas venu au monde couvert de gale... » Cette affirmation nous semble relever du pamphlet. Louis XIV, qui vécut de 1638 à 1715, ayant régné soixante-douze ans, le plus long règne de notre histoire, fut certainement très sain de constitution. Sans doute, au cours de sa vie, bien des maux le frappèrent; mais des maux communs à tous; entre autres une fistule qui ne fut jamais bien opérée, la chirurgie étant alors encore à sa première enfance. Ses dents mauvaises le firent beaucoup souffrir et une rage de dents lui aurait arraché la signature qui révoquait l'édit de Nantes; voir CABANÈS : *les Indiscrétions de l'Histoire*. (A. Michel, édit.). A la suite d'une extraction horriblement douloureuse, lui restait, au palais, un trou d'où coulait souvent une sanie qui dégageait une odeur cadavérique : odeur naturelle, tout au moins, alors que l'odeur nauséabonde que répandaient autour d'eux presque tous « les grands seigneurs de l'époque », et aussi les belles dames — par exemple la duchesse de Longueville — venaient de ce que ni ceux-ci ni celles-là ne connurent jamais les soins les plus élémentaires d'hygiène et de propreté. Ce fut le siècle des parfums violents qui masquaient les odeurs intolérables dont Paris était empesté; chacun et chacune se... « soulageant » dans les rues, dans les coins, dans les couloirs, même dans les appartements, à la mode des

chiens. Personne ne s'en choquait. Le milieu des rues, en forme de canal, servait de « tout-à-l'égoût ». Ce grand siècle, si grand par ses écrivains, ses penseurs, ses hommes d'art et de science, sa politesse raffinée, fut non moins grand par sa saleté.

(2) « Madame » est Henriette d'Angleterre, sœur du roi Charles II, petite-fille de Henri IV, et la première femme de *Monsieur* frère du roi. C'est la fameuse : « Madame se meurt, madame est morte ! » *L'Œil de bœuf* fait allusion à ses amours avec Louis XIV. Y eut-il amour véritable ou seulement « flirtage ? » : Voir dans *Histoire amoureuse des Gaules*, t. II de l'édition elzévirienne : *Histoire de l'amour feinte du roi pour Madame*. Louis XIV aurait fait semblant d'aimer Mlle de La Vallière, une des filles d'honneur de Madame, afin que l'on ne devinât point son caprice pour sa belle-sœur ! Mais il se prenait à son piège.

« ... Après quelques jours à Paris, Monsieur et Madame s'en allèrent à Fontainebleau. Madame y porta la joie et le plaisir. Le roi connut, en la voyant de plus près, combien il avait été injuste en ne la trouvant pas la plus belle personne du monde. Il s'attacha fort à elle et lui témoigna une complaisance extrême. Elle disposait de toutes les parties de divertissement ; elles se faisaient toutes pour elles ; et il paraissait que le roi n'y avait de plaisir que par celui qu'elle en recevait. C'était dans le milieu de l'été ; Madame s'allait baigner tous les jours ; elle partait

en carrosse à cause de la chaleur, et revenait à cheval, suivie de toutes les dames habillées galamment, avec mille plumes sur leur tête, accompagnées du roi, de la jeunesse de la cour. Après souper on montait dans les calèches et au bruit des violons on s'allait promener une partie de la nuit au bord du canal. L'attachement que le roi avait pour Madame commença bientôt à faire du bruit et à être interprété diversement. La Reine mère en eut, d'abord, beaucoup de chagrin; il lui parut que Madame lui ôtait absolument le roi et qu'il lui donnait toutes les heures qu'il avait accoutumé d'être pour elle. La grande jeunesse de Madame lui persuada qu'il serait facile d'y remédier et que, lui faisant parler par l'abbé de Montaigu et par quelques personnes qui devaient avoir quelque crédit sur son esprit, elle l'obligerait à se tenir plus attachée à sa personne et de n'attirer pas le roi dans des divertissements qui en étaient éloignés... Madame vit avec quelque chagrin que le roi s'attachait à La Vallière. Ce n'est peut-être pas qu'elle en eût ce qu'on pourrait appeler de la jalousie, mais elle eût été bien aise qu'il n'eût pas de véritable passion et qu'il eût conservé pour elle une sorte d'attachement qui, sans avoir la violence de l'amour, en eût eu la complaisance et l'agrément. » (*Histoire de Mme Henriette d'Angleterre*; t. XXXII, pp. 181-185 de la collection Michaud). Que laissent deviner ces phrases si quintessenciées, si discrètes?

(3) Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, né

à Saint-Germain le 21 septembre 1640, mort à Saint-Cloud le 9 juin 1701; d'abord duc d'Anjou, prit le titre de « Monsieur » à l'avènement de Louis XIV. Se distinguait aux sièges de Douai, de Tournay, de Courtrai — qui capitulait le 16 juillet 1667 — d'Oudenarde, d'Alost, de Lille. Épousait Henriette d'Angleterre. Il en eut quatre enfants dont deux seulement vécurent : Marie-Louise (1662-1689), mariée à Charles II d'Espagne; Anne-Marie (1669-1728), mariée à Victor-Amédée II, duc de Savoie. Après la mort retentissante de sa première femme — mort restée toujours une énigme historique — se mariait, en 1671, à Charlotte-Élisabeth, fille de Charles-Louis, l'électeur palatin. Elle nous a laissé une correspondance des plus curieuses. Monsieur commanda l'armée de Flandres aux sièges d'Orsoy, de Wésel, de Reimberg, d'Arnheim; était victorieux de Guillaume d'Orange à Cassel — ce qui ne fut pas d'une mince gloire et ce dont Louis XIV prenait jalousie. Alors que les Anglais méditaient d'envahir la France il fut nommé généralissime des troupes chargées de « défendre les côtes de l'Océan ».

La princesse palatine, sa seconde femme, a dit de lui : « Sans avoir un air ignoble, Monsieur était très petit; il avait les cheveux noirs comme du jais, les sourcils épais et bruns, un visage fort long et très étroit, un grand et gros nez, une très petite bouche et de vilaines dents. Il avait les manières d'une femme plutôt que d'un homme, il n'aimait qu'à jouer, tenir un cercle, bien manger, danser et faire sa toi-

lette, en un mot, tout ce qu'aiment les femmes... » Il jabotait et jacassait terriblement. Le roi n'aimait pas à parler. Il disait, en riant, que le bavardage de Monsieur l'avait dégoûté de parler. « Ah ! mon Dieu, disait-il, faut-il, pour plaire au monde, que je dise autant de pauvretés et de sottises choses que mon frère?... »

La femme n'a pas flatté le mari — dont elle eut pour fils le Régent. Mme de Motteville est plus indulgente. « Il serait à souhaiter qu'on eût travaillé à lui ôter les vains amusements qu'on lui a soufferts dans sa jeunesse. Il aimait à être avec des femmes et des filles, à les habiller, à les coiffer. Il savait ce qui seyait à l'ajustement mieux que les femmes les plus curieuses et sa plus grande joie, étant devenu grand, était de les parer, d'acheter des pierreries pour prêter et donner à celles qui étaient assez heureuses pour être ses favorites. Il était bien fait ; les traits de son visage paraissaient parfaits, ses yeux noirs étaient admirablement beaux et brillants : ils avaient de la douceur et de la gravité. Sa bouche était semblable, en quelque façon, à celle de la reine, sa mère ; ses cheveux noirs, à grosses boucles naturelles, convenaient à son teint, et son nez, qui paraissait être aquilin était, alors, assez bien fait. On pouvait croire que si les années ne diminuaient point la beauté de ce prince, il en pourrait disputer le prix avec les plus belles dames ; mais, selon ce qui paraissait à sa taille, il ne devait pas être grand. » (Mme DE MOTTEVILLE : *Mémoires.*)

C'est, dans l'ensemble, absolument le contraire, de ce que dit la princesse palatine. A qui doit-on s'en rapporter? Surtout si nous lisons encore ce portrait très peu flatté que, de Monsieur, fait le terrible Saint-Simon.

« ... C'était un petit homme ventru, monté sur des échasses tant ses souliers étaient hauts, toujours paré comme une femme, plein de bagues, de bracelets; des pierreries partout avec une longue perruque étalée en devant, noire et poudrée; et des rubans partout où il pouvait en mettre, plein de toutes sortes de parfumeries. On l'accusait de mettre imperceptiblement du rouge... Personne de si mou de corps et d'esprit, de plus faible, de plus timide, de plus trompé, de plus gouverné, ni de plus méprisé par des favoris et de plus malmené par eux. Esprit étroit et tracassier, il était incapable de garder aucun secret; soupçonneux, défiant, caquetant et semant des noises dans sa Cour, pour brouiller, pour savoir, pour s'amuser... Avec tant de défauts, destitué de toutes vertus, un goût abominable qu'il rendit public par ses dons et les fortunes de ses favoris et qui n'avait point de bornes pour le nombre et pour le temps... » Une attaque d'apoplexie l'emportait en plein souper joyeux. « ... Comme il versait d'un vin de liqueur à Mme de Bouillon, on s'aperçut qu'il balbutiait et qu'il montrait quelque chose de la main. Comme il lui arrivait quelquefois de leur parler espagnol, d'autres dames lui demandèrent ce qu'il disait, d'autres s'écrièrent, tout cela en un instant et il tom-

bait en apoplexie sur M. le duc de Chevreuse qui le relint... » *Mémoires de Saint-Simon*; t. II, 213 à 219. Hachette, 1903.

Tout cela s'accorde assez mal avec ce que nous avons dit de sa bravoure à l'armée et de ses victoires en Flandres. Une seule chose est incontestable. Ce « goût abominable » fut la pédérastie. Mais en ce grand siècle, malgré tous les efforts de Louis XIV pour réagir contre le vice infâme, pour le flétrir, pour le châtier sévèrement, qui ne fut pédéraste, du plus grand jusqu'au plus petit, depuis Condé le vainqueur de Rocroi, jusqu'à Lulli le créateur de l'opéra ? Voir, notamment, dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*, le pamphlet d'une rigoureuse exactitude historique; t. III : *la France devenue Italienne* : et, dans *le Recueil de Maurepas*, l'édition de Leyde, en 6 volumes — maintes épigrammes qu'il nous serait difficile, ici, de reproduire. Voir notre volume II, *la Mort de Monsieur*.

MONSIEUR HABILLÉ EN FILLE DANS UN BAL

J'étais un fort joli garçon
Et j'avais toute la façon
Qu'on voit aux royales personnes,
Qui touchent de près les couronnes,
Quant à force de m'attacher
Au beau sexe qui m'est si cher,
En m'habillant comme il s'habille
Je suis enfin devenu fille.

Un si merveilleux changement
Sert de preuve comme l'amant
Dont l'âme est beaucoup enflammée,
Se transforme en la chose aimée,
Mais je sens bien que je ne puis
Servir ce sexe quand j'en suis,
Et je commence à reconnaître
Pour l'aimer qu'il n'en faut pas être;
C'est pourquoi je serais d'avis
De reprendre avec mes habits
Celui-là dont j'étais naguère.
J'ai beaucoup de choses à faire
Que j'en ferai bien mieux à point
On peut donner à mon pourpoint
Ce qu'on ne serait pas si dupe
D'accorder à mon corps de jupe :
Sans y faire tant de façon,
Je veux redevenir garçon
Et que plus d'une fille m'aime
Avecque ce défaut là, même.

Les Premières Amours
avec La Vallière.

Le mystère des fréquents voyages du roi à Saint-Cloud m'est enfin révélé à mon retour de mes terres, où je viens de passer un mois. Ce n'est plus pour *Madame* que Sa Majesté se rend si souvent au château de son frère, quoique toute la cour ait pu le croire à l'assiduité de notre maître auprès de sa belle-sœur; quoiqu'elle même ait partagé l'erreur générale, et qu'on ose assurer même qu'elle sera furieuse... de s'être trompée. Je ne confie, à cet égard, mes réflexions qu'au papier; mais en vérité si *Madame* n'est pas l'objet des attentions du roi, ce n'est pas la faute de Son Altesse Royale... Je ne voudrais pas, au prix d'un royaume, que ceci allât plus loin, surtout quand, pour tenir note

exacte de tout, je suis forcée d'ajouter qu'un soir, sous les arbres des jardins du Palais-Royal, j'ai dû me convaincre qu'entre princes l'amitié fraternelle a ses privilèges.

Cependant la Providence, conservatrice des prérogatives exclusives de l'hymen, a permis que *Monsieur* ne fût pas dans la pénible obligation d'ajouter, par son abnégation conjugale, au droit d'aînesse couronné de son frère. Louis XIV n'a fait à Saint-Cloud qu'une seule visite à *Madame*; toutes les autres ont été pour Mlle *de La Vallière*, l'une des filles de Son Altesse Royale. Voilà l'heureuse personne qui succède à Mlle Tarneau (1), à Laure Mancini, à la princesse Marguerite de Savoie (2), à la comtesse de Soissons, et à tant d'autres dont les noms se pressent sur les tablettes galantes du roi, en tête desquelles est inscrite la

(1) Mlle Tarneau, fille d'un avocat au parlement, était belle, mais elle était sage. Louis XIV, qui l'avait vue aux Tuileries, échoua complètement auprès d'elle. Cette petite bourgeoise rejeta les vœux que cherchaient à fixer presque toutes les dames de la cour : le roi n'en obtint pas même une entrevue.

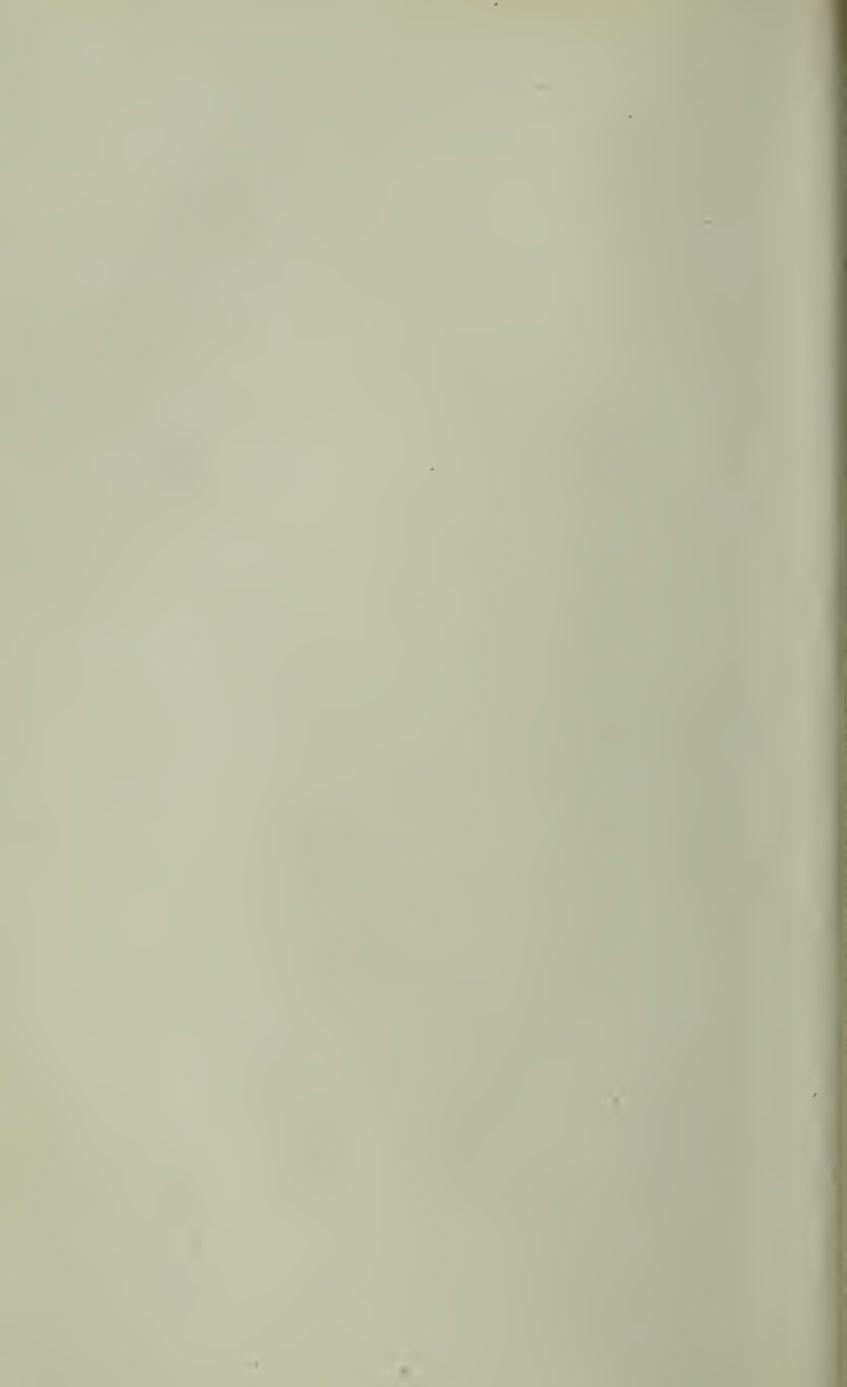
(2) On avait espéré faire épouser la princesse Marguerite au roi. Sa mère l'ayant amenée à Lyon afin de favoriser l'inclination des jeunes gens, Louis XIV s'attacha sincèrement à cette princesse ; mais la politique de Mazarin s'étant tournée vers l'Espagne, la pauvre Savoyarde fut éconduite. Elle était laide mais spirituelle.



Louis Le Grand Roy de France

Cabinet des Estampes

LOUIS XIV



vénérable Mme de Beauvais (1), première institutrice de notre aimable souverain dans la douce science des amours.

La reconnaissance, qui ne se signale pas souvent ici-bas, paraît avoir (1) enchaîné le cœur du roi près de Mlle de La Vallière. Cette demoiselle éprouvait pour Sa Majesté une inclination secrète; elle avait souvent répété à Mlle d'Artigny, sa compagne et sa confidente : « Ah ! mon amie, que le roi me paraît aimable ! pourquoi faut-il qu'il soit d'un rang si élevé ! » Mlle d'Artigny n'était point discrète, elle redit à d'autres filles de *Madame* la confidence de Mlle de La Vallière. Le secret sortit bientôt de Saint-Cloud, il pénétra dans les cercles de la cour ; on en plaisanta devant le roi, qui désira connaître celle dont le cœur s'élançait ainsi vers lui. Louis XIV se fit montrer Mlle de La Vallière en traversant l'antichambre de *Madame*; elle ne l'éblouit point, mais le charma. Cette jeune fille

(1) Catherine-Henriette Bellier, épouse de Pierre de Bellier, et femme de chambre de la reine mère, qui l'aimait beaucoup parce qu'elle la peignait avec légèreté, fit sentir à Louis XIV les premières impressions de l'amour. Le prince n'avait alors que quinze ans, la dame n'en avait pas moins de quarante-cinq... Mais telle est la puissance d'un premier amour, que celui-ci fut durable, et qu'en 1661, au milieu d'un sérail de cent beautés, Louis XIV laissait encore tomber quelques regards sur Mme de Beauvais devenue vieille et borgne par-dessus le marché.

est blonde, très blanche, un peu marquée de petite vérole ; ses yeux bruns ont un regard languissant qui s'anime quelquefois et se remplit alors de sentiment, de feu et d'esprit ; sa bouche est grande, mais vermeille ; ses dents sont blanches et bien rangées. La taille de Mlle de La Vallière est médiocre et menue, elle boite un peu ; sa gorge est plate, ses bras sont minces : ce qui fait assez mal juger de ce qu'on ne voit pas. Tout cela ne forme point un ensemble parfait, aussi la nouvelle maîtresse du roi ne doit-elle nullement son triomphe à sa beauté ; mais c'est un véritable prodige d'amabilité, d'esprit et d'instruction. Sa conversation, qui parvient à l'âme en même temps qu'à l'oreille, offre un mélange constant de charme et de solidité. Louis XIV ayant entretenu Mlle de La Vallière dans l'antichambre, ne tarda pas de découvrir ces brillantes qualités, qu'il est fort en état de juger... Dès ce moment l'espèce de reconnaissance qui l'avait porté à voir la fille d'honneur se changea en amour bien prononcé. Ses voyages à Saint-Cloud se multiplièrent : cette assiduité fit dire à tout le monde qu'il était amoureux de *Madame*, et acheva de l'en persuader elle-même. Cependant Sa Majesté passait peu de temps avec Son Altesse Royale, tandis qu'elle s'arrêtait des heures

entières dans l'antichambre ou dans la chambre des filles.

Pendant trois semaines que durèrent ces entretiens, le roi prit un goût très vif pour Mlle de La Vallière ; toutes les perfections morales de cette charmante personne s'étant développées en sa présence, il put étudier son cœur, grand, sincère, généreux : ce cœur qui, comme me le disait tout à l'heure Bussy, « veut que le corps auquel il tient aime quelque chose ». Sa Majesté eut mille occasions d'admirer l'âme aimante de Mlle de La Vallière et l'absence de toute coquetterie qu'on remarquait en elle. Il vit enfin que la fidélité des attachements de cette demoiselle rendrait plus précieuse encore l'ardeur avec laquelle elle lui semblait devoir les ressentir.

Le roi, plus timide auprès de cette simple fille d'honneur, d'une noblesse peu illustre, qu'il ne l'avait été jusqu'alors avec des princesses, n'osait solliciter un aveu de l'inclination que les indiscretions de ses courtisans lui avaient en quelque sorte révélée ; mais, cet aveu tant désiré, il l'obtint sans le recevoir au dernier voyage de la cour à Vincennes. Il se promenait tristement dans les bosquets du château, lorsque croyant entendre les accents d'une voix qui retentissait délicieusement

à son oreille, il s'approcha, sans être vu, du berceau d'où elle partait, et, caché derrière des massifs de rosiers, il recueillit un entretien enchanteur. Les causeuses étaient Mlles de La Vallière et d'Artigny. La première, qui ne se croyait pas si près de l'objet de son amour, en parlait avec un feu dont l'expression étincelait dans ses yeux. Louis XIV, peu habitué à dominer ses passions, ne put rester caché ; il se montra soudain, et, tombant aux pieds de sa maîtresse, laissa échapper un torrent de protestations et de serments. Les deux filles d'honneur, d'abord effrayées de cette brusque apparition, rougirent ensuite d'avoir été entendues ; puis elles se calmèrent. Mlle d'Artigny, trop belle pour accepter le rôle secondaire qu'elle semblait destinée à jouer, ou trop bien apprise pour rester en tiers dans une conversation qui n'est agréable qu'à deux, se retira doucement : ni le roi ni Mlle de La Vallière ne songèrent à la retenir.

Peu de jours après, les amants eurent une entrevue dans le parc de Versailles ; déjà l'un et l'autre étaient bien fixés sur le sentiment qu'ils éprouvaient, toutefois leur bouche seule l'avait confirmé. Le ciel était sombre et orageux ; Louis XIV, en passant la main sur son front, se plaignit du

malaise que, depuis une dizaine d'années, lui faisaient éprouver les variations de l'atmosphère.

« Quoi ! sire, si jeune ! dit La Vallière avec un accent ému ; que cela m'afflige !

— Ah ! ce mot seul me soulage, répondit le roi en pressant doucement sur son cœur la fille compatissante. Que vous êtes bonne de vous intéresser à moi ! Hélas ! quoique prince et maître d'un grand empire, je ne mérite une telle sollicitude que depuis que je suis à vous.

— Sire, en laissant aller vers vous ce cœur que je n'ai pu retenir, je n'ai vu que votre personne, et j'aurais bien voulu me cacher toute la grandeur dont elle est environnée.

— N'est-elle pas à vos pieds?... Mais cet éclair qui vient de traverser la nue vous a fait mal.

— Bien mal, sire ! il a doublé l'éclat de tous vos ordres, qui ne brillent que trop à mes yeux...

— Je vais les cacher. Oubliez, chère amie, oubliez Louis XIV, et ne voyez en moi que l'homme qui vous aimera toute sa vie.

— Toute sa vie !... Oui, j'ai besoin d'oublier que cette promesse m'est faite par ce jeune prince qui la fit déjà tant de fois à d'autres... Et Mlle de La Vallière poussa un profond soupir.

— Ah ! combien j'ai de motifs de plus pour être fidèle à ce serment !

— Non, sire, non, vous en avez moins... la nature a fait si peu pour moi.

— Que dites-vous ! j'échangerais mon royaume pour un seul de ces regards.

— Vous auriez tort, sire, si tous vos sujets vous aiment autant que moi.

— Cet amour délicieux est la seule félicité dont je veuille m'enivrer... Mais, hélas ! je parle en homme heureux, et peut-être ne le serai-je jamais ?

— Je ne sais... mais si le trouble de mon esprit continue, je serai bien à plaindre. »

L'orage redoublait ; le vent, précurseur de ces roulantes détonations qui ébranlent la terre, agitait de plus en plus la feuillée : le roi proposa à Mlle de La Vallière de rentrer au château. Retiré avec elle seule au fond d'un cabinet souvent témoin des tendres entretiens de Louis XIII et de Mlle de la Fayette, le royal amant entreprit beaucoup.

« De grâce, *laissez-moi croire encore à l'amour pur !...* » lui dit Mlle de La Vallière en se défendant. Et ses yeux, noyés de langueur, ne trahissaient que trop la faiblesse des résolutions oppo-

sées aux désirs de Sa Majesté. Malgré leur violence, Louis fut cependant touché de la prière de cette honnête créature ; elle remporta ce jour-là presque toute la pureté qu'elle avait apportée au rendez-vous de Versailles.

Le lendemain les amants se rendirent au même lieu ; mais le roi y trouva sa maîtresse tout en pleurs. Il s'était fait précéder par un magnifique cadeau, composé d'une paire de boucles d'oreilles, du prix de cinquante mille écus, d'un crochet et d'une montre estimés autant.

« Je suis bien malheureuse ! dit la tendre La Vallière en sanglotant. Sire, vous me mettez au niveau des femmes dont vous avez acheté la possession... Cette pauvre vertu qui se défend tant qu'elle peut d'une faiblesse qui me ravirait bientôt votre cœur, vous la prenez sans doute pour de la coquetterie intéressée ; vous attaquez avec des présents, comme un obstacle, un principe fondé sur l'honneur, moins, hélas ! que sur la crainte de vous perdre.

— Chère demoiselle, vous jugez mal mes intentions ! répondit Sa Majesté d'un ton où la tendresse était mêlée de fierté ; foi de prince, en vous envoyant ces bagatelles (pour cent mille écus de bijoux !), je n'ai voulu que vous donner une preuve

de mon estime, et non remettre un prix à une félicité que je juge inestimable. »

La conversation devint bientôt plus tendre : des baisers furent pris ; je crois bien qu'ils furent rendus. Mais le reproche de Mlle de La Vallière avait porté coup : le roi immola encore ses désirs à une sorte de délicatesse qu'il n'avait jamais portée si loin.

Le jour suivant il n'en fut pas ainsi ; en général, un amour vulgaire ne se possède pas longtemps ; ce serait trop exiger que d'attendre plus de patience d'un amour royal. Cette troisième entrevue secrète eut lieu dans les appartements de Saint-Cloud : M. le comte de Guiche fut chargé par le roi d'entretenir *Madame*, tandis que Sa Majesté restait près de Mlle de La Vallière. Les autres filles d'honneur, qui ne pouvaient douter que leur compagne n'eût inspiré au roi le plus doux sentiment, se retirèrent l'une après l'autre : elles étaient habituées à cet acte de discrétion devenu mutuel parmi cet essaim de beautés... Ce n'est pas pour rien que les nobles familles de province envoient leurs demoiselles à la cour : on s'y forme vite et complètement.

Que dirai-je de cet entretien décisif entre la fille d'honneur et l'amant couronné ?... *Cette pauvre*

vertu, qui s'était défendue tant qu'elle avait pu-
expira sous le feu de mille soupirs... *Ayez pitié*
de ma faiblesse, dit La Vallière d'une voix mou-
rante... et le roi compta dans ses fastes une vic-
toire de plus (2).

NOTES

(1) C'est en faveur de Louise-Françoise de la Baume Le Blanc, depuis marquise de La Vallière, que Louis XIV fit sa première infidélité conjugale publique. Était-elle jolie ?

« Il faut un peu dire comment est faite une personne qui a si fortement pris le cœur d'un roi fier et superbe. Elle est d'une taille menue, médiocre, elle ne marche pas de bon air, à cause qu'elle boite; elle est blonde et blanche, marquée de petite vérole, les yeux bruns; les regards en sont languissants et quelquefois, aussi, sont-ils pleins de feu, de joie et d'esprit; la bouche grande, assez vermeille, les dents point belles, pas de gorge, les bras plats qui font assez mal juger du reste de son corps. Son esprit est brillant, beaucoup de vivacité et de feu. Elle pousse les choses plaisamment. Elle a beaucoup de solidité et de savoir... elle a le cœur grand, ferme, désintéressé, généreux, pitoyable et sans doute qui veut que son corps aime quelque chose. Elle est sincère et

fidèle, éloignée de toute coquetterie et plus capable que personne du monde d'un grand engagement ; elle aime ses amis avec une ardeur inconcevable et il est certain qu'elle aima le roi avec inclination plus d'un an avant qu'il la connût, et qu'elle disait souvent à une amie qu'elle voudrait qu'il ne fût pas d'un rang si élevé. Chacun sait que la plaisanterie qu'on en fit donnait au roi la curiosité de la connaître et comme il est naturel à un cœur généreux d'aimer ceux qui l'aiment, le roi l'aima dès lors... » Voir dans *Histoire amoureuse des Gaules : Le palais royal ou les amours de Mme La Vallière. Les amours feintes du roi pour Madame*.

La chronique de l'*Œil de bœuf* s'est inspirée de ces deux agréables récits, où se mêlent curieusement le vrai et le faux, pour tout ce qu'ils disent de cette première maîtresse officielle du roi, sur laquelle il faudra surtout consulter l'érudit et savoureux ouvrage de Lair : *Louise de La Vallière et la Jeunesse de Louis XIV*. Paris, Plon, 1907.

« Elle était grande, fine de taille, lorsque le roi la connut, un peu maigre ; de cette maigreur souple qui sied à la jeunesse comme aux jeunes arbres. Ses détracteurs, car elle en eut bientôt, la trouvaient menue, et qu'elle ne marchait pas de bon air. Mais une femme en général bien sévère, et qui ne l'aimait pas, Mlle de Montpensier, avoue « qu'encore qu'elle fût boiteuse, elle dansait bien ». En amazone, elle était de fort bonne grâce. Elle boitait légèrement, mais cela lui allait bien. Une tête charmante ornait

ce corps sain et vigoureux. Seul point défectueux : ses dents n'étaient pas belles, mais le teint était blanc ; les yeux bleus possédaient un charme qu'on ne peut décrire. Ils avaient beaucoup de douceur et leurs regards étaient tendres. Des cheveux, alors d'un blond argenté, encadraient ce gracieux visage. Le son de sa voix, d'une douceur inexprimable, restait dans l'oreille, et ceux qui l'entendirent ne l'oublièrent jamais. Un bon peintre a terminé ce portrait par une touche qui lui donne l'expression définitive. « Elle n'était pas, dit-il, de ces beautés toutes parfaites qu'on admire sans les aimer. Elle était fort aimable, et ce vers de La Fontaine : « *Et la grâce plus belle encor que la beauté* » semble avoir été fait pour elle. » LAIR : *Louise de La Vallière*, pp. 59-60.

— (2) Aux fantaisies de l'*Œil de bœuf*, d'après les petits pamphlets plus haut cités de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, opposons l'histoire réelle.

« Pour suivre le plan élaboré entre lui et Madame, (voir l'*Amour feinte du Roi*), Louis aurait dû prodiguer les démonstrations. Se sentant séduit, ce séducteur se cacha, dissimula ses recherches. Plus il faisait de progrès auprès de la jeune fille et plus il se montrait réservé. Il ne la voyait pas chez sa maîtresse ni dans les promenades du jour, mais le soir, « il sortait de la calèche de Madame et s'allait mettre près de celle de La Vallière, dont la portière était abattue, et comme c'était dans l'obscurité de la nuit, il parlait avec beaucoup de commodité. » N'y eût-il aucun entretien de jour ? Il serait difficile de le

croire. La chronique en a conservé plus d'un, œuvres peut-être d'esprits inventifs mais qui, toutefois, indiquent comment alors l'imagination se représentait ces entretiens de prince à bergère. Le prince est insinuant, poli et parle comme un héros de Mme de Scudéry. On prête plus de naturel à Louise ; assez souvent même un air de mélancolique tristesse. « Hélas ! dit le roi, je parle en homme heureux et peut-être ne le serai-je de ma vie ! » Je ne sais pas « ce que vous serez, réplique La Vallière, mais je sais bien que si le trouble de mon esprit continue je ne serai guère heureuse ». La pluie survint. De son chapeau le roi couvrit la tête de la jeune fille et la ramena au palais, bravant les yeux jaloux de la Cour. « L'inquiétude de l'amour paraissait seule sur son visage ; sur celui de La Vallière se remarquait une grande tristesse ». A la lecture de ces récits, même contemporains, de ce roman royal, il semble qu'ils correspondent à de longs mois. L'histoire trouve à peine deux courtes semaines. C'était au lendemain de la représentation du ballet de l'*Impatience* ; on chantait ces vers :

Sommes-nous pas trop heureux,
 Belle Iris ; que vous en semble ?
 Nous sommes tous deux ensemble
 Et nous nous parlons tous deux.
 La nuit de ses sombres voiles
 Couvre nos désirs ardents
 Et l'amour et les étoiles
 Sont nos secrets confidents.

Mon cœur est sous votre loi
Et n'en peut aimer une autre ;
Laissez-moi voir dans le vôtre
Ce qui s'y passe pour moi.
La nuit est calme et profonde,
Nul ne vient mal à propos.
Le repos de tout le monde,
Assure notre repos.

« On mettait en pratique les instructions de Benserade. Le roi occupait à Fontainebleau les grands appartements situés sur le côté gauche de la cour de l'Ovale. Du même côté, dans le pavillon, dit des Princes, à l'entrée de la même cour, était l'appartement de Monsieur, frère du roi, de Mme Henriette d'Angleterre et de ses filles d'honneur. Ce pavillon, bâti par Henri IV, présentait, comme décoration intérieure, un caractère spécial. Tandis que l'art païen de la Renaissance régnait en maître dans tout le reste du château, on trouvait là un singulier mélange de sujets. A côté de Jupiter enlevant Europe ou conversant avec Callisto, on voyait Ève tendant la pomme à Adam, puis les deux époux chassés du paradis terrestre. Ce ne fut pas l'exemple biblique qui frappa le plus les jeunes hôtes.

« Il est de règle absolue, dans la poétique universelle, quand il s'agit de héros passionnés et de femmes au cœur tendre, sincère, d'amener les amants à l'heure décisive dans des grottes mystérieuses, un de ces jours où les éléments déchaînés semblent conspirer leur perte. Plus d'un biographe

de Louise de La Vallière a tenté de la dérober au moment de l'épreuve sous cette mise en scène virgilienne. Artifice vain et dangereux. Rien ne mérite plus le pardon que la confession ingénue de la faute. Toujours, et c'est sa première peine, l'amour défendu est condamné à revêtir une forme vulgaire. Louis XIV subit la loi commune. Il avait alors un favori, le comte de Saint-Aignan, singulier personnage qui faisait le jeune homme et touchait à la quarantaine. Homme spirituel d'ailleurs, brave toujours, poète au besoin ; il avait eu une pièce de vers en l'honneur de la Vierge couronnée au « palinod » de Caen ; en 1663, membre de l'Académie française. Il avait gagné la faveur du jeune Louis par une complaisance indigne de sa situation, surtout de son âge. Il fut, pour prendre un mot honnête, l'intermédiaire désigné. A ce moment, en sa qualité de premier gentilhomme de la Chambre, il occupait un de ces petits logements qui, dans les palais, contrastent si singulièrement avec la splendeur des grands appartements. Saint-Aignan prêta sa chambre. On touche au seuil qu'on ne doit point franchir ; mais jetant un regard sur ce passé qui ne revient pas et sur cette innocence à jamais perdue on est obligé de constater que la résistance fut courte et la victoire prompt. Louise arrivée à Fontainebleau en mai était, avant la fin de juillet, la maîtresse du roi, Encore une fois, nous sommes au lendemain du ballet de l'*Impatience*.

*Courons où tendent nos désirs ;
 Il n'est pas toujours temps de goûter les plaisirs ;
 On ne peut en avoir trop tôt la jouissance ;
 Il faut se presser pour être heureux ;
 Et l'amour est sans traits, et l'amour est sans feux
 Quand il est sans impatience.*

« La mère de Louise ne parut pas. Une chanson du temps lui prête un vilain calcul. On ne s'arrêterait pas à ces odieuses imputations, si la conduite ultérieure de cette médiocre personne ne les rendait pas vraisemblables... Ce qu'on peut dire à la décharge de ces tristes parents, c'est que, restés au Luxembourg, ils ignoraient ce qui se passait à Fontainebleau. Tout le monde d'ailleurs, se taisait devant le roi... (LAIR, *Louise de La Vallière*, pp. 63-68). »

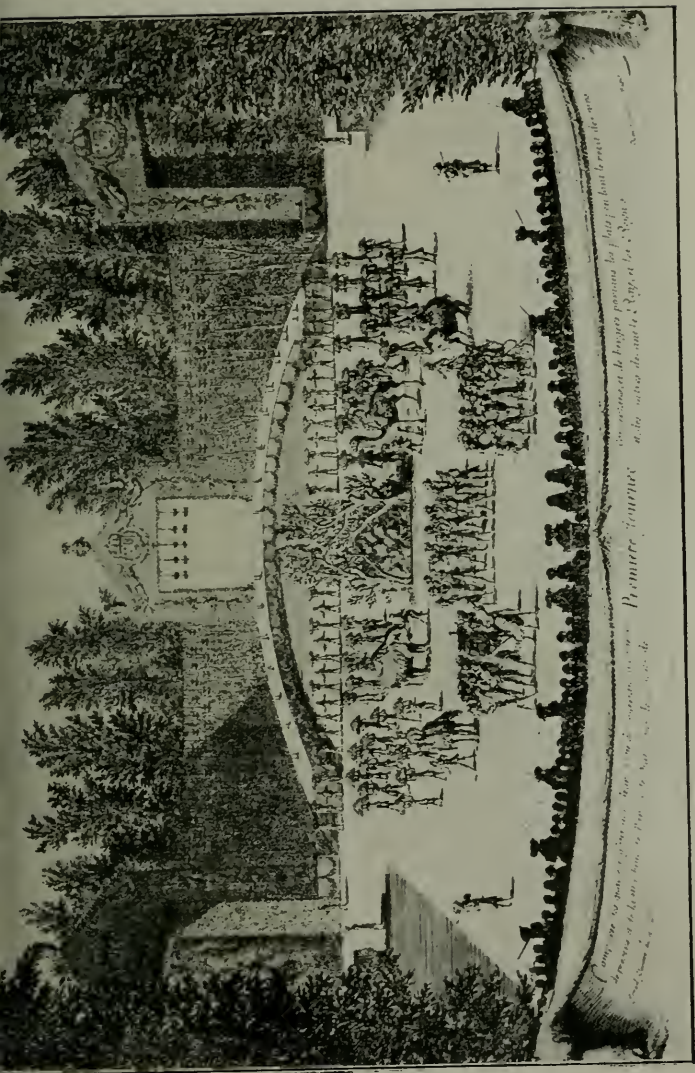
..

Soyez boiteuse, ayez quinze ans.
 Pas de gorge, fort peu de sens
 Des parents, Dieu le sait ! Faites, en fille neuve,
 Dans l'antichambre vos enfants,
 Sur ma foi vous aurez des diamants :
 Et La Vallière en est la preuve !

..

LE ROI REPRÉSENTANT ROGER

Quelle taille, quel port ce fier conquérant !
 Sa personne éblouit quiconque l'examine
 Et quoique par son poste il soit déjà si grand
 Quelque chose de plus éclate dans sa mine.



Cabinet des Estampes

LES PLAISIRS DE L'ÎLE ENCHANTÉE : PREMIÈRE JOURNÉE



Son front, de ses destins, est l'anguste garant ;
 Par delà ses aïeux sa vertu l'achemine ;
 Il faut qu'on les oublie et de l'air qu'on s'y prend
 Bien loin derrière lui laisse son origine.

De ce cœur généreux, c'est l'ordinaire emploi,
 D'agir plus volontiers pour autrui que pour soi ;
 Là, principalement, sa force est occupée.

Il efface l'éclat des héros anciens,
 N'a que l'honneur en vue, et ne tire l'épée
 Que pour des intérêts qui ne sont pas les siens.

Les fêtes magnifiques qui se renouvelaient sans cesse dans les premières années du règne sont autant d'hommages secrets rendus à de La Vallière, maîtresse du jeune roi.

On fit en 1662 un carrousel vis-à-vis des Tuileries, dans une vaste enceinte qui en a retenu le nom : *Place du Carrousel*. Il y eut cinq quadrilles. Le roi était à la tête des Romains : son frère, des Persans ; la reine mère, la reine régnante sous un dais à ce spectacle, avec la reine d'Angleterre, veuve de de Charles I^{er}, oubliant alors ses malheurs... Ce sonnet de Molière est extrait de la *Princesse d'Élide* — (*les plaisirs de l'Ile enchantée*) — laquelle faisait partie des célèbres fêtes de Versailles en 1664. Cette comédie contient une infinité d'à-propos et d'allégories fines, qui sont perdues pour la postérité !... Le roi représentait Roger ; tous les diamants de la couronne brillaient sur son habit et sur le cheval qu'il montait. Les reines et trois cents dames, sous des

arcs de triomphe, voyaient cette entrée. Le roi, parmi tous les regards attachés sur lui, ne distinguait que ceux de Mlle de La Vallière. La fête était pour elle seule. Elle en jouissait confondue dans la foule. (*Le nouveau siècle de Louis XIV*, pp. 38-39, Paris, 1804).

Voir dans MOLIERE, édition DESPOIS, *Collection des grands écrivains de France*, la relation des PLAISIRS DE L'ÎLE ENCHANTÉE : « Le roi représentant Roger les suivait montant un des plus beaux chevaux du monde dont le harnais couleur de feu éclatait d'or, d'argent et de pierreries. Sa Majesté était armée à la façon des Grecs comme tous ceux de sa quadrille et portait une cuirasse de lame d'argent, couverte d'une riche broderie de diamants et d'or. Son port et toute son action étaient dignes de son rang ; son casque tout couvert de plumes couleur de feu avait une grâce incomparable, et jamais un air plus libre et plus guerrier n'a mis un mortel au-dessus des autres hommes. »



Encore un poème de Benserade qu'inspiraient les amours naissantes du roi avec Mlle de La Vallière.

VERS LE ROI, REPRÉSENTANT UN COURTISAN DANS UN BALLET

Ce parfait courtisan a la mine si haute
Qu'enle croyant un roi, si c'est faire une faute,

C'est conscience aussi de la vouloir punir.
Il est jeune, il se pousse, il entreprend, il ose,
Et n'a rien tant à cœur, comme de parvenir.

Je crois qu'il fera quelque chose.

A son âge, il possède une charge honorable,
Un établissement assez considérable ;
De moins ambitieux s'en tiendraient à cela.
Mais à plus de grandeurs sa vertu le dispose
L'apparence n'est pas qu'il en demeure là :

Je crois qu'il fera quelque chose.

Il passe d'assez loin les titres ordinaires,
Et serait beaucoup mieux qu'il n'est dans ses affaires
N'était son grand procès contre un proche parent.

On sait les démêlés des lys et de la rose
S'il peut venir à bout de ce vieux différend

Je crois qu'il fera quelque chose.

C'est le plaisir des yeux et la douleur des âmes.

Tout ce qu'on voit briller de filles et femmes
Ont pour lui dans le cœur d'étranges embarras ;
Et s'il prend quelque part à la peine qu'il cause
Que je lui vois tomber d'affaires sur les bras !

Je crois qu'il fera quelque chose.

L'allusion est, ici, bien transparente. « Le vieux différend » rappelle la dispute, à la cour de Londres, en 1661, sur la préséance entre l'ambassadeur de France et l'ambassadeur d'Espagne.

* *

LE ROI A M^{me} DE LA VALLIÈRE

AU RETOUR D'UNE DE SES CAMPAGNES

AIR : Des bergers héroïques de Psyché.

Avez-vous ressenti l'absence
 Êtes-vous sensible au retour
 De celui que votre présence
 Comble de plaisirs et d'amour.
 Et qui se meurt d'impatience
 Dès lors que sans vous voir il doit passer un jour ?

MADAME DE LA VALLIÈRE AU ROI

Je me fais un plaisir extrême
 De penser à vous nuit et jour ;
 Je vis plus en vous qu'en moi-même,
 Tout mon soin est de vous faire la cour ;
 Les plaisirs sans ce que l'on aime
 Sont autant de larcins que l'on fait à l'amour.

* *

A LOUIS XIV

QUI AVAIT ÉCRIT A M^{me} DE LA VALLIÈRE
 SUR UN DEUX DE CARREAU.

AIR : du Menuet de Lulli.

Pour m'écrire avec plus de douceur
 Il fallait choisir un deux de cœur.
 Les carreaux ne sont fait ce me semble
 Que pour servir Jupiter en courroux
 Mais deux cœurs qui sont unis ensemble
 Ne peuvent rien annoncer que de doux.

La « pointe » est sur le mot « carreau » qui, dans l'ancien français signifiait une flèche d'arbalette ; arme très usitée dans les anciennes guerres.

..

AIR : *un Chapeau de paille.*

J'ai le teint beau, je suis bien faite et blonde,
 Et j'ai les yeux brillants
 J'ai pour amant le plus grand roi du monde,
 Constant depuis trois ans ;
 Et cependant, quoique je lui sois chère
 Je suis La Vallière,
 Moi,
 Je suis La Vallière.

Sire le roi, qui commandez en France
 Et qui réglez la cour
 Faites des lois contre la médisance
 En faveur de l'amour.
 Les médisants gâtent tout le mystère :
 C'est là votre affaire
 — Vous,
 C'est là votre affaire.

C'étaient aux temps du complot contre La Vallière.
 « Les dames se fâchèrent de ce qu'elle les privait du roi. Pour y réussir elles imaginèrent de donner à la reine connaissance des infidélités de son époux ; en supposant qu'elle ne manquerait pas de faire ses plaintes à la reine mère, et que toutes deux réunies feraient au roi de vives représentations. Alors, ou il

renverrait La Vallière pour avoir la paix, ou cette fille honteuse de mettre la désunion dans la famille royale, et impatientée des mortifications qu'on lui ferait essuyer se retirerait d'elle-même. Quelque parti qu'il prenne, disaient-elles, le roi nous reviendra. Ce beau projet une fois conçu, la marquise de Vardes compose une lettre comme écrite par le roi d'Espagne à sa fille : le comte de Guiche la traduisait en espagnol, la comtesse de Soissons fournissait l'enveloppe d'une véritable lettre venue d'Espagne, qu'elle avait exprès ramassée dans la chambre de la reine et se chargea de la placer de manière qu'elle tombât nécessairement sous la main de la reine. » (*Le nouveau siècle de Louis XIV*, IV, pp. 21-23).

Mais le complot éclatait. (Voir t. II, *Histoire amoureuse des Gaules*.)

VII

Au Couvent de Chaillot.

Le secret des amours du roi a fait explosion ; la discorde a secoué son flambeau sur la cour... Le feu est à Saint-Cloud, au Louvre, au Palais-Royal. *Madame* se croyait toujours aimée du roi ; un échange de petits vers entre la princesse et Sa Majesté durait depuis plusieurs mois ; et, circonstance très plaisante, ces douceurs rimées sortaient de part et d'autre de la fabrique du marquis Dangeau, qui faisait ainsi les demandes et les réponses. Je ne sais pas au juste jusqu'à quel point de l'intrigue ce faiseur d'hémistiches serait resté l'intermédiaire des deux illustres personnages, si la glace n'eût pas été rompue violemment. *Madame* avait bien entendu dire tout bas quelque chose

des amours du roi et de Mlle de La Vallière; mais elle ne croyait pas un mot de ces propos, ne pouvant s'imaginer que Sa Majesté préférât une fille obscure, qu'elle trouvait sans grâce, sans beauté, à elle, princesse née sur un trône et douée de toutes les perfections du corps et de l'esprit. Il a fallu céder à l'évidence; et l'on rapporte que *Madame*, étant entrée la semaine dernière dans l'appartement de ses filles, à une heure où le roi y était, a trouvé cette évidence si démonstrative qu'elle n'a pu se refuser à son témoignage.

Soudain la princesse, peu inquiète de l'effet que pourraient produire ses emportements, a quitté Fontainebleau sans prendre congé ni du roi, ni des reines, ni de *Monsieur*; et, retirée à Saint-Cloud, elle a fait retentir le château de ses plaintes, de ses clameurs, quelques-uns disent de ses vociférations. *Madame* est fière, glorieuse... « Quoi : s'est-elle écriée, préférer une petite bourgeoise de Tours, laide, sèche, boiteuse, à une fille de roi, faite comme je le suis; il faut qu'il manque de délicatesse, de goût. »

Les gens réservés prétendent que la plaignante ne regrette absolument que les petits vers du roi, qu'elle aimait à lire, et auxquels Son Altesse Royale se plaisait à répondre; pour mon compte,

je veux croire qu'elle ne perd que cela. Mais Mme de Soissons, qui, de son propre aveu, est privée d'une possession plus réelle par la nouvelle inclination du roi, excite à toute heure Madame, et fait dégénérer son exaltation jalouse en véritable fureur. Croirait-on que l'irritée Henriette a porté le délire jusqu'à se plaindre aux reines de l'intrigue du roi avec La Vallière, sans considérer qu'il est difficile d'expliquer cette conduite autrement que par un transport jaloux ? Aussitôt un déluge de reproches, de réprimandes et même de qualifications aussi crues (1) qu'injurieuses est tombé sur la pauvre fille d'honneur, de la part de la jeune reine ; Anne d'Autriche y a joint, avec toute l'aigreur d'une âme dévote courroucée, bon nombre de prédications, assaisonnées de menaces fort dures. La pauvre fille, humiliée, éperdue, tout en pleurs, s'est jetée dans le premier carrosse venu, et s'est fait conduire au monastère de Chaillot. La supérieure, qui voit de loin, s'est empressée d'ouvrir les bras à cette pécheresse éplorée ; la grille du cloître s'est refermée sur elle. Mais je

(1) Marie-Thérèse était douce, mais sa bile s'irritait aisément quand il s'agissait des maîtresses du roi. Les épithètes arrivaient alors abondamment sur ses lèvres, elle ne les choisissait point, et les noms de cat., de put..., de sal... venaient communément se ranger dans son discours.

connais le roi ; la réclusion de l'intéressante personne ne se prolongera pas.

Louis XIV n'a pas tardé d'apprendre la retraite de Mlle de La Vallière, et les reproches peu mesurés qui l'ont déterminée. Après s'être emporté avec moins de ménagement encore contre la reine, le roi a volé à Chaillot ; quelques vieilles nonnès, peu ambitieuses de plaire aux puissances de la terre, ont voulu arrêter Sa Majesté à la fermeture du parloir ; mais la supérieure, mieux apprise, a jugé que la grille d'un cloître devait céder au moindre attouchement du sceptre ; Louis est parvenu dans l'intérieur du couvent.

Mlle de La Vallière, retirée au fond de la cellule qu'on lui avait donnée, était loin de penser que son illustre amant songeât à s'introduire dans ce séjour de la pénitence. Assise près d'une petite fenêtre ouvrant sur les jardins, elle rêvait profondément et soupirait quelquefois, tandis que le vent agitait avec un léger bruit les pampres enlacés autour des barreaux de sa croisée. Le chagrin amer de la nouvelle recluse s'était un peu calmé ; il semblait sommeiller dans le sein de cette mélancolie qui, comme une autre atmosphère, enveloppe en quelque sorte les habitants du cloître.

L'âme candide de Mlle de La Vallière, créée pour les douces impressions, se laissait aller à cette calme félicité; elle croyait dévotement aux ressources de la prière, et se flattait d'oublier les éclatantes séductions du monde, qui bientôt ne lui apparaîtraient plus que dans le lointain de sa pensée.

Tout à coup un bruit confus de pas et de voix se fait entendre dans le long corridor; ces voix, ces pas, ce sont d'êtres virils qui pour la première fois pénétrèrent dans cet asile de la chasteté ou du repentir. La Vallière a reconnu les accents du roi, dont le souvenir s'était un moment assoupi en elle... C'en est fait, son cœur palpitte, la grâce s'éloigne; l'amour profane se rallume.

« Mon Dieu! ayez pitié de moi, dit la pauvre fille en tombant à genoux au moment où la porte de la cellule s'ouvrait avec fracas.

— Venez, mademoiselle, s'écria Louis XIV, qui parut devant sa maîtresse; venez, le ciel ne vous appela point dans ce couvent, et je ne souffrirai pas que la crainte vous y retienne.

— Sire, il est vrai, la crainte de déplaire à d'augustes personnes m'a fait chercher un refuge dans cette maison; mais j'y resterai maintenant pour obtenir, hélas! le pardon de mes fautes.

— Non, mademoiselle, non, n'espérez pas que j'y consente; nuls vœux ne vous attachent au cloître... Je ne viole en rien les lois ecclésiastiques en venant vous en tirer; vous êtes à moi, vous me suivrez.

— De grâce, sire, ne m'exposez pas de nouveau à la juste colère de la reine...

— La reine! répéta Sa Majesté avec un bruyant éclat de voix, elle sait qu'elle est aussi ma sujette... Sa colère se taira.

— Je vous en supplie, ô mon roi! laissez-moi dans ces lieux pleurer mon innocence, et reconquérir du moins la paix de l'âme.

— Mademoiselle de La Vallière, je vous ai priée de me suivre, maintenant je vous l'ordonne. »

La jeune pénitente cessa de répliquer; l'abbesse la releva, et l'aida à marcher jusqu'au carrosse du roi. Ce prince remercia Mme de Chaillot avec le ton rempli de charme qu'il sait si bien prendre quand sa volonté n'est pas contrariée; Sa Majesté pria en outre cette dame d'user sans réserve des droits qu'elle s'était acquis à sa reconnaissance... Nous verrons si le pape confirmera ces droits-là.

Mlle de La Vallière trembla quand elle vit que son amant la conduisait au Palais-Royal; le roi s'aperçut de ce mouvement de frayeur. « Soyez

tranquille, chère demoiselle, lui dit-il ; vous serez reçue comme vous devez l'être. » Arrivé au palais, Louis XIV marcha droit à l'appartement de sa belle-sœur, affectant de donner la main à sa maîtresse.

« Madame, dit le roi d'un ton poli mais impérieux, je vous recommande très instamment mademoiselle.

— Oui, sire, répondit la princesse, je ne la regarderai plus que comme une fille à vous. »

Tous ces détails de l'explosion des amours de Mlle de La Vallière m'ont été redits par Mme de Choisy, ma parente, qui, depuis le voyage de Fontainebleau, est fort avant dans les bonnes grâces de la favorite et qui n'est pas plus discrète que la petite d'Artigny.

NOTE

« Il est évident que toute cette conversation est imaginée par l'*Oeil de bœuf* ; mais il n'en reste pas moins qu'est véritable cette fuite au couvent de Chaillot à la suite de « commérages » suscités par la jalousie de Madame et dont la Montalais, fille d'intrigue, désirant jouer un premier rôle, fut la première entremetteuse. »

Le roi ayant deviné ce que complotait sa belle-sœur, questionna Louise qui se tut. Il insista et se mit dans une colère aussi épouvantable qu'inutile. Cette jeune femme, à la fois si faible et si forte refusa obstinément de trahir le secret de sa rivale et de son ennemie. Le roi se retira furieux et la laissa désolée. « Ils étaient convenus plusieurs fois que quelques brouilleries qu'ils eussent ensemble, ils ne s'endormiraient jamais sans se raccommoder et sans s'écrire. » La nuit cependant vint et s'écoula. Point de nouvelles. Louise se crut perdue. La tête lui tourna. Le matin elle sortit des Tuileries. Elle

s'en alla le long de la Seine marchant droit devant elle jusqu'au petit village de Chaillot. Il y avait là un monastère aussi célèbre que celui de la Visitation où, depuis quelques mois à peine Mlle de la Mothe-Argencourt s'était retirée. La fugitive ne voulut ou n'osa s'y présenter. Elle remonta la colline coupée de carrières, alla frapper à la porte d'un couvent obscur de pauvres chanoinesses tout récemment établies et à peine reconnues légalement. On refusa de la recevoir en dedans de la clôture et la fugitive dut rester dans le parloir du dehors. Elle y tombait à terre, accablée de fatigue, de froid, de désespoir. Ce même jour D. Christoval de Gavira, ambassadeur d'Espagne, était reçu au Louvre en audience de congé. Tout à coup on voit le roi s'inquiéter. Un nom a été prononcé à voix basse et circule dans les groupes ; celui de sa maîtresse. — Qu'est-ce ? dites-moi. — La Vallière est en religion à Chaillot. » — Par bonheur les ambassadeurs étaient expédiés ; car dans le transport où cette nouvelle mit le roi, il n'eût eu aucune considération.

« On était en carême. A l'audience devait succéder un sermon, que Louis n'était guère d'humeur à entendre. Instruit du lieu où s'était réfugiée La Vallière, il y court à toute bride, un manteau gris sur le nez. Il la trouvait encore dans le parloir, couchée à terre, éplorée, hors d'elle-même. Le roi demeura seul avec elle et, dans une longue conversation, Louise avoua tout ce qu'elle lui avait caché. Cet aveu n'obtint pas son pardon. Cependant le jeune prince

commanda de revenir et envoya chercher un carrosse pour la ramener... Ainsi se termina cette équipée. L'heure de la retraite n'avait pas encore sonné... Maîtresse du roi depuis huit ou neuf mois tout au plus, elle allait apprendre combien de peines se mêlent au tissu d'une vie qu'on pouvait croire toute faite de plaisirs. Il fallait subir les airs hautains et les propos piquants de Mme Henriette, la familiarité d'une Montalais, la jalousie d'un prince si exclusivement aimé. En vain espérait-elle faire oublier sa faute en l'enveloppant de modestie, de désintéressement. Ces qualités si rares, on les lui reprochait plus durement qu'on n'eût fait de l'orgueil ou de l'avidité. Si elle ne profitait pas des « avantages et du crédit assurés par une aussi grande passion, c'est qu'elle avait peu d'esprit. En fait, on considérait une favorite comme une force politique. L'extrême réserve de Louise, qui aurait pu désarmer des jaloux, acheva d'irriter les ambitieux. »

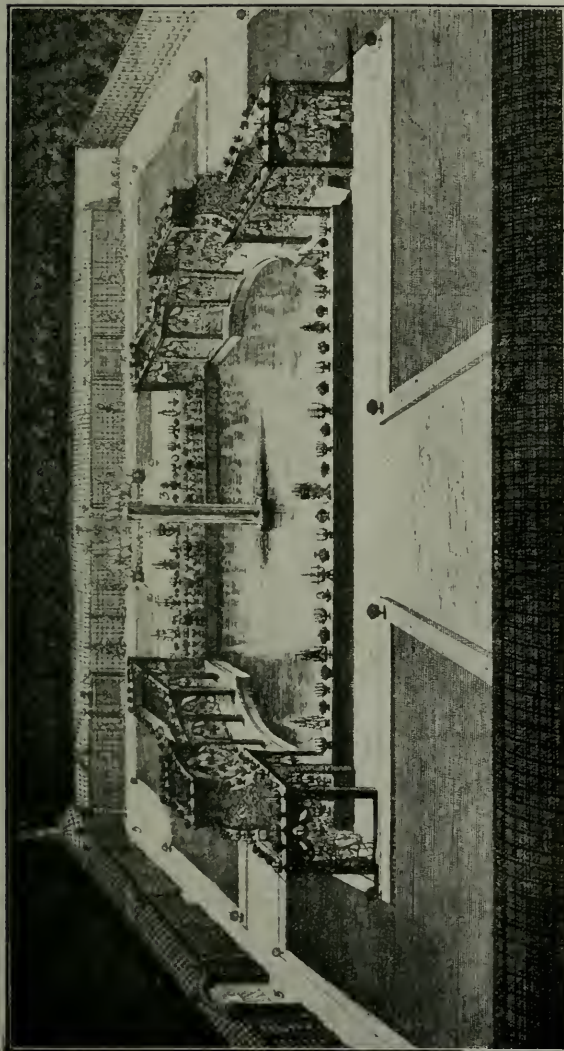
LAIR, *Mlle de La Vallière*, pp. 82-88).

— Voir page 290 l'anecdote : *Prise de voile*.

ADIEUX DE Mme DE LA VALLIÈRE

AIR : *Chapeau de paille*.

Adieu Chambord, Trianon et Versailles,
 O palais enchantés
 Je vais pleurer entre quatre murailles
 Je les préfère à vos beautés.



1. *Fontaine de la Fontaine ou le Roy étoit à table.*
2. *Avant de la Feuille ou Monseigneur le Dauphin étoit à table.*
3. *Coulin, de la table qui bordoit le Canal, et n'étoient occupés que par des Fleurs.*
4. *Argenterie et des lumières.*
5. *Buget qui en a vu un autre opposé de l'autre côté du Canal.*
6. *Berceuses qui font le tour du Souffleur et qui étoient illuminées.*

Cabinet des Estampes

FÊTE DONNÉE DANS LES JARDINS DE VERSAILLES POUR LE MARIAGE DU DAUPHIN



Ce que je prends vaut bien ce que je quitte;

Je suis carmélite

Moi,

Je suis carmélite

Jeunes aiglons, enfants d'auguste race,

Brillants de mille appas,

Pour mes péchés j'ai choisi cette place,

Ne m'en détournez pas.

Ayez pitié d'une mère séduite;

Je suis carmélite

Moi,

Je suis carmélite (1).

(1) Ce couvent de la Visitation, du village de Chaillot, où pour la première fois se sauvait Mlle de La Vallière, était juste, rue de Magdebourg : aujourd'hui, côté gauche du square Trocadéro. Sur les terrains appartenant à ce monastère, qui disparaissait en 1790, était ouverte en 1806 la rue de Lubeck. La « colline coupée de carrières » est notre TROCADÉRO.

VIII

La Reine et les Maîtresses du Roi.

La passion du roi pour Mlle de La Vallière ne s'est point encore attiédie; on dirait même qu'elle augmente tous les jours. Cette favorite n'a pu rester auprès de *Madame* : c'était chien avec chat, et les griffes étaient du côté de Son Altesse Royale, tandis que la fille d'honneur ne pouvait être dans la circonstance qu'un tout petit chien couchant. La reine mère, à la sollicitation de son fils, consentait à recevoir Mlle de La Vallière, ce qui, soit dit en passant, était pour une dévote une concession passablement mondaine. Mais la maîtresse du roi s'est enfin décidée à accepter une maison, qu'elle avait jusqu'ici refusée; elle habite l'hôtel Brion.

Le jour de l'installation, Louis XIV était resté depuis midi jusqu'à quatre heures du matin chez sa maîtresse; lorsqu'il rentra au Louvre, il trouva la jeune reine, en simple jupe, auprès du feu, avec Mme de Chevreuse.

— Que faites-vous là ? lui demanda-t-il avec humeur.

— Je vous attendais, sire, répondit-elle les larmes aux yeux.

— Vous m'attendiez, vous m'attendiez... cela vous arrive assez souvent, je crois.

— Hélas ! sire, il est trop vrai, car vous ne vous plaisez guère avec moi.

— Eh ! madame, les liens du mariage ne sont pas des crampons de fer.

— Ceux de l'amour vous conviennent mieux, sire, et n'ont pas besoin d'être aussi solides pour vous retenir.

— Ah ! ah ! madame, dit le roi d'un ton moqueur, qui vous en a tant appris ?...

— Mais, sire, délaissée comme je le suis, la plainte est...

— Beaucoup trop hardie... D'ailleurs, que parlez-vous de délaissement ?... Ne couché-je pas tous les jours...

— Dans mon appartement, interrompit la reine

avec un petit air dépité, je sais que vous n'y manquez point ; mais...

— Je vous comprends fort bien... Écoutez donc, madame, les rois ne peuvent pas obtenir tout à commandement... Trêve de ces petites raisons ; allez vous coucher...

— Cher époux !... s'écria la reine en se jetant aux pieds de Louis.

— Eh bien ! madame, reprit-il, que voulez-vous dire ?

— Que je vous aimerai, répliqua vivement Marie-Thérèse, quoi que vous me fassiez...

— Et moi, repartit le monarque avec attendrissement, j'en userai si bien avec vous, que je vous épargnerai tout sujet de peine.

Mme de Chevreuse, qui sentit que le roi était ou se croyait disposé à faire en ce moment davantage, se retira discrètement. Le confesseur de la reine a beau prêcher devant elle contre les impuretés du monde, la jeune Espagnole éprouvait ce soir-là quelque chose de plus puissant qu'un sermon... Malheureusement cela venait mal à propos, après le séjour de seize heures que Sa Majesté venait de faire chez Mlle de La Vallière... Le grand Saucourt lui-même n'y eût pas résisté.

Le roi tient beaucoup à ce que la favorite soit

reçue chez les reines, et même qu'elle y soit bien traitée et vue de bon œil. Anne d'Autriche se montre à cet égard fort condescendante ; mais Marie-Thérèse a, comme on le pense bien, de solides raisons pour laisser voir moins de résignation. Mme de Montausier (1) a reçu la mission délicate de négocier un arrangement avec la jeune souveraine : celle-ci exige que Mlle de La Vallière se marie ; le roi y consent si la demoiselle se prête à ce désir de la reine. Louis XIV avait songé à de Vardes ; mais ce jeune seigneur est enchaîné au char de la comtesse de Soissons, qui n'était pas femme à s'en tenir longtemps au regret d'avoir perdu sa royale conquête. « Laissons-lui son amant, a dit Louis XIV ; elle serait capable de nous dévisager si nous lui imposions vingt-quatre heures de continence. »

NOTE

(1) Sur cette mission délicate dont fut chargée Mme de Montausier : demander que la reine voulût aimablement recevoir La Vallière, se reporter page 390 à l'anecdote : *Commencement de lassitude* et surtout à l'*Histoire amoureuse des Gaules* dans le *Palais-Royal ou les amours de Mlle de La Vallière* ; et sur la situation de la reine entre le roi et ses maîtresses, LAVISSE, *Histoire de France*, t. VII, p. 387. « Louis XIV, — écrit-il — ne trouvera nulle part raison de se gêner. La reine qu'il mit à un dur régime se fâcha plus d'une fois, fit des scènes de ménage, pleura, mais s'accoutuma. Il fallut bien qu'elle tolérât la présence, le voisinage, le perpétuel coudeïement des maîtresses et qu'elle reconnût leurs enfants pour des princes, enfants du roi, après qu'ils lui avaient été présentés comme tels. A la fin elle dut agréer pour surintendante de sa maison la Montespan. Malgré sa colère contre « les poutes du roi » comme elle prononçait, elle fut bonne pour ses rivales. A la prise de

voile de La Vallière, elle fut très émue. Elle condescendait à demander des services à Mme de Montespan, comme de lui laisser une de ses femmes de chambre espagnole, que le roi avait renvoyées. En 1675, alors que l'on croyait les deux amants séparés pour toujours, elle prit la peine de consoler la marquise par les attentions qu'elle eut pour elle et pour un de ses enfants malades. L'année d'après, détrompée pourtant, elle eut l'idée de l'amener aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Et la reine put entendre Mlle de La Vallière causer avec Mme de Montespan. « Êtes-vous aussi aise qu'on le dit, demanda la marquise? — Non, répondit sœur Louise de la Miséricorde, mais je suis contente. » La marquise parla fort du roi. « Que voulez-vous que je lui dise pour vous? » demanda-t-elle. Sœur Louise, d'un ton et d'un air tout aimable, répondit : « Tout ce que vous voudrez, Madame, tout ce que vous voudrez. » Mais la reine ne s'étonnait plus. Elle était reconnaissante à son mari des moindres retours vers elle. Elle en montrait de la joie, et même aimait qu'on la plaisantât. Alors, « elle riait de bon cœur et frottait ses petites mains l'une dans l'autre. » Quand elle eut le roi pour elle toute seule, grâce à Mme de Maintenon, elle « se déclara dans un contentement parfait, ne désirant plus rien au monde. » La mort brusque la ravit à un état de félicité parfaite... »

IX

Le Premier Accouchement.

Nous avons à la cour du fruit nouveau, mais du fruit défendu, de celui que le malin fit manger à la première femme. Le roi, plus paré que de coutume, était, il y a trois jours, avec Mlle de La Vallière; Sa Majesté se préparait à l'une de ces douces prises de possession auxquelles, créatures résignées et soumises, nous nous prêtons souvent trop volontiers... Tout à coup, l'effet d'une semblable cause, exercée il y a neuf mois, s'annonça de telle manière que le prince dut suspendre sa galante tentative. Les choses allèrent si vite, qu'en peu d'instant Louis XIV se trouva dans la plus embarrassante de toutes les positions. Il appela du monde par la croisée, et ordonna de faire venir en toute hâte Mme de Montausier,

Mme de Choisi, ou n'importe qui, pourvu que que ce fût une femme. On courut en même temps chercher une accoucheuse, car le roi n'avait pas voulu que sa maîtresse songeât à recevoir les soins d'un homme de l'art, craignant sans doute que l'autel auquel sacrifiait son royal amour ne fût livré à de profanes regards. Une nuée de dames serviables arriva, mais trop tard pour empêcher qu'une veste brodée de perles et de pierreries ne fût inondée des marques de l'événement. On trouva Sa Majesté tout en eau, soutenant de son mieux La Vallière, qui, cramponnée au cou de son amant, déchirait, dans ses crispations, un collet de mille écus... Bientôt la jeune mère eut une douleur violente, que suivit un long évanouissement; on la crut morte... « Au nom de Dieu ! s'écria le roi fondant en larmes, rendez-la-moi et prenez tout ce que j'ai. » Ce tendre monarque était à genoux au pied du lit, pâle, défait, immobile et poussant, de temps à autre, des cris lamentables, qui arrachaient des pleurs aux dames et aux médecins, que Sa Majesté avait, en désespoir de cause, ordonné de faire venir. Enfin le résultat de ces longues douleurs parut : ce fut un petit garçon qui entra dans la noble famille de Henri IV... par la porte d'honneur (1).

NOTE

(1) L'*Oeil de bœuf* paraît s'être inspiré, pour cette scène de l'accouchement du petit pamphlet, moitié historique, moitié fantaisiste : *Le Palais royal ou les amours de Mme de La Vallière*... Voici d'ailleurs le passage :

« Comme Louis était seul avec La Vallière sa maîtresse, beau, propre comme un Adonis,... la pauvre créature fut prise de ce mal qui fait tant crier; mais en fut prise avec tant de violence et des convulsions si terribles que jamais homme ne fut plus embarrassé que notre monarque. Il appela du monde par les fenêtres, tout effrayé; cria qu'on allât dire à Mmes de Montausier et Choisi de venir tout aussitôt et une fille de La Vallière courut à la sage-femme ordinaire. Tout le monde vint trop tard pour empêcher que la veste en broderie, de perles et de diamants, la plus magnifique qui se soit vue, ne portât des marques du désordre. Les dames arrivant trouvèrent le roi soufflant comme un bœuf d'avoir soutenu La Vallière

dans les douleurs et qui avaient été assez cruelles pour lui faire déchirer un collet de mille écus en se pendant au cou du roi, qui fit en cette occasion des choses sinon propres, du moins passionnées. Il est constant qu'il faillit à mourir lorsque Mme de Choisi cria comme une folle : « Elle est morte ! » Mme de Montausier le crut aussi tant elle eut une crise violente. « Au nom de Dieu, s'écria le roi fondu en larmes, rendez-la moi et prenez tout ce que j'ai. » Il était à genoux au pied de son lit, immobile comme une statue, sinon dans de certains moments qu'il faisait des cris si funestes et si douloureux que les dames et les médecins fondaient en larmes. La nuit, enfin, elle revint. D'abord elle regarda où était le roi. Mme de Montausier le fit approcher de son lit ; elle lui serra la main quoique très faiblement. La douleur du roi augmenta. On l'en arracha par force et on le mit sur un lit. Ce fut un petit garçon qui donna toutes ces douleurs à cette créature qui diminuèrent quelque peu par les remèdes souverains que les médecins y apportèrent... L'on ne peut assez faire valoir à La Vallière les marques d'amour que le roi lui avait données, étant certain que naturellement il a un cœur qui ne saurait souffrir les ordures d'un accouchement, et l'on a toujours vu qu'il a témoigné des répugnances horribles d'entrer dans la chambre de la reine quand elle est en cet état ; cependant il était tous les jours cloué au chevet du lit de la belle, lui faisait prendre des bouillons et mangeait auprès d'elle... »

Moins dramatique est la vérité. Quand commencent les premières douleurs de l'enfantement, Louis était près du lit de sa maîtresse, mais, « à cet instant suprême où la femme a tant besoin de presser la main de l'homme qui l'a rendue mère » le roi dut se retirer. Lorsque, une nuit de décembre 1663, dans une maison sise au jardin du Palais-Royal, naquit ce premier enfant de La Vallière, qui fut « Louis de Bourbon, comte de Vermandois, amiral de France », il était aussitôt porté au ministre Colbert — singulier rôle que jouait un ministre ! — qui l'attendait dehors avec un ménage d'anciens domestiques de sa famille. Il leur avait conté « qu'un sien frère avait commis un méfait avec une fille de qualité qu'il ne fallait pas compromettre. Lorsqu'à La Vallière succéda Montespan, Colbert transportait ses mêmes soins à la nouvelle maîtresse.

Le comte de Vermandois fut un jeune homme bien fait de corps, mais que souillèrent ces vices répandus à la cour : la pédérastie. Le roi l'avait exilé un moment pour le « punir d'un vilain commerce entre des jeunes gens ». Sa mère, aux Carmélites, pleura sa mort, en 1683, disant « que bien plus encore elle devait pleurer sa naissance ». De Louis XIV, La Vallière avait eu aussi trois enfants qui moururent en bas âge. Sa fille qui survécut, Mlle de Blois, devint princesse de Conti. Elle avait quatorze ans lorsqu'elle se maria : « Modèle de beauté, port de reine, taille de déesse, brillant par sa grâce, son adresse dans les bals et les ballets. Mais sans esprit,

querelleuse, impertinente. » Elle eut maintes et maintes aventures amoureuses. Souvent elle empruntait aux corps de garde suisse des pipes pour fumer; puis, excitée, appelait « sacs à vin » — ce qui était vrai — ses sœurs, filles de la Montespan, lesquelles lui répondaient : « sac à ordures ! »

Les Amours du Comte de Guiche
avec Madame.

L'hymen porte un bandeau bien plus épais que celui de l'amour ; peut-être ne faut-il pas trop plaindre les maris de leur aveuglement, car ignorer est souvent pour eux une véritable grâce d'en haut. *Monsieur* vivait depuis quelques mois sous le charme de cette ignorance bénigne, mais je ne sais quel trait de malencontreuse lumière a frappé ses yeux ; l'intelligence de *Madame* et du comte de Guiche (1) n'est plus un mystère pour le cadet de Sa Majesté. Le prince se serait bien fâché, mais il a craint l'éclat ; l'autorité royale lui a paru un moyen moins dangereux et plus sûr que la colère. Il s'est donc enfermé hier avec le roi et s'est mis à lui conter sa peine. A la cour tout est oreilles :

les doléances de Son Altesse ont été entendues ; hier au soir elles étaient l'objet de tous les entretiens. Le plus plaisant de l'aventure, c'est que l'écouteur a suivi, le crayon à la main, la conversation des illustres frères ; cinquante exemplaires de ce dialogue courent aujourd'hui, colportés par les attentifs de ruelles : c'est un document précieux pour mes tablettes ; je le copie.

— Il ne faut vous en prendre qu'à vous, mon frère, a dit le roi, *Madame* éprouvait une sorte d'éloignement pour M. de Guiche, vous avez exigé qu'elle se rapprochât de lui.

— A la bonne heure, sire, mais je n'ai jamais prétendu qu'elle s'en rapprochât autant.

— Ne savez-vous point que les femmes ne connaissent aucun milieu entre aimer et haïr ? Vous n'avez pas voulu que la vôtre exécrât le comte : elle l'adore.

— Votre Majesté ne saurait souffrir que l'honneur de la famille royale soit terni...

— Ah ! mon frère ! l'honneur ! l'honneur !... Si son inviolabilité tenait à cela, je vous demande quelle famille pourrait se flatter de le posséder intact ?

— Ainsi votre avis est que *Madame* peut impunément me faire...

— Ce que tant d'autres sont sans le mériter autant que vous... Car que signifient vos relations intimes avec le chevalier de Lorraine?... Au moins Henriette suit, en fait de galanterie, les idées reçues, les errements connus, tandis que vous...

— En croirez-vous donc, sire, les causeries calomnieuses? Votre Majesté n'a-t-elle pas admis dans son intimité MM. Cavois, de Vardes, Péguillin? pourquoi n'en pourrais-je faire de même du chevalier?

— Distinguons, mon frère; je cours le cerf avec les gentilshommes que vous venez de nommer; il est même arrivé quelquefois que je les ai faits les confidents et les témoins de mes galanteries; mais, ventre-bleu! elles ne se sont jamais adressées à eux.

— J'ignore ce que Votre Majesté veut dire...

— Eh! Philippe, vous me feriez perdre patience, à la fin... je veux dire que je ne m'avisai de ma vie de prendre un haut-de-chausse pour une jupe ni le fumet d'un bouc pour celui d'une chèvre... Brisons là-dessus. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est d'envoyer M. de Guiche passer une année en Pologne; je lui en ferai donner l'ordre par son père le maréchal de Grammont.

— Votre Majesté sait que l'absence ne fait souvent qu'exciter les feux de l'amour.

— Que diable exigez-vous donc ? Prétendez-vous que je rende le comte propre à la garde intérieure d'un sérail ?... Ce jeune seigneur sera douze mois absent ; pendant ce temps-là vous prendrez, si vous êtes sage...

— Quoi donc, sire ?

— Votre parti, mon frère, ou des habitudes qui puissent dispenser *Madame* de chercher ailleurs ce qu'elle ne trouve pas avec vous.

— Seulement deux ans, sire ?

— Non, Philippe,... la moitié, et c'est bien assez pour que, devenu ce que vous devez être auprès de la charmante Henriette, vous ayez retrouvé le chemin de son cœur.

Le roi n'a pas voulu en entendre davantage ; mais, fidèle à la promesse qu'il avait faite au pauvre duc d'Orléans, il a chargé le maréchal de Grammont d'intimer à son fils l'ordre de s'éloigner. Le comte forme ses équipages ; il partira, dit-on, sous trois jours.

Monsieur n'aurait pas fait exiler son ancien favori pour être devenu celui de sa femme, si ce gentilhomme n'eût pas été aussi redoutable auprès des dames que le jeune marquis de Villeroy passe

pour l'être peu : je ne sais au juste quel genre de mérite manque à ce dernier, mais on plaisante assez ouvertement à la cour. On y joua dernièrement le ballet d'*Hercule amoureux*, nouvelle production de Benserade, où Villeroy dansait dans un quadrille de *plaisirs*. Or, l'auteur fit lui-même les vers suivants à la suite de la représentation :

La troupe des plaisirs était presque passée,
Alors qu'un jeune objet aimable, tendre et doux,
Comme j'avais sur vous (Villeroy) les yeux et la pensée,
Me vint dire à l'oreille en me parlant de vous :
Il est assurément le plus joli de tous,
Et c'est en sa faveur que mon âme décide ;
Mais fiez-vous à moi, me dit-elle, entre nous,
Ce n'est pas un plaisir extrêmement solide.

NOTE

(1) Sur les amours de Louis de Grammont, comte de Guiche, avec Madame (Henriette d'Angleterre, belle-sœur du roi), voir notamment : *Mme de La Fayette : Histoire d'Henriette d'Angleterre*, pp. 184 à 192 *passim* de la *Collection de Mémoires*, Michaud et Poujoulat.

« Le comte de Guiche avait de grands yeux noirs, le nez beau, bien fait, la bouche un peu grande, la forme du visage ronde et plate, le teint admirable, le front grand et la taille belle. Il avait de l'esprit et savait beaucoup. Il était moqueur, léger, présomptueux, brave, étourdi, sans amitié... » (*Histoire amoureuse des Gaules*, I, 62-65.) Voir encore son portrait : *Mémoires de Mlle de Montpensier*, III, p. 389. « Guiche qui déplaisait aux hommes en général et ne plaisait guère aux femmes, dans leur particulier, semble (et je ne sais pas pourquoi s'emploie ce verbe adoucissant) avoir « eu beaucoup plus de succès auprès de quelques-uns des jeunes gens de la cour ». Toujours

la sodomie ! Peut-être fut-il davantage l'ami de Philippe d'Orléans, duc d'Anjou, depuis Monsieur — entendez quel doit être ici le sens du mot « ami » — depuis Monsieur que de sa femme Henriette.

« La familiarité, dit Mme de La Fayette, donnait au comte de Guiche l'entrée chez Philippe d'Orléans aux heures les plus particulières. Ce favori du prince voyait aussi sa femme Henriette à tous les moments, et Monsieur prenait, de plus, le soin de lui faire admirer ses charmes ».

Sur ces amours de nombreux couplets qu'il faut citer discrètement :

Dans mon amour, plus d'une chose blesse
 Mon bon petit époux.
 Je suis partout une bonne princesse
 J'ai des attraits si doux
 Que si j'osais je n'en serais pas chiche
 Au comte de Guiche, moi, au comte de Guiche.

*
* *

La bergère d'Angleterre
 Dans Saint-Cloud s'en va chantant
 Est-ce une grande affaire
 Que d'avoir fait un amant ?
 Et à vous, ma belle-mère,
 De Jule ou de Boukinquan.

Allusion faite, on le comprend, aux amours réels ou faux de la reine Anne d'Autriche, belle-mère de Madame, avec Buckingham et Mazarin.

Dans Amiens de nuit obscure
 Dans un jardin de plaisir
 Il vous fit mainte écorchure ;
 Disant adieu à loisir.
 Il finit votre aventure
 Et non pas votre plaisir.

« Ce qui fit le plus de bruit, ce fut quand la cour allait à Amiens pour s'approcher d'autant plus de la mer. Boukinquant (Buckingham) tint la reine toute seule dans un jardin ; au moins, il n'y avait qu'une Madame de Vernet, sœur de feu M. de Luynes, dame d'atours de la reine ; mais elle était d'intelligence et s'était assez éloignée. Le galant culbuta la reine et lui écorchait les cuisses, avec ses chausses en broderies, mais ce fut en vain. » (Tallemant des Réaux.)

Eh bien, dit Anne d'Autriche
 Prenez donc le grand Saucourt ;
 Car votre comte de Guiche
 Trop souvent demeure court :
 Mazarin, quoique très chiche,
 Ne l'était pas en amour.

— Vous faites bien la bigote,
 Vous donnez de dures lois,
 Laissez-moi trousseur ma cotte
 Comme vous fîtes autrefois,
 Et puis je serai dévote
 Quand je n'aurai plus mes mois.

Il est vrai je suis lubrique
Je ne puis rien refuser,
Mais monsieur.....
Et ne me veut point baiser ;
Cet exemple domestique
Devrait m'excuser.

MADAME ET LE COMTE DE GUICHE

AIR: *Vengez-vous bien.*

Le comte

Votre époux est de glace
Entre vos bras.
Si j'étais à sa place
Madame ! hélas !
Je mourrais du plaisir qu'il ne veut pas.

Madame

Qu'il brûle ou soit de glace,
Entre mes bras
Il occupe une place,
Cher comte, hélas !
Qui, si l'amour donnait, il n'aurait pas.

Le comte

Il a pour ses Amyntes,
Mille mots doux ;
Vous n'avez que les craintes
De son courroux :
Ah ! vengez-vous, madame, vengez-vous.

Que si pour l'assurance
De vos attraits
Il vous faut l'assistance
D'amants discrets,
Ils sont tout prêts, madame, ils sont tout prêts.
Non ! je ne puis m'en faire
L'amour est doux.

Madame

Qui vous dit le contraire ?

Le comte

C'est votre époux
Il est jaloux, madame, il est jaloux
Si pensant à la peine
Qu'on sent pour vous.
Appelez-nous, madame, appelez-nous
Belle et charmante brune
Pour qui je meurs,
Si je vous importune
Pour mes langueurs
La faute en est commune à tous les comtes.

Christine de Suède.

Christine fit son entrée à Paris montée sur un cheval blanc, et se rendit d'abord à Notre-Dame, où elle communia. Elle avait alors le visage ovale mais assez plein, les yeux bleus et vifs, le nez aquilin, la bouche assez fraîche. Cette reine était petite, voûtée, presque bossue. Il n'était pas facile de couvrir un pareil défaut; aussi paraissait-elle moins empressée de le cacher que de déguiser son sexe, dont elle semblait être honteuse. Elle ne s'habillait qu'en homme, c'est-à-dire par le haut : ainsi son costume se composait d'un justaucorps ordinairement brodé et d'une jupe. Elle portait une perruque et un chapeau garni de plumes. Sous cet habit Christine représentait assez bien

un joli garçon. Il y avait dans le regard de cette princesse, comme dans l'ensemble de ses traits, un mélange de finesse, de malice et de lubricité. Elle affectait de grossir sa voix, marchait d'un pas libre et saluait à la manière des hommes. Son geste était très animé. Les paroles de Christine ne démentaient point l'air masculin qu'elle aimait à prendre. Il régnait dans ses entretiens une extrême liberté : les saillies licencieuses s'y pressaient sans que ni son sexe ni son rang opposassent la moindre digue à ce débordement. Les aventures galantes, les contes les plus lestes assaisonnaient souvent les conversations qu'elle entretenait et qu'elle amenait promptement à ce point quel qu'en fût l'objet. Pétrone et Martial étaient ses auteurs favoris : elle leur empruntait à toute seconde quelques-unes de ces réflexions libertines dont ils sont remplis. Non seulement il était impossible que des femmes réservées entendissent longtemps Christine, mais les hommes bien nés ne pouvaient converser sans honte avec elle : ses causeries de prédilection étaient montées au ton des pages et des mousquetaires.

Avant de communier à Notre-Dame le jour de son arrivée, la reine de Suède fit appeler l'évêque d'Amiens pour la confesser dans un cabinet de

l'archevêché qu'elle s'était fait ouvrir. Quand ce prélat parut devant elle, elle le regarda fixement et entre les deux yeux. Sans doute M. d'Amiens avait vu rarement de semblables pénitentes. Tout le temps que dura la messe elle resta debout et troubla par ses questions réitérées le recueillement des évêques qui l'environnaient. Le lendemain Christine partit pour Compiègne, où la cour se trouvait. Le roi et *Monsieur* lui furent présentés par le cardinal Mazarin. Après quelques compliments adressés à ces deux princes la reine leur demanda s'ils avaient des maîtresses, question à laquelle ils ne répondirent pas, tant elle leur sembla singulière de la part d'une reine et en ce moment... Mazarin, qui vit leur embarras, détourna avec adresse la conversation.

La souveraine des Ostrogoths, comme l'appelle mademoiselle d'Orléans, se plaisait fort à Compiègne : elle n'y déplaisait pas moins, particulièrement à la reine mère, qui ne pouvait supporter ni ses manières ni son costume. Un jour que Christine assistait, près d'Anne d'Autriche, à un spectacle de la cour, elle s'était renversée de telle manière sur les gradins où elle se trouvait assise, que ses jambes étaient placées plus haut que son corps. Dans cette position les gentilshommes assis

au-dessous d'elle voyaient clairement ses charmes les plus secrets ; et sur l'avis qu'on lui en donna, l'effrontée ne se hâta nullement d'ôter cette vue aux curieux.

Bientôt les grands officiers de la couronne furent chargés de faire entendre honnêtement à la princesse du Nord qu'elle avait suffisamment prolongé son séjour. Le principal motif du soin qu'on prit de l'éloigner fut l'avis qu'elle s'était initiée aux amours du roi et de Mlle de Mancini. Elle avait coutume de se placer entre ces jeunes amants, leur disait qu'elle voulait être leur confidente, les encourageait à s'aimer avec ardeur et recommandait au roi d'être heureux, ajoutant que sa maîtresse avait la promesse des voluptés les plus douces écrite dans les yeux. Anne d'Autriche et le cardinal pensèrent qu'un tel professeur ne devait pas être adjoint aux précepteurs du roi : on devint très froid avec Christine ; elle dut se résigner à quitter la cour.

En passant à Montargis, la fille de Gustave-Adolphe coucha au château, qui appartient à *Mademoiselle* : celle-ci ayant été prévenue vint le soir même pour complimenter Sa Majesté. Elle la trouva couchée dans une chambre qu'habitaient les femmes de service quand la princesse s'arrê-

tait à Montargis : une petite chandelle brûlait sur la table ; le lit n'était qu'à moitié recouvert d'un drap qui laissait voir une mauvaise couverture verte toute râpée. La reine avait, au lieu d'un bonnet de nuit, une serviette sur la tête, une chemise fermée resserrait sa gorge ; ses bras, que *Mademoiselle* trouva très blancs, étaient entièrement nus. Son Altesse Royale eut bientôt l'occasion de voir d'autres parties du corps de Christine que les dames montrent moins volontiers que leurs bras, car l'illustre-voyageuse, dans le cours de la conversation, se découvrit plus d'une fois jusqu'aux pieds. *Mademoiselle* était venue avec Mmes de Thianges et de Fontenac, qui n'avaient pas osé d'abord entrer dans la chambre de Sa Majesté suédoise, mais elle exigea qu'elles fussent introduites, et après qu'elle leur eût dit quelques mots obligeants, l'entretien continua.

Comment Votre Majesté a-t-elle trouvé le roi ? demanda *Mademoiselle*.

— Fort bien fait, répondit Christine, mais un peu timide, ainsi que son frère.

— C'est un défaut dont les hommes se corrigent assez vite, dit Son Altesse Royale en rougissant un peu.

— Tant mieux, reprit la reine, car rien n'est

gauche dans un cavalier comme la rougeur d'une fille.

— Madame, c'est rare en ce pays...

— Les deux princes ont donc été mal conseillés... Cela fait peu d'honneur aux dames de la cour de France, il y aurait eu gloire et profit pour elles à former deux princes aussi jolis.

— Je supplie Votre Majesté de se rappeler ma condition, balbutia *Mademoiselle* en baissant les yeux...

— Ah ! pardon, princesse... C'est juste, le décorum... Belle dame, poursuivit-elle en s'adressant à Mme de Thianges, vous devriez m'accompagner à Rome.

— Ce voyage avec Votre Majesté serait un grand honneur pour moi, répondit la jeune comtesse... Mais mon mari...

— Ah ! vous y tenez ! quelle bonhomie !... les maris ! les maris !... le meilleur n'en vaut rien... Princesse, croyez-moi, ne vous mariez jamais.

— Votre Majesté peut voir que mes refus seraient surabondants, répliqua *Mademoiselle* avec un sourire qu'elle avoue avoir été un peu forcé.

— Et puis avoir des enfants, poursuivit Christine, quelle horrible chose !... Entre nous soit dit, je ne serai jamais assez reconnaissante envers

mon médecin Bourdelot, qui m'a délivrée de cette abominable suggestion... Non, mais ne croyez pas, mesdames, qu'il m'en ait coûté un seul instant de bonheur... Voyez, voyez Bourdelot.

— Permettez, madame, répondit la comtesse de Thianges, que je néglige une telle recette... Le devoir, la religion...

— Oui, oui, reprit la reine en éclatant de rire, tous les grands mots d'usage... Venez à Rome, vous verrez comme les dévotes y concilient les scrupules et le plaisir... C'est le bon pays... et j'y vais.

Le lendemain *Mademoiselle*, assistant au départ de Christine, la vit monter en voiture avec Santinelly, un gentilhomme suédois, et M. de Leisen, jeune seigneur que Louis XIV lui avait donné pour l'accompagner dans ses voyages... Mais pas une seule femme auprès de cette singulière princesse ; un valet de chambre l'habillait, la mettait au lit, et, puisqu'il faut tout dire, calmait ses désirs quand l'un de ses favoris ne se trouvait pas là pour y répondre.

Les embrassements d'une femme déplaisaient à Christine au delà de toute expression. « Quelle fureur ont donc les dames, s'écriait-elle souvent, de me baiser toujours le visage ! en vérité, la

seule excuse que je trouve à tout cela, c'est que je ressemble à un homme. » La reine de Suède était venue en France dans le dessein de s'y fixer; mais ses principes ont tellement choqué toute la cour, que le roi, pour hâter son départ, retardé par l'attente d'une somme d'argent, la lui a fait compter du trésor royal.

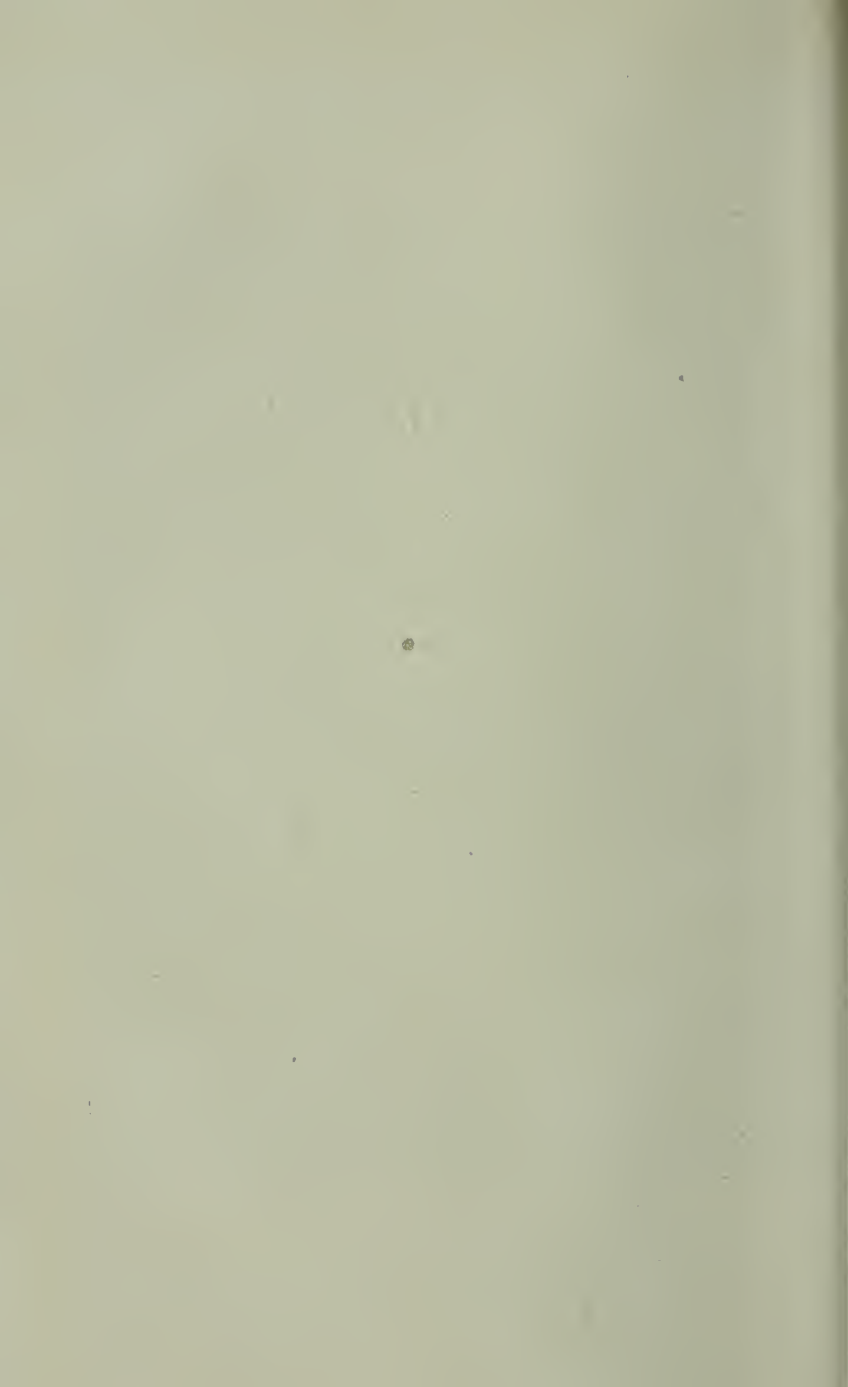
NOTE

Dans l'ensemble, ce que dit de Christine la *Chronique de l'œil de bœuf* est exact : n'ont pas été par elle trop « tripatouillé » les *Mémoires* contemporains, notamment *Conrart*, *Mlle de Montpensier*, *Mme de Motteville*, qui nous parlent, sans cacher leur étonnement, de cette singulière reine de Suède pour laquelle nous renvoyons à ALBERT MEYRAC : *Rois, grandes dames et beaux esprits d'autrefois*. A. Michel, éd. : et surtout à ARVÈDE BARINE : *Princesses et grandes dames*. — Paris, Hachette. Le récit que fait l'*Œil de bœuf* du premier voyage de cette reine à Paris ne diffère pas trop sensiblement de ce que raconte ARVÈDE BARINE de ce même voyage (pp. 124-131). Mais alors qu'en historienne scrupuleuse et ne voulant que de l'histoire sincère, Arvède Barine respecte les textes des mémoires, l'*Œil de bœuf* les enjolive, selon sa coutume.



Cabinet des Estampes

LA DUCHESSE DE LA VALLIERE



XII

Une intrigue contre La Vallière.

Le comte de Guiche, qui ne veut plus risquer de rencontrer dans ses galanteries une rivalité de mari, ne s'est pas trop mal adressé pour l'éviter; mais il porte un peu haut ses vues. Ce gentilhomme est le plus beau, le mieux fait de la cour; mais son humeur est impérieuse, son caractère haut et dédaigneux : il pousse quelquefois l'audace auprès des femmes jusqu'à la brutalité. De telles manières n'étaient pas propres à lui mériter l'estime d'une princesse aussi délicate que *Madame*. Elle n'aimait point le comte; je dirai plus, elle se sentait disposée à le haïr. Son Altesse Royale n'a donc reçu longtemps le duc de Guiche que pour complaire à *Monsieur*, qui ché-

rit ce jeune seigneur. A force de voir les gens contre lesquels on est le plus prévenu, il arrive quelquefois qu'on leur trouve moins de défauts qu'on ne leur en supposait; *Madame* alla plus loin; elle découvrit dans le favori de son époux une grande perfection, car elle s'aperçut qu'il rendait un brûlant hommage à sa beauté. Un très joli homme qui devient notre admirateur acquiert, par cela seul, de grands droits à notre indulgence si nous le haïssions. Henriette d'Angleterre, décidée à mieux examiner celui qui se montrait d'assez bon goût pour admirer ses charmes, fut tout étonnée de reconnaître que, sous une écorce raboteuse, de Guiche avait de charmantes qualités. Le comte, voyant que *Madame* paraissait déterminée à poursuivre l'examen, crut qu'il était de son devoir de le faciliter. Il lui ouvrit entièrement son cœur, et l'on assure qu'il n'eut bientôt plus rien de caché pour elle; tant il était empressé de faire juger à Son Altesse Royale tout ce qu'il valait.

Peut-être, en cela comme en tout ce qui excite le scandale, la renommée va-t-elle plus loin que la vérité; mais il faut convenir que la princesse encourage un peu les médisances. M^{me} de Chaumont et Mlle de Montalais, confidentes de la

princesse, font entrer presque tous les jours dans son appartement M. de Guiche déguisé en fille ou bien en vieille femme disant la bonne aventure ; et *Madame*, qui est malade, garde des heures, que dis-je des journées entières ce masque dangereux auprès de son lit. Tout cela, disent les juges bénévoles, n'est qu'un jeu du goût de *Madame* pour les plaisanteries de roman. Je ne sais ; mais en vérité, puisque roman il y a, cela tient de trop près à la conclusion.

Dernièrement, *Madame*, encore peu rétablie, s'était en quelque sorte trainée à Fontainebleau, craignant de déplaire au roi si elle se dispensait d'être du voyage. Quel a été l'étonnement de la cour lorsque, dès le lendemain, Son Altesse Royale, leste et vive, a déclaré qu'elle se rendrait le soir dans la cabane d'un ermite, située sur une hauteur, pour observer une éclipse de soleil. Des curieux ayant suivi d'assez près l'observatrice, virent le pieux solitaire et lui trouvèrent beaucoup de ressemblance avec le comte de Guiche. Quant à l'éclipse, elle fut moins fidèle au rendez-vous que *Madame* : il n'y en eut point ce soir-là, si ce n'est peut-être une éclipse de sagesse.

Mme de Soissons ne se lasse point d'attaquer la

faveur de Mlle de La Vallière ; elle est parvenue, se dit-on tout bas aux cercles des Tuileries, à se faire des auxiliaires de M. de Vardes, son amant actuel, et du comte de Guiche, qui doit l'avoir été, parce que tous les jeunes gens de la cour ont eu leur tour. L'adroite surintendante a l'adresse d'exciter l'ambition de ces deux seigneurs. « Il doit être aisé, leur dit-elle, d'enlever le cœur du roi à son étiquette maîtresse ; vous avez vu déjà qu'il lui fait volontiers des infidélités, puisque vous avez pu le conduire dans le lit de la petite d'Houdancourt : il ne faut qu'un peu de persévérance pour le détacher de La Vallière. Si, comme je l'espère, vous réussissez, vous voilà, messieurs, les ministres des plaisirs du roi. Or, vous savez que la faveur est là... Des aventures aux grandes affaires il n'y a qu'un pas : vous aurez bientôt captivé toute la confiance de Sa Majesté, en politique comme en matière de galanterie. C'est donc un plan de haute intrigue que je vous propose, et la réussite peut vous mener à tout. »

L'événement arrivé cette nuit chez la favorite est-il une conséquence de la conjuration que dirige Mme de Soissons, c'est ce qu'il serait hasardeux d'affirmer. Quoi qu'il en soit, entre deux et trois heures du matin, Mlle de La Vallière s'est réveillée

aux aboiements obstinés de sa petite chienne, au moment où quelqu'un cherchait à s'introduire chez elle par une croisée donnant sur un jardin. Elle s'est sauvée aussitôt dans la chambre de ses femmes, et quand les gens de la maison ont visité l'extérieur de la fenêtre, ils y ont trouvé une échelle de cordes attachée au balcon. Dans la journée, Mlle de La Vallière a eu des gardes de plus ; le roi veut qu'un officier soit chargé de goûter tout ce qu'elle mangera : ce maître d'hôtel dégustateur a été installé dans la soirée.

NOTE

Rien de plus exact que cette intrigue ; mais encore faut-il la mettre au point. Mme de Soissons ne pardonnait pas au roi — on en devine la cause — son amour pour La Vallière. Elle imaginait alors de « lui susciter » Mlle Anne-Lucie de la Motte-Houdancourt — voir page 50 l'anecdote : *l'Amour sur un tabouret*. — « Assez belle pour pouvoir faire naître de grandes passions » assez froide, assez maîtresse de son esprit pour ne point sacrifier à l'amour tous les bénéfices de la faveur royale. Le CHEVALIER DE GRAMMONT dans ses *Mémoires* : « Quoique ce ne fût pas une beauté éclatante, elle avait ôté des amants à la célèbre Menneville. »

Etc'était tout dire, parce qu'elle était merveilleusement jolie, paraît-il, cette Menneville.

Cachez-vous, fille de la Reine
Car Menneville est de retour,
Petite,
Car Menneville est de retour
Mamour.

Le roi, très facilement inflammable, se laissait vite attraper au piège et, comme le comte de Grammont, Louis XIV, pour être plus libre l'exilait en Angleterre. Resté « maître du terrain » voilà le monarque grim pant sur les toits et courant sur les gouttières qui longeaient la chambre de la belle. Il lui parlait au travers d'une cloison mal jointe. C'était très romanesque. La Vallière eut des jalousies désespérées, des désespoirs inconcevables, mais, ajoute MME DE LA FAYETTE (*Histoire de Mme Henriette d'Angleterre*) « le roi qui était animé par les résistances de la Motte ne laissait pas de la voir toujours » Mme de Navailles, qui avait la garde — terrible garde — des filles d'honneur, essaya de faire comprendre au roi qu'il ne devait pas chasser sur les domaines confiés à sa surveillance. Louis la félicita de sa belle défense « mais l'invita rudement à y mettre un terme ». C'est alors qu'elle fit murer des portes et forger des grilles : voir l'anecdote suivante : *la chambre des filles d'honneur*. La Motte prête à se rendre ne posait plus qu'une seule condition : le renvoi de La Vallière. Elle se crut même assez forte pour dire au roi : « Je ne me soucie ni de vous ni de vos pendants puisque vous ne voulez pas quitter La Vallière. » Mais comme tout de même, dans l'entourage du roi, on préférait la douce La Vallière à l'intrigante Houdancourt, on faisait comprendre à la reine mère que toutes les lettres si pathétiques de la coquette étaient inspirées, dictées par deux personnes aux ordres de la comtesse de

Soissons ; et même on l'avisait qu'on « en devait écrire une pour demander l'éloignement de La Vallière ». Elle en répéta les termes exacts à son fils, lui prouvant qu'il était dupé par la comtesse. Le roi s'irrita d'avoir été mystifié lorsque lui fut remise la lettre qui était exactement celle qu'avait annoncée la reine.

Honteux, il brûlait l'épître, et dès ce moment, pour lui Mlle de La Motte n'exista plus.

Est rigoureusement exacte cette tentative contre La Vallière ; mais jamais, encore que 10.000 louis eussent été promis, on ne découvrit ni les acteurs, ni l'instigatrice de la tentative : peut-être Olympe Mancini.

C'est vers cette époque que la Montespan allait chez l'empoisonneuse célèbre, et aussi magicienne, la Voisin, lui demander que, par sa magie et ses incantations, « l'amitié du roi redoublât pour elle, qu'il abandonnât La Vallière, et qu'ayant divorcé, il la prît pour femme et la fit reine de France ». Voir : FUNCK-BRENTANO, *Le drame des poisons*. — Et page 347 du présent volume ; note du chapitre XXI, *L'affaire des poisons*.

XIII

La chambre des Filles d'honneur.

Louis XIV veut à toute force égaler le marquis de Saucourt : Sa Majesté ne s'en tient plus à Mlle de La Vallière ; le voilà qui revient à Mlle de la Mothe-Houdancourt, qui lui inspira l'année dernière un goût passager, que dissipa cette première fois l'amour de la belle pour le marquis de Richelieu. Mais Mme de Soissons, toujours à la recherche des occasions de nuire à la favorite, a fait entendre à Mlle d'Houdancourt qu'il lui serait facile de supplanter son heureuse rivale, et qu'il suffirait pour cela de faire au roi quelques nouvelles agaceries. En effet, ce prince ayant, comme le dit Mme de Motteville, *le cœur rempli de ces misères humaines que les honnêtes gens prennent*

pour le bonheur, ne tarda pas de répondre aux avances de la jolie fille d'honneur. La cour était au Louvre, où l'appartement des filles se trouve tout à fait sous la main de Sa Majesté. Le roi voulut s'y rendre comme il avait coutume de le faire avant son mariage ; mais l'entrée en est maintenant défendue aux hommes par la sévérité de Mme de Navailles. Louis jura, frappa des pieds ; colère perdue, il fallait subir la consigné, et aviser à d'autres moyens. Le grand conseil galant, composé de Péguillin, de Guiche, de Vardes et Bontems (1), fut convoqué dans le cabinet du roi. Péguillin connaissait bien les localités : il avait reconnu toutes les avenues de la chambre des filles, et déclara que l'unique voie possible était pour le moment la gouttière ; l'unique issue libre aboutissant au sérail, la cheminée. Le roi avoua naïvement qu'il pourrait se trouver fort embarrassé sur ce théâtre de galanterie tout à fait nouveau pour lui, mais que cependant il voulait essayer. Le rendez-vous fut donc fixé à minuit : il parut inutile d'en prévenir les beautés que l'on

(1) Valet de chambre du roi, qui le suivait dans ses expéditions galantes. Sa Majesté l'aimait beaucoup. Il fut plus tard premier valet de chambre et gouverneur de Versailles. Bontems était le fils d'un petit chirurgien de province que Mazarin avait amené à Paris.

devait visiter ; elles avaient l'esprit assez bien fait pour ne se formaliser de rien, quoiqu'on dût les prendre à l'improviste. A l'heure convenue, le grand conseil déboucha sur le toit par une lucarne de mansarde ; le chemin qu'il fallait suivre n'était ni large ni sûr...

« Donnez-moi la main, sire, dit Peguillin à son maître.

— Bon, bon, m'y voici, répondit le roi... Je vais, pour plus de sûreté, prendre mes souliers à la main.

— L'humidité de la gouttière enrhumera Votre Majesté, remarqua l'attentif Bontems.

— Nous prendrons une rôtie au vin en rentrant dans mon cabinet, répliqua le souverain.

— Maintenant, annonça de Guiche, qui marchait en éclaireur, il faut s'avancer sur les ardoises jusqu'au pied de la cheminée.

— Ah ! diable, dit le roi en se cramponnant au toit le mieux qu'il put, ceci est difficile.

— Ce n'est cependant pas le plus fort ! ajouta de Vardes, qui déjà descendait doucement une échelle de corde dans la cheminée.

— Allons, sire, reprit Péguillin, voici le moment de l'assaut ; je vais entrer le premier dans la place.

— D'accord, repartit Sa Majesté; mais n'allez pas le premier vous loger en vainqueur.

— Soyez tranquille, sire, j'attendrai que vous ayez pris votre quartier.

— Pour moi, dit de Vardes, je reste sur le rempart avec Bontems, de peur de surprise.

— Ah! oui, continua Péguillin, dont le corps était déjà à moitié dans la cheminée, depuis que de Vardes a fait la conquête de *Soissons* il s'en tient à cette place.

— Elle est cependant ouverte à tout venant, » répondit le roi avec malignité.

Louis XIV descendit dans la chambre des filles après Péguillin; tandis que le vainqueur de *Soissons* et le valet de chambre de Sa Majesté retenaient fortement l'échelle de corde, qui resta attachée à la cheminée pendant toute l'expédition. Le roi n'était point attendu par Mlle de la Mothe; Péguillin l'était encore moins par la demoiselle qu'il visita, et à laquelle il n'avait, a-t-il dit à son retour, jamais adressé une seule parole. Pourtant il ne s'éleva pas dans la chambre des filles la moindre clameur, pas une petite réclamation; tout se passa dans un profond silence..... En vérité on ne peut être plus doux, plus résigné que les filles d'honneur.

Le rôle de de Vardes et de Bontems n'offrait pas les mêmes agréments que celui de leurs compagnons d'aventure : ils commençaient à bâiller, à s'ennuyer, à grelotter, quand nos deux galants reparurent au sommet de la cheminée noirs comme des ramoneurs.

« Vous n'êtes point blessé, sire ? demanda de Vardes au roi.

— Non, mon ami ; seulement mes genoux sont un peu écorchés, je crois, et mes chausses en pièces.

— Que voulez-vous, sire, dit Péguillin, on ne fait pas un siège sans attraper quelques égratignures.

— Au diable le siège ! poursuivit Louis XIV, ce n'est pas des difficultés que je me plains.

— Ni moi non plus, reprit le favori (1).

— N'importe, ajouta le roi, c'est plaisant, et nous y reviendrons. »

Mais Sa Majesté fut trompée dans son attente : deux nuits après celle où cette expédition avait eu lieu, nos aventuriers ayant voulu en tenter une seconde trouvèrent le passage sur la gouttière fermé par une grille de fer. Mme la du-

(1) Puyguilhem, depuis comte et duc de Lauzun, était déjà mort avant dans la faveur du roi.

chesse de Navailles avait été prévenue par ses espions que des hommes de bonne mine s'étaient promenés sur les toits ; elle se douta que la chambre des filles devait être le but de ces promenades singulières ; la grille fut posée. Le roi, arrêté dans sa seconde course nocturne, jura que la duchesse le lui paierait ; mais, en attendant, il dut regagner son lit et Marie-Thérèse eut à se louer, peut-être doublement, du zèle de sa dame d'honneur.

NOTE

Voici comment Saint-Simon raconte, plus simplement, cette aventure.

« Mme de Navailles, depuis son mariage en 1651, était souvent en Guyenne... C'était une femme d'esprit qui avait conservé beaucoup du monde, malgré ses longs séjours en province et d'autant de vertu que son mari. Le roi eut des filles d'honneur et les filles d'honneur avec leurs gouvernantes et sous-gouvernantes sont dans l'entière dépendance de la dame d'honneur. Le roi était jeune et galant. Tant qu'il n'en voulut point à la chambre des filles. Mme de Navailles ne s'en mit pas en peine; mais elle avait l'œil ouvert sur ce qui la regardait. Elle s'aperçut que le roi commençait à s'amuser et bientôt elle apprit qu'on avait secrètement percé une porte dans leur chambre qui donnait sur un petit degré par lequel le roi y montait la nuit. Elle tint sur cela conseil avec son mari. Ils mirent l'honneur et la vertu d'un côté, la colère du roi, la disgrâce, le dépouillement, l'exil d'un autre; ils ne balancèrent

pas. Mme de Navailles prit si bien son temps, pendant le jeu et le souper de la reine que la porte fut exactement murée et qu'il n'y parut pas. La nuit, le roi pensant entrer par ce petit degré fut bien étonné de ne trouver plus de porte. Il tâte, il cherche, il ne comprend pas comment il s'est mépris et découvre enfin qu'elle est devenue muraille. La colère le saisit ; il ne doute point que ce soit un trait de Mme de Navailles et qu'elle ne l'a pas fait sans la participation de son mari... Aussitôt il leur envoie demander la démission de toutes leurs charges, c'était en juin 1664, et l'ordre de s'en aller chez eux en Guyenne... »

..... La reine mourut tout au commencement de 1666 et en mourant elle demanda au roi son fils, qui ne put le refuser, le retour et le pardon de M. et Mme de Navailles... » SAINT-SIMON, t. II, p. 67-68, de l'édition Hachette en 13 volumes.



ÉPITAPHE DE BONTEMS

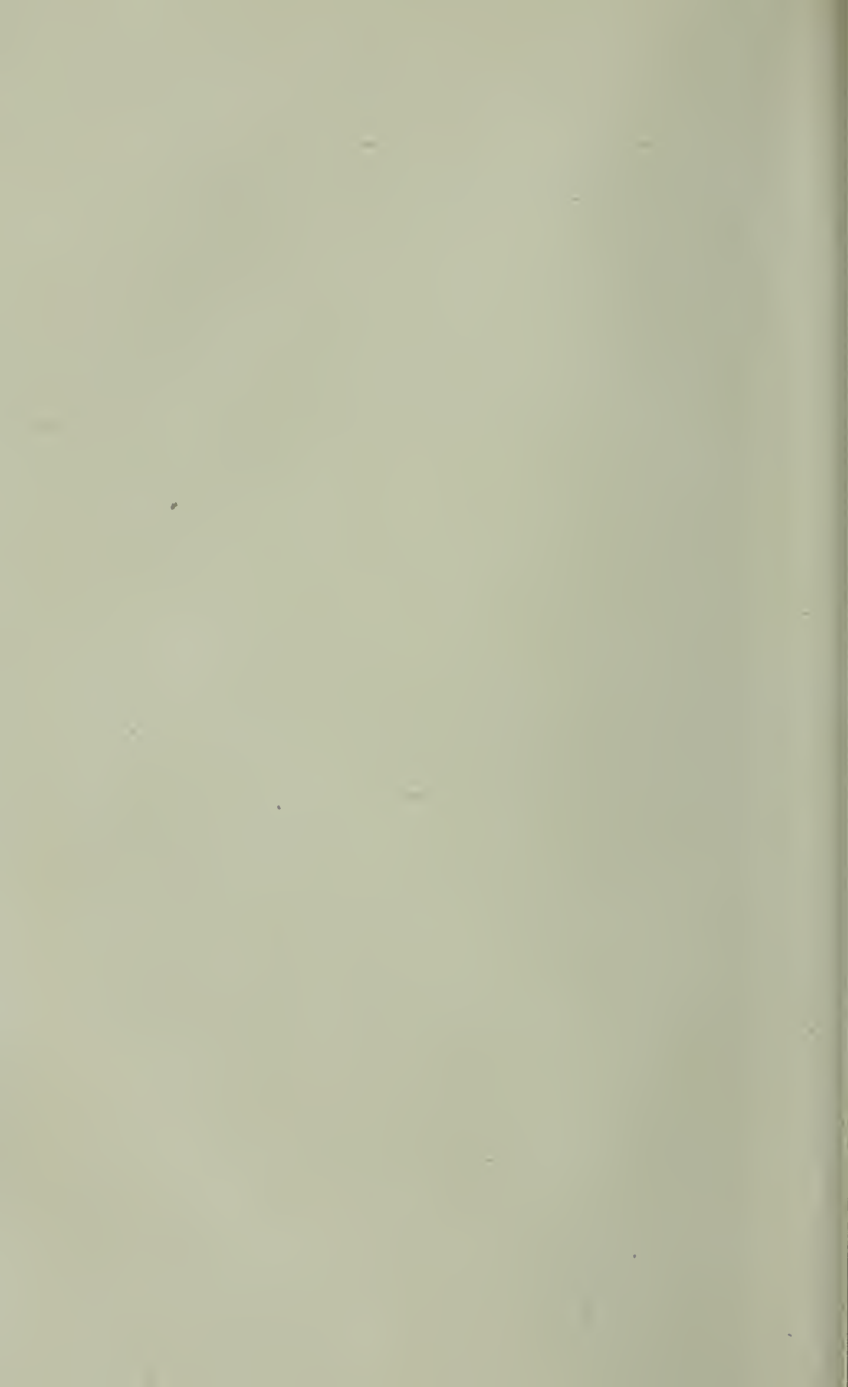
Bontems est mort, tout le regrette,
Tout plaint sa perte et la ressent,
Depuis le spectre tout-puissant
Jusqu'à la faible houlette.

Vous qui pouvez par vos emplois
Rendre service auprès des rois
Et qui n'en voulez jamais rendre,
Les regrets qu'il sut mériter
Parlent bien haut : tâchez d'apprendre
A vous faire ainsi regretter.



Cabinet des Estampes

LE SURINTENDANT FOUQUET



XIV

L'Arrestation de Fouquet.

Le roi paraissait prendre un plus que vif intérêt à la santé de M. Fouquet, qui était arrivé à Nantes avec une fièvre tierce : il envoyait tous les jours Brienne auprès de ce ministre pour s'informer de son état et lui en rendre compte. Trompé par ces marques d'attention, le pauvre surintendant, que ses amis avaient averti des risques que courait sa liberté, finit par ne plus croire au danger qu'on lui faisait pressentir, et poussa même l'erreur jusqu'à se flatter qu'il conservait assez de pouvoir pour faire arrêter M. Colbert. Ainsi rassuré sur son avenir et guéri de sa fièvre, il voulut voir danser des paysannes de Belle-Isle qui étaient venues complimenter leur seigneur et Mme

la surintendante. A demi couché sur son lit, enveloppé de sa robe de chambre et le dos appuyé contre une pile de carreaux de damas vert, le convalescent fit ouvrir la porte de la salle où se trouvaient ces villageoises, dont les pas vraiment gracieux le charmèrent. Ces jeunes insulaires, toutes fort jolies, étaient habillées d'écarlate avec des bandes de velours noirs cousues en zigzag au bas de leurs jupes, qui, généralement courtes, découvraient à moitié des jambes bien tournées et d'assez petits pieds. Ces fillettes portaient des corps très étroits auxquels s'attachaient de petites manches amarantes aussi garnies de velours noir mêlé d'or et longues de quatre ou cinq travers de doigt au plus (1); elles avaient la gorge et les bras nus. Enfin des yeux vifs, un teint animé, des dents blanches et cet embonpoint qui annonce une santé florissante, donnaient à ces danseuses un air mutin, agaçant. Plusieurs jeunes courtisans ont assuré depuis que cette enseigna ne trompait point.

Le lendemain du jour où M. Fouquet s'était amusé de ce ballet champêtre, il dut revenir cruellement de sa sécurité prématurée. Il venait d'assister au conseil. durant lequel Sa Majesté lui avait adressé souvent la parole et s'était fait don-

ner par lui plusieurs renseignements qu'elle craignait de ne pouvoir obtenir plus tard. Le surintendant, entouré de plusieurs gentilshommes, touchait le marchepied de son carrosse, lorsque d'Artagnan, sous-lieutenant de mousquetaires, se présenta devant lui (2).

« Ce n'est pas là, monsieur, qu'il faut monter, dit cet officier, mais dans cette chaise aux portières grillées que vous voyez à quatre pas.

— Quoi donc ! que signifie ceci ? répondit Fouquet pâle et tremblant.

— Que je vous arrête au nom du roi.

— Le roi est bien le maître, répliqua le surintendant déjà remis, mais j'aurais désiré pour sa gloire qu'il eût agi plus ouvertement. »

Pendant que cette scène se passait au pied de l'escalier du château et que la foule des seigneurs dont M. Fouquet était environné se dissipait sans qu'aucun d'eux lui eût dit un seul mot, M. de Boucherat était chez ce ministre et faisait main basse sur tous ses papiers. On le fouilla lui-même, et dans l'une de ses poches se trouvèrent pour treize ou quatorze cent mille livres de rescriptions des aides avec la reconnaissance d'une somme de sept cent mille livres dont il avait fait le dépôt entre les mains de M. Chanut.

Dans la journée le grand prévôt de l'hôtel arrêta les commis qui avaient suivi à Nantes M. Fouquet. Tous les parents du surintendant eurent part à sa disgrâce : M. de Béthune, son gendre, fut exilé avec sa femme ; l'archevêque de Narbonne, l'évêque d'Agde, l'abbé Fouquet et l'écuyer du roi, frère du ministre disgracié, furent également envoyés en exil.

Le duc de la Feuillade ayant appris l'arrestation du surintendant jeta les hauts cris et dit qu'*il resterait son ami à la vie à la mort*. Mais appelé devant le roi pour s'expliquer sur ces grands témoignages d'attachement, cet ami si dévoué, si chaud, ne fut plus qu'un véritable Pasquin, qui, plaisantant sur ce qu'il avait dit, désarma Sa Majesté. « Sire, répondit-il aux interpellations du monarque, c'est bien le moins que je puisse donner quelques mots de consolation à Fouquet en échange des beaux louis que j'en ai reçus. Si M. Colbert veut m'en compter autant, je suis prêt à l'assurer que je lui ferai semblable compliment s'il se trouve jamais en pareille situation. »

Le roi, qui sait très bien que Fouquet entretenait à la cour beaucoup de pensionnaires parmi les plus grands seigneurs, avait craint que le duc de Gesvres ne fût du nombre ; par cette raison il

ne l'avait point chargé de l'arrestation et s'était adressé à d'Artagnan, militaire parvenu qui ne jouissait pas d'assez de crédit pour avoir part aux largesses du surintendant. Le capitaine des gardes, au désespoir de la défiance dont il venait d'être l'objet, jura et pleura tout à la fois : on assure même qu'il s'arracha quelques cheveux. « Pourquoi me déshonorer ! s'écriait-il ; sans doute Fouquet est mon plus intime ami, mais j'aurais arrêté mon père pour être agréable au roi... Est-ce qu'il soupçonne ma fidélité ? Qu'il prenne ma tête, je vais la lui porter... » M. de Gesvres conserva sa charge, et cela le consola d'avoir gardé sa tête, dont le roi ne voulut point.

Il n'est bruit à la cour que du résultat des perquisitions faites dans les papiers trouvés à l'hôtel du surintendant à Paris. On y a trouvé des preuves attestant que Fouquet payait annuellement quatre millions aux courtisans qu'il appelait ses amis, et sur lesquels il avait la faiblesse de compter pour le soutenir dans un changement de fortune. On a vu, lors de son arrestation, la mesure de leur dévouement ; car il est bon de remarquer que moitié des seigneurs qui l'entouraient en ce moment n'étaient venus à Nantes qu'avec

l'argent qu'il leur avait donné, indépendamment du quartier échu de leur pension. Dans d'autres circonstances, ce système de corruption lui avait mieux réussi. Gourville a souvent raconté, sans beaucoup de mystère, de quelle façon et à quel taux le surintendant avait, suivant les occasions, acheté l'appui, les suffrages ou le silence des principaux chefs du parlement. Voilà pour les affaires ; passons maintenant au dépouillement des archives du plaisir.

(3) On a trouvé dans le cabinet de M. Fouquet un journal sur lequel étaient inscrites, avec le plus grand soin, par noms, prénoms, surnoms, toutes les filles ou femmes de condition qu'il avait débauchées. Ce registre mentionnait non seulement les dates des victoires remportées sur ces beautés, mais encore les sommes qu'il en avait coûté pour obtenir leurs faveurs. Près de ce monument de galanterie financière on découvrit une cassette remplie de lettres d'amour, de portraits, de cheveux d'*espèces* diverses, noirs, blonds, châains, bruns : le tout étiqueté avec un ordre scrupuleux, que l'ex-ministre n'a malheureusement montré que là.

Quand cette découverte fut divulguée, on s'aperçut qu'un grand nombre de dames et de demois-

selles fort bien nées manquaient dans les cercles de la cour et de la capitale : c'était évidemment celles dont la correspondance ou l'image venait d'être trouvée chez Fouquet avec des échantillons de leurs charmes. Une fille d'honneur de la reine mère était inscrite sur le journal en question si souvent et dans des termes si particuliers, que Sa Majesté se vit forcée de la chasser. Je dois dire, pour être exacte, que Mlle de La Vallière avait été couchée sur le livre du ministre déchu ; mais je me hâte d'ajouter que l'inscription était demeurée incomplète, ce qui prouve qu'on avait prétendu à ses bonnes grâces, mais que le marché ne fut point conclu.

Le pauvre surintendant entra hier à la Bastille, après être resté quelques jours au château d'Angers. D'Artagnan doit conserver la garde de son prisonnier, ce qui ne plait ni à cet officier des mousquetaires ni à M. Besmaux, gouverneur de la Bastille. Le premier, cavalier très galant, préférerait son service du Louvre, qui le met en rapport journalier avec des femmes charmantes, à la triste obligation de garder un ministre emprisonné ; le second, geôlier par goût et par caractère, est mécontent de voir soustraire ce captif à son autorité. Il est accordé cent francs par jour pour la

dépense de M. Fouquet. C'est peu, comparative-
ment au train de sa maison; mais avec cela le
nécessaire ne manque pas.

Le roi vient d'ordonner la formation d'une
Chambre de justice pour juger le surintendant;
les membres de cette chambre sont tirés d'un
grand nombre de tribunaux. Elle doit faire aussi
le procès aux partisans accusés d'avoir dilapidé
les finances de l'État; on les aurait laissés jouir
du fruit de leurs rapines s'ils n'avaient pas ajouté
les prodigalités aux exactions, et s'ils n'eussent
pas éclipsé par leur magnificence jusqu'aux princes
du sang, auxquels il faut au moins conserver la
suprématie du luxe et du bruit. La nouvelle cour
siégera, dit-on, à l'Arsenal.

Une nouvelle arrivée ce matin de Londres a fait
diversion aux entretiens sur la disgrâce de
M. Fouquet, et reporte vers un autre objet la
colère du roi. A la réception d'un ambassadeur
extraordinaire de la cour de Suède près de
Charles II, le baron de Watteville, ambassadeur
d'Espagne, a pris insolemment le pas sur M. le
comte d'Estrades, ministre de France, qui à la
suite du tumulte que cette action violente a pro-
duit, s'est vu insulté par la populace anglaise,
qu'avait peut-être payée le ministre espagnol.

Louis XIV, furieux de cet attentat à sa dignité, voulait au premier moment faire marcher des troupes vers les Pyrénées et porter la guerre en Espagne. On est parvenu, non sans peine, à lui faire changer d'avis ; mais Sa Majesté veut une réparation prompte, entière, éclatante. Tout porte à croire qu'il l'obtiendra.

La charge de surintendant des finances est supprimée. M. Colbert, qui, comme chacun s'y attendait, remplace M. Fouquet, a le titre de *Contrôleur général*, créé pour le nouveau ministre et sans doute par lui. Sa Majesté y a joint la charge de secrétaire d'État de la maison du roi, que M. Duplessis-Guénégaud a dû vendre par suite de la disgrâce du surintendant, qu'il a partagée.

NOTES

(1) Le récit de ce ballet est emprunté aux *Mémoires* de LOMÉNIE DE BRIENNE, « ... Elles étaient belles et dansaient très bien. Elles avaient le pied et l'oreille très justés. Elles étaient vêtues d'écarlate avec de grandes bandes de velours noir en zig-zag au bas de leur jupe et par devant elles portaient des corps fort étroits avec des manches amarantes galonnées d'or et de noir, aussi en zig-zag, ce qui était fort galant... »

(2) Il va de soi que l'*Oeil de bœuf* ne raconte pas exactement l'arrestation de Fouquet, arrêté par d'Artagnan, « au moment même où il touchait le marchepied de son carrosse ». L'arrestation est décidée ; on ne s'emparera de Fouquet que lorsqu'il sera sorti de l'enceinte du château, où s'était tenu le conseil, pour ne pas froisser le capitaine des gardes qui avait la police des demeures royales.

« Tandis que la chaise de Fouquet s'éloignait en-

tourée d'une telle cohue de solliciteurs qu'on l'eût dit au comble de la puissance, d'Artagnan demandait à Le Tellier s'il n'y avait rien de changé. — Non, répondit Le Tellier. La chaise à porteurs n'était déjà plus en vue. D'Artagnan éperdu courut sur la place qui était devant le château et demanda à Croze s'il n'avait pas vu le surintendant. « Il est sorti du conseil. » Craignant que le coup ne fût manqué, d'Artagnan envoya Maupertuis, son adjoint, annoncer sa déconvenue au roi. Lui-même courait à la recherche de la chaise à porteurs qu'il rejoignit, suivi d'une quinzaine de mousquetaires, place de la Cathédrale. Il s'approcha de la chaise, arrêta les porteurs, insistant pour faire au surintendant une communication immédiate. Alors Fouquet met pied à terre, ôtant à demi son chapeau. — Monsieur, dit d'Artagnan, je vous arrête par ordre du roi. — Fouquet se fait montrer l'ordre, le lut à plusieurs reprises disant seulement « qu'il croyait être dans l'esprit du roi mieux que personne du royaume ». Puis, il acheva de se découvrir et changeant plusieurs fois de visage et de couleur, très maître de lui, il dit à d'Artagnan : « Je vous en prie, que cela ne fasse pas d'éclat!.. » (SAVINE et BOURNAND : *Fouquet*, pp. 137-179. Édit. Michaud.)

D'Artagnan ! Athos ! Portos ! Aramis ! ces quatre mousquetaires en qui furent incarnées si merveilleusement, par le génial Dumas, les exceptionnelles qualités de la race française : bravoure, esprit, viva-

cité de tête, générosité du cœur ; et aussi M. de Tréville « le plus indulgent des capitaines de mousquetaires, qui souriait aux escapades les plus fortes de ces hardis gascons » témoignent que tout le sang généreux des hommes extraordinaires de ces époques n'avait pas tout entier coulé sous la hache du cardinal centralisateur. Ils existèrent autrement que dans la puissante imagination d'Alexandre Dumas ; car ils vécurent véritablement en chair et en os. Athos, c'est Armand de Silègue-d'Athos, tirant son nom d'un village près de Sauveterre de Béarn ; Porthos était de Pau et s'appelait Isaac de Portau ; Aramis, que l'Église attirait lorsqu'il avait des chagrins d'amour, fut Henri d'Aramitz, écuyer, abbé laïque d'Aramitz « en la vallée de Bare tous » sénéchaussée d'Oloron ; M. de Tréville s'identifie avec Jean Arnaud de Peyrer, seigneur de Trois-Villes — *Très-Villes* en béarnais — dans la vallée de la Soule ; enfin d'Artagnan est Charles de Batz-Castelmore qui prit son nom de d'Artagnan d'une terre que possédait sa mère Françoise de Montesquiou. Il naissait à Lupiac, dans le Gers, vers 1623 et mourait en 1673 au siège de Maestricht, frappé d'une balle dans la gorge : Voir JEAN DE JAURGAM : *Trois-Villes-D'Artagnan et les trois Mousquetaires*. Paris, Champion. — Dans les *Mémoires de d'Artagnan* et les *Mémoires du comte de Rochefort*, par Sandraz des Courtils, un tout petit brin d'histoire probable se mêle à beaucoup de roman, comme d'ailleurs dans les *Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas. Mais ici,

nous avons l'exacte impression de la vie de Cour sous Louis XIV, d'éclatantes scènes de couleur locale que Fénelon appelait « le costume », de vie, de résurrection, l'ambiance de l'époque, et, soufflant sur le tout, un héroïque vent d'épopée française.

(3) Il ne faut pas s'exagérer les « fameuses » trouvailles. « Ces cassettes de M. Fouquet contenaient plus de lettres de galanterie que de papiers d'importance ; et comme il s'y en rencontra de quelques femmes qu'on n'avait jamais soupçonnées d'avoir de commerce avec lui, ce fondement donna lieu de dire qu'il y en avait de toutes les plus honnêtes femmes de France. » MME DE LAFAYETTE : *Histoire de Mme Henriette d'Angleterre*, t. XXXII, p. 186 de la collection Michaud et Poujoulat. Colbert fut ministre des finances. Aussi bien l'accusait-on d'avoir tramé la perte de Fouquet. « La couleuvre lente, disait-on alors, allait bientôt s'élancer et saisir l'écureuil ébloui ». Fouquet avait pour armes le *fouquet* ou écureuil ; Colbert, la couleuvre : *coluber*. Voir les extraits du *Livre abominable*, cités par LAIR : dans sa *Louise de La Vallière* et aussi dans ce même ouvrage pp., 73 et 74, ses « attitudes » vis-à-vis de la favorite. Il y eut plutôt maladresse qu'autre chose, et il ne semble pas vrai que le surintendant lui eût fait offrir 20.000 pistoles et qu'alors elle eût eu l'occasion de répondre que 250.000 livres « ne lui feraient pas faire un faux pas ». Sur Fouquet condamné dans la forteresse de Pignerol, voir les ouvrages de

CHÉRUEL, de LAIR, de SAVINE, les lettres de MME DE SÉVIGNÉ sur son procès et aussi LAVISSE : *Histoire de France*, t. VII, pp. 144-147.

L'arrestation de Fouquet fut payée à d'Artagnan « mille louis d'or ».

D'une très curieuse et récente « étude » faite par M. de la Roncière, conservateur des imprimés à la Bibliothèque Nationale, il résulterait que la question de rivalités amoureuses n'aurait été, dans l'arrestation de Fouquet, qu'absolument secondaire. Fouquet n'aurait été arrêté que parce qu'il préparait un véritable coup d'État. S'il avait réussi, c'était tout un changement de ministres, de fonctionnaires, en un mot toute une révolution administrative, et par suite une orientation nouvelle de l'État.

XV

D'Artagnan s'équipe.

Il s'est passé à l'armée une chose qui divertit beaucoup la capitale, après avoir diverti la cour voyageuse. Tous nos jeunes seigneurs, à peu près, ont emmené en Flandre leur maîtresse; c'est une partie indispensable de leur équipage (1). On était donc étonné que d'Artagnan, capitaine de la deuxième compagnie des mousquetaires, ne se fût pas conformé à cette partie de l'étiquette et n'eût point de belle Parisienne au camp. Il est vrai que M. de Maulevrier, commandant de la première compagnie, mène à sa suite deux

(1) Sur cet usage, voir notamment d'assez nombreuses pages de *Saint-Simon*. Louis XIV, d'ailleurs, donnait l'exemple. Il y menait fastueusement ses maîtresses et, en même temps, sa femme légitime, la reine.

dames au moins ; mais, comme cette espèce de bagage ne se prête pas volontiers, personne ne s'est avisé d'admettre la compensation. D'Artagnan, à son départ de Paris, n'était pourtant point au dépourvu : on connaissait l'inclination très vive qu'avait pour lui une certaine veuve très riche, âgée de vingt-deux ans à peine, et dont l'amour mêlé de chasteté fit époque au commencement de cette année. Le capitaine, qui n'avait pu vaincre la cruauté de ce petit phénomène de vertu, lui conservait la foi la plus rare, la plus étrange dans un mousquetaire. Il passait de tristes instants, tandis qu'en attendant l'heure de se signaler, ses camarades coulaient d'heureux jours et surtout d'heureuses nuits. D'Artagnan avait encore un autre sujet d'affliction : son collègue Maulevrier, frère du contrôleur général, ne manquait jamais d'argent, et les mousquetaires qu'il commandait s'en ressentaient. Il leur avait donné à ses frais des justaucorps dorés d'un fort grand prix et des armes du plus beau poli. D'Artagnan, officier parvenu, pour qui les clefs du trésor royal ne tournent que rarement, n'avait pu faire une semblable dépense ; aussi sa compagnie paraissait-elle pauvre auprès de celle du riche Maulevrier. Il rêvait tristement à ce parallèle affligeant et aux

rigueurs de la charmante veuve qu'il adorait, lorsqu'à son inexprimable surprise il la vit entrer un matin dans sa chambre.

— Dieu! que vois-je! vous, madame! est-ce une illusion, un rêve enchanteur? s'écria-t-il.

— Non, monsieur, répondit la dame en l'embrassant sur le front, sans permettre que d'Artagnan plaçât différemment le baiser qu'il lui rendit.

— Ah! chère amie, reprit avec feu le capitaine en tombant aux genoux de la belle voyageuse... je suis le plus heureux des hommes... plus de tristesse, plus de chagrins pour moi... vous voilà... votre présence me dit...

— Pas précisément tout ce que vous pensez, reprit la veuve avec calme... Levez-vous, mon ami, ajouta-t-elle en ouvrant une croisée, et dites-moi où nous ferons placer tout ceci.

D'Artagnan jeta les yeux dans la cour, et vit trois grands chariots encore attelés et pesamment chargés.

— Qu'est-ce que cela, madame? demanda-t-il avec surprise.

— Ce qui vous manque, monsieur... un habillement et un équipement complet pour votre compagnie.

— Est-il possible !... et qui peut m'envoyer ces effets ?

— Une personne qui ne veut pas que l'opulence de M. de Maulevrier donne du dessous à un officier valant mieux que lui...

— Ah ! je devine, femme adorable... c'est vous dont la générosité... De combien d'amour, de bonheur, de délices je vais payer...

— Arrêtez, d'Artagnan, je fais ma fourniture sans avoir passé avec vous de marché préalable... Mais permettez-moi de faire mes conditions après la livraison : rien entre nous n'est changé ; je vous aime plus que je ne saurais le dire, je sais que vous me payez de retour... tous deux nous brûlons de nous prouver cet amour mutuel... mais il n'en sera rien... N'oubliez donc plus que vous êtes marié...

— Hélas ! à quel scrupule vous arrêtez-vous au temps où nous vivons ?...

— Je sais tout ce que vous pourriez me dire ; mais je ne veux pas être de mon siècle sur ce point.

— Songez donc qu'avant de vous connaître je ne vivais point avec Mme d'Artagnan...

— J'espère bien que vous la reprendrez un jour, parce que vous me connaissez.

— N'y comptez pas, madame... Une veuve cruelle à vingt-deux ans !... c'est bien assez extraordinaire... Il ne me manquerait plus, pour devenir le jouet de la cour, que de voir ma maîtresse me ramener ma femme...

— Capitaine, je déjeune avec vous, en présence d'une de mes parentes qui m'a suivie, et je repars immédiatement. Occupez-vous de faire déposer quelque part ma cargaison.

— Quoi ! pas seulement un jour ?

— Pas une heure...

— Parbleu ! voilà du nouveau ! l'une des plus jolies femmes de la cour qui entretient les mousquetaires de Sa Majesté !

— Ce n'est pas la première fois... Mais, au même prix, c'est rare, j'en conviens...

— Que vont-ils penser, ces braves gens, s'ils savent que leur capitaine même n'a pu reconnaître...

— Oh ! je suis tranquille, ils ne seront pas tentés de vous croire insolvable.

— Ce sera bien, en tout cas, la première fois qu'une compagnie des gardes sera équipée par la sagesse...

— Racontons-nous, mon ami ; j'ai demandé des chevaux pour midi, et tous ces habits doivent être essayés avant mon départ...

— Vous ne pousserez pas, je le suppose, la complaisance jusqu'à présider à l'essai...

— J'ai peut-être mérité l'épigramme; mais demain, à la revue du roi, les félicitations de Sa Majesté m'en vengeront.

La compagnie de mousquetaires fut rassemblée; elle essaya les habits, pendant que notre belle Parisienne déjeunait au quartier du capitaine. Elle repartit ensuite emportant quelques hauts-de-chausses trop larges ou trop étroits, dont elle se fit expliquer minutieusement les défauts.

Le jour suivant, à la parade, Louis XIV fut ébloui par la richesse de sa deuxième compagnie de mousquetaires, qui éclipsa la première... Le roi, surpris au dernier point que d'Artagnan, dont il connaissait la gêne, eût pu faire cette dépense, lui demanda s'il disposait de la baguette d'une fée. Cet officier répondit que sa bonne fortune lui avait procuré quelque chose d'équivalent; et sans nommer la veuve, il raconta ce qu'elle venait de faire... Sa Majesté n'en voulut d'abord rien croire; mais le capitaine jura que son rapport était de toute exactitude. Jamais peut-être le roi n'a tant ri... « Je donnerais mille louis pour connaître cette femme, » s'écria-t-il quand les éclats

bruyants de sa gaieté furent enfin calmés. « Ah ! sire, dit d'Artagnan, qui savait à l'occasion être courtisan comme un autre, Votre Majesté voudrait donc lui faire perdre le mérite du désintéressement ? »

Trois jours après le départ de la dame, son action était connue de toute l'armée, mais son nom demeura caché sous un voile mystérieux que je ne soulèverai point ; il n'y aurait aucun avantage à pratiquer la sagesse, si le ridicule la trainait, de même que le vice, à son tribunal... Les mousquetaires s'amusèrent comme des bienheureux de la générosité dont ils profitaient ; certaine partie de leur habillement fut nommée *le haut-de-chausse des amours*, et la cour les surnomma *les enfants de la veuve*.

NOTE

Où l'*Œil de bœuf* a-t-il puisé cette anecdote ? Peut-être dans les très apocryphes *Mémoires de d'Artagnan* que, vers 1709, rédigeait Courtils de Sandraz. — En tout cas elle est vraisemblable ; car en ce temps, il n'était pas mal porté que les hommes, même grands seigneurs, mais surtout militaires, se fissent, sinon entretenir, du moins faire d'utiles cadeaux par les dames. Voir dans *Les trois Mousquetaires*, d'Alexandre Dumas, le chapitre 'xxix : *La chasse à l'équipement*. A cette époque de sa vie, d'Artagnan (Charles de Batz-Castelmore) était loin d'être riche. Au service de Mazarin, certes, mais le cardinal payait chichement. Faisant « très mince figure », désireux de sortir « d'une aussi mauvaise passe », d'Artagnan serait volontiers retourné en Guyenne, « si seulement il avait trouvé qui lui prêtât dix pistoles ». Faute de crédit, il endura patiemment sa gêne, et ce fut heureux. En 1649, sans bourse délier, Mazarin s'acquittait en le faisant

nommer lieutenant aux gardes. Très vite, de lieutenant il devenait capitaine. Il ne fut relativement riche que par son mariage à 35 ans avec dame Charlotte-Anne de Chanbey, veuve de messire Jean-Éléonor de Damas ; mais cette union ne lui donna que l'aisance ; elle ne lui donna pas le bonheur.

XVI

La Mère, la Fille et l'Amant.

Personne n'est vertueux comme Mme de Cœuvres... quand on ne lui plaît point; elle repoussa avec horreur la déclaration de son oncle, l'évêque de Laon. L'évêque, qui se douta dès lors que la petite femme aimait ailleurs, résolut de s'en assurer, afin de se venger ensuite. M. de Laon rôda longtemps autour de l'hôtel pour fixer ses soupçons; il voyait bien venir, à toute heure, M. le duc de Sceaux; mais comme il passait pour donner des soins à Mme de Lionne, et qu'il la demandait toujours, le prélat observateur ne put le soupçonner d'être son rival. Cependant un affidé de Sa Grandeur la prévint un soir qu'il venait de voir un homme escalader les murs du jardin de l'hôtel de Lionne, et que, s'étant approché, il avait

reconnu M. de Sceaux. L'évêque, qui habitait la même maison, fut bientôt sur la trace de l'aventurier, qu'il entrevit en effet au moment où il suivait un corridor commun à l'appartement de Mme de Cœuvres et à celui de Mme de Lionne. Certain qu'il y avait rendez-vous donné à M. de Sceaux, soit par la mère, soit par la fille, M. de Laon entre dans le cabinet où M. de Lionne travaillait encore, et, sans lui rien expliquer, l'amène à tâtons sur le lieu de la scène. Le duc, qui sans doute attendait un signal ou l'assistance d'une femme de chambre confidente, était toujours dans le couloir, lorsqu'il se sentit saisir le bras. La main qui le saisissait ainsi était celle de Mme de Lionne; elle avait donné rendez-vous pour cette nuit même à M. le comte de Fiesque, et crut que c'était lui

— Est-ce toi? demanda-t-elle tout bas à l'homme qu'elle venait d'arrêter par la manche... Oh! que tu as tardé, mon cher comte; et voulant sans doute réparer le temps perdu, elle lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa. Mais s'étant aperçue que le corps qu'elle sentait avait beaucoup plus d'embonpoint que son amant, la dame abusée fit un grand cri, qui eût amené infailliblement M. de Lionne si déjà il n'eût pas été là.

— A quoi pensez-vous donc, madame, dit bien bas M. de Sceaux en calmant celle qui lui parlait, ne voyez-vous pas que vous allez nous perdre tous les deux... Si vous attirez votre mari, ne va-t-il pas croire que c'est vous qui m'avez fait venir !

— Quoi ! c'est vous, monsieur le duc, répondit Mme de Lionne reconnaissant la voix du galant, que venez-vous chercher ici ?

— A ne vous point mentir, madame, ce n'était pas vous, et vous ne songiez guère à m'y rencontrer. Si vous m'en croyez, vous me laisserez continuer mon aventure, et suivrez le cours de la vôtre.

— Non, non, monsieur le duc, cela ne peut s'arranger ainsi ; je sais que c'est à ma fille que s'adressent vos hommages ; mais il ne sera pas dit qu'elle passe la nuit en si bonne compagnie, tandis que j'enragerais toute seule dans mon lit. N'en déplaie à vous et à elle, je ne lâche pas ce que je tiens... je profite de l'occasion que le hasard m'envoie... » Et Mme de Lionne voulut emmener M. de Sceaux dans sa chambre.

« De grâce, marquise, reprit le duc en se faisant tirer fortement par le pan de l'habit ; j'ai promis à Mme de Cœuvres, je ne puis lui manquer de parole... Permettez du moins que j'aille me dé-

gager; je vous jure que je reviendrai ensuite vous trouver.

— A d'autres ! je connais la puissance humaine, c'est trop peu de chose pour être partagé.

— Eh bien ! écoutez, madame. Allez vous-même chercher votre fille, afin que je m'excuse auprès d'elle... Là, puis-je faire une proposition plus raisonnable ?

— Soit, j'y consens; mais à condition que vous allez entrer chez moi et vous mettre au lit. J'irai quérir ensuite Mme de Cœuvres; vous passerez la nuit entre elle et moi... Est-ce là de la raison ?

Le duc en étant convenu, et toutes choses ayant été réglées au gré de Mme de Lionne, elle passa chez sa fille, qu'elle ne tarda pas à amener. Quel fut l'étonnement de la jeune marquise, lorsqu'ouvrant les rideaux du lit, sa mère lui montra M. de Sceaux couché ! Elle devint furieuse et l'accabla de reproches sanglants.

« Épargnez-vous tout ce bruit, ma fille, répondit Mme de Lionne avant que le duc eût trouvé le temps de s'excuser, c'est moi qui ai tout fait. M. de Sceaux me plaît beaucoup mieux ici que dans votre chambre, et vous devez, au lieu de crier si fort, me remercier d'avoir consenti à par-

tager avec vous un bien que j'aurais pu garder pour moi seule.

— Ma mère, j'avoue qu'il y a quelque chose de généreux dans cette dernière partie de votre procédé; mais je ne dois pourtant vous remercier qu'à moitié de la part que vous me faites d'une bonne fortune qui m'appartenait en entier...

— Prétendez-vous, poursuit Mme de Lionne, qui déjà s'était dépouillée de sa robe, discourir ici toute la nuit ?

— Quoi ! vous voulez qu'ensemble...

— Allons, nous perdons un temps précieux... Au surplus, raisonnez à votre aise; moi je vais...

— Non, non, de grâce, attendez... je suis prête... »

Et, d'un doigt empressé, la jeune marquise, ayant détaché l'unique cordon qui retenait sa robe légère, s'élança dans les bras de M. de Sceaux en même temps que Mme de Lionne s'y précipitait de l'autre côté du lit. Il est cependant un genre de possession qui, entre trois personnes, ne peut être qu'alternatif... Fût-ce d'abord Mme de Cœuvres ou la marquise de Lionne, c'est ce que je n'ai pu savoir.

« Eh bien ! monsieur, douterez-vous encore ? dit l'évêque au ministre quand les trois acteurs de la

scène nocturne furent dans la chambre où je viens de les laisser.

— Malheureuse femme ! malheureuse fille ! dit M. de Lionne avec un profond soupir...

— Est-ce tout ? continua M. de Laon altéré de vengeance... Quoi ! morbleu, vous demeurez si tranquille avec l'assurance d'un tel affront... là, comme s'il vous était étranger... Laissez-vous donc impunie une chose qui vous déshonore ?

— J'en serais presque d'avis, répondit froidement le pauvre mari. Le plus grand déshonneur serait ici dans l'éclat... évitons-le.

— Sacrebleu ! je ne partage pas du tout votre sentiment, poursuivit le prélat, que la jalousie mettait hors de lui... A vous permis de prendre si résolument votre parti en pareille affaire, mais Mme de Cœuvres est ma nièce, et vous trouverez bon que je ne partage pas votre sang-froid... »

A ces mots l'évêque irrité s'avança vers l'appartement de Mme de Lionne ; le ministre le suivit par complaisance ; et comme il avait une double clef de la chambre de sa femme, lui et M. de Laon se trouvèrent bientôt près des trois amoureux, qui songeaient en ce moment à tout autre chose qu'à se défier d'une surprise. Il fallut bien à la fin s'apercevoir que des témoins étaient survenus ;

Mme de Lionne se jeta aux pieds du ministre, et lui prodigua les promesses, voire même les serments de n'y plus revenir. Pour Mme de Cœuvres, elle s'était attachée à son oncle ; elle le conjurait d'apaiser son père, de cacher la chose à son mari... Puis, s'étant approchée de l'oreille du prélat, elle ajouta :

« Je suis sans réserve à vous.

— Cette nuit même, répondit à voix basse M. de Laon, et je vais tout apaiser.

— Faites-moi renvoyer... Je vous attends dans ma chambre.

— Cela suffit ; ne vous inquiétez plus de rien... Tenez, décidément, marquis, vous aviez raison, continua l'évêque en s'adressant à son frère ; le meilleur parti que nous puissions prendre, c'est de nous taire sur tout ceci ; le public n'a pas besoin de connaître ces tristes détails... gardons-les pour nous, et ne faisons pas rire à nos dépens. »

M. de Lionne ne répondit pas ; il était plongé dans une profonde rêverie... Le cher homme savait depuis longtemps que sa femme le trompait ; mais un amant couché entre la mère et la fille !... cela passait tout ce qu'il pouvait concevoir de vicieux.

Pendant les supplications des dames prises en flagrant délit, le duc de Sceaux s'était habillé en toute hâte derrière les rideaux; il s'était ensuite glissé hors de l'appartement, et, quoique brave, avait disparu lestement de l'hôtel, d'où le marquis eût pu d'un mot l'empêcher de sortir vivant.

Mme de Cœuvres, laissant sa mère pleurer aux pieds de Lionne, regagna sa chambre; M. de Laon l'y suivit... Quelques minutes après, l'heureux prélat était en possession de l'autel où l'instant d'avant un autre sacrifiait... C'est une charmante famille que celle de notre ministre des affaires étrangères.

Les choses n'allèrent pas plus loin pour Mme de Cœuvres : le marquis ne fut informé que par la voix publique, qu'un mari patient est toujours en droit de récuser; celui-ci la récusait, quoique le duc de Sceaux eût, selon son habitude, confié cette aventure à toutes les trompettes de la renommée. Le déshonneur du pauvre Lionne et de son gendre n'est pas seulement la nouvelle des salons dorés; on la sait dans tous les carrefours; on se la raconte à la halle: Chapelle, qui m'a fait le récit complet de toutes les circonstances d'une si étrange anecdote, les entendit hier au cabaret.

M. de Lionne a renfermé sa femme dans un cou-

vent; le roi a donné l'ordre au duc de Sceaux d'habiter ses terres, de ne pas se montrer à la cour sans une permission expresse; et voilà un scandale bien conditionné dont on ne parlera plus dans huit jours.

NOTE

Voir dans *Histoire amoureuse des Gaules*, t. III, le récit les *Vieilles amoureuses*. C'est de ce récit, pp. 262-274 — avec le dialogue en plus — que l'*OEil de bœuf* a tiré la scène réaliste de l'amant couché entre la mère et la fille.

.
Un jour de Lionne, dit-on,
Trouva du Sault en caleçon
Qui portait son sac et ses quilles,
Sans appréhender le holà !

.
D'abord, il voulut faire gille, (*s'enfuir*)
Mais, l'arrêtant en courroux
Lui dit : pourquoi fuyez-vous ?
Si vous cherchez la fille
Profitions du rendez-vous ;
Mais accordons-nous.

Faisons cocu mon époux
Et puis je la laisse à vous.
Je suis mère facile
Profitons du rendez-vous.

« On trouva cette aventure si rare que ce fut l'entretien pendant quelques jours... » p. 74. *Les Vieilles amoureuses.*

Le Mariage du Marquis de Montespan
Tableau de Paris.

(1) On a célébré dernièrement en grande pompe le mariage de Mlle Athénaïs de Mortemart avec M. le marquis de Montespan. La nouvelle mariée a de la beauté, mais on lui trouve trop d'audace pour une femme de vingt-deux ans. Les malignes langues répandent, sans beaucoup de ménagement, le bruit que le marquis arrive un peu tard au refuge de la pudeur de cette belle, où M. de Frontenac l'avait devancé. Quoi qu'il en soit, Mme de Montespan est attachée à la cour de *Madame*, et se pique d'une pruderie qui pourrait bien être affectée. Elle disait hier devant moi en parlant du commerce de Mlle de La Vallière avec

le roi : *Si pareil malheur m'arrivait, je n'oserais plus me montrer dans le monde* (2).

C'est une bien petite comédie que l'*Impromptu de Versailles*, qu'on joue maintenant sur le théâtre du Palais-Royal, ou plutôt ce n'est qu'une satire spirituelle dirigée par Molière contre le poète Boursault, pour répondre à une pièce du même genre, le *Portrait du peintre*. Le public ne prend pas un grand intérêt à ces querelles d'amour-propre entre beaux-esprits; tout au plus goûte-t-il quelques jolis vers semés dans ces manifestes rimés, et c'est tout ce qu'on a bien voulu applaudir en écoutant l'ouvrage nouveau.

Cette fois, les ballets de Benserade auront l'avantage sur la nouveauté du Palais-Royal. L'auteur ne se borne pas à faire danser les jolies femmes de la cour, il compose encore des madrigaux *observateurs* sur celles qui ont dansé, et le sel érotique n'y est pas toujours admis avec mesure. Voici des vers adressés à Mlle de Sévigné, et qui n'ont pas plu à sa mère, quoiqu'elle aime assez la plaisanterie. Il faut, pour l'intelligence de ce quatrain, dire que la jeune personne avait figuré en *amazone* dans un ballet donné le mois dernier à Vincennes.

Belle et jeune guerrière, une preuve assez bonne
 Qu'on suit d'une amazone et la règle et les vœux,
 C'est qu'on n'a qu'un téton... je crois, Dieu me pardonne,
 Que vous en avez déjà deux.

Il ne faut pas s'effaroucher de ces rimes passablement libres; Benserade s'est beaucoup amendé depuis deux ans, je vais le prouver par deux exemples. En 1661, il chantait ainsi Mlle Mancini, qui avait représenté une muse dans le ballet des *Saisons* :

Cette petite muse en charmes, en attraits,
 N'a pas une inférieure;
 Aussi pas une, jamais,
 N'eut l'esprit et le sein formés de si bonne heure.

Un an plus tôt, notre poète lyrique célébrait le mariage du roi par cette singulière et assez claire allusion :

Dans l'un éclate une amoureuse ardeur,
 Dans l'autre brille une extrême pudeur.
 Telle parut dans sa grâce infinie,
 La patiente et belle Iphigénie
 Sous le couteau du sacrificateur,
 Qu'elle souffrit pourtant de moins bon cœur.

J'ajouterai que Benserade ne met point du tout de mystère à de semblables vers, et qu'il les adresse sans façon aux jeunes personnes pour les-

quelles il les a faits, dans la conviction où il est que rien ne nous plaît comme les écrits propres à exciter nos sens. Dirai-je qu'il a tort ? En vérité, je n'ose ; car les vers sont enfants de nos mœurs : les poètes, pour qui le succès est le premier bien, renonceraient bientôt à leur tâche, s'ils s'apercevaient qu'elle nous déplût... Me voilà forcée d'en conclure que Benserade a quelquefois raison.

M. Colbert a soumis au roi, à son retour de Lorraine, des projets d'embellissement pour la ville de Paris. Il y a beaucoup à faire ; rien de plus sombre, de plus sale, de plus malsain que cette capitale dans son état actuel, et nulle n'est aussi pauvre d'édifices. Vis-à-vis le château des Tuileries, l'œil est attristé par un vilain pont de bois. Les rues sont mal bâties, étroites, obscures, fangeuses, à peine éclairées au moyen de quelques lanternes allumées par les marchands ou les bourgeois, et qu'éteignent presque aussitôt les malfaiteurs ou les galants. On voit encore, au coin d'un grand nombre de rues, ces lourdes chaînes qui pendant la Ligue et la Fronde servirent aux barricades ; souvenirs déplorables d'une suite de malheurs, contre le retour desquels nous avons l'air de nous prémunir. La malpropreté de la ville est telle que, même l'été, les hommes ne peuvent sor-

tir autrement qu'en bottes, et que les femmes d'une certaine distinction ne sauraient faire à pied cent pas hors de leurs maisons. L'air qu'on respire à Paris est constamment chargé de miasmes insalubres ; chaque matin, les ustensiles de cuivre jaune sont couverts d'une couche épaisse de vert-de-gris. Mais c'est particulièrement à la sûreté des habitants qu'il faudrait enfin songer. Dès huit heures du soir les voleurs, circulant avec une entière impunité, enlèvent les manteaux, coupent les bourses, battent les passants, et les assassinent s'ils résistent. Ailleurs, des libertins, sortant du cabaret ou d'un lieu plus honteux insultent les femmes attardées après les avoir arrachées du bras des hommes qui les conduisent. Souvent, hélas ! le mari ne ressaisit son épouse que polluée par les caresses de ces nocturnes aventuriers, dont le faible guet ne peut entreprendre d'arrêter les obscènes attentats sans être battu. S'il n'est pas d'entreprise que ne favorise l'obscurité dont la capitale est enveloppée à l'heure où ses habitants sont encore retenus hors de leur domicile par les affaires ou le plaisir, c'est bien pis lorsque la nuit est plus avancée : alors les bandits escaladent les fenêtres, crochètent les portes des boutiques, en font sauter les volets, et pillent tout ce qui

tombe sous leurs mains. Les amoureux, autre espèce de filous non moins redoutables, franchissent également, ici les murs d'un monastère, plus loin un balcon auquel la main complaisante d'une beauté résignée au larcin attacha l'échelle de corde qui doit le favoriser. Près de là des spadassins attaquent un homme désarmé ou se défendant seul contre trois ou quatre assassins soudoyés. Enfin on entend, dans tous les coins de la ville, le sifflet des voleurs, le cliquetis des épées, les vociférations des gens ivres, les plaintes des malheureux qu'on assassine, les cris de ceux qui demandent du secours, mélange lugubre que perce de temps en temps la voix criarde de quelques marchands, témoins impassibles et peut-être complices des intrigues, des vols, sinon des assassinats.

Si je porte mon examen hors de Paris, je ne trouve aucune facilité pour les communications; quelques carrosses publics, qui vont aux principales villes du royaume (1), sont d'une insupportable lenteur : ils mettent, par exemple, trois jours pour aller à Rouen, dix pour se rendre à Lyon. Les hôtelleries n'offrent aucune ressource : on

(1) Les premières voitures publiques qu'on vit en France furent établies sous Charles IX.

risque de faire très mauvaise chère, si l'on n'apporte des vivres en y entrant : et lorsque les voyageurs doivent coucher en route, il faut qu'ils fassent porter leurs lits sur des chevaux de bât.

Il n'y a, même dans la capitale, de luxe et d'éclat que parmi la noblesse ; les bourgeois sont mal vêtus ; leur costume appartient au siècle passé. Chaque profession est encore distinguée par un habit particulier, et les marchands s'affublent toujours, dans leur comptoir, d'une espèce de jaquette ressemblant à un jupon court. M. Colbert sentira que de semblables distinctions ne peuvent être tolérées chez une nation qu'on doit montrer forte, qui a besoin de paraître unie pour réaliser cet aspect de grandeur que le souverain veut imprimer à son règne. La cour resplendit d'or et de pierres : le nombre des carrosses bourgeois, qui n'était, en 1658, que de trois cent vingt, s'élève aujourd'hui à plus de deux mille ; nous avons des académies, des spectacles, des carrousels, des poètes flatteurs bien payés. Mais ce faste de dehors et d'institutions n'est que l'ornement de l'édifice social ; l'aisance, la prospérité des classes qui travaillent et payent les impôts, voilà la base solide du monument. Or ici tout est à faire... Quand s'occupera-t-on de fonder la gloire de

Louis XIV sur ces améliorations, sans lesquelles l'éclat de son règne ne sera qu'un beau masque cachant la misère et le malheur (1).

(1) Ce tableau de Paris est absolument exact. — Disons que le mot *Académie* signifiait alors, non l'une des cinq classes de l'Institut, mais un manège pour les leçons d'équitation, un lieu quelconque de rendez-vous.

Voir pour ce tableau de Paris au dix-septième siècle : surtout pour l'hygiène et la malpropreté : FRANKLIN, *Les soins de toilette*, et, principalement, *L'hygiène, état de rues, égouts, voiries...* dans la *Vie privée d'autrefois*. Plon, 1887 et 1897.

NOTES

(1) La marquise Françoise-Athénaïs de Montespan était née en 1641 au château de Tonnay-Charente; père, Gabriel de Rochechouart, duc de Mortemart, seigneur de Vivonne; mère, Diane de Grandseigne. Elle fut, jusqu'à son mariage, appelée Mlle de Tonnay-Charente. « Sa mère, dit Mme de Caylus, voulut lui donner des principes de piété solide. » La piété de la fille fut, d'abord, violente, exaspérée. Nommée en 1676 fille d'honneur de la reine, elle lui donnait une opinion extraordinaire de cette vertu en communiant tous les jours. En 1679, alors qu'elle était depuis longtemps la maîtresse du roi, elle étonnait beaucoup le prince d'Harcourt en lui envoyant le 1^{er} janvier, pour ses étrennes, une haire, une discipline et des Heures enrichies de diamants. Le 28 janvier 1663 elle épousait un gentilhomme de sa province, L. H. de Pardailhan, marquis de Montespan. Il avait une année de moins qu'elle. Seigneur de moyenne importance, il était rigoureusement honnête et de cœur droit. En supposant que Mme de

Montespan l'eût aimé, cet amour ne fut qu'un « passage rapide ». Dame d'honneur de la reine, elle était vite fascinée par la magnificence qui entourait Louise de La Vallière, au plus fort de son amour et, malgré elle, malgré son allure frêle et douce, sa réserve, devenue la proie de si grandes jalousies, de tant de haines, de tant de colères. Mme de Montespan répandait son envie contre elle, en traits méchants, d'une insultante ironie. Son esprit était mordant, cruel, et SAINT-SIMON nous raconte que les officiers, à la parade, n'osaient défilier devant elle, tant ils redoutaient ses railleries. Disons, pour n'y plus revenir, qu'elle eut du roi sept enfants. Le Parlement fut obligé de les légitimer et de les déclarer « enfants de France ». L'aîné, le duc du Maine, recevait la principauté de Dombes et le comté d'Eu ; en 1675, âgé de cinq ans, il eut le régiment d'infanterie du maréchal de Turenne ; en 1682, Louis XIV lui donnait le gouvernement du Languedoc ; le 15 septembre 1688 la charge de général des galères et la lieutenance générale des mers du Levant. L'aînée des filles, Mlle de Nantes, épousa le duc de Bourbon ; l'autre, Mlle de Blois, fit un mariage encore plus brillant : elle épousait le duc de Chartres qui devenait Philippe d'Orléans, régent de France. De la marquise de Montespan, la princesse palatine a dit : « elle est plus ambitieuse que débauchée ». Le mot est vrai. Elle eut un orgueil sans mesure. La Vallière aimait le roi en maîtresse ; Montespan en dominatrice ; Maintenon en gouvernante.

(2) Le mot n'est pas exact « A l'heure de la messe, Marie-Thérèse (en ce moment très excitée contre de La Vallière) montait à la tribune de l'église, en faisait fermer la porte de peur que La Vallière ne la suivit. Louise était restée en bas dans la foule. Toutefois, quelque précaution que l'on prit, elle se présentait à la reine, qui montait en carrosse et ne lui dit rien. Mais la colère s'amassait sous ce silence, tellement qu'à la dînée, la souveraine laissait échapper cette dure parole : « Qu'on ne lui envoie pas à manger. » Villacerf, le maître d'hôtel, n'osa pas obéir. Chemin faisant on ne parla que de La Vallière. Mme de Montespan disait : « J'admire sa hardiesse de s'oser présenter devant la reine, sans savoir si elle le trouvera bon. Assurément le roi ne lui a point mandé de venir...

« Tout le monde raisonnait sur cette venue. Mme de Montespan ajouta : « Dieu me garde d'être maîtresse du roi ; mais si je l'étais, je serais bien honteuse devant la reine..... » (LAIR : pp. 197-199, *Louise de La Vallière.*)

XVIII

Encore un accouchement.

Les rois croient toujours que le secret de leurs aventures est religieusement gardé parce qu'ils le payent cher; mais on a tant de plaisir à s'amuser de leurs faiblesses, qu'il se trouve toujours des gens disposés à payer plus cher encore l'indiscrétion. Mme de Montespan n'accoucha qu'avant-hier, dans la nuit, du premier fruit de sa royale galanterie, et déjà cet événement environné d'un mystère qu'on avait jugé impénétrable m'a été raconté par dix personnes.

Clément, fameux accoucheur, fut amené par une dame de confiance de la marquise, qui l'avait été quérir avec un carrosse de place. Ce chirurgien arriva dans la chambre de la favorite ayant

un bandeau sur les yeux; mais on le lui ôta après avoir pris la précaution d'éteindre les bougies.

« Ah! ah! dit Clément, qui est jovial, il paraît que je dois aller prendre l'enfant au lieu où il est, à tâtons comme on l'y a mis!

— Rassurez-vous, lui dit une voix d'homme qui sortit de dessous le rideau du lit.

— Parbleu! je ne crains rien! ne suis-je pas habitué à ces petites expéditions mystérieuses dans un temps où mes jeunes clients entrent dans le monde comme ils peuvent!

— Monsieur, répondit la voix du rideau, vous êtes ici pour faire votre métier, et non pas des dissertations morales.

— J'entends bien... c'est hors de propos... mais je n'avais pas soupé quand on est venu me prendre, j'ai faim; faites-moi, je vous prie, donner à manger en attendant que l'enfant se décide à venir. »

Le roi (car c'était lui qui se trouvait là) sortit alors de sa cachette et alla prendre un pot de confiture et du pain, qu'il apporta à l'accoucheur.

« N'épargnez ni l'un ni l'autre, dit Sa Majesté, il y en a encore au logis.

— Je le crois, répondit Clément; mais la cave serait-elle moins bien garnie? Vous ne me donnez pas de vin et j'étouffe.

— Un peu de patience, je ne puis pas être à tout à la fois... Sa Majesté aurait pu ajouter qu'elle n'avait pas l'habitude du service.

— A la bonne heure ! reprit le chirurgien en recevant un verre que dans l'obscurité Louis XIV avait rempli jusqu'au bord.

— Est-ce tout ? demanda le roi.

— Pas encore... Un second verre pour boire avec vous à la santé de la commère...

— Mais, monsieur...

— Allons donc, l'affaire en ira mieux... »

Le roi versa de nouveau, approcha un verre, qu'il prit sur la cheminée, de celui de Clément, et mouilla ses lèvres de quelques gouttes de vin. En ce moment un cri aigu arraché à la marquise par le premier essor vers le monde de l'hôte impatientement attendu mit fin au repas de l'accoucheur et au service du roi.

Pendant que Clément se mettait à l'œuvre, Mme de Montespan prit les mains de Sa Majesté, qui tant que le travail dura demandait de minute en minute si cela ne se terminerait pas bientôt. Enfin après une heure environ de douleurs assez fortes un gros garçon (1) parut, à la plus vive sa-

(1) Louis-Auguste de Bourbon, depuis duc du Maine.

tisfaction de notre maître, et à la plus grande renommée de M. de Montespan. Le chirurgien ayant alors demandé une bougie pour mettre ordre à certaines choses, Louis XIV s'enveloppa de nouveau dans le rideau, et y demeura jusqu'au départ de Clément. Celui-ci, muni d'une bourse de cent louis, reprit gaiement son bandeau pour quitter l'hôtel; il fut reconduit chez lui par la personne qui l'avait amené. « N'oubliez pas en pareille circonstance, lui dit-il en la quittant, que je suis votre très humble serviteur. »

NOTE

Faut-il dire que ce récit fantaisiste, *l'Œil de bœuf* l'emprunte à *la France galante ou Histoire amoureuse de la Cour* ; pp. 359-466 du t. II. *Histoire amoureuse des Gaules*. Comparons le récit en dialogues, dans *l'Œil de bœuf*, avec le récit tout simple de *la France galante*. Ce nouveau rapprochement va faire encore toucher du doigt les procédés de « l'arrangeur. »

« Le terme venu, une femme de chambre de Mme de Montespan en qui le grand Alcandre et elle se confiaient particulièrement, montait en carrosse et allait dans la rue Saint-Antoine chez le nommé Clément, fameux accoucheur de femmes à qui il demanda s'il voulait venir avec elle pour en accoucher une qui était en travail. Elle lui dit en même temps que s'il voulait venir il fallait qu'on lui bandât les yeux parce qu'on ne désirait pas qu'il sût où il allait. Clément, à qui de pareilles choses arrivaient souvent, voyant que celle qui le venait quérir avait l'air honnête et que cette aventure ne

lui présageait rien que de bon, dit à cette femme qu'il était tout prêt à faire ce qu'elle voudrait ; et s'étant laissé bander les yeux il montait en carrosse avec elle, d'où étant descendu, après avoir fait plusieurs tour dans Paris, on le conduisit dans un appartement superbe, où on lui ôta son bandeau. Mais on ne lui donna pas le temps de considérer le lieu et, devant que de lui laisser voir clair, une fille qui était dans la chambre éteignait les bougies, après quoi le grand Alcandre (Louis XIV) qui s'était caché sous le rideau du lit lui dit de se rassurer et de ne rien craindre. Clément lui répondit qu'il ne craignait rien et s'étant approché, il tâta la malade et voyant que l'enfant n'était pas encore prêt à venir il demanda au grand Alcandre qui était auprès de lui, si le lieu où ils étaient était la maison de Dieu, où il n'était permis ni de boire, ni de manger ; que pour lui il avait grand faim et qu'on lui ferait plaisir de lui donner quelque chose. Le grand Alcandre, sans attendre qu'une des deux femmes qui étaient dans la chambre s'entremît de le servir, s'en fut en même temps lui-même à une armoire où il prit un pot de confiture qu'il lui apporta ; et lui, étant allé chercher du pain d'un autre côté il le lui donna de même ; lui disant de n'épargner ni l'un ni l'autre et qu'il y en avait encore au logis. Après que Clément eut mangé, il lui demanda à boire. Le grand Alcandre fut quérir lui-même une bouteille de vin dans l'armoire avec un verre et lui en versa deux ou trois coups, l'un

après l'autre. Comme Clément eut bu le premier coup il demanda au grand Alcandre s'il ne boirait pas bien aussi, et le grand Alcandre lui ayant répondu que non, il lui dit que la malade n'en n'accoucherait pas si bien, et que s'il avait envie qu'elle fût délivrée promptement il fallait qu'il bût à sa santé. Le grand Alcandre ne jugea pas à propos de répondre à ce discours. Ayant pris dans ce temps-là une douleur à Mme de Montespan, cela rompit la conversation. Elle tenait les mains du grand Alcandre..... Le travail fut assez rude quoi-qu'il ne fût pas bien long, et Mme de Montespan accoucha d'un garçon.

« Le grand Alcandre en témoigna beaucoup de joie..... versa lui-même à boire à Clément, après quoi se remit sous le rideau du lit parce qu'il fallait allumer la bougie, afin que Clément vît si tout allait bien, avant que de s'en aller. Clément ayant assuré que l'accouchée n'avait rien à craindre, celle qui l'était allé quérir lui donna une bourse où il y avait cent louis d'or. Elle lui rebanda les yeux après cela ; l'ayant fait remonter en carrosse, on le ramena chez lui avec les mêmes cérémonies. » (*La France galante*, 376-378.)

XIX

Bérénice — La Mort de Madame.

(1) La jeune et belle princesse qui fournit l'idée des tragédies de *Bérénice* ne pensait pas, en assistant à leur représentation, devenir elle-même le sujet d'une catastrophe tragique. Jamais événement aussi imprévu que la mort de *Madame* ne plongea la ville et la cour dans un deuil plus sincère, plus universel. Le 29 juin Son Altesse Royale n'éprouvait pas la moindre indisposition et le 30 au matin elle a cessé de vivre... Comment n'eût-on pas soupçonné l'attentat d'une main ennemie en voyant cette mort si prompte, et qu'ont d'ailleurs caractérisée tous les signes d'un empoisonnement ! *Madame* prenait une boisson amère, qui lui était ordonnée par précaution et non par

maladie; le vase contenant ce breuvage était renfermé dans une armoire dont on ne retirait jamais la clef. Au milieu de la journée du 29, un garçon de chambre vit le marquis d'Effiat, l'un des gentils-hommes de *Monsieur*, refermant cette armoire; mais, ne pouvant concevoir aucun soupçon, cet homme crut aisément que le marquis cherchait, comme il le lui disait, de l'eau pour apaiser sa soif. Le garçon de chambre se tut, et Son Altesse Royale but, comme de coutume, l'eau de chicorée qu'on lui avait préparée. A peine l'infortunée Henriette eut-elle avalé cette infusion, qu'elle se sentit un mal d'entrailles affreux, et s'écria dès ce moment qu'elle était empoisonnée. Bientôt son visage devint pâle et plombé. Ses yeux, ordinairement si vifs, si brillants, s'éteignirent; ils devinrent ternes et fixes. Les membres de la princesse se contournèrent; d'horribles convulsions défigurèrent ses traits si délicats, crispèrent ce corps tout à l'heure si gracieux... Le duc d'Orléans, qui, retiré à Villers-Cotterets, pleurait à chaudes larmes l'absence de son favori, fut mandé en toute hâte à Saint-Cloud; *Madame* était à la dernière extrémité quand il arriva... Il ne recueillit plus auprès de son lit que quelques paroles sans suite, parmi lesquelles le mot de poison,

joint au nom du chevalier de Lorraine et à celui du prince lui-même, affligea l'oreille de cet époux sans doute innocent... Ainsi mourut à vingt-six ans Henriette d'Angleterre, l'une des femmes les plus jolies, les plus spirituelles, les plus aimables de notre temps... On croit voir tomber dans la prairie une fleur brillante d'éclat et de fraîcheur que vient d'atteindre la faux acérée... Il n'y a qu'un instant elle se balançait mollement sur sa tige souple et pleine de vie; maintenant la voilà couchée sur l'herbe; elle ne se relèvera plus... Telle fut *Madame*; le 29 juin on admirait en elle un chef-d'œuvre de création... le 30 il ne restait de tant de perfections qu'une masse hideuse, infecte, que la tombe et les vers réclamaient.

(2) Le roi apprit en frémissant la mort de sa belle-sœur; un soupçon terrible agita sa pensée. Il se fit amener au milieu de la nuit le nommé Morel, contrôleur de la bouche de *Madame*, sur lequel planaient quelques soupçons; cet officier fut introduit mystérieusement dans le cabinet de Sa Majesté, qui l'interrogea en présence d'un lieutenant des gardes et du seul Bontems.

« Regardez-moi, dit gravement Sa Majesté à Morel, et comptez sur la vie si vous êtes sincère.

— Sire, je dirai la plus exacte vérité.

— Rappelez-vous cette promesse ; si vous y manquez, votre supplice est prêt... Il dépend de vous de sortir du château vivant ou mort.

— Sire, reprit avec calme le contrôleur, après votre parole sacrée, je serais un imbécile si j'osais mentir.

— Bon... Répondez maintenant : *Madame* meurt-elle empoisonnée ?

— Oui, sire.

— Qui l'a empoisonnée ?

— Le marquis d'Effiat et moi.

Le roi frémit.

— Qui vous a donné cette horrible mission, et de qui teniez-vous le poison ?

— Le chevalier de Lorraine est la cause et le premier instrument de cet attentat ; c'est lui qui nous a envoyé de Rome la drogue vénéneuse que j'ai préparée, et que d'Effiat a jetée dans le breuvage de Son Altesse Royale.

— Mon frère, continua Louis XIV d'une voix presque éteinte, mon frère a-t-il eu connaissance du complot ?

— Non, sire.

— L'affirmeriez-vous par serment ? poursuivit le roi d'un accent plus libre...

— Sire, j'en jure devant Dieu que j'ai offensé... *Monsieur* ne connut point le secret... Nous ne pouvions compter sur lui... il nous aurait perdus (1).

— Ah ! je respire... voilà tout ce qu'il m'importait de savoir... Allez, malheureux, je vous laisse la vie, mais sortez de mon royaume. »

Le marquis d'Effiat et M. de Beuvron, son ami, que l'on soupçonne d'avoir connu l'attentat, sont en fuite ; rien n'annonce qu'on songe à les poursuivre, et la mort de *Madame* arrivée il y a moins d'un mois paraît être, pour *Monsieur*, pour le roi lui-même, un événement déjà ancien... Voilà les cours.

(1) Nous reproduisons, en notes, le texte, ici démarqué, de Saint-Simon. Mais où l'*Oeil de Bœuf* prend-il Morel, alors que Saint-Simon dit explicitement « Purnon, premier maître d'hôtel de Madame ».

NOTES

(1) *Bérénice* ne serait-elle pas plutôt Marie de Mancini, cette nièce de Mazarin qui faillit devenir reine de France, que Henriette d'Angleterre, femme de Monsieur et belle-sœur de Louis XIV? Voir A. MEYRAC : *Louis XIV et ses maîtresses d'après Saint-Simon*. — A. Michel, éd., et A. BARINE : *Princesses et grandes dames*, Paris, Hachette. — « Henriette d'Angleterre voulut que Racine et Corneille fissent chacun une tragédie des *Adieux de Titus et de Bérénice*. Elle crut qu'une victoire obtenue sur l'amour le plus vrai, le plus tendre ennoblissait le sujet, et en cela elle ne se trompait pas ; mais elle avait encore un intérêt secret à voir cette victoire remportée sur le théâtre : elle se ressouvenait des sentiments qu'elle avait eus longtemps pour Louis XIV et du goût vif de ce prince pour elle. Le danger de cette passion, la crainte de mettre le trouble dans la famille royale, les noms de beau-frère et de belle-sœur, mirent un frein à leurs désirs, mais resta constamment une inclination se-

crète, toujours chère à l'un et à l'autre. Ce sont ces sentiments qu'elle voulait voir développer sur la scène, autant pour sa consolation que pour son amusement. Elle chargea le marquis de Dangeau, confident de ses amours avec le roi, d'engager secrètement Corneille et Racine à travailler l'un et l'autre sur ce même sujet, qui paraissait si peu fait pour la scène. Les deux pièces furent composées dans l'année 1670, sans qu'aucun des deux sût qu'il avait un rival » VOLTAIRE (*Commentaire sur Bérénice*). Et, ajouterons-nous, sans que l'infortunée princesse pût assister à cette fort intéressante lutte littéraire qu'elle s'était promise de juger; car le 30 juin 1670, elle fut frappée d'une mort inattendue, mort — nous l'avons dit — demeurée, même de nos jours, un douloureux problème pour l'histoire et pour la science.

Dans son *Siècle de Louis XIV*, Voltaire, moins explicite sur les amours du roi et de sa belle-sœur, écrit : « Lorsque Madame fit travailler Racine et Corneille à la tragédie de *Bérénice*, elle avait en vue non seulement la rupture du monarque avec la comtesse de Colonne (Marie Mancini qui fut princesse Colonna), mais le frein qu'elle-même avait mis à son propre penchant de peur qu'il ne devint dangereux... » — Voir aussi dans la *Collection des grands écrivains de la France*, Paris, Hachette, *Corneille*, t. VII, Marty-Lavaux, p. 185, préface à la tragédie de *Tite et Bérénice*, et dans cette même collection, le *Racine* de Paul Mesnard qui dit, page 352, tome II, préface à la tragédie de *Bérénice* : « ... Il faut penser qu'Hen-

riette d'Angleterre se contenta d'allusions fort éloignées, dans lesquelles ce qui pouvait toucher le plus un cœur trop mal guéri de sa passion aurait été apparemment le portrait du grand roi indiqué d'une manière très claire aux poètes par le sujet lui-même. La ressemblance est beaucoup plus frappante avec le triomphe que Louis XIV avait remporté sur un plus naturel entraînement de jeunesse en se séparant de Marie Mancini. Deux vers de la tragédie de Racine qui reproduisent les paroles mêmes de la nièce de Mazarin, achèvent cette ressemblance dont on croit saisir encore quelques autres traits, par exemple dans le passage où Titus parlant de la gloire, dit :

*... Cette ardeur que j'ai pour ses appas
Bérénice, en mon sein, l'a jadis allumée...
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.*

« La glorieuse influence attribuée ici à Bérénice remet en mémoire ce que l'histoire raconte des conseils donnés par Marie au jeune Louis XIV. C'est de ce côté seulement que sont les allusions marquées... »

(2) Le chevalier de Lorraine, « fait comme on peint les anges, rapporte Cosnac, se donnait à Monsieur (un don qui justifiait ce titre de *Roi de Sodome* qu'avait le frère de Louis XIV), et bientôt devenait le favori du maître, disposant des grâces et plus absolu chez Monsieur qu'il n'est permis de l'être quand on ne veut point passer pour le maître ou la maîtresse de la maison ». A cause du trouble qu'il mettait dans la famille, il fut exilé, à la requête d'Hen-

riette d'Angleterre, première femme de Monsieur, qui « réclama son chevalier à cor et à cri ». Cette même année, elle revenait d'une mission diplomatique à Londres. Elle avait été chargée par Monsieur d'obtenir de Charles II, son frère, 1° une confiance sur toutes les affaires entre Charles et lui : *accordée* ; 2° une pension pour son fils : *promise à peu près* ; 3° le retour du chevalier de Lorraine à solliciter de Louis XIV : *demande rejetée* ; mais offre d'un asile en Angleterre pour le chevalier. La mission n'avait pas été infructueuse. « Cependant, Monsieur ne veut rien entendre tant qu'on ne lui rendra pas le chevalier, et alors, Madame, de déclarer : « On ne me fera jamais rien faire à coups de bâton ! »

Madame était souffrante, en ce temps. Le matin, à son réveil, pour calmer sa douleur, elle demande un verre d'eau de chicorée. Mme de Gourdon le lui apporte. Cette eau, Mme de Gamaches l'avait préparée. Elle boit. La voilà tout aussitôt prise de douleurs épouvantables. Puis : « Madame se meurt ! Madame est morte !... » Voir dans *Saint-Simon*, t. II, p. 224, le récit de cette mort. — Voir également un autre récit fort dramatique de cette mort — tous deux trop longs pour être reproduits — dans Mme de LAFAYETTE : *Histoire de Mme Henriette d'Angleterre*, t. XXXII, pp. 201-210, collection MICHAUD et POUJOLAT.

On va voir que *l'Œil de bœuf* s'inspire du récit de Saint-Simon : *Additions au Journal de Dangeau*.

« D'Effiat était petit-fils du maréchal d'Effiat, fils

du frère aîné de Cinq-Mars, grand écuyer de France exécuté à Lyon, avec M. de Thou, fils du célèbre historien et petit-fils du premier président du parlement de Paris. D'Effiat était chevalier de l'ordre et premier écuyer de M. le duc d'Orléans après l'avoir été de Monsieur. C'était un homme de beaucoup d'esprit, grand chasseur et fort sobre, mais sans âme et parfaitement scélérat. Il était intimement uni, de tous temps, avec M. le chevalier de Lorraine qui gouvernait Monsieur, à qui son aimable figure avait donné sur lui un tel empire, qu'il le gouverna le reste de sa vie. Madame, première femme de Monsieur, le fit chasser ; il s'en alla à Rome où, désespérant de sa fortune, tant que Madame vivrait, il envoya un poison à d'Effiat, que celui-ci jetait adroitement dans un pot d'eau que les garçons de la chambre de Madame tenaient dans une de ses antichambres à Saint-Cloud, dans une armoire, pour l'avoir sous la main pour Madame. Un d'eux y surprit d'Effiat que le hasard avait fait seul trouver dans cette antichambre après le dîner et lui demanda avec émotion ce qu'il faisait dans cette armoire. D'Effiat, sans s'étonner, lui fit excuse et dit que, mourant de soif, il avait cherché là un verre d'eau à boire et fit semblant d'essuyer un verre de quelques-uns qui étaient là, puis entra dans l'appartement. Deux heures après, l'affaire de Madame fut faite. Le roi, outré de la plus sensible douleur, et dans la dernière inquiétude sur Monsieur, envoya chercher secrètement, la nuit qui suivit la mort de Madame, Purnon, premier maître

d'hôtel de Madame, qu'il jugea bien avoir été du complot, et se le fit amener par le derrière de son appartement. Dès qu'il le vit : « Regardez-moi bien, » lui dit-il, et soyez sûr de la vie et que vous ne serez « jamais recherché, si vous me dites tout ; mais, si « vous me mentez, comptez aussi que vous êtes mort « sans ressource. Madame est morte empoisonnée, je « le sais, mais je veux savoir tout le reste. » Il n'y avait de présents que deux valets affidés et principaux et un officier des gardes du corps, qui ne l'était pas moins. Il ne se déconcerta point ; il conta au roi le fait du chevalier de Lorraine, celui d'Effiat, comment le comte de Beuvron leur ami et capitaine des gardes de Monsieur, oncle paternel du duc d'Harcourt, était du complot, et par qui le poison apporté :

— Et mon frère, lui demanda le roi, le savait-il ?

— Monsieur, répondit l'homme, nous le connaissons trop, et nous nous sommes bien gardés de lui livrer le secret.

« Alors le roi, soulagé au dernier point, renvoya cet homme libre, qui n'a pas reçu depuis le moindre mauvais traitement. Celui qui a écrit ces notes (*Saint-Simon lui-même*) a su cette anecdote de M. Joly de Fleury, procureur général du Parlement, qui l'a sue, lui, de la bouche d'un des trois témoins. Le bruit qui se fit en France, et en Angleterre, de ce genre de mort, qui ne put être ignorée de personne, et l'amère douleur du roi pensèrent perdre les empoisonneurs ; mais la peur que quelqu'un osât y impliquer Monsieur fit tant d'impression sur le roi, quoique assuré

par ce qu'on vient de reporter, et les apparences étaient si fortes contre ce prince, qui, en effet, en a toujours été cru l'auteur, que le roi aima mieux laisser tomber toute recherche et toute punition. Le merveilleux est que, sachant ce qu'il savait, et ce dont personne au monde ne doutait, sur le chevalier de Lorraine, il l'ait rendu à Monsieur et que, pour tenir ce prince soumis à toutes ses volontés, ce même chevalier de Lorraine ait joui, toute sa vie, d'une espèce de faveur marquée, d'une considération du roi très distinguée et que, par raison proportionnée, d'Effiat ait toujours été bien avec lui, qui, sur la fin de son règne, s'y mit extrêmement bien en se rendant et livrant à M. du Maine... » (ADDITION au *Journal de Dangeau*...)

— « ... Mon ami, lui dit-il (*Louis XIV parle à Purnon*), en le regardant des pieds jusqu'à la tête, écoutez-moi bien. Si vous m'avouez tout, et que vous me répondiez vérité sur ce que je veux savoir de vous, quoi que vous ayez fait, je vous pardonne, et il n'en sera jamais mention ; mais prenez garde à ne me point déguiser la moindre chose, car si vous le faites, vous êtes mort avant de sortir d'ici. Madamen'a-t-elle pas été empoisonnée ? — Oui, sire, répondit-il. — Et qui l'a empoisonnée, dit le roi, comment l'a-t-on fait ? — Il répondit que c'était le chevalier de Lorraine qui avait envoyé le poison à Beuvron et à d'Effiat. Alors le roi, redoublant d'assurance de grâce et de menace de mort : — Et mon frère, le savait-il ? — Non, sire, aucun de nous trois n'était assez sot



Cabinet des Estampes

MONSIEUR, DUC D'ORLÉANS
 (FRÈRE DE LOUIS XIV)

pour le lui dire ; il n'a point de secret ; il nous aurait perdus. — A cette réponse, le roi fit un grand ha ! comme un homme oppressé et qui tout d'un coup respire : « Voilà, dit-il, tout ce que je voulais savoir... » (SAINT-SIMON, VIII, 377 de l'édition Boislisle.)

Saint-Simon, qui n'était pas encore au monde lorsque mourut Madame, raconte d'après la tradition, d'après ce que lui disait Joly de Fleury : à cette époque et longtemps après encore, on croyait à l'empoisonnement ; et même de nos jours y croient aussi quelques historiens. Il serait cependant aujourd'hui prouvé que Madame mourut, tout naturellement, « de douleurs gastriques causées par une ulcération de l'estomac, d'une déchirure de cette ulcération, occasionnant une péritonite suraiguë ».

— Sur la mort de Mme Henriette d'Angleterre, voir, dans le *Saint-Simon* de l'édition Boislisle, VIII, — outre les annotations au texte courant : *Mort de Madame, première femme de Monsieur ; addition de Saint-Simon au Journal de Dangeau*, p. 402 ; — une fort érudite et complète dissertation de M. de Bois-LILE : *Mort de Madame*, dont voici la conclusion : « Ce qui est bien certain et bien établi, mais absolument inconciliable avec des soupçons aussi forts de culpabilité, c'est que, jusqu'à la fin de leur vie, le chevalier de Lorraine, d'Effiat, Beuvron, surtout les deux premiers eurent toute la confiance d'un prince qui n'oubliait ni le bien ni le mal, qu'à chaque instant il usait de leur influence sur Monsieur, et qu'il les en récompensait hautement, publiquement. Il

paraît impossible d'admettre que le passé des uns et des autres fût chargé d'un crime énorme que Louis XIV n'aurait jamais pu leur pardonner; ce n'est pas le moindre des arguments qui infirment presque sur tous les points le récit de Saint-Simon et, par conséquent, ceux des historiens trop empressés à le suivre. » (Pp. 598-600. *Les Libelles contre Madame Henriette*. — Voir aussi dans FUNCK-BRENTANO, *le Drame des poisons*, pp. 248-283; Paris, Hachette, *la Mort de Madame*.)

XX

Tous les vingt.

Après une querelle assez vive survenue il y a cinq ou six ans chez le couple Brienne, il y eut un accommodement ; et l'on sait quels points heureux de contact le ciel mit entre nous et les hommes pour sceller une réconciliation. Emportée par le désir de prouver toute la sincérité de son retour, la comtesse se livra dans cette circonstance à des formules de tendresse recherchées et inconnues du comte.

— Oh ! oh ! ma mie, qui vous a rendue si savante ? lui dit-il avec surprise.

— Personne assurément... c'est un instinct de tendresse qui...

— A d'autres, madame ; ces subtilités-là nes'ap-

prennent pas d'elles-mêmes, et vous nieriez en vain que vous avez un professeur... Je m'en doutais, et je veux le connaître... Nommez-le, ou craignez ma colère...

— Eh bien ! monsieur, oui, je le nommerai, vous ne pourrez accuser que vos dédains, vos infidélités...

— Et cet amant, c'est...

— M. de la Garde.

— Le malheureux ! lui que je croyais mon ami !...

De ce pas je cours...

— Arrêtez ! ce n'est pas lui, mais M. de Lussan.

— Si vous ne mentez pas encore, ce gentil-homme aura avant une heure la lame de mon épée dans le cœur.

— Y pensez-vous, monsieur, une famille dont le crédit peut vous perdre !... d'ailleurs, j'avouerai que M. de Luxembourg...

— Je n'y tiens plus... et ce bossu me le payera cher.

— Gardez-vous bien de vous faire une méchante affaire avec un homme si puissant, et sachez enfin que le duc de Candale...

— Morbleu, madame, cesserez-vous d'éprouver ma patience, et saurai-je enfin lequel de ces messieurs a tant fait pour votre éducation ?... voyons,

qui dois-je en remercier ? est-ce M. de la Garde, ou M. de Lussan, ou Luxembourg, ou le duc ?

— Eh bien, monsieur, ce sont tous les quatre. »

Ce ne fut pas de la colère que ce dernier mot produisit, mais une véritable stupéfaction. « A merveille, madame, reprit Brienne après un assez long silence, j'ai ce que je mérite, ce que je me suis attiré par la sotte persistance de mes interrogations... Bien m'en a pris de m'arrêter ; un peu plus tard vous m'auriez sans doute répondu : Ce sont tous les vingt (1). »

(1) Nous avons assez parlé précédemment du couple Brienne, pour qu'il soit inutile d'y revenir en « notes ».

XXI

Parce qu'elle était à demi-nue.

On se racontait hier, dans la galerie de Saint-Germain, mais à l'oreille, une aventure qui prouve que les vieilles amours ont pourtant leurs droits. Louis XIV, revenant de la chasse, passait devant la porte de sa maîtresse en titre ; il entra. La marquise, occupée alors de sa toilette, était à demi-nue ; aucune parure ne lui va mieux. L'occasion s'offrait de bonne grâce, le roi la saisit sans s'inquiéter s'il avait fermé la porte en entrant ; et, dans un tel moment, madame de Montespan n'avait pas une seule idée pour les précautions. Quelques minutes plus tard, la présence d'esprit étant revenue, Athénaïs vit qu'un garde du corps, en faction dans la pièce voisine, avait été témoin de tout

ce qui venait de se passer. Elle en prévint Sa Majesté, qui marcha droit au militaire.

« Monsieur, étiez-vous tout à l'heure à cette porte ? lui demanda-t-il.

— Sire, je ne l'ai pas quittée.

— Pourquoi ne vous en êtes-vous pas éloigné, voyant qu'elle était restée ouverte ?

— Ma discrétion eût été mal calculée ; Votre Majesté pouvait être surprise, et, au lieu d'un témoin, en avoir dix.

— C'est vrai... Au moins deviez-vous fermer doucement la porte.

— J'avoue, sire, que je n'en ai pas eu le courage.

— La belle vue que vous avez eue là !

— Je l'ai trouvée telle, moi qui n'en ai pas l'habitude.

— Êtes-vous discret, monsieur ?

— Mon mousqueton seul et moi savons ce qui s'est passé dans cette chambre ; je jure sur l'honneur que ce secret n'ira jamais plus loin de ma part.

— Je vous en veux un peu d'avoir regardé.

— Votre Majesté ne me croirait pas si je lui disais que j'ai fermé les yeux...

— Vous êtes gouverneur de Cognac.

— Ah ! sire, je n'ai pas gagné cette faveur.

— Je vous en fais l'avance ; vous la mériterez dans la première campagne. Mais n'oubliez pas que je compte sur votre discrétion. »

Louis XIV avait acheté le secret au prix du gouvernement d'une ville ; et, le lendemain, madame de Montespan raconta l'aventure à tous ses amis.

Douceur évangélique.

L'archevêque de Reims, frère du marquis de Louvois, revenait de Saint-Germain emporté dans son brillant équipage que traînaient quatre chevaux fringants. Sa Grandeur traversait au galop le village de Nanterre, lorsqu'un homme à cheval eut la malheureuse idée de croiser la route devant le carrosse du prélat. Le pauvre diable avait mal calculé son temps : l'attelage l'atteint, le renverse : la voiture passe par-dessus l'homme et le cheval. Tous deux, sans aucun mal, se remettent debout presque aussi vite qu'ils sont tombés : l'un remonte sur l'autre, pique des deux, et les voilà qui trottent comme si de rien n'était. Mais le carrosse avait versé. M. de Reims se relève en fureur quoi-

que sain et sauf... « Arrête, arrête ! coquin ! s'écrit-il, qu'on lui donne cent coups de bâton... Un drôle qui vient méchamment se jeter sous mes roues... Si je le tenais je lui romprais bras et jambes, je lui couperais les oreilles... » O morale évangélique !... voilà pourtant l'un de tes humbles prédicateurs !

XXIII

Le costume de Louis XIV.

Louis XIV tient la main à ce que les ministres et secrétaires d'État ne paraissent au conseil qu'habillés avec recherche, il a reproché un jour sévèrement à M. Colbert d'avoir trop négligé son costume. « Sire, lui a répondu le contrôleur général, je prie Votre Majesté de m'excuser, j'ai passé la nuit à préparer un rapport pressé. — Monsieur, a répliqué le roi, rien n'a plus d'importance que la dignité du trône... » A ce compte, ce sont des hommes bien importants que les valets de chambre de nos courtisans. Ce n'est pas que Louis XIV soit ordinairement fastueux dans sa mise ; il y règne au contraire une sorte de simplicité : ses habits sont d'une couleur foncée, avec une étroite brode-

rie, qui ne couvre jamais les coutures de la taille, quoique cet usage soit presque général parmi les grands seigneurs. Sa Majesté porte même assez souvent un habit de velours entièrement uni, que relèvent des boutons d'or. Sa veste est de drap ou de satin, et richement brodée ; l'étoffe en est rouge, bleue ou verte. Le chapeau du roi est bordé de point d'Espagne et garni d'un plumet blanc. Jamais on ne lui voit de bagues ; mais ses boucles de souliers et de jarretières, ainsi que celle de son chapeau, sont couvertes des plus beaux diamants. Louis XIV porte le cordon bleu sous l'habit ; ce n'est que dans les grandes cérémonies qu'il le met en dessus, et alors ce ruban est orné de pierres.

NOTE

A comparer avec ce passage de Saint-Simon, « arrangé » par l'*Œil de bœuf*.

« Le roi, écrit Saint-Simon, était toujours vêtu de couleur plus ou moins brune, avec une légère broderie, jamais sur les tailles, quelquefois rien qu'un bouton d'or, quelquefois du velours noir. Toujours une veste de drap ou de satin rouge, ou bleue, ou verte, fort brodée. Jamais de bague et jamais de pierreries qu'à ses boucles de souliers, de jarretières et de chapeau toujours bordé de point d'Espagne avec un plumet blanc. Toujours le cordon bleu (le cordon de l'ordre du Saint-Esprit) dessous, excepté des noces ou autres fêtes pareilles qu'il le portait par-dessus, fort lourd avec 8 ou 10 millions de pierreries. » Le roi avait en outre un prodigieux assortiment de perruques; il en avait de prêtes à chaque moment de la journée; elles étaient l'œuvre d'un fameux perruquier, Binet, d'où le nom de binette

donné aux produits de son art, terme qui s'est étendu ensuite plaisamment au visage tout entier.

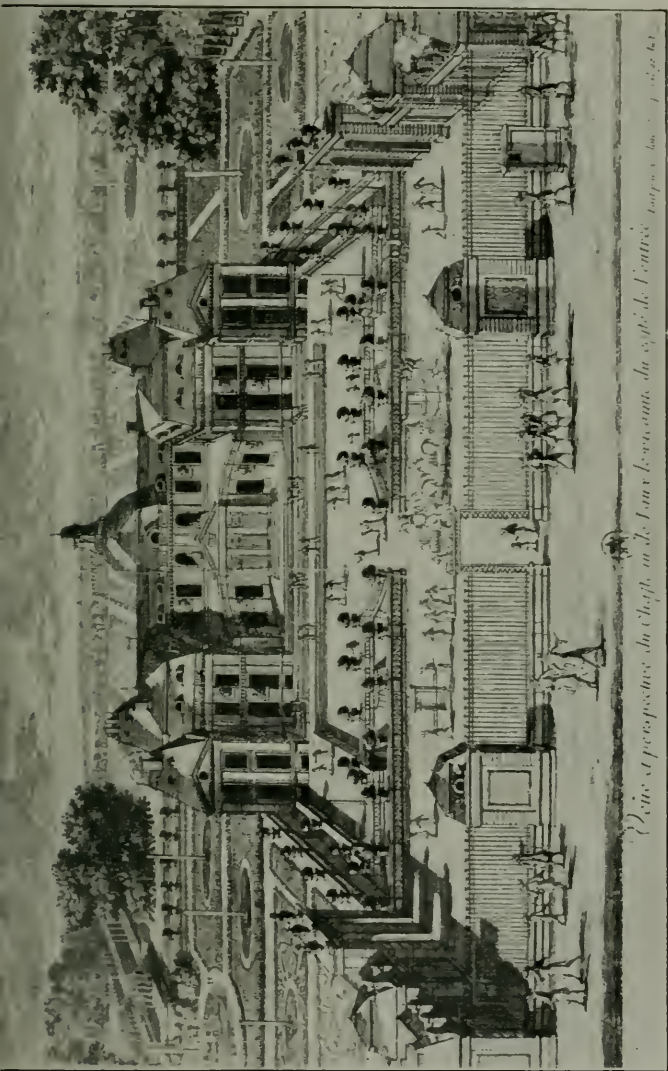
C'est un costume relativement simple. Mais les princes, les courtisans, les hauts fonctionnaires, les prélats, les financiers, les riches parasites du temps préféraient les vêtements à effet. « Toute la galanterie des habillements n'était plus que pour les cardinaux : ils étaient à la cour avec des habits en belle étoffe de moire, tout couverts de broderies avec des dentelles, avec des habits courts, des bas de soie couleur de feu, des garnitures de même, des jarretières de tissu d'or... Le cardinal de Bouillon et celui de Bouzy étaient les plus jolis de la cour. » (*Lettre de Mlle de Scudéry*, avril 1672, à Bussi-Rabutin.)

Lorsque la cour fut devenue sévère, lorsque les courtisans « faisaient la roue autour de la niche », c'est-à-dire du grand fauteuil en forme de niche où Mme de Maintenon s'asseyait ordinairement, Louis XIV s'observa et la façon des costumes se modifia selon les idées du jour. L'ajustement sérieux réussit. Les gentilshommes portèrent la culotte courte, la perruque, l'habit serré, le bas uni. C'était raide, monotone, régulier, compassé, froid ; mais les vêtements n'en furent pas moins riches, magnifiques, d'étoffe précieuse, en rapport avec la grandeur des appartements des parcs de Versailles et de Marly. L'étiquette ne perdait pas ses droits. Louis XIV, peu à peu, avait fini par regarder la mode comme un uniforme à l'usage des grands et il avait chargé Langlée, joueur enrichi, d'un emploi tout particulier : celui

de prendre des décisions à l'égard des costumes. Langlée devint le « ministre de la toilette », cf. CHALLAMEL : *Mémoires du peuple français*, VII, 560-563, Paris, Hachette, et surtout FRANKLIN dans *La vie privée d'autrefois*, au volume *Les magasins de nouveautés*, I, pp. 189-233. Malgré toutes les ordonnances royales; malgré toutes les décisions — ayant force de loi — les costumes n'en furent pas moins somptueux ni moins riches; n'était-il pas, avec le ciel, comme avec la mode, des accommodements? Les ronds de bottes avaient disparu, ayant été remplacés par d'élégants souliers et de légères bottines. Abandonnés, les canons, mais, à leur place, le justaucorps encombré de rubans et le chapeau hérissé de plumes aussi longues, aussi somptueuses que possible. « Les rubans, les miroirs, les dentelles, écrivait Marana, sont trois choses sans lesquelles les Français ne peuvent pas vivre. L'or et l'argent sont devenus si communs qu'ils brillent sur les habits de toutes sortes de personnes. Le luxe démesuré a confondu le maître avec le valet. » Il faut lire dans *le Mercure galant*, n° de décembre 1697, la description des « costumes », au mariage du duc de Bourgogne. « Le roi avait un habit de drap d'or relevé sur les tailles d'une épaisse et riche broderie d'or; — Monseigneur était vêtu d'un brocart d'or, avec une broderie d'or sur les tailles. — Le costume de Mgr le duc de Bourgogne était de velours noir en manteau. Il était brodé d'or en plein et le manteau doublé d'une étoffe d'argent pareillement brodée d'or, mais d'une bro-

derie délicate. Il était en pourpoints, en chausses ouvertes, en grosses jarretières et couvertes de dentelles, ainsi qu'on les portait autrefois ; — l'habit de Mme la princesse de Savoie était d'un drap d'argent brodé d'argent, avec une parure de rubis et de perles. » *Et Le MERCURE ayant minutieusement décrit les « costumes » du duc d'Anjou, de Monsieur, du duc de Chartres, de Monsieur le prince, du duc du Maine, de Mme la duchesse de Chartres, de Mademoiselle, de la princesse de Conty, se rivalisant l'un l'autre en somptuosité, termine ainsi : « Grand nombre de seigneurs et de dames avaient des habits qui n'étaient guère inférieurs à ceux dont je viens de parler. Les dames qui n'étaient plus de la grande jeunesse étaient vêtues de velours noir, avec de très belles jupes, ou brodées ou chamarrées d'or, et étaient parées de riches croix de diamants. »*

On jugera de ces prétendues austérités, exigées ou obtenues (?) par le roi, lorsque l'on aura dit que, donnant audience à l'ambassadeur de Perse, « Louis XIV, écrit DANGEAU, portait un habit d'une étoffe or et noir brodé de diamants ; il y en avait pour douze millions cinq cents milles livres ; et il était si pesant que le roi en changeait aussitôt après son dîner ». SAINT-SIMON ajoute : « Il ployait sous le poids ! »



Cabinet des Estampes

LE CHATEAU DE VAUX, AU SURINTENDANT FOUQUET



XXIV

Un singulier alleluia.

Les lauriers ne garantissent pas toujours de la foudre : Bussy, le front ceint d'une couronne académique toute fraîche, vient d'être conduit à la Bastille. Il se rendait au lever du roi, à Vincennes, lorsqu'un exempt des gardes du corps, et surabondamment M. Testu, chevalier du guet, l'ont arrêté en lui signifiant l'ordre qu'ils avaient de le fouiller et de porter à Sa Majesté tout ce qu'ils trouveraient sur lui. Le comte a répondu qu'il donnerait tout, à l'exception des lettres de sa maîtresse. Je suis peu surprise que ses poches soient toujours garnies de ce genre de correspondance ; personne n'écrit plus que madame de Sévigné, et personne n'écrit mieux.

La grande faute du mestre de camp général est d'avoir fait un petit volume ressemblant à des heures, dans lequel, au lieu des images que renferment ordinairement les livres de prières, se trouvent les portraits en miniature de quelques seigneurs dont les femmes sont soupçonnées de galanterie. Il a mis au bas de chaque portrait un discours en forme d'oraison où ces saints d'une espèce nouvelle sont célébrés assez lestement... Emprisonné ! la punition est sévère... C'est pourtant bien peu qu'un petit volume sur un tel sujet.

Mais il paraît que le grief capital de Bussy est une chanson où l'on trouve ce couplet :

Que *Deodatus* est heureux
De baiser ce bec amoureux
Qui d'une oreille à l'autre va,
Alleluia !

Il y a dans cette espèce de cantique des strophes d'une poésie beaucoup plus expressive, je ne les copierai pas de peur que mes tablettes ne tombent un jour sous la main de mes filles ou petites-filles avant qu'elles soient dames.

NOTE

Ce volume où se « trouvent les portraits en miniature de quelques seigneurs dont les femmes sont soupçonnées de galanterie » est l'*Histoire amoureuse des Gaules* que nous rappelons souvent au cours de nos appendices.

La chanson — ou plutôt l'*Alleluia* — dont l'*OEil de bœuf* ne cite que le premier couplet est celle-ci (on comprendra nos points suspensifs).

« Le souper était fini, qui avait duré trois heures, pendant lesquelles la compagnie avait été dans cette gaieté qui accompagne toujours la bonne conscience. On fit amener des chevaux pour se promener dans le parc. Ce fut là que ces quatre amis se trouvant en liberté, pour s'encourager à mépriser davantage le monde, proposèrent de médire de tout le genre humain, mais, un moment après, la réflexion fit dire à Bussy qu'il fallait excepter les bons amis de cette proposition générale. Cet avis ayant été approuvé, chacun demanda au reste de l'assemblée quartier

pour ce qu'il aimait. Cela étant fait, ces bonnes âmes commencèrent le cantique qui s'ensuit :

Que Déodatus est heureux
De baiser ce bec amoureux
Qui d'une oreille à l'autre va !

Alleluia !

(Le bec amoureux est celui de La Vallière).

Si le roi venait à mourir
Monsieur ne se pourrait tenir
De dire en chantant *Libera*

Alleluia !

La reine veut un autre v...
Mais on n'en a pas à crédit,
Et la pauvrete, maille n'a

Alleluia !

Le Mazarin est bien lassé
De foutre un c... si bien percé,
Qui sent si fort le faguena

Alleluia !

(Allusion aux amours avec Anne d'Autriche.)

La d'Orléans et la Vandis
Se servent de godemichés
Des v... pour elles il n'y a

Alleluia !

La Mothe disait l'autre jour
A Richelieu : faisons l'amour,
Embrassons-nous, et cœtera

Alleluia !

Chemerault lui disait : Fripon,
Prenez-moi la m... du c...
Et laissez l'autre Motte là

Alleluia !

Si vous voulez savoir pourquoi,
On f... la Bonneuil, malgré soi,
De c... de son calibre, il n'y a

Alleluia !

A Clérambault disait Gourdon,
Mettez-moi le v... dans le c...
Pour voir comme cela fera

Alleluia !

Je ne sais comme quoi Fouilloux
Peut avoir f... tant de coups
Sans avoir une fois mis bas

Alleluia !

Quand d'Halluy ne la f... pas bien
Elle lui dit : foutu vilain
La vérole a passé par là

Alleluia !

De Menneville et de Brion
S'il sort jamais un embryon
Fils de son père il ne sera

Alleluia !

Quand Marcillac au monde vint
Pour défaire les philistins
Mâchoire d'âne il apporta

Alleluia !

« On peut juger qu'ayant débuté par là, tout fut compris dans le cantique, à la réserve des amis de ces quatre messieurs ; mais, comme le nombre en était petit, le cantique fut grand et tel que, pour ne rien oublier il faudrait, pour lui seul, faire un volume. Une partie de la nuit s'étant passée en ces plaisirs champêtres, on résolut de s'en aller reposer. Chacun donc se retira fort satisfait de voir le progrès que l'on commençait de faire dans la dévotion. Le lendemain Vivonne et Bussy s'étant levés plus matin que les autres, allèrent dans la chambre de Manicamp ; mais ne l'ayant pas trouvé et le croyant dans le parc, à la promenade, ils allèrent dans la chambre du comte de Guiche avec lequel ils le trouvèrent couché. « Vous voyez, mes amis, leur dit Manicamp, que je tâche de profiter des choses que vous dites hier touchant le mépris du monde. J'ai déjà gagné sur moi d'en mépriser la moitié et j'espère que, dans peu de temps, hors mes amis particuliers, que je ne ferai grand cas de l'autre. — Souvent on arrive à la même fin par les mêmes voies, lui répondit Bussy. Pour moi, je ne condamne point vos manières ; chacun se sauve à sa guise ; mais je n'irai point à la béatitude par le chemin que vous tenez. » (*Histoire amoureuse des Gaules*, 288-301 de L'ÉDITION ELZÉVIRIENNE.)

Hélas, que d'autres, en ce grand siècle, « allèrent à la béatitude par ce chemin ». Déjà nous renvoyâmes à, notamment, *La France devenue Italienne*, au tome III de l'*Histoire amoureuse des Gaules*. Un couplet de la chanson : *Contre les Bougres de France*, vise ce Gra-

mont, comte de Guiche, que Vivonne et Bussy trouvèrent couché avec Manicamp.

*Grammont fait une partie
Pour aller en Italie
Pon, patapon tarare ponpon.*

Et ce couplet, sur les sodomites :

*Les jeunes gens de votre cour
De leur corps font folie,
Et se régalent, tour à tour,
Des plaisirs d'Italie.*

XXV

La souris aux louis d'or.

Mlle de Thianges, cette jeune beauté à qui, selon le dire de sa maman, il ne manque plus rien, pourrait bien, si l'on ne veille sur elle, offrir bientôt le mécompte prévu par le comte de Grammont. Il existe à la cour des dénicheurs d'innocence qui se lèvent de bon matin. La belle trouva le jour de l'an sur sa toilette un petit diable ayant à la main une souris fort bien imitée. Mlle de Thianges se plaignait à sa femme de chambre de ce que par l'envoi de ce joujou on la traitait encore en enfant, lorsque tout à coup la souris, pressée d'une certaine manière, s'ouvrit et laissa échapper une paire de bracelets du prix de deux mille louis avec un petit billet sur lequel on lisait ces mots :

Le diable s'en mêle. Jusqu'ici l'on s'est consumé en recherches sans avoir pu découvrir l'auteur de ce magnifique présent ; mais s'il fallait se *donner au diable* pour le mériter, Mme de Thianges assure qu'en bonne mère elle se sacrifierait plutôt que de laisser damner sa fille.

NOTE

Mlle de Thianges est sœur de Mme de Montespan.

L'anecdote paraît être vraie, mais pourquoi l'*OEil de bœuf* attribue-t-il l'aventure à Mlle de Thianges, outre qu'il l'a dénaturée, selon d'ailleurs son habitude ? L'héroïne en est, non Mlle de Thianges, mais cette dame de Venel — nous en avons déjà parlé — que Mazarin chargea de veiller sur sa nièce Marie Mancini, avec autant d'attention qu'une ménagère vigilante surveillerait son lait sur le feu. Il ne fallait pas que l'amour de Marie débordât de son cœur et « bouillonnât » pour Louis XIV. De cette surveillance qu'il estimait trop méticuleuse, le roi « s'énervait », mais il ne faisait comprendre son impatience que par quelques inoffensives plaisanteries.

« Mme de Venel avait une peur excessive des souris. Un jour que Louis XIV offrait des cadeaux aux dames de la cour, il donnait une belle boîte enrubanée à Mme de Venel. Elle l'ouvre, pousse un cri de terreur. Elle était pleine de souris. Elle ne pensa

d'abord qu'à prendre la fuite ; mais elle revint presque aussitôt dans la salle, où elle avait laissé le roi, et Marie, qu'elle trouvait assis trop près l'un de l'autre. Elle se mit entre eux, et comme Louis s'étonnait qu'elle eût si vite dompté son effroi, elle fit cette belle réponse : « Mais c'est justement pour puiser du courage que j'ai cru devoir ne pas m'éloigner du fils de Mars. » En faveur du compliment Louis, sans doute, pardonna ce retour inopiné. Voir Deyris : *Marie Mancini*, p. 117, dans : *Les grandes amoureuses*, Paris, Michaud, 1910.

XXVI

Madame de Sévigné.

Il est impossible d'être laide avec plus de charme que n'est Mme de Sévigné ; chacun de ses traits défectueux contribue à faire la figure la plus agréable du monde. Son teint est d'une médiocre blancheur, ses yeux sont petits, sa bouche est plate, son nez court, son front bombé. Eh bien ! tout cela s'accorde de telle sorte, se combine de telle manière, contribue avec une telle mesure au jeu de physionomie le plus séduisant, qu'il faut un long examen pour découvrir que Mme de Sévigné n'est point jolie. Cette dame a la taille haute, mais peu gracieuse ; sa jambe est parfaite ; il n'en est pas de même de sa gorge et de ses bras, dont la coupe n'est point heureuse ni l'embonpoint satis-

faisant. Mme de Sévigné possède de beaux cheveux blonds, dont elle prend beaucoup de soin, et qui contribuent singulièrement à l'effet enchanteur de sa physionomie.

Mais c'est par les qualités de l'esprit que la cousine de Bussy l'emporte sur toutes les femmes de la cour et leur dispute tous les cœurs, quoiqu'elle ait près de trente-sept ans. Le caractère particulier de sa conversation, comme de son style, est le badinage. Elle a trouvé l'art de dire plaisamment les choses les plus graves, les plus austères, les plus tristes, et pourtant elle les peint toujours de manière à les faire reconnaître, voir, je dirais presque toucher. Tout se plie au naturel de cette femme spirituelle, rien ne jure dans ses narrations. Elle sait y encadrer les sujets qui semblent s'y prêter le moins ; son tact délicat leur communique cette teinte heureuse, ce principe de vie peut-être trop uniformément vif et enjoué, mais jamais monotone, jamais ennuyeux. Dans ses entretiens, Mme de Sévigné aime à se laisser conduire sur le terrain d'une galanterie piquante et même libre ; elle veut toutefois que les saillies en soient enveloppées d'une allégorie qui les voile sans les couvrir. Il est rare que dans ce genre de conversation elle n'aille pas au delà de quoi que ce

soit, et ses petits yeux lancent alors de véritables éclairs, que l'on croit à tort, dit-on, allumés par un tempérament impérieux. S'il faut s'en rapporter aux assertions de feu le marquis de Sévigné, sa femme est froide et sans passions : le dire d'un mari sur pareille matière est peu concluant ; mais l'opinion assez générale est que, de fait, Mme de Sévigné était fidèle au sien. Un seigneur qui fut dans l'intimité de ce ménage me disait l'autre jour : « Si l'on s'en rapporte aux actions de la marquise, je crois que la foi conjugale n'a point été violée ; si l'on regarde l'intention, c'est autre chose. Pour en parler franchement, je crois que son mari s'est tiré d'affaire devant les hommes, mais je le tiens cocu devant Dieu. » Cette dernière partie du jugement porté par mon gentilhomme laisse une grande latitude aux interprétations, surtout quand il est facile de se convaincre que Mme de Sévigné aime beaucoup les hommes, et que, parmi ceux-ci, elle préfère un amant à un ami. Le grand art de cette dame ne serait-il pas de sauver les apparences ? Je suis tentée de le croire, lorsque je la vois choisir de préférence la société de quatre ou cinq prudes, s'appliquer à fermer les yeux sur ce qu'elles font, et se contenter de l'apparence de réserve qu'elles affichent.

Quant à Bussy, c'est un cousin, un proche parent; l'intimité est toute naturelle, il y aurait de la maladresse à la cacher. Cependant les observateurs minutieux, qui savent que Mme de Sévigné est intéressée, s'étonnent de lui voir prêter de l'argent au comte: ils en concluent que cette obligeance de la marquise n'est pas suffisamment justifiée par la parenté.

NOTE

Ce portrait est exact. Mme de Sévigné, notre célèbre épistolière, fut une des rares « grandes dames » honnêtes et vertueuses de son époque. Peut-être irions-nous jusqu'à dire qu'elle fut la seule dans son entourage et surtout un peu plus haut que son entourage immédiat. Dans son pamphlet de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, son cousin Bussy l'a fort malmenée, spirituellement, certes, mais injustement. Voir pp. 304-324. Brouillés, à la suite de ce pamphlet, ils se réconcilièrent, Bussy s'étant loyalement repenti « d'avoir fait la guerre à sa cousine ». Tout a été dit sur « la marquise », la *Sophronie des Précieuses* du dictionnaire de SOMAIZE. Il en fait ce portrait que l'on pourra comparer avec celui de l'*Œil de bœuf*.

« Sophronie est une jeune veuve de qualité. Le mérite de cette précieuse est égal à sa grande naissance. Son esprit est vif, enjoué ; elle est plus prompte à la joie qu'au chagrin ; cependant, il est aisé de juger par sa conduite que la joie, chez elle,

ne produit pas l'amour ; car elle n'en a que pour celles de son sexe, et se contente de donner son estime aux hommes ; encore ne la donne-t-elle pas aisément. Elle a une promptitude d'esprit la plus grande du monde à connaître les choses et à en juger. Elle est blonde et a une blancheur qui répond admirablement à la beauté de ses cheveux. Les traits de son visage sont déliés, son teint est uni et tout cela, ensemble, compose une des plus agréables femmes d'*Athènes* (Paris). Mais, si son visage attire les regards, son esprit charme les oreilles et engage tous ceux qui l'entendent ou qui lisent ce qu'elle écrit. Les plus habiles font vanité d'avoir son approbation... »

Est certainement une odieuse médisance, cette insinuation de Bussy, dans son pamphlet :

« Elle est d'un tempérament froid, si l'on en croit feu son mari ; aussi lui avait-il l'obligation de sa vertu. Comme il disait : toute sa chaleur est à l'esprit... Je crois que son mari s'est tiré d'affaire devant les hommes, mais je le tiens cocu devant Dieu. Cette belle qui veut être à tous les plaisirs a trouvé un moyen sûr, à ce qu'il lui semble, de se réjouir sans qu'il en coûte rien à sa réputation... »

La prise de voile.

L'attention de la cour, de la ville, de toute la France s'est un moment reportée sur Mlle de La Vallière, que l'on aime beaucoup quand on y pense, mais que tout le monde oublie depuis cinq ans, parce qu'elle n'a plus de crédit. Dévorée d'un amour sans aliment, accablée des dédains d'un homme qu'elle a la faiblesse d'adorer encore, froissée à toute heure par la hauteur insultante de sa fière rivale, abreuvée enfin d'un fiel coulant de mille sources intarissables, l'infortunée duchesse a cessé d'écouter l'espérance trompeuse qui lui promettait le retour de son amant. Elle entra, samedi soir, chez Mme de Montespan, où le roi se trouvait (1).

— Sire, dit-elle d'un accent dont un léger sou-

rire déguisait mal la tristesse, je viens prendre congé de Votre Majesté... et lui faire mes adieux, ajouta-t-elle après un soupir.

— Quoi donc ! duchesse, prétendez-vous aller dans vos terres si brusquement ? répondit le roi ; et sa figure, pendant qu'il attendait une réponse, semblait ajouter : « Je suis bien surpris que vous ayiez songé à faire ce voyage sans mon agrément. »

— Non, sire, répondit La Vallière, qui avait très bien compris l'expression des traits du roi, je ne pars point pour Vauséjour, je n'aurais point cette témérité avant d'avoir pris les ordres de Votre Majesté... J'obéis à une voix plus forte que la vôtre...

— Oh ! oh ! madame...

— Oui, sire, plus forte que la vôtre... reprit la favorite déchue en élevant son doux accent. J'obéis à la voix du ciel... Je me retire au fond d'un cloître... Dans trois jours j'aurai pris l'habit des carmélites...

Le roi se tut... un silence profond régna pendant un espace de temps assez long entre les trois acteurs de cette scène. Louis XIV fixait devant lui un regard immobile, Mme de Montespan avait les yeux baissés et la duchesse les regardait alternativement.

— Mais, madame, répondit enfin Louis XIV, vous pourriez choisir un ordre dont la règle fût moins austère...

— Elle ne me paraîtra pas telle, sire, car en la subissant je songera à ce que j'ai souffert dans le monde.

— Au moins auriez-vous dû chercher un cloître où votre titre vous eût ouvert la route des dignités...

— Mon titre... ah ! je dois l'oublier... D'ailleurs je veux rester confondue parmi les religieuses... N'ayant pas su me conduire, il ne peut m'être permis d'aspirer à conduire les autres.

Ce même soir Mlle de La Vallière reçut les adieux de la cour chez la marquise, où elle soupa. Le lendemain elle entendit l'office divin dans la chapelle du roi ; lorsqu'elle en sortit elle prit de nouveau congé de Sa Majesté, qui la vit partir d'un œil sec... La duchesse se rendit ensuite chez la reine ; elle se jeta à ses pieds, et lui demanda pardon de toutes les peines qu'elle lui avait causées. « Allez, duchesse, lui répondit Marie-Thérèse, je ne vous en veux pas... Si vous m'avez fait du mal, vous l'avez réparé par vos bons procédés ; et vous l'expiez depuis trop longtemps par de longues souffrances. Hélas ! j'en connais moi-même l'amer-

tume... Je vous pardonne, vous aime... Je prierai pour vous. »

En sortant des appartements de la reine, Louise de La Vallière ne vit plus personne ; elle monta dans son carrosse, se fit conduire rapidement à Paris, et se rendit au couvent des carmélites du faubourg Saint-Jacques, dont la lourde porte, ornée de chérubins et de nuages sculptés, se ferma pour jamais sur cette pénitente qui n'a pas encore trente ans.

Lundi, toute la cour voulut assister à la prise d'habits de la duchesse. Le faible jour qui pénètre dans l'église des Carmélites à travers ses vitraux colorés éclairait les plus riches parures, dont l'éclat contrastait avec la triste cérémonie qui se préparait. Les dames portaient des robes de brocart d'or, d'argent ou d'azur, par-dessus lesquelles étaient jetées d'autres robes de dentelle noire, transparentes (1), et laissant apercevoir le reflet des riches étoffes qu'elles recouvraient. Tels sont les nouveaux habits qu'on nomme des *transparents*.

L'orgue, aux sons graves et solennels, résonnait sous la voûte noircie de cette vieille enceinte,

(1) M. le prince disait en parlant de ces robes : « Les *transparents* de ces dames seraient beaucoup plus beaux si elles voulaient les mettre à cru... »

tandis que les accents angéliques des jeunes novices s'élevaient comme un doux murmure vers les arceaux gothiques, qui leur prêtaient un écho plaintif. Une foule avide se pressait contre la grille aux ornements contournés, et que surmonte un crucifix de bronze rehaussé d'or. Tout le monde voulait voir de près cette beauté illustrée par l'amour, qui ne sembla l'élever aux plus hautes dignités que pour sacrifier une plus grande victime. Elle parut environnée de religieuses, qui guidaient sa démarche incertaine et lente. On lui montra la place qu'elle devait occuper ; elle s'y rendit, repoussa doucement le coussin posé devant son siège et s'agenouilla sur les dalles du chœur. Soit hasard, soit intention, la duchesse était placée devant un tableau de Lebrun représentant la Madeleine. L'intéressante créature, en priant, ne perdit pas de vue cette sainte pécheresse, dont le repentir, après des fautes que celles de La Vallière n'ont point égalées, retrouva cependant la voie du salut. Enfin arriva l'instant où Louise devait recevoir l'habit des novices ; on le lui présenta selon les usages de l'ordre. En ce moment la nouvelle sœur, ayant enlevé sa coiffe, laissa tomber ses longs cheveux sur lesquels se promenèrent tant de fois les baisers de l'amoureux Louis XIV, et qu'on vit se répandre

en nombreux filets blonds sur ses vêtements. Mais à un signe de la récipiendaire, on entendit cette chevelure, jadis parfumée par l'amour, crier sous les ciseaux qui la séparaient de la tête qu'elle embellissait... Le sacrifice était consommé : la duchesse de La Vallière n'existait plus que dans le souvenir ; il ne restait que l'humble sœur de la Miséricorde sous une bure grossière, qui ne devait plus tomber que pour faire place au linceul.

Tous les assistants sortirent de l'église des Carmélites le cœur gros, les yeux noyés de larmes.

Jamais Iphigénie en Aulide immolée

N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée.

NOTE

(1) La Vallière et Montespan furent assez amies, jusqu'aux « incantations » qu'Athénaïs devenue rivale officielle demandait à la Voisin. Voir page 177, *Intrigues contre La Vallière*. C'est d'ailleurs chez de la duchesse de La Vallière que la marquise de Montespan, alors Françoise Athénaïs de Rochechouart-Mortemart, avait connu le roi qui se plaisait à entendre ses bons mots, ses conversations spirituelles. Aussi, La Vallière « était-elle tout d'abord ravie de voir Mme de Montespan chez elle pour l'amuser ».

La marquise était « belle comme le jour » ; elle avait de beaux cheveux blonds, le nez aquilin, de grands yeux bleus, une toute petite bouche aux lèvres rouges, des dents qui brillaient. Une allure assurée, gracieuse achevait en elle cette beauté « triomphante, à montrer aux ambassadeurs ». En toute chose elle semblait le contraire de La Vallière. Le roi, séduit par le contraste — c'était en 1667 — l'aima. Mais il voulut encore garder auprès d'elle La Vallière. La présence de sa première maîtresse lui était commode pour cacher, quelque temps au

moins, le scandale d'un double adultère. Il la fit souffrir, et s'étonna qu'elle souffrit après qu'il lui eût dit que son nouvel amour n'empêchait pas qu'il l'aimât comme il devait et qu'elle devait se contenter de ce qu'il faisait pour elle. Elle essaya de se dérober. Lorsque le roi allait la chercher au couvent de Chaillot et qu'elle revint à la Cour — voir page 135 l'anecdote : *au couvent de Chaillot* — le roi la prenait dans ses bras et pleurait. Mme de Montespan, elle aussi, la prenait dans ses bras et pleurait. Et tous trois recommencèrent à vivre ensemble,

Pendant le grand voyage de Flandre en 1673, Louvois donna cet ordre à l'intendant de Dunkerque : « accommoder pour Mme de Montespan la chambre L et à faire faire une seconde porte communiquant avec les appartements du roi. Mme la duchesse de La Vallière logera dans la chambre marquée V où il faudra prendre la même précaution. » — Voir LAVISSE : *Histoire de France*, t. VII, 384-85.

Autre singulier exemple de cette scandaleuse promiscuité :

C'était en avril 1670 pendant le premier voyage de la Cour dans les Flandres. A cause de la rivière débordée près de Landrecies, il faut s'arrêter dans une misérable maison. Un seul lit. A terre on jette quelques matelas : « Quoi ! s'écrie Marie-Thérèse, coucher tous ensemble ! ce serait horrible ! Le roi, Mademoiselle plaidèrent la nécessité. La reine se mit au lit mais de manière à voir toute la chambre. « Vous n'avez qu'à laisser votre rideau ouvert, lui

dit le roi non sans aigreur, vous nous verrez tous. » C'était vraiment une curieuse chambrée. Sur les matelas étendus, Monsieur prit place le premier ; puis Madame, puis le Roi, puis Mademoiselle. A côté d'elle, Louise de La Vallière et Mme de Montespan. C'est le voisinage de la marquise qui répugnait à Marie-Thérèse, car, à cette époque la défiance de la reine ne pouvait plus s'égarer.

Mlle de La Vallière était donc rivée à Mme de Montespan ; elle l'aidait à s'habiller, à se parer. Mais elle continuait à partager ses « regards » entre Dieu et le roi. Quand elle fut sûre, absolument sûre que le roi ne lui rendrait jamais ce qu'elle appelait « l'honneur de ses bonnes grâces » elle entra, avril 1674, au couvent des Carmélites, de la rue Saint-Jacques.

(2) Il est en effet certain qu'avant de se retirer chez les Carmélites pour y prendre le voile, La Vallière se jetait aux pieds de la reine : « Comme mes crimes ont été publics, il faut que la pénitence, elle aussi, soit publique. » Très bonne, la reine la relevait et l'embrassait, « l'assurant de son pardon ». Sur cette prise de voile, les événements qui la précédèrent, il faut lire pour rester dans l'histoire rigoureusement exacte : LAIR, *Louise de Lavallière*, 304-313 : récit qu'il serait trop long de reproduire mais dont voici la dernière page :

« La duchesse se rendit à la messe du roi qui, comme la veille, ne put retenir ses larmes. Au sortir de la messe, Louise monta dans un carrosse. Ses deux enfants l'accompagnaient. Des amis, des parents occupaient une autre voiture. On était en

avril, ce mois frais et gai où tout, en ce monde, s'ouvre à l'espérance. Treize ans en ça, jour pour jour, « la petite » La Vallière, dame d'honneur, partait pour Fontainebleau, innocente et joyeuse. A cette heure elle s'en allait vivante au tombeau. En 1674, comme en 1661, la Cour était assemblée. La foule se porta sur le passage de la duchesse qui avait revêtu sa robe d'apparat. A peine âgée de trente ans, jamais on ne l'avait vue plus belle. On pleurait et on l'admirait à la fois. On eût dit des obsèques; on eût dit un triomphe. Louise quittait le monde, comme il convenait à sa nature aimable, souriante. Et le monde recueillit, conserva d'elle le gracieux souvenir qui le charme encore aujourd'hui...

« ...On la conduisit devant l'autel. Elle s'offrit à Dieu, demanda comme grâce de revêtir immédiatement l'habit religieux. Le soir même de son entrée elle coupa ses cheveux. Ce sacrifice essentiellement féminin fut presque aussitôt connu de tout Paris. Quand on sut que cette blonde chevelure était tombée sur les dalles d'une cellule, on ne douta plus que La Vallière ne se fût cloîtrée pour toujours. Le lendemain la Cour partit pour la Franche-Comté. Pendant la première étape on discourt sur la retraite de la favorite. Dix lieues plus loin on n'y pensait plus. « Après tout, insinuait la grande Mademoiselle, ce n'était pas la première grande pécheresse qui se fût convertie. » Louis, alors, était tout à la Montespan, sans un souvenir pour la femme sincère et désintéressée qui n'avait vécu que pour lui. »

XXVIII

Une fausse conversion.

Mme de Montespan, parvenue au faite de la faveur, n'a pas toujours su en jouir avec prudence; Louis XIV s'indigna plus d'une fois des hauteurs de cette femme, qui n'épargne pas même le dédain à son amant couronné. Le roi peut tout pardonner à ses maîtresses, excepté le mépris de sa grandeur; il veut être souverain avant tout. Sa Majesté commence donc à se dégoûter de la marquise, qui fière, infidèle, jalouse et avide tout à la fois, ne lui offre en compensation de tant de défauts que des plaisirs uniformes, qui souvent deviennent une tâche laborieuse par l'extrême exigence de leur ardente dispensatrice. Je ne suis pas éloignée de croire au bruit, de plus en plus

soutenu, qui se répand de l'inclination naissante du roi pour Mme Scarron. Cette dame n'est plus jeune ; mais l'amour est si bizarre ! Ce goût de Louis XIV pour une femme de trente-neuf ans serait encore loin au surplus des folies que beaucoup d'honnêtes jeunes gens font tous les jours pour Ninon, qui touche à la soixantaine.

Dernièrement le roi, qui, selon les causeries de la cour, cherche à faire rapporter à Mme Scarron tout ce qui lui plaît, crut reconnaître dans une lettre de Mme de Montespan le style de l'aimable gouvernante ; il rapprocha cette lettre de celles qu'il recevait d'elle pendant le séjour qu'elle a fait aux eaux de Barège avec le duc du Maine, et ses présomptions augmentèrent. Sa Majesté, jalouse de vérifier jusqu'à quel point ce soupçon était fondé, et ayant trouvé le lendemain la favorite en train d'écrire un billet, lui demanda à le lire, afin d'en comparer le style avec celui dont sa mémoire était pénétrée. Mme de Montespan se plaignit amèrement de ce désir indiscret du roi, y résista, et ayant déchiré avec colère l'écrit qu'elle traçait, elle en avala les débris. Quelle que fût la cause de cet acte violent, il ne pouvait être favorablement interprété ; Louis XIV, outré, sortit de chez sa maîtresse, et voulut pour-

suivre ses informations auprès de Mme Scarron ; mais l'adroite gouvernante n'eut garde de commettre une lourde indiscretion en avouant qu'elle eût aidé la marquise de sa plume ; ce qui pourtant avait eu lieu. L'estime du roi, ainsi qu'elle l'avait fort bien présumé, lui tint compte de cette réserve, quoique la physionomie spirituelle de l'habile veuve eût laissé lire la vérité au plus pénétrant des hommes.

Deux ou trois jours après ce petit événement, une femme de chambre de la marquise, celle à la discrétion de qui elle livrait chaque jour le spectacle de ses lubriques emportements, s'avisa d'un scrupule au-dessus duquel la bonne fille se mettait pour son compte autant que sa maîtresse. Elle se crut tout à coup poursuivie par la vengeance céleste, à cause des impuretés dont elle avait été le ministre ou le témoin ; cette suivante courut chez Mme Scarron, qui parfume le palais de sa réputation de sagesse, j'ai presque dit de sainteté, parce que personne n'a moins de mémoire que les gens de cour.

« Ah ! madame, s'écria la femme de chambre, je suis une créature damnée ; l'ange Gabriel m'est apparu cette nuit pour me le dire, et derrière lui je voyais le diable qui me grinçait les dents.

— Calmez-vous, ma chère, répondit la gouvernante, puisque Dieu vous donne cet avis secret, c'est qu'il ne veut pas la perte de votre âme.

— Non, non, le Seigneur ne saurait me pardonner, je suis trop criminelle... Ma funeste complaisance a trop contribué aux désordres du roi ; je lui ai mis peut-être un pied dans l'enfer!... Il ne me reste plus qu'à me pendre.

— Vivez plutôt pour faire pénitence.

— Ma vie entière n'y pourrait suffire, madame... Ah ! si vous saviez combien de peine j'ai pris pour varier leurs plaisirs, pour ranimer les désirs du roi... Imaginez-vous...

— Ce détail est inutile, interrompit Mme Scarron ; allez, ma fille, allez vous jeter aux pieds du père Lecuyer ; Dieu est encore plus miséricordieux que vous n'avez été complaisante... Ce sage religieux vous absoudra au nom du Très-Haut.

— J'y cours, madame, j'y cours ; mais, de grâce, au lieu d'élever les bâtards du roi, tordez-leur le cou, ce sera rendre un grand service à ces petits enfants du péché mortel... Ne l'oubliez pas, tordez-leur le cou. »

Ce n'est pas tout : l'ange Gabriel s'était apparemment montré à Mme de Montespan en même

temps qu'à sa femme de chambre, car il lui prit presque aussitôt un accès de dévotion qui, comme je l'ai dit ailleurs, se mêle souvent aux transports de son amour profane. Mais cette fois l'atteinte fut plus forte que de coutume ; un rayon de grâce profonde vint éclairer ses égarements ; elle alla se confesser à ce même père Lecuyer, dont la parole consolatrice avait été promise à l'exaltée suivante... Mme de Montespan revint du confessionnal de ce saint homme pensive, repentante et presque convertie. Bientôt un projet de retraite naît de cette ferveur nouvelle ; la marquise en parle à Bossuet, qui l'encourage à persévérer dans ce pieux dessein, promet d'engager le roi à s'y prêter, et court avant tout en entretenir Mme Scarron, avec qui cet évêque a souvent des entretiens secrets dont je crois entrevoir le motif. « Mais, répondit la gouvernante à cette « communication, vous, monseigneur, qui con-
« naissez le cœur humain, pensez-vous que cette
« vapeur de dévotion dure longtemps ? — J'en
« doute, répondit M. de Condom ; mais c'est tou-
« jours quelques semaines de gagnées et quel-
« ques péchés de moins. — Ah ! monseigneur,
« répliqua Mme Scarron, ce n'est point le corps
« qui offense Dieu, c'est le désir. »

Il est juste qu'une dévote dont le tempérament parle encore ait une petite réserve d'indulgence pour les cas impérieux.

Dans cette même journée, la marquise entra chez Mme Scarron : « Vous serez contente de moi, » lui dit-elle, je pars demain, je quitte la cour « sans dire adieu et presque sans regret. »

Cependant Bossuet ne perdit pas un instant pour informer le roi de la détermination encore bien chancelante de sa maîtresse : l'habile casuiste espérait, par un consentement dédaigneux, exciter le dépit de la favorite et renforcer ainsi ses projets de pénitence. Mais le prélat n'était pas aussi profond en morale amoureuse qu'en théologie ; ce ne fut point avec dédain, mais avec un vif regret que Sa Majesté accueillit la communication. Et qu'on n'aille pas croire que ce regret eût pour cause la perte de Mme de Montespan ; il y a longtemps que le roi n'éprouve plus pour elle qu'une apathique indifférence, qui se traîne, languissante et ennuyée, grâce à une habitude que rien ne remplace. Mais Louis XIV était blessé dans le plus irritable de ses penchants, l'orgueil ; et l'initiative d'abandon que prenait la favorite le toucha à tel point, que Bossuet le vit pleurer un moment. Enfin, imposant silence au sentiment qui

le dominait, il dit froidement : « La marquise est maîtresse de sa conduite. » M. de Condom, radieux de zèle, courut chez Mme de Montespan.

— La grâce triomphe, s'écria-t-il en entrant, le roi a consenti avec facilité...

— Avec facilité ? répéta la dame en se pinçant les lèvres.

— Oui, madame, le ciel illumine Sa Majesté...

— Quoi ! sans le moindre effort, sans le plus faible regret...

— Je puis, marquise, vous en donner l'assurance...

— Cette assurance, monsieur l'évêque, n'est pas très... polie.

— Je la croyais du moins, madame, dans l'esprit de vos projets.

— Hélas ! l'ingrat, après tout ce que j'ai fait pour son bonheur... Car, monseigneur, vous ne vous en faites pas d'idée.

— Madame, il n'appartient point à mon caractère d'apprécier les causes du regret que Sa Majesté doit éprouver en vous perdant ; je considère la cause de la religion.

— Ah ! dites-moi seulement, monseigneur, si le roi a paru attendri.

— J'étais venu près de vous, madame, pour

soutenir votre piété : permettez-moi de ne pas m'employer à donner des consolations à vos faiblesses.

Bossuet, bien peu rassuré par la conversion de Mme de Montespan, lui fit un grand salut et se retira pour aller prévenir Mme Scarron de la rechute probable de celle qu'ils se flattaient d'avoir engagée plus avant dans les voies du salut. Mais la gouvernante ne se laissa pas décourager : Mme de Montespan lui avait fait part de ses vues, qu'elle prit sur elle de regarder comme une détermination accomplie ; elle agit en conséquence et disposa tout pour le départ de la favorite, tandis que la femme de chambre repentante recevait de Mme Scarron l'ordre d'éveiller sa maîtresse à sept heures au plus tard. Cette fille, dont la conversion était aussi sincère que celle d'Athénaïs était douteuse, ne manqua pas de remplir sa commission.

— Madame, madame, cria-t-elle à l'oreille de la marquise avant l'heure qu'on lui avait indiquée, rappelez-vous que nous partons...

— Eh ! bon Dieu ! mademoiselle, il fait à peine jour...

— Pardon, madame la marquise, la messe du père Lecuyer, que vous voulez entendre avant de partir, est sonnée.

— Partir ! partir : laissez-moi, vous dis-je... je suis fatiguée...

— Mais Mme Scarron est là...

— Déjà... en vérité, c'est une cruauté inouïe de ne pas me laisser un moment de repos.

— J'ai cru, madame, répondre à vos intentions, dit la gouvernante entrant dans la chambre à coucher... Vos málles sont faites, les domestiques sont prévenus, on met les chevaux au carrosse.

— Bon Dieu ! madame, quelle précipitation !

— Ne m'aviez-vous pas dit hier que vous partiez ce matin ?

— Hélas ! c'est vrai, j'avais dit... Et la marquise jetait un coup d'œil douloureux sur ces meubles voluptueux qui lui rappelaient un péché plus regretté que haï. Elle reprit ensuite : il faut donc quitter ce pays pour jamais.

— Vous lui faites bien honneur en lui donnant des regrets, répondit Mme Scarron levant les yeux au ciel.

— Que vous êtes sotté, gauche, maladroite ! disait Mme de Montespan à sa femme de chambre qui l'habillait... Et déjà cette dame avait le ton aigre d'une dévote.

— Je vais vous habiller, madame... reprit avec douceur la veuve Scarron.

— J'aurais voulu voir finir Versailles... poursuivit la favorite. C'était bien le moins... Il faut convenir que la grâce choisit fort mal son temps.

— Ah ! madame, se hasarda de dire la pauvre femme de chambre, que cette plainte est un gros péché !

— Taisez-vous, imbécile, s'écria Mme de Montespan... Encore si l'on pouvait se flatter que le roi fût fidèle à Dieu ! continua-t-elle. Mais à son âge, quelle apparence !

— Eh ! madame, il doit vous importer peu que votre place soit remplie, répliqua la gouvernante, pourvu que Dieu vous pardonne de l'avoir occupée.

— Oui, sans doute... j'en conviens... Vous me rejoindrez bientôt, madame ; car je veux que mes enfants soient élevés près de moi... Je vous attends sous huit jours... autrement...

— Je prendrai les ordres du roi à cet égard.

— A la bonne heure... Mais je veux que vous restiez près de moi... » Madame de Montespan partit enfin ; mais personne ne crut que son éloignement dût se prolonger.

Cependant dès que la favorite fut partie, Bosuet, toujours de concert avec Mme Scarron, s'attacha à déterminer le roi à une séparation dé-

finitive. Dans le même temps, la gouvernante se rendait souvent auprès de la marquise, exagérait les bruits flatteurs qui se répandaient sur son changement de conduite, lui parlait sans cesse de la reine sans jamais nommer le roi; enfin cette apôtre zélée n'omettait aucun soin pour engager la pénitente indécise dans le chemin du salut. C'était surtout en flattant son orgueil que Mme Scarron et les confesseurs qu'elle s'adjoignait tentaient une victoire dont ils sentaient toute la difficulté : non seulement ils faisaient entendre à Mme de Montespan que la pénitence d'une femme de son rang serait un exemple puissant pour les pécheresses du monde, mais ils allaient jusqu'à lui insinuer « que l'âme d'une marquise « était d'un haut prix pour la Divinité, et qu'en « tenant rigueur au roi elle rendrait service à « Dieu ».

Mais Mme Scarron ne tarda pas à laisser aux prêtres dont elle avait entouré la favorite tout le soin de sa conversion; elle lui dit que sa présence à Versailles était nécessaire pour lui faire conserver des pensions que le roi n'eut jamais l'intention d'ôter à sa maîtresse; peut-être Mme de Montespan crut-elle un moment à ce prétexte; mais son erreur ne se prolongea pas. Mme Scar-

ron ayant été quinze jours sans paraître chez la marquise, celle-ci se rendit un matin au logis que la veuve avait à Paris ; elle n'y trouva qu'une vieille femme de charge, mais elle ne put lui cacher l'extrême impatience qu'elle éprouvait de revoir sa maîtresse. « Dès qu'elle sera arrivée, ajouta Mme de Montespan, dites-lui de venir me trouver ; vous me connaissez bien, ma bonne ? — Oui, madame, répondit la vieille, c'est vous qui avez acheté la charge de *Mme de La Vallière*.

NOTE

Il paraîtrait que le mot est rigoureusement « historique ».

Cette dévotion dont parle l'*Œil de bœuf* fut réelle, tout au moins, par crise; mais il y eut certainement plus de superstition que de dévotion, surtout dans les dernières années de sa vie.

« Alors, peu à peu, elle en vint à donner tout ce qu'elle avait aux pauvres. Elle travaillait pour eux à des ouvrages bas et grossiers. Sa table qu'elle avait aimée avec excès devint plus frugale et ses jeûnes multipliés; sa prière interrompait la compagnie et le plus petit jeu auquel elle s'amusait. A toutes les heures du jour elle quittait tout pour aller prier dans son cabinet. Ses macérations étaient continuelles, ses chemises et ses draps étaient de toile jaune la plus dure et la plus grossière, mais cachés sous les draps, et une chemise ordinaire. Elle portait sans cesse des bracelets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer qui lui faisaient

souvent des plaies... Sa langue, autrefois à craindre, avait aussi sa pénitence. Elle était, de plus, tellement tourmentée par les affres de la mort qu'elle payait plusieurs femmes dont l'unique emploi était de la veiller. Elle se couchait, tous ses rideaux ouverts, avec beaucoup de bougies dans sa chambre; ses veilleuses autour d'elle, qu'à toutes les fois qu'elle se réveillait elle voulait trouver causant, jouant ou mangeant pour se rassurer contre leur assoupissement... » (*Saint-Simon*), IV, p. 10.

Cela dans sa retraite au couvent de Saint-Joseph, alors qu'elle avait précipitamment quitté la cour et que le remords l'étreignait : voir l'*Affaire des poisons*.

C'était en 1675 que paraît s'être passé la scène arrangée par l'*Œil de bœuf*. Les clairvoyants comprenaient que le roi se lassait de la Montespan, outre qu'en cette année il traversait une forte crise de dévotion. Le jeudi de la semaine sainte le curé paroissial avait refusé l'absolution à Mme de Montespan, en même temps que la grande voix de Bossuet retentissait à nouveau contre l'adultère. « Comme on était à Versailles en carême, en temps de Pâques — Mlle de Montpensier : *Mémoires* — Mme de Montespan s'en alla. On fut fort étonné de cette retraite. J'allais à Paris et fus la voir dans cette maison où étaient ses enfants. Mme de Maintenon était avec elle. Elle ne voyait personne. Comme tout le monde était fort alerte sur son retour, quoique personne ne parut s'en mêler, on sut que Bos-

suet alors précepteur de Monseigneur et à présent, évêque de Meaux, y venait tous les jours avec un manteau gris sur le nez. »

Nous avons encore d'autres renseignements par le secrétaire de Bossuet, l'abbé Le Dieu.

Louis XIV ordonnait à sa maîtresse de se retirer. Quand Bossuet vint voir l'exilée, celle-ci « l'accabla de reproches; elle lui dit que son orgueil l'avait poussé à la faire chasser, qu'il voulait seul se rendre maître de l'esprit du roi ». Lorsqu'elle comprit que ses emportements se briseraient contre « la sereine fermeté du prélat, elle voulut le gagner par des flatteries, par des promesses : elle fit briller à ses yeux les premières dignités de l'Église et de l'État. » Du 14 avril au 14 mai durait l'exil. — Voir LONGUE-MARE : chap. V, pp. 158-185. *Bossuet et la Société française sous le règne de Louis XIV.* — Voir page 348, la note de notre chapitre XXXI *l'Affaire des poisons.*

XXIX

Beauté de Mme de Montespan.

Il est impossible maintenant de révoquer en doute l'amour du roi pour Mme de Montespan ; mais il continue de cacher cette passion. Avec la duchesse de La Vallière, ses discours sur celle qu'il lui préfère sont pleins d'indifférence, on pourrait presque dire de mépris. « Elle voudrait « bien que je l'aimasse, dit quelquefois Sa Majesté ; « Dieu m'en garde ! cette femme me semble trop « coquette, trop impérieuse. » Cependant tous les jours, au retour de la chasse, le roi, après s'être débotté, repoudré, habillé chez Mme de La Vallière, sans lui adresser trois mots, passe dans l'appartement de la nouvelle favorite, où ce prince passe toute la soirée. Désespérée de ces procédés

de la part d'un homme qu'elle chérit comme le premier jour de leur union, la tendre duchesse avait quitté secrètement Saint-Germain au commencement de la semaine, et s'était retirée une seconde fois à Chaillot. Mais sa disparition n'a été encore qu'une courte éclipse ; il a fallu qu'elle obéît à l'ordre de revenir au château, que lui a fait intimer le roi par Mme Colbert. Dans cette circonstance, où la tendresse du roi brilla d'un éclat passager comme une lumière qui finit, Mme de Montespan a eu le déplaisir d'entendre Louis XIV jurer un attachement éternel à la duchesse, et la mortification de recevoir le lendemain l'injonction de vivre avec sa rivale, dont il lui est impossible, a-t-il dit, de se détacher.

Depuis cet instant, les deux maîtresses se sourient dans le monde, et ne se haïssent qu'en secret. Mais, malgré les serments du roi, il est aisé de voir qu'il supporte impatiemment la présence de la pauvre La Vallière ; jamais pourtant une amante trahie ne se montra pénétrée d'une plus douce résignation ; elle pousse la complaisance, l'abnégation apparente des regrets cuisants qui la dévorent, jusqu'à parer sa rivale de ses propres mains ; et celle-ci assure à qui veut l'entendre qu'elle n'est point satisfaite de son ajustement si

La Vallière n'y a pas travaillé. Comment reconnaît-elle un si rare effort ? En insinuant au roi que le comte de Vermandois (1) n'est pas son fils, mais celui de Lauzun. Tout, dans la bouche d'une femme qu'on aime, devient persuasif : Louis XIV se laisse convaincre par cette calomnie, et l'infortunée, qui, loin d'être capable de le tromper, se meurt lentement d'avoir perdu sa tendresse, est souvent brusquée par cet infidèle amant. Hier, dans les appartements, il trouva et ramassa l'épaigneul de Mlle de La Vallière... « Tenez, dit-il à la duchesse en passant près d'elle et en lui jetant l'animal, voilà votre compagnie, c'est assez pour vous. »

La marquise de Montespan, qui règne aujourd'hui sur le cœur de Sa Majesté, serait, il faut en convenir, une des beautés parfaites de la cour, si l'ensemble de ses traits ne révélait une audace propre à exciter le désir plutôt qu'à conquérir de solides affections. Les yeux de cette dame sont beaux, mais il en jaillit un feu plus libertin que tendre. Sa bouche est d'une extrême fraîcheur, mais le sourire qui s'y montre paraît dédaigneux et moqueur. Des cheveux blonds d'une

(1) Louis de Bourbon, comte de Vermandois, né le 2 octobre 1667.

nuance heureuse, une gorge éblouissante et bien placée, des bras moulés, la plus jolie main que j'aie jamais vue, une taille régulière, quoiqu'un peu forte ; une jambe bien tournée, dont le mollet, très prononcé et musculeux, annonce une puissante constitution ; telle est, au physique, la nouvelle favorite. Personne n'a plus d'esprit que Mme de Montespan, et personne ne peut l'avoir aussi singulier : c'est un mélange continu de raison, de sarcasme et de galanterie, piquante émanation d'un tempérament sans cesse excité. Cette irritation continuelle d'une nature impérieuse prête à la conversation de la marquise des expressions dont la justesse dépasse toujours les bornes du juste ordinaire : le bon sens est, dans sa bouche, une sorte de passion. Du reste, rien de séduisant comme le langage de cette dame : tout ce qu'il y a d'exagéré dans ses idées est fondu et lié de telle sorte par une élocution délicieuse, que l'on est tout surpris de n'en être nullement choqué. Ce genre d'éloquence, où la grâce et le naturel font passer, admirer même une conversation presque cynique, est un talent de famille : on l'appelle en cour *langue Mortemart*.

NOTE

La Vallière s'était tenue dans l'ombre, évitant les éclats et les honneurs ; Mme de Montespan, orgueilleuse, voulut éblouir tous les yeux. « Elle passait pour une des plus belles personnes du monde. Cependant elle avait encore beaucoup plus d'agrément dans l'esprit que dans le visage. Mais, toutes ces belles qualités étaient effacées par les défauts de l'âme qui était accoutumée aux plus insignes fourberies... Ayant souhaité d'être mariée pour pouvoir prendre l'essor, elle ne fut pas plutôt à la cour qu'elle fit de grands desseins sur le cœur du grand Alcandre. » (*Hist. am. des Gaules*, t. II, 359-472 ; *La France galante ou Histoire amoureuse de la cour.*)

« Elle avait des cheveux blonds, de grands yeux bleus couleur d'azur, le nez aquilin mais bien formé, la bouche petite et vermeille, de très belles dents, en un mot un visage parfait. Pour le corps, elle était de taille moyenne et bien proportionnée. Son plus

grand charme était une grâce, un esprit, une certaine manière de tourner la plaisanterie qui en vinrent à plaire à La Vallière au point que celle-ci ne pouvait plus rester sans elle. » (PRIMI VISCONTI : *Mémoires sur la cour de Louis XIV*, p. 10, Paris, C. Lévy.)

« Il n'était pas possible d'avoir plus d'esprit, de fine politesse, d'expression singulière, d'éloquence, de justesse naturelle qui lui formaient comme un langage particulier mais qui était délicieux et qu'elle communiquait si bien par l'habitude que ses nièces et les personnes assidues auprès d'elle, ses femmes et celles qui, sans l'avoir été, avaient été élevées chez elle, le prenaient toutes et qu'on le reconnaît encore aujourd'hui dans le peu de personnes qui en restent. » (SAINT-SIMON.)

Citerons-nous quelques extraits pris dans les *Lettres de Mme de Sévigné* ?

« D'or sur or, (c'est une de ses robes) rebrodé d'or, rebordé d'or, et par dessus, un or frisé, rebrodé d'un or mêlé avec un certain or, qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée : ce sont les fées qui ont fait en secret cet ouvrage. »

« ...Mme de Montespan — (à l'une des soirées que donnait la cour) — était habillée de points de France, coiffée de mille boucles, les deux des tempes lui tombant fort bas sur les joues, des rubans noirs sur la tête, des perles de la maréchale de l'Hôpital embellies de boucles et de pendeloques : en un mot, une triomphante beauté à faire admirer à tous les ambassadeurs... »



Cabinet des Estampes

LA DUCHESSE DE MONTESPA



Dans la France entière, à son passage, gouverneurs et intendants lui venaient offrir leurs hommages; les villes envoyaient des délégations. Elle traversait la province en carrosse à six chevaux, suivi d'un autre carrosse aussi tiré par six chevaux, où se trouvaient six filles de sa suite; puis venaient les fourgons, six mules et douze cavaliers. On se croirait dans un conte de Perrault.



L'agréable Montespan
 Que l'on peut nommer un beau plan,
 De toutes les grâces touchantes
 Qui rendent les dames charmantes
 Cette belle
 Qui contient tant d'appas en elle
 D'un extrêmement beau visage
 Où les grâces font leur séjour.



La Vallière était du commun ;
 La Montespan est de noblesse ;
 La de Ludre fut chanoinesse ;
 Elles sont toutes trois pour un,
 Que veut faire l'unique entre les potentats ?
 Il veut avoir les trois états.

*
* *AIR : *Dedans nos bois.*

Je suis ravi que le roi notre Sire
 Aime la Montespan.
 Moi, Fontenac, je m'en crève de rire.
 Sachant ce qui lui pend ;
 Et je dirai, sans être des plus lestes
 Tu n'as que mes restes,
 Toi,
 Tu n'as que mes restes.

Mme de Montespan avait, affirmaient ses ennemis,
 accordé ses faveurs à Fontenac, avant d'être mariée.
 Toujours est-il que Fontenac fut nommé gouverneur
 de Québec : c'était l'exil, très loin, très loin !

*
* *AIR : *du Confiteor.*

La Montespan a de l'esprit
 Et beaucoup plus qu'on ne pense ;
 Quand le je ne sais quoi grandit
 Elle souffre une grosse pance ;
 Et c'est bien pour ça que Louvoi
 Est bien mieux traité que le roi.

Il n'est pas prouvé, malgré ce couplet satyrique,
 que Mme de Montespan ait... aimé Louvois, même
 « passagèrement ».

L'abbesse de Fontevrault.

Cette religieuse d'un nouveau patron vient souvent à la cour, où malgré son voile, son caractère et ses vœux, elle paraît fort à l'aise au milieu des amusements qu'à quelques exceptions près elle partage avec ses sœurs et les femmes les plus légères de la cour. Je ne sais comment cela se fait, mais l'abbesse de Fontevrault en marchant avec si peu de précaution sur le plancher glissant des petits appartements, paraît n'y avoir jamais trébuché; toujours est-il constant que sa réputation est demeurée sans tache. Louis XIV songea plus d'une fois à se donner cette beauté embéguinée, dont il raffole.

« En vérité, disait-il un jour à Lauzun, ces

voiles, cette guimpe, cette jupe épaisse, me tournent l'esprit... Il y a là je ne sais quoi de piquant qui manque à mon bonheur... Je donnerais mille faveurs de Mme de Montespan pour un soupir de sa sœur.

— Eh bien, sire, répondit le hardi favori, il faut voir ; tout cet accoutrement de cloître n'équivaut pas aux remparts d'une place de guerre ; un amant couronné peut emporter cela au premier assaut... Votre Majesté veut-elle que je prépare les voies ?

— Non parbleu ! et conservez-moi bien le secret, si jamais la marquise se doutait...

— Diable ! je crois bien qu'en amour, la belle dame ne s'arrangerait pas de la règle appelée soustraction... passe pour la multiplication...

— Hein ! que voulez-vous dire, Lauzun ?

— Rien, sire, rien du tout...

— C'est que je sais qu'il vous arrive quelquefois de parler mal de Mme de Montespan.

— Moi ! sire, gardez-vous de le croire... Je la tiens pour une femme capable de procurer le plus robuste bonheur à Votre Majesté... A cet égard, vous êtes sûr de la trouver prête à tous les instants du jour ; et quand, pour se tenir en haleine, quelques distractions...

— Taisez-vous, monsieur.

— Sire, j'obéis. »

Je ne sais si le roi donnera carrière aux désirs que lui inspire Mme de Fontevrault, mais jusqu'ici rien n'a transpiré. Elle est de toutes les fêtes sans que l'on jase sur elle : le seul point qu'on trouve à reprendre dans sa conduite, c'est qu'elle, religieuse, bergère d'un troupeau de brebis sacrées, exploite avec ardeur le crédit de sa sœur la favorite, la courtisane du roi.

NOTE

Il n'est pas probable, comme l'insinue l'*Œil de Bœuf*, que le roi ait donné « carrière aux désirs que lui inspirait Mme de Fontevrault » cette abbesse, dit PRIMI VISCONTI (*Mémoires sur la cour de Louis XIV*). « plus faite pour la cour que pour le couvent » et dont Saint-Simon trace un portrait flatteur. Or on sait que dans ses Mémoires il ne prodigue point les flatteries : tout au contraire. Il faut vraiment que l'abbesse de Fontevrault « n'ait rien eu à se reprocher » vis-à-vis de Louis XIV.

« La mort de l'abbesse de Fontevrault (1704) dans un âge encore assez peu avancé, arrivée dans ce temps-ci, mérite d'être remarquée. Elle était fille du premier duc de Mortemart, sœur de Vivonne, de Mme de Thianges et de Mme de Montespan ; elle avait encore plus de beauté que cette dernière ; et ce qu'il n'est pas moins dire, plus d'esprit qu'eux tous, avec ce même tour que nul autre n'attrape qu'eux, ou avec eux par une fréquentation continuelle, et qui

se sent si promptement et avec tant de plaisir. Après cela, très savante et même bonne théologienne, avec un esprit supérieur pour le gouvernement, une aisance et une facilité qui lui rendaient comme un jeu le maniement de tout son ordre et de plusieurs grandes affaires qu'elle avait embrassées et où il est vrai que son crédit contribua fort au succès ; des grâces et des manières qui la firent adorer à Fontevault, et de tout son ordre. Ses moindres lettres étaient des pièces à garder ; toutes ses conversations ordinaires, même celles d'affaire et de discipline étaient charmantes, et ses discours en chapitre, les jours de fête, admirables.

Ses sœurs l'aimaient passionnément et malgré leur impétueux naturel, gâté par la faveur au comble, elles avaient pour elle une vraie déférence. Voici le contraste. Ses affaires l'emmenèrent plusieurs fois et longtemps à Paris. C'était au fort des amours du roi et de Mme de Montespan. Elle fut à la cour et y fit de fréquents séjours, et souvent longs. A la vérité, elle n'y voyait personne, mais elle ne bougeait de chez Mme de Montespan entre elle et le roi. Le roi la goûta tellement qu'il avait peine à se passer d'elle. Il aurait voulu qu'elle fût de toutes les fêtes de sa cour alors si galante et si magnifique. Mme de Fontevault se dispensa toujours opiniâtrément des publiques ; mais elle n'en put éviter de particulières ; cela faisait un personnage extrêmement singulier. Il faut dire que son père la forçait à « prendre le voile et à faire des vœux, qu'elle fit de nécessité vertu et

qu'elle fut toujours bonne religieuse. Ce qui est très rare, c'est qu'elle conserva toujours une extrême décence personnelle dans ces lieux et ces parties où son habit en avait si peu. Le roi eut pour elle un goût, une estime, une amitié que l'éloignement de Mme de Montespan ni l'extrême faveur de Mme de Maintenon ne purent jamais émousser. Il la regretta fort et se fit un triste soulagement de le témoigner. » (SAINT-SIMON, t. II, p. 84, de l'édition en 13 vol., Hachette, 1907.)

..

LES SOEURS DE M^{me} DE MONTESPAN

A la cour et dans les gazettes
 On dit assez ce que vous êtes.
 Ne nous prônez donc plus tant vos exploits ;
 Il sied mal aux grands rois
 De conter des sornettes.
 A la cour et dans les gazettes
 On dit assez ce que vous êtes,
 Et quand on croit les affaires bien nettes
 Il ne faut point de tambours ni trompettes
 A la cour et dans les gazettes.

Ces vers sont de Mme de Thianges, sœur de l'abbesse. « Louis XIV se voyant sans cesse encensé, avait l'habitude de se vanter lui-même tout naturellement, et chantait, de la meilleure foi du monde, les prologues où Quinault le divinisait. Les vers de Mme de Thianges parodient un de ces prologues. » (*Le Nouveau Siècle de Louis XIV*, IV, p. 49, Paris 1804).

L'affaire des poisons.

La marquise de Brinvilliers fut longtemps jolie ; tant que sa beauté dura, elle eut des amants ; elle en eut encore lorsqu'elle allait cesser d'être belle ; mais ses galanteries devinrent secrètes : un officier gascon, nommé Sainte-Croix, passait toutes les nuits avec la marquise, qui, tant que le jour durait, faisait retentir les églises des rudes *meâ culpâ* dont elle frappait sa poitrine abandonnée quelques heures plus tard aux moins brusques attouchements des amours. Du reste Mme de Brinvilliers faisait des charités, visitait les hôpitaux, et chacun de dire : « C'est une sainte... elle sera canonisée après sa mort. »

Cependant Sainte-Croix, chevalier d'industrie

qu'on avait dû envoyer deux ou trois fois à la Bastille, s'y était fait enseigner par l'Italien *Exili* la composition de certains poisons subtils. Rendu à la liberté, il les vendit très secrètement pour dépêcher les maris importuns, ou seconder l'impatience des héritiers de bonne maison. Un jour que ce scélérat travaillait à un poison violent, le masque de verre qui le garantissait de la malignité du venin tomba tout à coup ; Sainte-Croix mourut subitement. Après sa mort, la marquise réclama avec instance une cassette que, disait-elle, on avait dû trouver chez lui en posant des scellés, et qu'elle dépeignit. Cette dame réitéra cette demande tant de fois, et d'une manière si chaleureuse qu'elle excita enfin des soupçons. Un commissaire de police ouvrit le coffret réclamé ; il renfermait une grande quantité de poisons étiquetés, avec l'indication de l'effet que chacun d'eux devait produire. Informée à temps de cette perquisition, Mme de Brinvilliers se sauva en Angleterre, puis à Liège, où elle fut arrêtée par l'exempt *Desgrais*. Son procès n'a pas été long : convaincue d'avoir empoisonné successivement sa sœur, ses frères, son père et plusieurs pauvres des hôpitaux, sur lesquels cette malheureuse faisait des essais, elle fut condamnée il y a trois

jours à être décapitée et brûlée; cet arrêt reçut le lendemain, aux flambeaux, sa terrible exécution.

J'ai vu cette femme, encore belle, marcher à la mort; elle était pâle, mais non pas abattue; ses longs cheveux, agités par la brise du soir, retombaient sur sa robe blanche; deux ou trois fois la lumière d'une torche, en éclairant ses traits, m'a fait frissonner à l'idée du torrent de sang qui sous quelques minutes allait inonder ces restes de beauté. Mon œil a suivi la marquise jusque sur l'échafaud... Je l'ai vu s'élever comme un spectre au-dessus de la foule; elle regardait fièrement ce public avide de son supplice... Enfin elle tombe sous l'effort d'un bras nerveux; la hache, dont le poli brillant réfléchit l'éclat des flambeaux, est levée sur sa tête coupable... J'ai détourné les yeux... mais un bruit sinistre a frappé mon oreille... C'est l'impulsion qui vient de lancer une âme dans l'espace infini... inconnu.

Pendant le procès de la Brinvilliers, deux confesseurs l'assistaient dans sa prison: l'un d'eux voulut qu'elle fit un aveu complet à la justice; l'autre lui conseillait certaines restrictions. « De cette manière, dit-elle en souriant, je puis faire en conscience tout ce qui me plaira. »

Au moment où l'on vint prendre cette femme pour la conduire au supplice, elle essayait d'échapper à l'infamie en s'enfonçant avec force un bâton dans un lieu que je ne saurais désigner.

.

La Voisin (1), dont le procès occupa la Chambre Ardente, était accusée d'avoir vendu aux gens de condition des poisons, des charmes, des secrets magiques pour se faire aimer. Les juges ont repoussé les préventions de sortilège; mais s'attachant au crime d'empoisonnement, reconnurent que cette femme était auteur ou complice d'une foule d'attentats de cette sorte : convaincue sur tous les points, elle a été condamnée à être brûlée vive en place de Grève. Ce jugement fut prononcé samedi à dix heures du soir, et le supplice était fixé au jeudi suivant. La coupable a donc connu son arrêt quatre jours avant de le subir. La sérénité de son humeur, ou plutôt son hilarité, qui ne s'était pas démentie une seule minute pendant le procès, n'a pas été altérée davantage par la condamnation. La Voisin, après l'avoir apprise, but, mangea, se livra à la débauche comme de coutume. Le lundi

(1) La Voisin est la Canaïe de la Bruyère « ... A la porte de Canidie qui a de si beaux secrets, qui promet aux jeunes femmes de secondes noces... »

à minuit elle fit lever le geôlier pour lui demander du vin, et se mit à chanter les chansons les plus indécentes. Le mardi, quoiqu'on lui eût appliqué la question ordinaire et extraordinaire pour obtenir des révélations qu'elle ne fit point, elle dîna bien, dormit huit heures avec calme, et recommença le soir, toute brisée qu'elle était, la débauche avec ses gardes, qu'elle sollicita, mais en vain, de lui procurer encore un plaisir que, disait-elle en riant, elle ne goûterait peut-être plus là-bas. On lui fit honte d'un tel désordre en lui disant qu'elle ferait mieux de chanter un *Ave Maria* ou un *Salve*. Elle entonna l'un et l'autre avec dérision, puis elle dit aux gardes : « Puisque vous n'êtes bons à rien auprès de moi, retirez-vous, et laissez-moi dormir. » Le mercredi s'écoula, comme le jour précédent, en orgies, en propos obscènes et en chansons. Un confesseur s'étant présenté, le Voisin lui dit : « Mon révérend père, soyez le bienvenu si vous voulez prendre un siège et boire ; sinon, je n'ai pas besoin de votre ministère, et n'entends point dissiper en niaiseries la moindre partie du temps qui me reste. » Le saint homme essaya cependant de faire entrevoir une lueur de grâce à cette pécheresse endurcie. « Oui, oui, reprit-elle, je sais par cœur toutes ces belles choses ;

mais je n'en use pas... bonjour. » Et elle tourna le dos au confesseur. Le jeudi les gardiens ne voulurent lui donner qu'un bouillon... « Ah ça ! vous n'y pensez pas, s'écria-t-elle ; j'aurai la démarche chancelante pour me présenter tantôt devant le diable. » A cinq heures on amena cette malheureuse de Vincennes à Paris dans un carrosse ; on la lia ensuite, et tout Paris la vit dans son tombereau, habillée de blanc, une torche à la main et repoussant avec violence l'image du Christ, qu'un père célestin s'efforçait d'approcher de sa bouche. Elle avait été conduite à Notre-Dame pour faire amende honorable au pied de l'autel ; mais on ne put lui arracher cette formule d'expiation. Rendue en place de Grève, la Voisin se défendit, autant qu'elle le put, de sortir du tombereau ; il fallut la porter sur le bûcher... Assise près d'un poteau, auquel on l'attacha avec des chaînes, elle fut couverte de paille mouillée, qu'elle parvint à écarter plusieurs fois. Enfin un nuage de fumée l'enveloppa ; on vit ses pieds se roidir... La flamme dévora cette furie... Son dernier cri fut un blasphème.

Pendant que la Voisin périssait par le feu, la chambre des poisons jugeait les autres accusés. Le maréchal de Luxembourg, le plus important

d'entre eux par les services qu'il a rendus à l'État, comparaisait devant ses juges comme prévenu d'assassinat et d'empoisonnement sur une fille nommée Dupin, et sur son frère, qui avaient retenu, disait-on, des papiers dont le recouvrement importait au maréchal. L'accusation portait que ce dernier s'était adressé à un prêtre nommé *Lesage* pour obtenir par son entremise l'assistance du diable contre la Dupin ; mais que, Satan ayant tardé à se mêler de cette affaire, les complices de M. de Luxembourg avaient assassiné cette fille et empoisonné son frère.

Le guerrier, avant même que l'arrêt de prise de corps fût décerné contre lui, s'était rendu volontairement à la Bastille. M. de Louvois, dont la haine était peut-être l'unique cause de l'accusation, fit enfermer l'un de nos premiers généraux, encore paré des lauriers de la dernière campagne, dans un cachot de six pas, où il demeura trois semaines sans avoir été interrogé. On voit quelles étaient les dispositions du ministre de la Guerre à l'égard de l'illustre accusé ; l'une des imputations dirigées contre lui, était pourtant d'avoir fait, toujours par le ministère du prêtre *Lesage*, un pacte avec Lucifer, afin de pouvoir marier Mlle de Luxembourg au fils du marquis de

Louvois. Sur tous les autres points de l'accusation, le prévenu se contenta de hausser les épaules, disant qu'il laissait au bon sens des magistrats à décider si un maréchal de France pouvait avoir eu le moindre intérêt à se défaire d'un petit bourgeois et de sa sœur. Il ajouta qu'il défiait qui que ce fût de produire la moindre preuve du prétendu crime imaginé par ses ennemis, non plus que les papiers qui en auraient été le sujet. Quant à la fable du mariage de ma fille avec le fils de M. -Louvois, poursuivit Luxembourg en levant la voix, si j'avais pu mesurer assez mal la portée de mes alliances pour désirer celle-ci, je n'aurais pas eu, dans le temps où nous vivons, recours aux sorciers pour faire réussir mes projets. Ce ne fut point au diable que s'adressa Mathieu de Montmorency, mon aïeul, lorsque, portant plus haut ses vues, il songeait à épouser la veuve de Louis le Gros ; il n'eut besoin que d'en parler au Parlement, qui déclara qu'un tel mariage était nécessaire pour donner au trône l'appui d'un Montmorency. »

J'essayerai de jeter quelque jour sur cette affaire, où la passion momentanée du maréchal pour une petite fille de basse extraction est le seul fait véritable. Luxembourg aime beaucoup les femmes,



Cabret des Estampes

LA CÉLÈBRE EMPOISONNEUSE

et la nature ne créa jamais un être moins propre à les captiver. Peut-être, lorsqu'il était jeune, eut-il quelque finesse dans les traits ; mais aujourd'hui sa physionomie n'est caractérisée que par d'épais sourcils, qui lui donnent un air sauvage et dur. La taille du maréchal est tellement contrefaite, son corps est en général si mal tourné, que Mme de Grignan lui disait un jour : « Monsieur le duc, si vous perdiez à l'armée un bras ou une jambe, on ne s'en apercevrait pas. » Un galant ainsi tourné ne pouvait donc compter que sur son argent pour triompher de la beauté ; mais l'intérêt n'est pas un mobile universel : on trouve dans les derniers rangs de la société des fillettes qui ne donneraient pas leur innocence au prix de tous les trésors d'un grand seigneur, et qui vont la porter gratis dans le grenier d'un jeune clerc. La Dupin résista aux offres brillantes que M. de Luxembourg lui fit faire par Albergotti, son pourvoyeur. Les obstacles irritèrent de tout temps l'amour ; notre galant eut recours à la *Voisin*, dont l'adresse était proclamée dans tous les salons. Quant à Lesage, le maréchal ne lui demanda qu'un horoscope en se moquant lui-même de la demande qu'il faisait. Soit persuasion, soit diablerie, soit usage d'un philtre amoureux, la

Voisin livra Mlle Dupin résignée et soumise aux embrassements du maréchal. Il fut heureux, mais il ne fut nullement coupable. L'or du ministre de la Guerre acheta des dépositions : la Voisin; Lesage, la Vigoureux et son frère, qui était prêtre comme Lesage; tous les quatre, accusés et détenus, ont chargé vaguement le célèbre général; mais, quoique Louvois souffle depuis longtemps le feu, il ne réussira pas à faire brûler un maréchal de France.

La comtesse de Soissons est accusée d'avoir empoisonné son mari, mort en 1673, et de s'être servie de philtres pour ranimer en sa faveur l'amour de Louis XIV. Prévenue par le roi lui-même du danger qui la menaçait, elle n'a point attendu la lettre de cachet. « Si vous êtes innocente, lui avait fait dire Sa Majesté, rendez-vous à la Bastille; si vous êtes coupable, profitez de mon avis pour quitter le royaume ». La surintendante répondit qu'elle n'était point coupable, mais qu'elle ne pouvait souffrir la prison. Et elle s'est sauvée en Flandre.

On imputait à la princesse de Tingry d'avoir empoisonné des enfants dont elle était accouchée à l'insu de son mari. « Bon Dieu, s'écria Mme de Montmorency en apprenant cette accusa-

sation, je n'aurais jamais soupçonné cette femme de galanterie; sa figure est, en vérité, la garantie de sa réputation. Si j'étais homme et que j'eusse une maîtresse de cette laideur, je ne l'aurais prise que pour ne pas craindre de rivaux. Empoisonner ses enfants ! mais le diable seul aurait pu en être le père, et les lui aurait fait tuer pour sauver son honneur. »

Madame la duchesse de Bouillon, présidente de l'hôtel de Rambouillet, a fait de l'esprit devant la *Chambre Ardente*, comme ailleurs. Interrogée sur ses rapports avec la *Voisin*, elle n'a répondu que par des plaisanteries, portées quelquefois beaucoup trop loin. Par exemple, le président de la Reynie lui ayant demandé s'il était vrai qu'on lui eût fait voir le diable, elle répondit « qu'elle le voyait maintenant en robe de palais, et qu'il lui semblait si maussade qu'elle se garderait bien de revenir à lui. La duchesse ajouta qu'elle n'avait jamais entendu dire tant de sottises d'un ton si grave, et qu'elle allait faire imprimer son interrogatoire pour en amuser l'étranger ».

Mmes de Polignac et d'Alluye, accusées d'avoir empoisonné, la première un valet de chambre dont elle voulait s'assurer ainsi la discrétion; la seconde, le plus incommode beau-père, n'ont

point été convaincues : le roi les a cependant exilées l'une et l'autre, ainsi que la princesse de Tingry et Mme de Bouillon (1), qui par ses réponses ou plaisantes ou injurieuses devant la *chambre ardente* avait attenté à la dignité des magistrats.

Tandis que la comtesse de Soissons était en route pour les Pays-Bas, un fondé de pouvoir s'occupait de vendre sa charge de surintendante de la maison de la reine; il en a traité avec Mme la marquis de Montespan au prix de deux cent mille écus... « Allons, dit Marie-Thérèse en apprenant cette acquisition, mon destin est d'être servie par toutes les maîtresses de mon mari. »

L'affaire des poisons, malgré son extrême gravité, a plus d'un côté plaisant; c'est sous ce point de vue qu'il faut considérer la démarche faite à la cour par le maréchal de la Ferté quand il apprit les informations dirigées contre sa femme. « *Peut-être*, disait-il au roi (et le peut-être me paraît délicieux), peut-être la duchesse est-elle tombée dans *quelques-unes* de ces fautes dont les maris sont presque toujours moins bien informés que

(1) Mme de Bouillon fut exilée à Nevers.

les autres ; mais, quant à des empoisonnements, si elle en était capable, il y a plus de vingt ans que je n'existerais plus. » La remarque était convaincante ; aussi la maréchale en sera-t-elle quitte pour quelques semaines d'exil.

Mais *Lesage*, la *Vigoureux* et son frère, accusés d'avoir vendu à tout venant des poudres dites de *succession*, ont subi une tout autre peine. Ces misérables n'étaient pas moins coupables que la Voisin ; ils avaient servi, secondé, quelquefois excité toutes les vengeances, tous les crimes que la débauche, la haine et l'ambition avaient inspirés. Le prêtre *Lesage*, plus criminel encore que ses complices, fut convaincu d'avoir joint le sacrilège à ses autres attentats ; lui-même fit la révélation suivante : « Une demoiselle jeune et jolie était devenue éperdument amoureuse d'un officier nommé *Rabautel*. Ce militaire, apparemment peu touché des charmes de la belle, ne répondit point aux avances assez claires qu'elle lui fit. Désespérée d'une telle indifférence, la jeune personne alla confier ses chagrins à *Lesage*, et lui demanda des *secrets* pour se faire aimer de l'ingrat qu'elle adorait. L'indigne ecclésiastique lui répondit qu'un moyen infailible était qu'il lui dit la messe sur le ventre, elle dépouillée de tout

vêtement. La pauvre fille y consentit, et l'auguste sacrifice fut pollué par cette horrible pratique. Cependant, dès le lendemain, la demoiselle retourna chez Lesage; Rabautel ne s'était pas, dit-elle, montré plus empressé. Le prêtre proposa alors de répéter la cérémonie de la veille, avec cette addition que lui, officiant, coucherait avec la réclamante au dernier évangile, ce à quoi elle se prêta. » La cour n'a pas jugé à propos de s'informer si la jeune fille réussit mieux depuis auprès de M. Rabautel.

Lesage, Vigoureux et sa sœur ont été brûlés en place de Grève aux acclamations d'une affluence prodigieuse qui depuis quinze jours demandait à grand cris leur supplice retardé par la question qu'on leur a appliquée.

La duchesse de Foix avait été arrêtée sur la déposition d'un simple billet trouvé chez la *Voisin* et dont le sens était plus obscur que propre à baser une accusation. Louis XIV, ne voulant pas que sur un indice si léger une dame de haute distinction fût emprisonnée, se réserva de l'interroger lui-même dans ses cabinets, où elle fut conduite avec son propre carrosse par le capitaine des gardes en quartier.

— Reconnaissez-vous ce billet, madame la du-

chesse ? lui dit Sa Majesté d'un ton sévère mais doux.

— Sire, il est de ma main ; je ne puis ni ne veux le nier.

— A merveille ! Maintenant dites-moi, je vous prie, avec la même franchise, ce que signifient ces mots : *Plus je frotte, moins ils poussent* ?

— Ah ! sire, s'écria la duchesse en se jetant aux pieds du roi, daignez m'épargner un tel aveu.

— Je ne le puis, madame ; songez que je vous appelle devant moi pour vous sauver un affront public ; ce motif me donne tous les droits à votre confiance, et dans l'intérêt de votre honneur je vous ordonne de parler.

— J'obéirai, sire ! reprit en tremblant Mme de Foix rouge jusqu'aux yeux... Depuis deux ou trois ans je m'aperçois que mon mari me néglige après m'avoir souvent reproché un défaut... non, jamais je n'oserai achever...

— Continuez, duchesse...

— Il est des charmes, reprit l'accusée, dont la nature se montre prodigue envers des femmes, avare envers d'autres...

— Poursuivez, je vous prie.

— Eh bien ! sire, mon mari n'aime que les dames auxquelles la nature a prodigué...

— Prodigué quoi ?

— Ce qui excède les belles proportions dans Mme de Montespan et manque à Mme de La Vallière... comme à moi, sire...

— Ah ! m'y voici, s'écria Louis XIV en s'excusant d'un défaut trop prolongé de pénétration... Et je vois, poursuivit le monarque interrogateur, que vous aviez demandé à la Voisin...

— Une pommade dont elle disait des merveilles, ajouta Mme de Foix en baissant les yeux.

— Cependant *plus vous frottiez, moins ils poussaient*.

— Hélas ! oui.

— C'était un malheur ; mais ce n'était pas un crime, et je suis enchanté, duchesse, de vous avoir épargné la honte d'un tel aveu devant la *chambre ardente*. Je vous rends le malheureux billet qui vous causa deux heures d'inquiétude ; retournez tranquillement à votre hôtel. Je ne vois de coupable ici que l'époux qui délaisse une femme aussi jolie que vous ; je veux en toucher quelques mots au duc. Il est un moyen plus heureux que celui dont vous avez fait l'essai pour obtenir de la nature elle-même ce que vous recherchiez par artifice ; nous en causerons avec votre mari et j'espère qu'il l'emploiera.

NOTE

« Sur cette « affaire des poisons », l'une des plus dramatiques et des « plus sensationnelles » affaires du dix-septième siècle, voir : Docteur LEGUÉ, *Médecins et empoisonneurs au dix-septième siècle* ; Paris, Hachette, et l'ouvrage, déjà cité par nous de FUNCK-BRENTANO, *le Drame des poisons*. Voir aussi : HERVEZ, *les Femmes et la galanterie au dix-septième siècle*, Paris, Daragon, 1907.

Maintes princesses, maintes grandes dames — parmi lesquelles Mme de Montespan — furent compromises dans cette affaire. C'était à l'époque où l'amour de Louis XIV pour cette belle favorite vacillait un brin. Elle jalousait surtout et avait pris en haine sa rivale, Mlle de Fontanges, qu'elle voulut faire empoisonner. Le roi, en ce moment, était pris d'un terrible besoin d'amours multiples, rapides, brusques, variées. Mme de Sévigné marque cet état d'âme d'une expression pittoresque : « Cela sent la chair fraîche, dans le pays de *Quanto*. » Quanto est

Mme de Montespan. A peu d'intervalles la princesse de Soubise, Mme de Louvigny, Mlle de Rochefort. Théobon, Mme de Ludre — et nous en passons — se succédèrent dans le lit du roi.

Pour se faire aimer par le roi — ou du moins pour le retenir — Mme de Montespan demandait aux sorciers « des poudres magiques » qu'elle versait dans la boisson de son royal amant. Mais, c'était en 1678, alors que « l'amour déclinait ». Elle fit davantage et mieux. Un soir elle alla, le visage masqué, chez la Voisin. Elle fut introduite dans une pièce toute tendue de noir. Au fond se dressait comme un autel, un matelas que recouvrait un drap mortuaire. Au milieu, un tabernacle surmonté d'une croix et entouré de cierges en cire jaune fabriqués avec la graisse des suppliciés. L'abbé Guibourg était là, revêtu d'habits sacerdotaux blancs brodés de pommes de pin noires. Aussitôt entrée, Mme de Montespan se mit toute nue puis se coucha sur l'étrange autel, les jambes pendantes d'un côté la tête appuyée de l'autre sur un oreiller que soutenait une chaise renversée. L'abbé Guibourg plaça la croix sur l'estomac de la marquise, mit une serviette sur le ventre, y déposa le calice. Et commençait la cérémonie avec, comme clerc, Marguerite Voisin, la fille de l'empoisonneuse. Chaque fois que le prêtre devait baiser l'autel, il baisait le corps de Mme de Montespan. L'hostie fut consacrée au-dessus du « sexe » de la marquise, dans lequel le prêtre introduisit une portion de pain sacré.

La messe achevée, l'abbé « pénétra » la marquise

et, plongeant ses mains dans le calice, « il purifia les deux sexes ». Ce n'était là que le rite habituel d'une messe noire ordinaire. Plus tard une autre messe était dite, « la grande » ; au moment de la consécration apparaissait une femme qui portait dans ses bras un enfant de trois ou quatre ans. Cet enfant, Guibourg l'égorgea. Dans le calice, sur les vêtements du prêtre, le sang ruissela et souilla les membres nus de sa complice. La consécration terminée, l'abbé Guibourg lut cette formule écrite sur parchemin vierge : « Je... (*et Guibourg prononçait à voix basse. Athénaïs de Mortemart, marquise de Montespan*) demande l'amitié du roi, celle de Mgr le Dauphin et qu'elle me soit continuée ; que la reine soit stérile, que le roi quitte son lit et sa table pour moi et mes parents. Chérie et respectée des grands seigneurs, que je puisse être appelée aux conseils du roi et savoir ce qui s'y passe, et que cette amitié redoublant plus que par le passé, le roi quitte et ne regarde plus Fontange ; et que la reine étant répudiée je puisse épouser le roi. » Puis, à la fin de cette messe monstrueuse, le prêtre arracha les entrailles de l'enfant, les déposa dans un vase, avec le sang et le fragment d'hostie restés de la communion, prit ce vase et le remit à Mme de Montespan.

D'après la déposition faite par Marguerite Voisin au lieutenant de police La Reynie — à voir dans *le Drame des poisons* — Mme de Montespan voulut faire empoisonner non seulement Mlle de Fontanges, mais aussi faire empoisonner le Roi à qui l'on re-

mettrait un placet saupoudré de poudres vénéneuses. La Voisin, elle-même, devait remettre le placet. Elle essaya, mais infructueusement, de le présenter. Alors elle le fit brûler tandis que l'on perquisitionnait chez elle. C'est à ce moment que la marquise s'enfuyait, se réfugiant dans la communauté de Saint-Joseph qu'elle avait fondée et où le remords la poussait à l'outrance de la superstition et de la dévotion. Voir chapitre XXXVII, p. 442 : *L'accouchement et la mort*.

Toutefois il est intéressant et juste, d'ailleurs, de faire entendre, sur ce *Drame des poisons*, deux autres sons de cloche d'ailleurs identiques.

1° « Seul de tous les auteurs du dix-septième siècle et malgré les précautions prises pour garder le secret, Primi nous fait connaître que Mme de Montespan et Mme de Vivonne, sa belle-sœur, furent impliquées dans l'affaire des poisons. Mme de Montespan y fut mêlée, non par la Voisin, qui déclara toujours ne pas la connaître, mais par plusieurs autres accusés, parce qu'ils virent un moyen merveilleux d'effrayer les juges et de gagner du temps. La recette, du reste, était bonne puisqu'elle permit à des monstres comme Lesage et Guibourg d'éviter le jugement et le dernier supplice. Nous avons montré dans *Mme de Montespan et la légende des poisons*, l'inanité des charges invoquées contre Mme de Montespan. Pour qu'un moment elles aient pu être prises au sérieux, il fallut l'incroyable naïveté de La Reynie et la coupable inconscience avec laquelle, dans ses notes au roi et aux ministres, il lui arriva plus d'une fois de travestir

les dépositions des témoins. Il fallut surtout l'acharnement de Louvois à saisir toute occasion de ruiner l'influence de Colbert, dans le parti duquel Mme de Montespan était alors entrée. » LEMOINE, dans une note de la page 286 des *Mémoires sur la cour de Louis XIV*, par PRIMI VISCONTI.

2° « Mme de Montespan se serait vouée au crime avec la même passion furieuse que, plus tard, à la pénitence. N'aurait-elle pas, au temps de Mlle Fontanges, accepté un plan tendant à faire périr par le poison cette belle rivale et son royal amant, moyennant une prime équivalant à un million et demi d'aujourd'hui ? Toute une bande de complices, dans cette longue suite d'années, aurait été au courant de ces monstruosité ; mais elles furent dénoncées seulement en 1631 aux magistrats, par les pires des empoisonneurs qui avaient été ramassés dans un immense coup de filet, et il se trouvait une telle concordance entre les témoignages que Louvois et La Reynie déclarèrent ne pouvoir en contester l'ingénuité et la véracité ! Si positifs qu'apparaissent les documents que nous a conservés La Reynie lui-même, et quels que puissent être notre estime pour la mémoire de ce grand magistrat, notre respect pour ses convictions, nous demandons qu'il soit permis de protester contre une telle accumulation de faits dont l'horreur même entraîne toute une série d'invéraisemblances et de ne point nous rallier aux conclusions conformes de M. Funck-Brentano. Saint-Simon ne dit rien des révélations qui se produisirent

en un temps où, pourtant, il avait déjà cinq ou six ans, et où des parents durent certainement s'entretenir devant lui des bruits qui couraient sur leur belle cousine. Si les dénonciations de la Voisin et de ses co-accusés étaient réellement fondées, comment admettre que Louis XIV, tel que nous le connaissons, ait pu, sinon conserver des restes d'amour, au moins continuer des relations suivies avec la grande perversie, la maintenir auprès de lui pendant dix années encore et lui faire cette brillante existence qui ne prenait fin qu'en 1691, par une retraite spontanée»? (BOISLISLE, p. 598-599 aux notes et additions, t. XV, *Mémoires de Saint-Simon*. Voir page 442 l'anecdote : *Mort de Mlle de Fontanges*.)

Tous ces détails sur les derniers instants et la mort de la Voisin sont fantaisistes. Elle mourut « pieusement », si l'on peut parler ainsi. « Sa fin fut « édifiante » déclara son confesseur : « Je suis chargée de crimes si nombreux, me dit-elle avec émotion profonde et sincère, que je ne souhaiterais pas que Dieu fit un miracle pour me retirer des flammes. Je ne puis trop souffrir pour ce que j'ai commis. »

Dans ce *drame des poisons* le maréchal de Luxembourg fut une victime de Louvois. Mis hors de cause, par décret du 14 mai 1680, après 14 mois de Bastille, Louis XIV disait au *Tapissier de Notre-Dame*, lorsqu'il lui remettait le commandement de l'armée en Flandre : « J'aurai soin que Louvois aille droit et l'obligerai de sacrifier au bien de mon service sa haine contre vous. »

Exploits de Sodomistes.

Le marquis de la Ferté, le chevalier de Colbert et M. de Tilladet, se trouvant ivres en mauvais lieu, l'une des dernières nuits, envoyèrent quérir un jeune marchand d'oublies qu'ils entendaient crier dans la rue. Cet enfant, dont la figure est charmante, leur inspira d'horribles désirs, qu'ils voulurent satisfaire incessamment. Le petit garçon résista, se débattit, cria ; sur quoi ces forcenés lui donnèrent deux coups d'épée, et le laissèrent noyé dans son sang. Le roi, informé le lendemain de cette affreuse saturnale, fit faire les plus durs reproches et les plus grandes menaces à MM. de la Ferté et Tilladet. Quant au jeune Colbert, Sa Majesté déclara à son père qu'à la

première plainte sur son compte, il le chasserait à jamais du royaume. Mais le contrôleur général ne s'en tint pas là : ayant appelé son fils dans un cabinet retiré, il lui reprocha sa conduite avec emportement ; et, voulant clore cette réprimande par un mouvement oratoire que le coupable se rappelât, il lui donna cinquante coups de canne, dont pas un seul ne manqua le but. Au commencement de la scène scandaleuse que je viens de rapporter, le marquis de Termes, qui, dans un âge avancé, partage tous les désordres des jeunes gens, se trouvait dans la compagnie de la Ferté, Colbert et Tilladet ; mais ayant reconnu leur intention sur le marchand d'oublies, il s'était retiré en disant : « Bonsoir, messieurs, je ne veux pas vous accompagner dans ses sentiers détournés ; j'aime à suivre tout bonnement mon petit bonhomme de chemin, je vais coucher chez la marquise de Castelnau. » Cette grosse dame vit en effet avec le marquis, et, quoique veuve, ne se fait pas le plus léger scrupule de paraître enceinte à la cour (1).

(1) Voir sur cette aventure scandaleuse et très vraisemblable, en ce temps de sodomisme, à la Cour, page 359 (note pour le chapitre XXXIII, *Elixir de galanterie*).

XXXIII

Élixir de galanterie

Toutes les nouvelles de la cour pâlissent devant le récit qu'on me fit hier de la dernière aventure arrivée à Mmes de la Ferté et de Berthillac ; c'est de l'élixir de galanterie. Ces deux dames, se trouvant ensemble à la comédie et seules dans une loge, se mirent à causer librement de ce qui les intéresse le plus au spectacle, la figure et la taille des acteurs. La maréchale était dans une grande effervescence d'admiration en voyant les formes heureuses, la grâce, la souplesse d'un sauteur basque qui cabriolait en ce moment sur la scène.

— Voyez, voyez, disait-elle à sa voisine, c'est tout à la fois un Hercule et un Adonis (1).

— J'en conviens, répondit Mme de Berthillac ;

mais admirez, je vous prie, la noblesse, le port majestueux, l'accent enchanteur de Baron

— Oui, c'est un genre de perfection différent... mais l'autre me touche davantage... Ah ! madame, comme il saute...

— J'avoue que ce Basque saute à ravir... Convenez aussi que Baron est à tourner la tête. Au surplus, cela dépend de la manière de voir, ma chère maréchale.

— Dites donc de sentir. Tenez, je vous l'avouerai ingénument, il m'est avis qu'un homme avec des reins aussi souples, que ce sauteur doit être admirable encore ailleurs qu'au théâtre...

— Et je vous dirai avec la même ingénuité, maréchale, que Baron ne peut qu'être un acteur délicieux dans les conversations au naturel.

— Pour moi, j'aimerais fort à éprouver le Basque.

— Il ne me conviendrait pas moins, répondit Mme de Berthillac, d'obtenir une certitude sur le comédien.

— Qui nous empêche d'en avoir le cœur net ?

— Mais comment, et en quel lieu ?

— N'avez-vous pas une maison près de Saint-Cloud ?... et en écrivant ce soir un petit mot à ces messieurs...

— Ah ! je comprends, vous le feriez porter par votre laquais...

— Non, reprit la maréchale avec un peu de honte, je ne voudrais pas que mon laquais sût... Vous concevez, à la campagne, on a des jours d'ennui, et ce garçon... Mais le vôtre ?

— Je ne puis... Mon mari fut longtemps à l'armée, et les gentilshommes sont si indiscrets...

— Bien, bien, nous enverrons le premier venu à nos acteurs.

Le rendez-vous fut donné pour le lendemain. Baron et le Basque, charmés de l'honneur que deux grandes dames leur faisaient, n'eurent garde de manquer l'heure qu'on indiquait. Mmes de la Ferté et de Berthillac rentrèrent à Paris fort satisfaites de leur journée, et promirent bien d'y revenir.

Pour les deux galants, ils différaient un peu d'avis sur le charme de l'entrevue qu'ils venaient d'avoir ; ils s'en expliquèrent sans détour en regagnant leur logis.

— Qu'en pensez-vous ? dit le Basque à Baron.

— Mon cher, répondit le comédien, c'est un ange que Mme de Berthillac.

— C'est un diable que la maréchale, répliqua le sauteur.

— Jamais je ne rencontraï une belle plus séduisante.

— De ma vie il ne m'arriva de trouver une femme aussi insatiable.

— Je brûle de me retrouver avec elle.

— Moi je me promets de ne plus retourner dans telle galère.

— Je donnerais toutes nos comédiennes pour un seul regard de Mme de Berthillac (2).

— Cherchez donc un autre compagnon de bonne fortune ; certes ! mon métier est rude à la comédie ; eh bien ! j'aimerais mieux y sauter du matin au soir que de passer une heure avec votre harpie de maréchale. »

Mais le plus comique de l'aventure, c'est que La Fontaine, l'impassible La Fontaine, qui venait de dîner chez Despréaux à Auteuil (1), a entendu d'un bout à l'autre le colloque des deux comédiens, et l'a raconté hier, avec toute la naïveté qu'on lui connaît, chez Mme de Créqui... Il fallait entendre les éclats de rire des auditeurs, il fallait voir l'imperturbable sang-froid du narrateur... Molière, où étais-tu ?

Il ne manquerait plus aux nobles dames dont

(1) Où parfois ils se grisaient aimablement. paraît-il (Voir COLOMBEY, *Ruelles, salons et cabarets*).

je viens de peindre les mœurs que d'être prudes chez elles ; mais elles ont toute la franchise du vice, et c'est à la cour, dans la maison même du roi, qu'on trouve l'alliage monstrueux des paroles austères et de la conduite déréglée. Personne n'est plus sévère que Mme de Montespan envers ses enfants ; personne n'est plus prompt à atteindre la pudeur des femmes, et cependant elle poussait l'année dernière encore l'indulgence pour ses propres faiblesses jusqu'à se livrer à son amant en présence des aînées de ses filles, auxquelles son extrême rigueur ne pardonnait pas un mot imprudent, un geste familier.

NOTES

(1) Comparons. — ... « Ils firent en ce temps-là une débauche qui allait un peu trop loin et fit beaucoup de bruit et à la cour et à la ville ; car, après avoir passé toute la journée chez des courtisanes où ils avaient fait mille désordres, ils furent souper aux Cuilliers, dans la rue aux Ours. Ils se prirent là de vin et étant saouls comme des cochons, pour ainsi dire, firent monter un oublieur à qui ils coupèrent les parties viriles et les lui mirent dans son corbillon. Ce pauvre malheureux, se voyant entre les mains de ces satellites, alarma non seulement toute la maison mais encore toute la rue par ses cris et ses lamentations ; mais quoi qu'il survint beaucoup de monde qui les voulaient détourner d'un coup si inhumain, ils n'en voulurent rien démordre et, l'opération étant faite, ils renvoyèrent le malheureux oublieur qui s'en alla mourir chez son maître.

« Cet excès de débauche ou plutôt cet excès de rage ayant été su du grand Alcandre, il en fut en

une colère épouvantable. Mais la plupart de ces désespérés appartenant aux premiers de la cour et aux ministres, il jugea à propos, à la considération de leurs parents, de se contenter de les éloigner. Les parents trouvèrent cet arrêt si doux en comparaison de ce qu'ils méritaient qu'ils en furent remercier le grand Alcandre, avouant de bonne foi qu'un crime si énorme ne méritait pas moins que la mort.

« Le marquis de Biran et le chevalier Colbert, qui étaient de la débauche et toujours des premiers à mettre les autres en train, furent un peu mortifiés avant que de partir, car celui-ci qui était fils du fameux M. Colbert fut régalé d'une volée de coups de bâton qu'il lui donnait en présence du monde, par ce que, comme il était grand politique, il était bien aise qu'on fût dire au grand Alcandre qu'il n'avait pu savoir un tel dérèglement sans qu'il fût suivi d'un châtiment proportionné à la faute. A l'égard du marquis de Biran, le grand Alcandre dit, en parlant de lui, qu'il n'avait que faire de prétendre de sa vie de devenir duc et qu'il serait toujours plus prêt à lui donner des marques de son mépris qu'à faire aucune chose qui tendit à sa fortune. Cependant nous venons de voir, il n'y a guère, que ce prince ne s'est pas ressouvenu de sa parole à moins qu'on ne veuille dire que ce n'est pas au marquis de Biran qu'il vient d'accorder le rang de duc, mais à Mlle de Laval, qu'il a épousée.

« Le bruit qu'avait fait cette débauche étant un peu apaisé, les parents des exilés sollicitèrent leur retour,

pendant que la duchesse de La Ferté souhaitait que son mari ne revînt pas de sitôt, pour de fortes raisons et que je rapporterai succinctement.

« Comme elle avait reconnu que c'était inutilement qu'elle avait prétendu à la conquête du fils du grand Alcandre, elle s'était rabattue sur le premier venu dont elle n'avait point lieu du tout d'être contente. Quelqu'un lui avait fait un mauvais présent et comme elle ne connaissait rien à un certain mal qui l'incommodait, elle prit le parti d'aller *incognito* chez un fameux chirurgien pour en être éclaircie. Y étant allée seule avec une chaise à porteurs, ce qui ne faisait rien présumer de bon d'une femme de son air, elle lui exposa son affaire sans façons, lui disant qu'elle ressentait depuis plusieurs jours quelques incommodités qui lui faisaient craindre que son mari, qui était un peu débauché, n'eût pas eu toute la considération qu'il était obligé d'avoir pour elle, qu'elle le priaît d'examiner la chose et de lui en dire son sentiment. Et faisant en même temps « exhibition de ses pièces, » elle s'attendait que le chirurgien allait, du moins, se montrer pitoyable, en entrant dans ses intérêts ; mais, celui-ci étant accoutumé à entendre rejeter sur les pauvres maris des choses dont ils sont le plus souvent innocents, il lui dit qu'il était tant rabattu de ces sortes de contes, qu'il ne pouvait plus avoir de complaisances pour celles qui les lui faisaient ; que sans se mettre davantage en peine d'accuser son mari, elle songeât seulement à se faire traiter promptement, parce que le mal

qu'elle avait pouvait devenir pire si par hasard elle venait à le négliger... » (*La France galante ou histoires amoureuses de la cour*, pp. 425-28, t. II ; *Histoire amoureuse des Gaules*.)

(2) Comparons encore :

« ... Mme de Bertillac étant allée un jour à la Comédie avec la maréchale de La Ferté, comme celle-ci eut vu danser le Basque sauteur, elle dit à l'autre qu'elle s'imaginait qu'un homme qui avait les reins si souples était un admirable acteur, lui avouant en même temps qu'elle serait ravie d'en faire l'expérience elle-même. L'ingénuité de la maréchale ayant obligé Mme de Bertillac de lui parler à cœur ouvert, elle dit qu'elle croyait bien qu'il y aurait beaucoup de plaisir à faire ce qu'elle disait, mais que pour elle, si elle était tentée de quelque chose, c'était de savoir si Baron, comédien, avait autant d'agrément dans la conversation qu'il en avait sur le théâtre. Cette confidence fut suivie de l'approbation de la maréchale ; elle releva le mérite de Baron, afin que Mme Bertillac relevât celui du Basque, et, s'encourageant toutes deux à tâter cette aventure autrement que dans l'idée, elles ne furent pas plus tôt sorties de la Comédie qu'elles se résolurent d'écrire à ces deux hommes pour les prier de leur accorder un moment de leur conversation.

« Baron et le Basque furent surpris de l'honneur qu'on leur faisait, et n'ayant pas manqué d'y répondre civilement, l'entrevue se fit à Saint-Cloud, d'où

les dames s'en revinrent si contentes qu'elles convinrent avec eux que ce ne serait pas la dernière fois qu'ils se verraient. Elles se firent part après cela, l'une à l'autre, de ce qui leur était arrivé, et elles furent obligées de tomber d'accord que ce n'était pas toujours des gens de qualité qu'on tirait les plus grands services. A l'égard des hommes, ils n'eurent pas tous deux pareil sujet de contentement. Si Baron fut satisfait de sa fortune il n'en fut pas de même du Basque : il trouva que la maréchale était insatiable. Il dit à Baron que quoiqu'il fatiguât beaucoup à la comédie, il aimerait mieux être obligé d'y danser tous les jours que d'être seulement une heure avec elle. Baron le consola sur le bonheur d'être bien avec une femme de grande qualité et il fut assez foux pour se laisser repaître de cette chimère. » (*La France gaillarde*, pp. 415-417, dans t. II : *Histoire amoureuse des Gaules*).

XXXIV

Singulière visite et exil.

M. de Montespan se rendit à Saint-Germain avec un carrosse dont les panneaux étaient de *corne*, et qu'il avait fait draper de noir ; lui-même parut dans le plus sombre costume. Le roi, surpris de le voir ainsi affublé, lui demanda de qui il était en deuil. « De ma femme, sire », répondit-il. Sa Majesté se contenta, pour le moment, de tourner le dos au marquis ; mais, le soir même, il eut ordre de ne plus paraître à la cour. Cette aventure bizarre ayant eu lieu le mercredi des Cendres, Lauzun disait le lendemain dans la galerie : « Le carême est commencé, il est dans l'ordre qu'on ne donne au château que des farces tragiques. »

Mais ce tragique ne s'est pas concentré à la cour ; Mme de Montespan l'a retrouvé dans son

ménage. Les rois ne veulent pas souvent avoir quelque chose de commun avec leurs sujets, et s'ils consentent parfois à ce partage, ce n'est jamais en amour. La favorite a reçu l'injonction expresse de refuser à son mari ce qu'elle ne devrait accorder qu'à lui; or, sur ce point, la longanimité conjugale devient difficile et l'impatience naturelle. Dans un de ces moments où toutes les belles prérogatives de la raison humaine cèdent à l'instinct, qui n'est pas moins animal dans l'homme que dans la brute, le marquis n'obtint qu'un refus sec et obstiné... L'époux, privé de ses droits, ne put contenir sa fureur, et le plus vigoureux soufflet appliqué sur le plus beau visage de la cour en tripla soudain le coloris. La vengeance n'est pas seulement le plaisir des dieux; c'est encore le besoin des femmes, et surtout des femmes souffletées. La marquise courut se plaindre au roi; le marquis fut exilé dans une terre qu'il possède au pied des Pyrénées: il y emmena ses enfants. Deux cent mille francs, qui lui furent comptés à son arrivée par le trésorier de la province de la part du roi, adoucirent un peu l'amertume de ses regrets (1)... Le pauvre exilé, en comptant

(1) Est-ce 200.000 livres, si toutefois les 200.000 livres lui avaient été données; ce qui reste à prouver et ce qui paraît

ses quatre mille louis, répéta ce vers d'*Amphitryon* :

Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

Il était temps qu'Amphitryon-Montespan s'éloignât ; son infidèle moitié ne pouvait plus cacher le résultat de ses amours avec le roi. Elle essaya pourtant de dissimuler encore sa grossesse, en inventant une mode que la cour s'est empressée d'adopter : on voit les dames habillées en hommes, à la réserve d'une jupe sur laquelle, à l'endroit de la ceinture, on tire la chemise, que l'on fait bouffer de manière à perdre le volume du ventre dans les plis de ce dernier vêtement.

Cette robe à « panier » fait fureur ; la population de cette année y gagnera.

invraisemblable. Montespan aurait accepté que sa femme payât ses dettes, soit ! Mais en quelle détresse n'avait-il pas été plongé ! La misère assouplit souvent les caractères les plus fermes. Voir *Lichtemberger* : DE LA VALLIÈRE A LA MONTESPAN.

NOTE

Le scandale des amours de Louis XIV fut d'autant plus vif que le jeune marquis de Montespan n'avait rien du mari complaisant, trait singulier à cette époque et dans ce milieu. « C'était un homme extra-
« vagant, extraordinaire, dit Mlle de Montpensier,
« qui se plaignait à tout le monde de l'amitié du roi
« pour sa femme ». Il lui fit des scènes, il la souffleta. Il fit des scènes au roi. Quand Montespan allait à Saint-Germain et qu'il faisait de ces prônes, Mme de Montespan était au désespoir. « Il venait fort sou-
« vent chez moi, ajoute Mlle de Montpensier ; il est
« mon parent et je le grondais. Il y était venu un
« soir et m'avait fait une harangue, qu'il avait faite au
« roi, où il citait mille passages de la Sainte Écriture,
« David, enfin lui disait force choses pour l'obliger à
« lui rendre sa femme et craindre le jugement de
« Dieu. Je lui dis : « Vous êtes fou. » Je fus à Saint-
« Germain, le lendemain, et je dis à Mme de Mon-
« tespan : « J'ai vu votre mari à Paris, qui est plus

« fou que jamais ; je l'ai fort grondé et lui ai dit que
« s'il ne se taisait il mériterait qu'on le fit enfermer. »
Elle me répondit : « Il est ici qui fait des contes dans
« la cour ; je suis honteuse de voir que mon perro-
« quet et lui amusent la canaille. »

« Louis XIV ne laissait pas d'être contrarié par
l'attitude de ce récalcitrant mari. On le voit, dans sa
toute-puissance, se cacher, se dissimuler, comme un
amant vulgaire. Ses craintes redoublèrent quand sa
maîtresse devint mère. Louis XIV aima beaucoup
ses enfants, particulièrement, ceux qu'il eut de
Mme de Montespan. Devant la loi ces enfants
appartenaient au mari. Louis tremblait que par iro-
nie ou vengeance, Montespan lui vint prendre son
fils et sa fille... Quand le marquis de Montespan
comprit que ses efforts étaient vains et que, du haut
du trône, le roi ne répondrait que par des lettres de
cachet, il se vêtit de deuil, habilla de deuil toute sa
maison, et, dans un carrosse drapé de deuil, vint à la
cour prendre congé, en grande pompe, de ses pa-
rents, de ses amis, de ses connaissances. Ce jour, le
mari tout de noir habillé ne fut pas ridicule ; les
plaisanteries se turent et sur le trône, le roi fut
odieux. Un homme de génie prêta son aide au mo-
narque. Molière écrivit *Amphytrion*. La pièce fut
représentée en cette année 1668, et les rieurs repri-
rent place dans le camp royal.

Un partage avec Jupiter

N'a rien du tout qui déshonore.

Vicomtes et marquises, sur les banquettes dorées, applaudissaient au brocard et soulignaient d'éclats de rire les railleries cruelles. Le roi en fut atteint, surtout dans la bourgeoisie parisienne. Il le sentit et il lui arriva de dire lui-même à sa maîtresse « que si elle avait quitté maison, enfants et mari pour le suivre, il avait quitté, lui, le soin de sa réputation qui était extrêmement flétrie pour avoir aimé une femme qu'il avait si grandes raisons de ne pas regarder comme il l'avait fait... » (FUNCK-BRENTANO, *le Drame des poisons*, pp. 164-166. Paris, Hachette.)

« Ayant quitté Paris, il était parti pour sa province en Roussillon et de là passait en Espagne. Louis XIV, entre temps, avait fait introduire au Châtelet une demande en séparation de corps et de bien formulée par Mme de Montespan. Malgré les instances du roi, des ministres qui harcelaient les juges, l'affaire demeurait en suspens ; les magistrats ne se pouvant résoudre à l'iniquité qu'on leur demandait. Enfin ils cédèrent en partie, sous la pression du premier président de Noiron gagné par la promesse des sceaux. La séparation fut déclarée le 7 juillet 1674 par le procureur général Achille de Harlay, assisté de six juges. Le jugement invoquait la dissipation des biens de la communauté par le marquis de Montespan, le mauvais ménage entre le marquis et la marquise, les sévices dont la marquise se plaignait de la part de son mari. Cet arrêt prononcé contre Montespan fut un acte monstrueux. Après avoir déshonoré sa couronne, le roi déshonorait la justice. Alors

on rechercha le marquis. Cet homme si fier et si résistant pliait sous le malheur. Sa mère était mourante ; il désirait la revoir. L'exil avait encore consommé sa ruine. Ses biens étaient saisis, mis en vente, et ses deux enfants, ses enfants à lui, allaient être réduits à la misère. Le moment alors avait été opportun pour que fût prononcée la séparation de corps. Accablé, résigné, Montespan avait été forcé de vouloir tout ce qu'on lui demanda. » (C. F. LAIR, *Louise de la Vallière*, pp. 302-303.)

Ce que Saint-Simon nous dit de Harlay — oh ! quel noir tableau ! — nous laisse deviner qu'il ne fut point difficile d'obtenir l'arrêt.

« Une austérité pharisaïque le rendait redoutable, par la licence qu'il donnait à ses répréhensions publiques, et aux parties, et aux avocats, et aux magistrats, en sorte qu'il n'y avait personne qui ne tremblât d'avoir affaire à lui... D'ailleurs, sans honneur effectif, sans mœurs dans le secret, sans probité qu'extérieure, sans humanité même, en un mot un hypocrite parfait, sans foi, sans loi, sans Dieu et sans âme : cruel mari, père barbare, frère tyran, ami uniquement de soi-même, méchant par nature, se plaisant à insulter, à outrager, à accabler, et n'en ayant de sa vie perdu une occasion. On ferait un volume de ses traits et d'autant plus perçants qu'il avait infiniment d'esprit... C'est dommage qu'on n'ait pas fait un *Harleana* de tous ses dits qui caractérisaient ce cynique... » (*Mémoires de Saint-Simon*.)

La mort d'Anne d'Autriche.

Anne d'Autriche quitta hier la vie dans la soixante-cinquième année de son âge. Elle meurt d'un cancer au sein, dont elle a souffert deux ans sans l'avoir déclaré. Cette princesse se mit ensuite dans les mains d'un empirique nommé Gendron ; ces charlatans ont aujourd'hui un grand crédit, parce qu'un reste de superstition porte à croire qu'ils possèdent des secrets merveilleux. La reine mère, en s'abandonnant à celui-ci, a fermé les portes de son palais à d'honnêtes médecins, qui du moins la soulageaient : c'était tout ce que la nature permettait à leur art.

Le cœur d'Anne d'Autriche devait, dans ses derniers instants, subir les plus cruelles épreuves ;

la froideur de ses serviteurs qu'elle a comblés de bienfaits et l'indifférence de ses propres enfants. Deux jours avant sa mort, M. de Beringhein, son premier gentilhomme, qui lui devait tout, étant entré dans sa chambre, elle lui dit : « Il faut nous quitter, mon cher monsieur. — Vous pouvez penser, madame, lui répondit-il froidement, avec quelle peine vos serviteurs reçoivent cet arrêt ; mais ce qui peut nous consoler, c'est de voir que Votre Majesté échappe à de grandes douleurs, et de plus à une grande incommodité, elle qui aime les bonnes senteurs : car les maux comme celui dont elle est atteinte répandent sur la fin une odeur infecte. » La reine pâlit et se tut (1).

Il était impossible de ne pas prévoir la fin prochaine de cette infortunée princesse, cependant la cour ne songeait pas à suspendre ses plaisirs : la comédie, les bals, les cercles galants, les petits soupers continuaient. Huit jours avant celui où mourut la reine, le roi fit célébrer avec pompe les noces de Mlle d'Artigny, cette confidente de Mlle de La Vallière, dont j'ai parlé les années précédentes. Les fêtes de cet hymen étaient célébrées au Louvre, quand la mère de Louis XIV luttait contre la mort au Palais-Royal ; les mains de ce prince ornaient la tête d'une jeune fiancée du ban-

deau nuptial, tandis qu'on déployait le drapeau funéraire pour envelopper la veuve de Louis XIII. Mais quelles durent être les angoisses de la reine expirante en apprenant que dans ses appartements, à quelques pas de son lit, la possession de ses perles était l'objet d'une discussion entre le roi et *Monsieur*!

Anne d'Autriche emporte les regrets d'une foule d'infortunés qu'elle secourait avec une bienfaisance infatigable; mais en général sa mémoire est peu vénérée. On reproche à cette princesse, fille aînée de Philippe III, de s'être montrée toujours plus attachée à la monarchie espagnole qu'à la nôtre. Ce serait cependant avec injustice qu'on l'accuserait d'avoir trahi les intérêts de la France pour favoriser ceux de l'Espagne. Sa principale faute est d'avoir soutenu Mazarin avec une opiniâtreté qui conduisit l'État au bord d'un abîme, dont ce ministre n'eût jamais pu le tirer: soit amour, soit faiblesse de caractère, elle sacrifia à son favori et les nobles qui l'avaient servie, qui la servaient encore, et le peuple qu'elle devait protéger. Anne d'Autriche pensait d'ailleurs que la tyrannie est le meilleur moyen de gouverner. « Il faut, disait-elle souvent à Louis XIV, il faut enchaîner la nation pendant son sommeil, afin

qu'elle se réveille soumise. » Mais, plus indulgente, plus affable dans ses manières que dans ses opinions, la veuve de Louis XIII contribua beaucoup par sa politesse à jeter les bases de cette galanterie exquise, qui, comme un vernis brillant, orne les dehors de nos mœurs, et séduit les étrangers s'ils s'arrêtent à cette surface légère.

La fille de Philippe III, véritable Sybarite, ne pouvait souffrir le contact d'une étoffe ordinaire : la batiste la plus fine que l'on pût se procurer lui paraissait encore trop grossière pour caresser les contours de ses membres délicats. Le cardinal Mazarin se permettait quelquefois de la plaisanter sur cette extrême délicatesse en lui disant que, « si elle était damnée, son enfer serait de coucher (2) dans des « draps de toile de Hollande ».

Le convoi de la reine mère était d'une simplicité qui trahissait la négligence : le deuil se composait à peine d'un quart de la cour : un souverain mort conserve peu de courtisans, et leur nombre se réduit presque à rien quand le prince défunt a cessé depuis longtemps d'accorder des emplois et des honneurs.

NOTES

(1) Rien de plus exact. Mme de MOTTEVILLE, dans ses *Mémoires*, nous dit qu'était horrible, insoutenable la puanteur qui se dégageait de son sein ulcéré. Voir page 21 : notes du chapitre 1^{er}, *Richelieu danse la Sarabande*.

C'est en 1666 que mourut Anne d'Autriche : elle mourut d'un cancer au sein. Ses dernières souffrances furent atroces. Avant d'être malade « elle avait demandé à Dieu de lui envoyer des souffrances comme moyen de mériter ». Visitant un jour un hôpital, elle arriva près d'une femme qu'un cancer rongeaient. Saisie par une invincible répugnance elle s'éloignait vivement. « Seigneur ! Seigneur, s'écriait-elle, tout autre fléau que celui-là ! » Et, c'est justement de ce fléau qu'elle mourut !

Comme le dit fort justement, cette fois, l'*OEil de bœuf* « la Cour ne songeait pas à suspendre ses plaisirs » parce qu'elle ne croyait pas la fin si proche. « Au commencement d'octobre 1665 on dansait un

ballet impromptu, paroles de Dangeau, musique de Fromenteau. Dans ce ballet le roi représentait un gouverneur de province dont Madame, Henriette d'Angleterre, était la femme et Mlle de La Vallière la sœur. Distribution vraiment curieuse. Louis était alors au plus fort de sa passion. Le 5 janvier 1666 « Monsieur et Madame traitèrent le roi ; de longtemps il ne s'était vu pareil régal. » Puis suivirent un concert dans la grande galerie du Palais-Royal, une comédie dans la grande galerie. En ce commencement d'année les soupers succédaient aux bals, les bals aux soupers. Avec une résignation admirable, Anne d'Autriche mourut. Monsieur pleura beaucoup, mais sa douleur fut courte. Sa femme, Henriette, s'attrista médiocrement, en belle-fille. Marie-Thérèse, l'épouse légitime « si tendre, si dévouée à sa tante et belle-mère, pendant le cours de cette longue maladie, ne put se défendre de prêter l'oreille à une « malicieuse adulatrice ». Louis XIV avait voulu que la reine mère précédât en tout sa belle-fille ; et l'adulatrice montrait à cette belle-fille qu'à l'avenir, étant reine de France, elle serait seule considérée. » Le roi, malgré sa douleur, ne fut point fâché, au fond, d'être débarrassé de tout contrôle.

Dans le peuple la douleur fut vive et sincère. Cette reine, objet de tant d'attaques passionnées, de tant d'insultes, confondue jadis avec Mazarin dans une même exécration, avait su, par son charme naturel, par son dévouement à son fils, par sa conduite toute française, dissiper les préventions et reconquérir

l'amour populaire. Il nous a bien fallu, commentant quelques extraits de ces chroniques, rappeler et citer les pamphlets cruels, les chansons ordurières qui firent de cette reine une Messaline parfois ; mais les pamphlets ne sont pas l'histoire et ne peuvent être invoqués qu'à titre de curiosité toute simple. Anne d'Autriche, même « en admettant certaines choses », fut une mère de famille très digne, une reine indulgente et honnête, une femme digne d'estime. Elle ne fut pas galante, elle ne fut point coquette, elle ne fut pas débauchée. Peut-être lui peut-on reprocher d'avoir aimé un brin, extra-conjugalement ; mais faut-il donc être impitoyable ?

(2) « Elle s'était maintenue propre et agréable fort longtemps. Approchant de la soixantaine elle était encore aimable, et, sans flatterie, on pouvait dire qu'elle avait de grandes beautés. Outre qu'elle avait de la fraîcheur sur son visage, ses belles mains et ses beaux bras n'avaient rien perdu de leur perfection. Les belles tresses de ses cheveux étaient de même grosseur et de même couleur qu'elles avaient été à vingt-cinq ans. Après la mort du feu roi elle avait cessé de mettre du rouge, ce qui augmenta la blancheur et la netteté de son teint... La grandeur de sa naissance l'avait accoutumée à l'usage des choses délicates qui peuvent contribuer à l'aise du corps et sa propreté était, sur cela, extrême... Selon ses inclinations naturelles et selon la délicatesse de sa peau, ce qui était innocemment délectable lui plaisait. Elle aimait les bonnes senteurs avec passion. Il

était difficile de lui trouver de la toile de batiste assez fine pour lui faire des draps et des chemises, et avant qu'elle pût s'en servir, il fallait la mouiller plusieurs fois pour la rendre plus douce... » (MME DE MOTTEVILLE, *Mémoires*.)

XXXVI

Les deux cocus.

Le procès conjugal de M. et Mme de Courcelles est le sujet de toutes les conversations : on en égaie toutes les mélancolies ; c'est une si drôle de chose qu'une attaque judiciaire devant une cour supérieure pour se faire déclarer cocu ! « Que diable avez-vous fait là, mon cher monsieur, disait l'autre jour Ninon au mari plaignant, vous serez condamné ; c'est vous peut-être que le Parlement enverra tondu dans un cloître... Ces messieurs ne croient guère aux cocus ; dans une épidémie générale, on ne reconnaît point de degrés à la maladie. » Il est probable cependant que l'épouse intimée a craint l'arrêt, car elle s'est sauvée samedi soir de son couvent déguisée en

laquais. Faute de mieux, Courcelles prend son parti de bonne grâce. Se trouvant à dîner hier chez Mme du Mans, et voulant s'excuser de n'avoir pas encore adopté la mode des perruques, il s'est mis à dire qu'il avait deux bosses au front qui l'empêchaient de se conformer à cet usage. On riait encore quand M. d'Olone est entré. « Oh ! par ma foi, madame, m'a dit en le voyant M. de la Rochefoucauld, qui se trouvait à table près de moi, voilà deux hommes qui ne peuvent tenir ensemble dans cette chambre. » Le mot a circulé d'une bouche en bouche, et le rire a recommencé.

XXXVII

Princesses et belles dames à la messe.

M. de Brissac, major des gardes du corps, est un homme loyal et franc qui n'aime point les hypocrites. Il enrageait en voyant au Salut du dimanche et du jeudi, que le roi allait toujours entendre, les tribunes de la chapelle remplies de dames priant avec ferveur, et ayant toutes de petites bougies allumées devant elles, sous prétexte d'éclairer leurs lectures pieuses, mais réellement pour se faire remarquer. Non seulement le major savait que la plupart de ces belles dévotes étaient les prêtresses d'un culte tant soit peu profane, mais il aurait parié, disait-il, qu'elles ne se montraient si assidues à l'office du soir que parce qu'elles savaient que le roi y venait. Brissac

voulut un jour vérifier le fait. Il paraît au moment du Salut à la tribune du roi, lève sa canne, et dit hautement : « Gardes du roi, rentrez dans vos salles, Sa Majesté ne viendra pas. » Les gardes, à qui leur chef avait fait le mot, semblent se retirer. Tout aussitôt les livres d'heures de nos dévotes se ferment, leurs bougies s'éteignent, elles lèvent le siège, les voilà parties. Cependant les gardes rentrent, Louis XV arrive et trouve, à sa grande surprise, la tribune déserte. Le soir, au coucher, Brissac raconta à Sa Majesté le tour qu'il avait joué à ces dames : ce fut un sujet de rire inextinguible ; mais le lendemain toutes voulaient dévisager le major.

NOTE

M. de Brissac, certes, était un homme d'esprit, mais ce fut surtout sous Louis XIV, qu'il eut de l'esprit et il est curieux que l'*Œil de bœuf* fasse se passer aux temps de Louis XV, avec ce monarque pour principal acteur, cette anecdote qui se passait en plein règne de Louis XIV. Voici d'ailleurs le récit de Saint-Simon, et l'on verra pour le surplus, de quelle manière l'a « tripatouillé » l'*Œil de bœuf*. A la date de 1708, Saint-Simon raconte.

« Brissac, peu d'années avant sa retraite, fit un étrange tour aux dames. C'était un homme droit qui ne pouvait souffrir le faux. Il voyait avec impatience toutes les tribunes bordées de dames l'hiver au Salut, les jeudis et les dimanches, où le roi ne manquait guère d'assister, et presque aucune ne s'y trouvait, quand on savait de bonne heure qu'il n'y viendrait pas et, sous prétexte de lire dans leurs heures, elles avaient toutes de petites bougies devant elles, pour les faire connaître et remarquer. Un soir que le roi

devait aller au Salut et qu'on faisait à la chapelle la prière de tous les soirs, qui était suivie du Salut, quand il y en avait, tous les gardes postés et toutes les dames placées, arrive le major vers la fin de la prière, qui, paraissant à la tribune vide du roi, lève son bâton et crie tout haut : « Gardes du roi, retirez-vous, rentrez dans vos salles, le roi ne viendra pas ! » Aussitôt les gardes obéissent : murmures tout bas entre les femmes, les petites bougies s'éteignent et les voilà toutes parties, excepté la duchesse de Guiche, Mme de Dangeau et une ou deux autres qui demeurèrent. Brissac avait posté des brigadiers aux débouchés de la Chapelle pour arrêter les gardes, qui leur fit reprendre leurs postes, sitôt que les dames furent assez loin pour ne pouvoir pas s'en douter. Là-dessus arrive le roi qui, bien étonné de ne point voir de dames remplir les tribunes, demanda par quelle aventure il n'y avait personne. Au sortir du Salut, Brissac lui conta ce qu'il avait fait, non sans s'espacer sur la piété des dames de la cour. Le roi rit beaucoup et tout ce qui l'accompagnait. L'histoire s'en répandit incontinent et toutes dames auraient voulu l'étrangler. » (SAINT-SIMON, IV, p. 110.)

XXXVIII

Les nudités de la gorge

La morale donna le jour de l'an de 1711 des étrennes de sa façon aux dames de Paris; c'est un ouvrage en deux volumes in-12, intitulé : *Abus des nudités de gorge*. Je n'aurais jamais cru qu'on pût en écrire si long sur une telle matière; mais elle s'est étendue sous la main de l'auteur. Chaque tentation que cet usage immodeste peut faire naître est traitée dans un chapitre à part où se déroule une longue énumération de conséquences dont la moindre entraîne le péché mortel; on peut juger des autres. Il faut convenir que les femmes de notre époque accusent le nu d'une manière toute lacédémonienne; point de re-

fuge pour les regards dévots, vainement leur chaste prunelle semble-t-elle dire :

Ah ! cachez-moi ce sein, que je ne saurais voir ;

on persiste à le leur montrer ; ici c'est une robe sans ceinture, telle qu'on la met en sautant du lit ; là, c'est une gorge débordant du corset comblaisant ; plus loin, ce sont des bras et des épaules dont la nudité se réunit à celle des poitrines pour assaillir les continences ecclésiastiques. Forcé dans les derniers retranchements de sa pudeur sacrée, le curé de Saint-Étienne-du-Mont s'écriait l'autre jour en chaire : « Pourquoi, mesdames, ne pas vous couvrir en notre présence. Sachez que nous sommes de chair et d'os comme les autres hommes ! » L'auditoire s'étant mis à rire, le prédicateur ajouta : « Quand on vous parle à mots couverts, vous faites la sourde oreille ; quand on vous parle en termes clairs, vous riez : comment donc vous prendre ? » Vous verrez qu'il faudra que le roi envoie ses mousquetaires par la ville, matin et soir, afin de faire rentrer nos coquettes dans le devoir.

NOTE

C'est en 1675 que parut ce *Traité sur l'abus des nudités de gorge*, dont l'auteur est le théologien Jacques Boileau, le frère de notre célèbre satirique, Nicolas.

Singulier traité, que ce *Traité sur l'abus des nudités de gorge*. Tout entier du domaine de l'imagination, on y peut voir jusqu'à quel point extrême les « excogitations » malsaines et lubriques d'un casuiste se peuvent donner carrière. Célibataires, les canonistes semblent aimer tout spécialement ces sujets scabreux : il n'y a qu'à se rappeler certains *Manuels des confesseurs* où les suppositions et les commentaires pornographiques arrivent à leur comble. Est-ce parce qu'en écrivant ils voudraient avoir l'orgueil — lorsqu'ils ne succombent pas à la tentation, ce qui ne serait pas rare — de remporter sur eux-mêmes une victoire glorieuse ; ressemblant alors à ce saint dont parle Basile qui, couchant auprès de ses religieuses, passait la nuit à lire son bréviaire. « La

vue d'un beau sein, écrit Boileau, n'est pas moins dangereuse pour nous que celle d'un basilic ; il n'y a ni âge ni qualité qui exempte un homme d'être tenté à la vue d'une belle gorge, et l'inclination que la nature nous inspire pour nos proches est souvent une disposition à l'amour déshonnête, que le démon nous suggère. » A l'époque où l'abbé Boileau écrivait, les tentations étaient-elles plus faciles que de nos jours ? Peut-être, car les portraits du temps nous apprennent quelle libérale exhibition les femmes faisaient de leurs bras et de leurs épaules, aux bals, aux réunions, à l'église, à la ville, au confessionnal ; même elles « allaient à la table sainte » en un déshabillé galant des plus suggestifs, ce qui, tout naturellement, arrachait à l'abbé Boileau des cris d'indignation. « C'est avec raison, écrit-il dans son *Traité*, que le prophète Ézéchiél nous apprend que le sein découvert d'une femme était un lit, et un lit où l'impureté reposait et devenait féconde en corrompant celle qui le découvre et celui qui le regarde. Je souhaiterai que toutes les femmes et toutes les filles fussent bien persuadées de ce qu'a dit saint Jean Chrysostôme, et qui a été justifié, qu'une image et une statue sont le signe du diable. Elles conclueraient de là que par leurs nudités elles deviennent non seulement le siège, mais le trône de Satan ; que non seulement il repose sur leur gorge, sur leurs épaules exposées aux yeux des hommes, mais qu'il y règne, qu'il y domine, qu'il y triomphe ; elles reconnaîtraient que leur corps à demi-nu n'attire pas moins sur elles

les démons que les yeux des hommes. Et comme il y a d'ordinaire plusieurs hommes qui regardent leurs seins, leurs épaules et leurs bras nus, il y a aussi plusieurs démons sur chacune de ces parties dont ils prennent possession et dont, pour ainsi parler, ils font leur retraite et leur fort. »

Il y avait de quoi, certes, effrayer les coquettes les plus effrenées ; mais les femmes qui redoutèrent moins de voir nombre de diabolins sur leurs épaules et leurs poitrines que de se priver du plaisir de montrer leurs attraits allèrent décolletées comme avant. Les femmes alors n'avaient point de couturières. C'étaient des tailleurs qui faisaient les robes, les corsets, et qui les essayaient, les couturières n'ayant obtenu qu'en cette même année 1675 les statuts qui les organisaient officiellement en corporation — usage qui favorisait, comme bien l'on pense, maintes et maintes intrigues galantes où les amants se substituaient aux « couturiers ». C'était le tailleur de la reine — il s'appelait Baudalet — qui, chaque matin, lançait Marie-Thérèse. Elle demandait à Louis XIV qu'il voulût bien abolir cet usage ; le roi répondit que le « droit de lacer la reine appartenait à des gens qui avaient payé leur charge et qu'il ne lui appartenait point d'en altérer les prérogatives ; que d'ailleurs la gorge des dames se montrant d'habitude dans le costume, à peu près nue, chaque jour, il importait peu qu'un valet en vit plus ou moins en lançant la reine et qu'ainsi ce n'était pas la peine d'en parler. »

Évidemment ce *Traité sur l'abus des nudités de gorge* fut très lu, très commenté dans les ruelles; mais qu'advint-il? Les gorges continuèrent toujours à s'étaler en dépit de ces conclusions du naïf abbé Boileau.

« Tous savent par une funeste expérience que l'amour profane se place sur une belle gorge, comme sur une éminence d'où il nous attaque avec avantage; qu'il y demeure comme sur un trône où il domine avec plaisir, qu'il y repose comme sur un lit où il combat sans peine et où il triomphe sans employer d'autres armes que la mollesse même. Les hommes savent combien il est dangereux de regarder un beau sein; les femmes coquettes, combien il est avantageux de le montrer. Les hommes disent et redisent aux femmes combien ils ont été émus à la vue de leur gorge et de leur taille, les femmes et les filles connaissent les pernicioeux effets que produisent dans l'esprit des hommes la beauté de leur taille et de leur gorge. L'idée de leur sein n'entre pas moins dans leur imagination que dans celles des hommes qui le considèrent attentivement et qui le louent; et comme ils joignent d'ordinaire l'idée de tout le corps à celle du sein, étant persuadés qu'on montre la beauté de l'un pour faire juger de la beauté de l'autre, elles entrent facilement dans les sentiments qu'elles voulurent inspirer et partagent l'inclination des libertins qui les regardent. »

L'année même ou parut ce *Traité*, on joua le *Tartuffe*, et sans doute que plus d'une lectrice songeait

à l'abbé Boileau lorsqu'elles entendaient Dorine et Tartuffe qui disaient :

TARTUFFE

*.... Couvrez ce sein que je ne saurais voir...
Par de pareils objets les âmes sont blessées
Et cela fait venir de coupables pensées.*

DORINE

*Vous êtes donc bien tendre à la tentation
Et la chair sur vos sens fait grande impression.
.
Et je vous verrais nu, du haut jusques en bas
Que toute votre peau ne me tenterait pas.*

Voir dans *la Vie privée d'autrefois*, par FRANKLIN, le volume : *Les magasins de nouveautés*, I, pp. 189 à 233.

Commencement de lassitude.

Quand on douterait encore de l'amour du roi pour Mme de Montespan, il faudrait céder à l'évidence : Mme de Montausier, toujours prompte à se tourner vers le point où se lève le soleil de la faveur, abandonne Mme de La Vallière, et fait des mines charmantes à sa rivale. Celle-ci disait hier au milieu des appartements de *Madame* : « Le roi fait tout ce qu'il peut pour persuader à La Vallière qu'il l'aime toujours ; mais il oublie de le lui dire. — Oui, répondit Mme de Montmorency, c'est comme M. de Choisy, qui, écrivant à un de ses amis, disait, en terminant sa lettre : « A propos, j'oubliais de vous marquer que ma femme est morte depuis trois jours. »

NOTE

C'est après la mort de sa mère Anne d'Autriche que le roi commence à se détacher de La Vallière. Au frère de la marquise — son beau-frère de la main gauche — qui lui porte les condoléances, il fait cette caractéristique réponse : « M. le marquis de La Vallière, ce que j'ai souffert en perdant la reine ma mère surpasse tous les efforts de votre imagination et, pour vous répondre en un mot, sachez que la seule main qui m'a porté un si rude coup est capable de l'adoucir. » Louise ne sera plus la consolatrice, l'amie confidente des chagrins intimes. Le charme est rompu. Pourquoi ? Lassitude du cœur, habitude blasée des sens. L'amant trouve que l'amante n'a plus « que des traits amaigris ». Cet amour qu'elle et lui avaient « juré d'être éternel », il s'enfuit comme disparaissent les neiges d'antan !

Elle est curieuse, et cette fois très sincère, dans *les Amours de Mlle de La Vallière*, t. II, pp. 85-87, de *l'Histoire amoureuse des Gaules*, elle est curieuse

cette conversation qui laisse prévoir la première lassitude du roi.

« ... Ne croyez pas, dit La Vallière, que mon miroir ne m'apprenne bien que ma personne désormais n'est pas trop agréable. J'ai perdu presque ce qui peut plaire ; et enfin, je crains avec raison que vos yeux n'étant plus satisfaits, vous ne cherchiez dans les beautés de votre cœur de quoi les contenter !... »

Et alors le roi, passez-moi le mot trivial, mais si juste ici, « de se monter le coup » pour lui répondre :

« ... Cessez d'outrager par vos injustes soupçons un prince qui vous adore, et croyez que je ne trouverai jamais en personne ce cœur que j'estime tant et sur la bonne foi duquel je me repose, et je m'imagine qu'il n'y a que lui qui m'aime comme je veux être aimé... Je suis persuadé que votre esprit est au-dessus des couronnes et des diadèmes et que vous aimez mieux en moi la qualité d'amant passionné que celle de roi grand et puissant.

... Croyez, madame, que je ne me suis point donné à vous pour l'éclat de votre teint et pour le brillant de vos yeux ; cela fut pour des qualités si belles que vous ne me perdrez jamais qu'avec la vie... » Et La Vallière, elle aussi, « y va » de sa longue tirade, réitérant, « que lorsqu'elle ne serait plus aimée du roi, elle prendrait le parti de la retraite ». Se doutait-elle, la pauvre Louise, que la retraite était plus proche et devait être plus terrible qu'elle ne le pensait ? (*Les Amours de Mlle de La Vallière*, pp. 86-88.)

Mme de Montausier est Julie-Lucie d'Angennes

de Rambouillet, « grande ville qui n'est pas belle, mais agréable. La Précieuse passe au milieu qui est une rivière de grande réputation. L'eau en est claire et nette; il n'y a lieu au monde où la terre soit mieux cultivée. (*Carte du pays de Braquerie.*)

Oui, sans doute, alors qu'à l'hôtel de Rambouillet, — le « siège social » des Précieuses — chez sa mère, elle se faisait « espérer » si longues années par le duc de Montausier, et qu'en hommage pour ses vertus on lui tressait la fameuse *Guirlande de Julie*. Mais depuis? Voir dans TALLEMANT DES RÉAUX: *Historiettes de M. de Montausier, de la marquise de Rambouillet, de Julie d'Angennes.*

Mais depuis? Eh bien, elle oublia qu'elle avait été vertueuse, et Julie d'Angennes, devenue Mme de Montausier, s'instituait — ce qui fut pour tous un singulier étonnement — la... « complaisante » du roi (Voir dans *le Palais-Royal*, t. II de *l'Histoire amoureuse des Gaules*, le rôle qu'elle joue dans les amours du roi avec La Vallière.) C'est Mme de Montausier qui va chez la reine pour lui persuader qu'elle doit faire bon accueil à la maîtresse du roi. Et comme Marie-Thérèse répond: « Je l'en quitte, pas n'est besoin qu'il me la présente », Mme de Montausier répond: « Si j'osais, je dirais à Votre Majesté que votre complaisance le touchera et qu'au contraire votre refus l'aigrira... » Et plus loin, « le roi voulut que Mme de Montausier, qui fait tout ce qui lui plaît, écrivît aussi quelque chose de son amour... »

Et M. de Montausier qui passe aujourd'hui pour

être l'Alceste du *Misanthrope*, le type de l'homme honnête avec intransigeance, ne fut-il pas complice ?

.

*La Montausier est, dit-on, maquerelle
De notre Roi, le grand Louis de Bourbon ;
L'on voudrait bien lui donner des pucelles
Mais dans ce temps, où diable en trouve-t-on ?
Ton relon tonton tontaine la tonton.*

Voir page 146 l'anecdote : *la Reine et les maîtresses du roi.*

..

ON PREND MONTESPAN

AIR : *Mon confesseur est rude.*

On dit que La Vallière
S'en va sur son déclin ;
Ce n'est que par manière
Que le roi va son train.
Montespan prend la place :
Il faut que tout y passe
Ainsi de main en main.

Le Père Amat est rude,
Il dit à chaque instant
Qu'un péché d'habitude
Est un crime fort grand :
De peur de lui déplaire
On quitte La Vallière
Et l'on prend Montespan.

Ls Père Amat, né à Rodez en 1590, fut, de 1654 à 1670, le confesseur du roi. En cette année « le roi le renvoya parce que les représentations qu'il lui faisait sur le scandale de ses amours ne lui plaisaient point ».

Au P. Amat sont adressées les deux dernières *Lettres provinciales*.

∴

LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE AU ROI

QUI COMMENÇAIT A NE PLUS L'AIMER

Tout se détruit, tout passe, et le cœur le plus tendre
Ne peut d'un même objet se contenter toujours ;
Le passé n'a point vu d'éternelles amours,
Et les siècles futurs n'en doivent pas attendre.

La raison a des lois qu'on ne doit point entendre ;
De nos désirs errants rien n'arrête le cours,
Ce qu'on aime aujourd'hui déplaît en peu de jours ;
Notre inégalité ne saurait se comprendre.

Tous ces défauts, grand roi, sont joints à vos vertus,
Vous m'aimiez autrefois, et vous ne m'aimez plus.
Ah ! que mes sentiments sont différents des vôtres !

Amour à qui je dois et mon mal et mon bien,
Que ne lui fites-vous un cœur comme le mien
Ou que ne fites-vous le mien comme les autres !

« Mme de La Vallière, dit Mme de Caylus dans ses *Souvenirs*, aimait le roi et non la royauté. »

XL

La duchesse de Longueville.

La mort vient de frapper Anne-Geneviève de Bourbon-Condé (1), duchesse de Longueville, qui fut une héroïne dans toutes les carrières qu'elle parcourut. Tour à tour pieuse, galante, guerrière et janséniste, elle poussa chacun de ses goûts jusqu'à la passion et chacune de ces opinions jusqu'à l'enthousiasme. Cette femme se trouva mêlée, (2) de son temps, à toutes les intrigues politiques, galantes, militaires ou religieuses ; toujours de la meilleure foi du monde, elle ne sut s'arrêter dans aucun genre d'excès, et n'en aperçut le vice qu'après y avoir cédé. Mlle de Bourbon, à l'âge où les jeunes filles se laissent si facilement séduire par les plaisirs du monde, ne son-

geait qu'à remplir ses exercices de piété ; elle se faisait souvent conduire aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, où elle passait des journées entières dans les entretiens mystiques de l'Abbesse ou bien agenouillée sur les dalles humides de l'église. Cependant Mme la princesse, qui ne voulait pas faire une religieuse de sa fille, lui déclara avec douceur, mais avec fermeté, qu'elle devait se préparer à la suivre dans le monde, en commençant par un bal qu'on préparait pour le lendemain à la cour... Un bal ! grand Dieu ! Il est aisé de concevoir combien le nom seul de cette réunion mondaine inspira d'effroi à la dévote élève des carmélites ; il fallait cependant obéir, et dans ce danger pressant elle courut consulter la vénérable supérieure sur la conduite à tenir. L'avis que Mlle de Bourbon demandait était difficile à concilier avec le respect dû aux volontés d'une mère ; l'Abbesse ouvrit un conseil où toutes les fortes têtes de la communauté furent appelées. On discuta longuement, aigrement et simultanément, comme on discute toujours dans un comité féminin. Enfin il fut résolu qu'Anne-Geneviève, avant de faire sa toilette de bal, glisserait sous sa chemise un petit cilice bien rude, dont l'effet préservatif des tentations ne pouvait manquer d'être

souverain. De retour dans son appartement, la pieuse demoiselle se cuirassa donc du précieux cilice, se laissa parer ensuite des atours les plus brillants, et se présenta dans la dansante assemblée, ne se croyant pas moins invulnérable que le bouillant Achille après son immersion dans le Styx. A peine la belle princesse fut-elle rendue à la cour qu'une foule d'adorateurs l'entoura ; et que les éloges les plus exagérés, et par cela (3) même les plus doux, lui furent prodigués. Rien de subtil comme la louange ; les compliments que recevait Mlle de Bourbon ne tardèrent pas à percer l'enveloppe de modestie sur laquelle la pauvre enfant avait trop compté ; elle ressentit l'effet du poison, y prit goût, s'en enivra dans la même soirée, et cela malgré le cilice bientôt échauffé par un feu profane, contre lequel il demeura sans vertu. En un mot l'élève des carmélites sentit, en retournant au palais de sa mère, qu'elle avait eu tort de se croire invulnérable, et c'était ailleurs qu'au talon qu'elle venait d'être blessée... « Elle portait, hélas ! le trésor de la grâce dans un vase plus fragile qu'elle n'avait pensé. »

Depuis ce jour jusqu'à l'âge où la conversion naît ordinairement (4) du dépit que cause la fuite du péché, Mme de Longueville n'a jamais été sans

amants : mais il faut convenir aussi qu'on ne la vit pas un instant sans confesseur : elle a constamment mené de front les intrigues amoureuses et les pratiques de la dévotion, et si elle a fini par être dévote seulement, c'est que l'amour était resté en arrière, et qu'elle ne pouvait plus le faire rejoindre. Il y eut alors une place vide dans ses affections ; le jansénisme vint la remplir d'autant plus promptement que la cour haïssait les jansénistes, et que Mme de Longueville n'aimait point la cour.

Cette sœur du grand Condé fit bâtir un corps de logis à Port-Royal des Champs, où souvent elle passait des mois entiers dans la compagnie des *Arnauld*, des *Nicole*, des *Le Maître*, des *Hermant*, des *Saci*. Les conversations de ces hommes supérieurs contribuèrent à corriger Mme de Longueville de la manie du bel esprit, qu'elle avait elle-même accréditée à l'hôtel de Rambouillet. Cette réunion de jansénistes éclairés, sous la protection d'une femme tout à la fois riche, puissante et exaltée, finit par inquiéter Louis XIV, excité par le Père de la Chaise et les jésuites, dont le ressentiment se nourrit encore du souvenir des *Lettres provinciales*. Louis XIV, dans ces derniers temps, a menacé Arnault et quelques autres

sectaires de Jansénius ; mais la mort de Mme de Longueville enlevant le principal appui de ce parti, il est probable qu'on cessera de le craindre et de le tourmenter. L'oraison funèbre de Mme de Longueville a été prononcée aux Carmélites par l'évêque d'Autun. Ce prélat courtisan a eu l'art de mêler avec beaucoup d'adresse le panégyrique du grand Condé à celui de sa sœur, et M. le prince, présent à la cérémonie, s'est enivré très volontiers du nuage d'encens qui lui était envoyé. L'orateur sacré peut se flatter encore d'avoir esquivé très heureusement les endroits de la vie de son héroïne où l'absence de l'éloge n'eût pas suffi... Pauvre postérité, comme tu seras trompée !

NOTES

(1) C'est au couvent des Carmélites — où la retrouvait La Vallière — que, le 15 avril 1679, mourait Mme Geneviève de Bourbon-Condé, duchesse de Longueville, la sœur du grand Condé. En 1619, elle naquit au donjon de Vincennes où son père était prisonnier. C'est quelque temps après la mort, au passage du Rhin, en 1672, de son fils, le « brillant duc de Longueville », que la « haute » société d'alors traitait en enfant adulé, qu'elle se retirait au couvent des Carmélites, repoussant les avances, tant était grande sa douleur réelle, qui semblaient lui promettre un retour d'influence et de prestige à la cour. « Après sa vie si fort agitée, dit *Victor Cousin*, son historien et son admirateur, elle avait enfin trouvé le calme. Pendant vingt-cinq années, en Normandie, aux Carmélites, à Port-Royal, elle ne vécut que pour le devoir et le repentir, s'efforçant de mourir à tout ce qui, naguère, avait rempli son existence tumultueuse : les soins de sa beauté, les tendresses du

cœur, les gracieuses occupations de l'esprit. Mais sous le silence, comme dans le monde, à Port-Royal, comme à l'hôtel de Rambouillet et dans la Fronde, elle garda ce qu'elle ne pouvait jamais perdre : un angélique visage, un esprit charmant dans la plus extrême négligence avec une certaine hauteur d'âme et de caractère. »

(2) Pour cette vie si pleine d'agitation, vie politique et littéraire — car elle fut l'une des *Précieuses* les plus remarquables de l'hôtel de Rambouillet et suscita pour ainsi dire la fameuse *querelle des Uranistes et des Jobelins* lorsque parurent les deux sonnets célèbres qui divisèrent ce monde si curieux des beaux esprits d'alors — pour cette vie de la duchesse de Longueville, il suffira de consulter telle ou telle Encyclopédie ; rappelons toutefois son rôle énorme, pendant la première Fronde : on peut dire qu'elle en fut l'âme. Elle négociait avec le Parlement ; elle soutenait Gondi, cardinal de Retz, décidait la défection de son frère Conti, amenait la retraite de la cour à Saint-Germain, s'installait à l'Hôtel de Ville avec la duchesse de Bouillon, collaborait enfin à la signature du traité, 11 mars 1649, entre la Cour et la ville. Pendant la deuxième Fronde, elle fut moins heureuse. Après l'arrestation de ses deux frères, elle ne parvenait pas à soulever la Normandie, dont son mari était le gouverneur. Obligée de s'enfuir précipitamment, elle s'embarquait au Havre pour se réfugier en Hollande et ne pouvait que « mettre dans son jeu » Turenne, qu'elle poussait à traiter avec

l'Espagne, engageant ainsi le grand capitaine dans une aventure toujours restée fâcheuse pour sa gloire.

A propos de ce rôle, au premier plan, qu'elle joua dans la Fronde, le cardinal de Retz écrivit : « Mme de Longueville a naturellement bien du fond d'esprit ; mais elle a encore plus le fin et le tour. Sa capacité, qui n'a pas été aidée par sa paresse, n'est pas allée jusqu'aux affaires dans lesquelles la haine contre M. le Prince l'a portée, et dans lesquelles la galanterie l'a maintenue. Elle avait une langueur dans les manières qui touchait plus que le brillant de celles mêmes qui étaient plus belles. Elle en avait une, même dans l'esprit, qui avait ses charmes, parce qu'elle avait des réveils surprenants et lumineux. Elle eût eu peu de défauts si la galanterie ne lui en eût donné beaucoup. Comme sa passion l'obligeait à ne mettre la politique qu'en second dans sa conduite d'héroïne d'un grand parti, elle en devint l'aventurière. La grâce a rétabli ce que le monde ne lui pouvait rendre. » (CARDINAL DE RETZ, *Mémoires*).

(3) « Elle était assez grande et d'une taille admirable. L'embonpoint et les avantages ne lui manquaient pas. Elle possédait ce genre d'attraits qu'on prisait si fort au dix-septième siècle et qui, avec de belles mains, avaient fait la réputation d'Anne d'Autriche. Ses yeux étaient du bleu le plus tendre. Des cheveux d'un blond cendré de la dernière finesse descendant en boucles abondantes, ornaient l'ovale

gracieux de son visage et inondaient d'admirables épaules découvertes selon la mode du temps. Voilà le fond d'une vraie beauté. Ajoutez-y un teint que sa blancheur, sa délicatesse et son éclat tempéré eût fait appeler un teint de perle. Ceteint charmant prenait toutes les nuances des sentiments qui traversaient son âme. Elle avait le parler le plus doux. Ses gestes formaient avec l'expression de son visage et le son de sa voix une musique parfaite... Le charme qui lui était propre était un abandon plein de grâce, une langueur qui avait des réveils brillants lorsque la passion la saisissait, mais qui dans l'habitude de la vie lui donnaient un air d'indolence et de nonchalance aristocratique qu'on prenait quelquefois pour de l'ennui, quelquefois pour du dédain. » (VICTOR COUSIN, *Madame de Longueville*.)

Mais hélas ! pourquoi faut-il que certains mémorialistes nous laissent entendre que, selon l'habitude des grandes dames de ce grand siècle, Mme de Longueville prenait si peu soin de son corps et de ses « dessous » qu'autour d'elle se dégageait, parfois, une odeur insupportable !

(4) « *Longueville* est sur la même rivière que Guise. C'est une ville grande et assez belle. Il y a eu quatre gouverneurs dont les uns étaient les premiers princes du pays, les autres des plus qualifiés seigneurs après ceux-là ; dont l'un faillit perdre sa place pour de l'infanterie qu'il y avait jetée hors du temps, qui a fort endommagé la ville. Elle se gouverne à présent elle-même et s'est tellement fortifiée qu'il n'y a

point d'ennemis si forts qui osent en faire l'attaque. »
(*Carte du pays de Braquerie.*)

C'est dans la Religion que se « fortifiait » Mme de Longueville, lorsqu'elle se retirait aux Carmélites. Faut-il comprendre que « les premiers princes du sang », Condé et Conti ses frères, auraient été ses amants ? L'insinuation est bien grave ! Même elle répugne dans un pamphlet. « Nemours et La Rochefoucauld seraient « les autres des plus qualifiés seigneurs ».

Le plus connu de ses amants fut La Rochefoucauld, le célèbre auteur des *Maximes* dont elle eut un fils, Charles-Paris, qui naissait à l'Hôtel de Ville, où s'étaient installées Mme de Longueville et la duchesse de Bouillon pendant les trois mois, aux temps de la Fronde, que dura le blocus de la capitale. De La Rochefoucauld sont les deux vers si connus :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

Il est vrai que plus tard La Rochefoucauld se repentait d'avoir si fort guerroyé lorsqu'il apprenait, dit-il, « à mieux connaître ce cœur ».

C'est à vingt-trois ans qu'elle épousait le duc de Longueville, âgé de quarante-sept ans, et veuf. Singulier mariage ! Elle lui laissait sa maîtresse, Mlle de Montbazon, et vécut indépendante avec la liberté d'une veuve.

*
*
*

Si Madame de Longueville
Fit l'amour, comme chacun dit,
Peut-on condamner une fille
Qui fait ce que sa mère fit (1) ?
L'une est superbe et fort hautaine,
L'autre fort douce, accorte, humaine;
Semblable à sa mère, en son point
Qu'un galant ne lui déplait point.

(1) Voir sur la mère de la duchesse de Longueville, sœur du « grand Condé » et son père Henri II de Condé : A. MEYERAC, *Le dernier amour de Henri IV : Charlotte de Montmorency*. Albin Michel, éditeur.

Un mauvais servant d'amour.

J'assistais hier à une représentation de *la Mort de Pompée*, tragédie du grand Corneille. Ninon (1) était dans une loge du même rang que la mienne ; vingt jeunes seigneurs se pressaient à ses côtés, et je voyais de temps en temps les jolies dents de cette vieille Armide se découvrir par le sourire le plus gracieux. Tout à coup des applaudissements aussi nombreux, aussi bruyants que peu motivés partent de toutes les parties de la salle au moment où Cornélie dit à César en le quittant :

Ah, ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

1) Nous reparlerons de Ninon à l'anecdote, dans notre tome II : *Mort de Ninon de Lenclos*.

Aussitôt tous les regards se tournent vers Mlle de Lenclos, puis se reportent sur la scène, et les *bravos* de continuer. Je ne savais à quoi attribuer cet étrange transport qui rendait en se prolongeant ma surprise de plus en plus vive. « Allons, comtesse, dit Villeroi en entrant dans ma loge, je vois que vous ne connaissez pas l'aventure qui donne lieu à ces applaudissements ; je vais vous la raconter. Je n'ai pas besoin de vous dire que Ninon est ici : partout où elle se trouve l'admiration est prompte à la remarquer. Mais je dois vous montrer sur le théâtre le comte de Choiseul, que vous n'avez peut-être pas aperçu. Or notre nouvelle Laïs et ce gentilhomme sont les héros de l'ovation dont vous venez d'être témoin. Écoutez bien : Choiseul s'était mis il y a quinze ou vingt ans sur les rangs des adorateurs de Ninon. Elle n'était point insensible au mérite de cet amant distingué sous tant de rapports, mais, par malheur, personne n'était moins habile à faire l'amour comme Ninon l'entendait : il soupirait toujours et n'agissait jamais. Le cœur brûlant de Mlle de Lenclos fut promptement affadi par la cour langoureuse que lui faisait ce Céladon des vieux temps. Fatiguée un jour de ces poursuites sans but, la spirituelle beauté,

cédant à sa vivacité, s'écria devant l'éternel soupirant :

Ah, ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

C'est à cette anecdote connue de tout Paris que le public vient de faire allusion en voyant ensemble dans cette salle Choiseul et Ninon. Mais écoutez la fin de mon récit. Le comte fut, comme vous le croirez sans peine, honteux et confus de l'application que lui avait attirée sa maladroite galanterie. S'en corrigea-t-il ? Je crois que non ; car, à quelque temps de là, ayant rencontré chez sa maîtresse le danseur Pécourt, qu'elle lui préférerait, il le traita avec cette ironie qui révèle le dépit né d'une rivalité malheureuse. Le pensionnaire de l'Opéra portait en ce moment un habit assez ressemblant à un uniforme. « Dans quel corps servez-vous ? lui demanda le comte d'un ton railleur. — Monsieur, répondit Pécourt sur le même ton, je commande un corps où vous servez depuis longtemps. » Choiseul se trouva très heureux que son rival n'eût pas dit *un corps où vous servez fort mal*. Il ne répliqua pas... J'ai fini, ajouta M. de Villeroi en se levant. Comtesse, je vous baise les mains. »

NOTE

Encore toute une mise en scène imaginée par l'*Œil de bœuf*, qui fait, par surcroît, intervenir Pécourt, danseur à l'Opéra, beau garçon et, naturellement, alors, « homme à bonnes fortunes ». Voici le récit plus simple de Saint-Simon. Nous pourrions juger de l'ingénieux arrangement.

« L'Enclos avait des reparties admirables... Choiseul, qui était de ses anciens amis, avait été galant et bien fait. Il était mal avec M. de Louvois, et il déplorait sa fortune lorsque le roi le mit de la promotion de l'ordre en 1688, malgré le ministre. Il ne s'y attendait en façon du monde, quoique de la première naissance et des plus anciens et meilleurs lieutenants-généraux. Il fut donc ravi de joie et se regardait avec plus que de la complaisance, paré de son cordon. L'Enclos l'y surprit deux ou trois fois. À la fin, impatientée, « Monsieur le comte, lui dit-elle devant toute la compagnie, si je vous y prends encore, je vous nommerai vos camarades. » Il y en avait eu,

en effet, plusieurs à faire pleurer, mais quels et combien ? Le bon maréchal était de toutes les vertus mêmes, mais peu réjouissantes et avec peu d'esprit. Après une longue visite, L'Enclos bâille, le regarde et puis s'écrie :

Seigneur, que de vertus vous me faites haïr !

C'est un vers de je ne sais plus quelle pièce de théâtre. On peut juger de la risée et du scandale. Cette saillie, pourtant, ne les brouilla point. » (SAINT-SIMON, XIII, p. 148 de l'Édition Boislisle.)

XLII

Le musicien Lulli. — Une statue vivante.

Le roi vient de perdre un de ses louangeurs les plus intrépides. Lulli est mort. Adieu l'association des deux muses lyriques qui faisaient la fortune de l'Opéra. On lira toujours les beaux vers de l'auteur du *Roland*, mais qui osera désormais les faire chanter ? Lulli est le premier artiste qui ait donné quelque extension au domaine de la musique française ; avant lui la basse et les accompagnements étaient maigres, sans consistance, sans harmonie, et le dessus seul était un peu soigné. Ce musicien s'est appliqué à faire chanter agréablement toutes les parties ; il a introduit les fugues dans les morceaux ; plusieurs autres mouve-

ments lui sont dus ; et grâce à sa composition, on a pu admettre dans les concerts une foule d'instruments qui en nourrissent l'harmonie. Les faux accords et les dissonances furent longtemps l'écueil de nos musiciens. Lulli sut s'en rendre maître et en former les plus beaux passages de ses compositions. D'après le jugement des amateurs, que je n'ai pas toujours trouvé exact en cela, le grand mérite de cet artiste célèbre consistait dans le naturel et la variété ; mais ses opéras ennuiant quelquefois, et c'est la meilleure preuve qu'ils manquent, au moins dans certaines parties ; des deux qualités que l'on vante dans leur auteur. On ne pouvait refuser à Lulli d'avoir l'oreille très fine : aux répétitions il (1) distinguait d'un bout à l'autre du théâtre une seule note fausse tirée d'un violon ingrat ou maladroitement touché ; furieux, il courait au musicien, et s'emparant de son instrument, le lui brisait sur le dos. Cet acte de colère était le signal d'un bienfait : Lulli emmenait l'artiste maltraité dîner avec lui, remplaçait l'instrument brisé, et renvoyait son homme plus ou moins ivre. Sans doute alors le directeur prenait sur lui la responsabilité des faux tons.

(2) Lulli était gai, mais de cette gaieté qui dégénère trop souvent en licence ; comme tous les

Italiens, cet artiste avait la pantomime vive et animée ; dans un repas, c'était le bouffon des convives ; et Molière disait un jour à table : « Messieurs, au théâtre je me chargerai volontiers de vous faire rire ; mais ici c'est l'office de Lulli. »

Cet habile musicien, que les secrétaires du roi avaient à grand'peine laissé admettre dans leur compagnie, était un petit homme de mauvaise mine, sale et négligé dans ses manières comme dans ses habits. Ses yeux bordés de rouge, ronds, imperceptibles, brillaient d'un feu vif ; c'était l'étincelle de l'esprit et de la malignité. Il régnait sur sa figure un mélange de plaisanterie, d'inquiétude et de dureté qui constituait une physionomie bizarre où l'expression du libertinage dominait tout autre caractère. Avec tout cela, Lulli est enterré dans l'église des Petits-Pères ; mais il faut dire que s'il a vécu en artiste dissolu, il est mort en capucin... Ajoutons qu'on a trouvé chez lui trente-sept mille louis d'or, plus soixante mille livres en argent et qu'avec une telle fortune il est bien rare (3) qu'on meure hors de l'Église.

Lulli succombe, à l'âge de cinquante-quatre ans, pour s'être frappé rudement le bout du pied avec sa canne en battant la mesure à une répétition. Le germe vicieux que la débauche avait mis dans le

sang de ce musicien envenima tellement sa blessure qu'il fallut lui couper le petit doigt, et la mort suivit de près cette amputation. Le privilège de l'Opéra reste à la veuve.

Avant de quitter le défunt, je ne puis résister au désir de rapporter un trait de sa jeunesse qui prouve que son caractère fut toujours enclin à la plaisanterie licencieuse. En arrivant de Florence, sa patrie, Lulli fut admis auprès de *Mademoiselle* en qualité de page de la (4) chambre. Le talent distingué du jeune Italien comme joueur de violon le rendit bientôt très agréable à Son Altesse Royale, et, comme tous les autres serviteurs de cette princesse, il ne tarda pas à abuser de ses bontés. Un jour que *Mademoiselle* se promenait avec d'autres dames dans les jardins de Saint-Germain, elle vit un piédestal sans figure qui le surmontait. « Voilà, dit-elle en le montrant, un piédestal sur lequel on aurait dû mettre une statue. » Lulli, assis près de là, avait entendu l'observation de Son Altesse. Soudain l'idée la plus folle, la plus hardie lui passa par la tête. Il se déshabille tout nu, cache ses habits derrière le piédestal, s'élance dessus, et, ayant pris une pose gracieuse, attend le retour de *Mademoiselle*, qui ne pouvait passer ailleurs pour retourner au château. La



Cabinet des Estampes

LE PASSAGE DU RHIN (11 Juin 1672)

princesse, apercevant de loin une figure au lieu où elle n'en a pas vu d'abord, croit que ses yeux l'abusent ; elle s'approche, regarde plus attentivement et se convainc par des signes palpables qu'elle voit bien une statue, mais une statue vivante que trahit d'ailleurs une invincible mobilité. Les dames de la suite de *Mademoiselle* criaient à travers leur éventail qu'il fallait punir le téméraire qui osait plaisanter de la sorte. « Non, non, répondit Son Altesse, qui riait aux larmes, je lui pardonne ce tour en faveur de la nouveauté ; mais, ajouta l'indulgente fille de Gaston en se retournant vers le coupable, que cela n'arrive plus, car il n'y a dans tout ceci que le très petit mérite de (5) la nouveauté. »

NOTES

(1) Ce passage paraît avoir été textuellement copié dans le *Nouveau Dictionnaire historique*, t. V, p. 423. Paris, 1789 :

Son oreille était si fine que d'un bout du théâtre à l'autre il distinguait le violon qui jouait faux. Dans son premier mouvement de colère il brisait l'instrument sur le dos du musicien ; la répétition faite, il l'appelait, lui payait son instrument plus qu'il ne valait, et l'emmenait dîner avec lui. Lulli avait l'enthousiasme du talent, sans lequel on réussit toujours faiblement. Il savait ce qu'il valait, mais il le faisait peut-être trop sentir aux autres. Il formait lui-même ses musiciens et ses acteurs... »

(2) De Lulli, musicien, né à Florence en 1633, mort à Paris en 1687, nous n'avons pas à nous occuper ici, ne faisant pas besogne de « critique musical ». Il nous suffira de rappeler que de ses nombreux opéras et de ses ballets, quelques-uns sont encore restés et resteront d'ailleurs toujours de superbes

ou de gracieux chefs-d'œuvre : *Cadmus, Alceste, Orphée, Athys, Isis, Thésée, Roland...* les ballets du *Mariage forcé*, du *Bourgeois gentilhomme*, de *l'Amour médecin*, de la *Princesse d'Élide*, de *Psyché* : et sait-on qu'est de lui le populaire : *Au clair de la lune*, qui seul suffisait à l'immortaliser ?

Ce merveilleux musicien est, en dehors de son art, un homme méprisable et vicieux, avec une gaieté de pître, et des boutades cruelles. « Lulli, fais-nous rire », lui disait souvent Molière, qui le traitait, alors, en bouffon. Voici comment Boileau l'a stigmatisé :

*En vain par sa grimace, un bouffon odieux
A table nous fait rire et divertit nos yeux ;
Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre.
Prenez le tête à tête, ôtez-lui son théâtre,
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux.
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.*

Est-il besoin d'ajouter qu'arrivant d'Italie, il est infecté de « ce vice italien » si fort à la mode en ce temps ?

Dans une lettre qui raconte l'arrivée de Lulli aux « Champs-Élysées » *Senecay* reproche vivement au Florentin ses inclinations « antiphysiques ». Obligé de comparaître devant Proserpine, la déesse des enfers, qu'entourent de nombreuses femmes, il craint qu'elles ne « lui arrachent quelqu'un de ses membres » en manière de châtiment. Heureusement qu'arrive à son secours, accompagné d'Anacréon, le

gracieux Bathylle, un des demi-dieux, presque, parmi les plus célèbres de l'amour grec. Lulli les aguiche, les accable de présents et alors, par eux, obtient son pardon. Dans le recueil de Clairembault est ce couplet qu'il adresse à la fameuse duchesse de La Ferté :

Aimable La Ferté

Qui vous voit un moment est pour jamais charmé.

Moi qui suis Florentin, j'ai changé

De côté.

Et ceci en note : « Florentin Lulli, le grand sodomiste. Il veut dire que les charmes de la duchesse de La Ferté étaient si grands qu'ils lui faisaient oublier le cul pour le c... » Voir JEAN HERVEZ (*les Femmes et la galanterie au dix-septième siècle.*)

Rappellerons-nous encore cette chanson :

SUR BAPTISTE LULLY SURINTENDANT DE LA MUSIQUE DU ROI

Baptiste est fils d'une meunière

Personne n'en saurait douter,

Il chevauche comme un meunier

Toujours sur le derrière.

Un jour l'amour dit à sa mère :

Pourquoi ne suis-je pas vêtu ?

Si Baptiste me voit tout nu,

C'en est fait de mon derrière.

*Vénus dit : Qu'est-ce que tu penses ?
 Quand même tu serais vêtu,
 Si Baptiste l'a résolu
 Il faudra que tu danses.*

C'est dans cette même *lettre de Seneçay* — que nous rappelions tout à l'heure — que l'*Œil de bœuf* a puisé son portrait de Lulli. Comparons : «... Sur une espèce de brancard composé grossièrement de plusieurs branches de lauriers, porté par douze satyres, un petit homme d'assez mauvaise mine et d'un extérieur fort négligé. De petits yeux bordés de rouge qu'on voyait à peine, et qui avaient peine à voir, brillaient en lui d'un feu sombre, qui marquait tout ensemble beaucoup d'esprit et beaucoup de malignité. Un caractère de plaisanterie était répandu sur son visage et certain air d'inquiétude régnait sur toute sa personne. Enfin sa figure entière respirait la bizarrerie ; et quand nous n'aurions pas été suffisamment instruits de ce qu'il était, nous l'aurions pris sans peine pour un musicien... »

(3) D'où cette épitaphe, dans laquelle, l'ayant comparé à Orphée et à Amphion, on avait ajouté : « Plus habile qu'Amphion qui n'assemblait que des pierres pour ses accords, il a fait par les siens un riche amas de précieux métaux. »

(4) La Grande Mademoiselle — comme on l'appelait — fille de Gaston d'Orléans et alors cousine germaine de Louis XIV, aimait peu Lulli. Cependant elle le vante dans ses *Mémoires* : « Il fait les plus

beaux airs du monde. » La gloire de « Baptiste » la touchait parce qu'il « avait été à elle », en arrivant d'Italie, bien avant la Fronde. « Il était venu en France avec feu mon oncle le chevalier de Guise. Je l'avais prié de m'amener un Italien pour que je puisse parler avec lui, l'apprenant lors. » Dans l'intervalle des leçons d'italien, il était marmiton. Admis plus tard dans les violons de Mademoiselle, on raconta qu'il s'était fait chasser pour avoir chanssonné sa maîtresse. Celle-ci rapporte les choses autrement : « Je fus exilée, il ne voulut pas demeurer à la campagne ; il me demanda son congé ; je le lui donnai et depuis il a fait fortune. »

(5) Montrons où l'*Œil de bœuf* a pris cette anecdote, et comparons encore.

« Simple page de Mademoiselle, il entendit que cette personne qui se promenait dans les jardins de Versailles disait à d'autres dames : « Voilà un piédestal vide auquel on aurait dû mettre une statue. » La princesse ayant continué son chemin, Lulli se déshabilla entièrement, cacha ses habits derrière le piédestal, et se plaça dessus, attendant dans l'attitude d'une statue, que la princesse repassât. Elle revint en effet quelque temps après et, ayant aperçu de loin une figure dans l'endroit où elle souhaitait qu'on en plaçât une, elle ne fut pas médiocrement surprise. « Est-ce un enchantement, dit-elle, que ce que nous voyons ? » Elle avança insensiblement et ne reconnut la vérité de cette aventure que lorsqu'elle fut très proche de la figure. Les dames et les sei-

gneurs qui accompagnaient la princesse voulurent faire punir sévèrement la statue, mais elle lui pardonna en faveur de la saillie singulière... (II, pp. 29-30. *Anecdotes littéraires.*)

LE FLORENTIN

Le Florentin
Montre à la fin
Ce qu'il sait faire.

Il ressemble à ces loups qu'on nourrit et fait bien :
Car un loup doit toujours garder son caractère,
Comme un mouton garde le sien.

J'en étais averti ; l'on me dit : Prenez garde,
Quiconque s'asseoit à lui se hasarde.

Vous ne connaissez point encor le Florentin ;
C'est un paillard, c'est un malin
Qui tout dévore,

Happe tout, serre tout, il a triple gosier.
Donnez-lui, fourrez-lui, le glou demande encore :
Le roi même aurait peine à le rassasier.
Malgré tout cet avis, il me fit travailler.

Le paillard s'en vint réveiller
Un enfant des neuf sœurs, enfant à barbe grise,
Qui ne devait, en nulle guise
Être dupe ; il le fut et le sera toujours.
Je me sens fait pour être en butte aux méchants tours.
Vienne encore un trompeur ; je ne tarderai guère.

Celui-ci me dit : Veux-tu faire
Presto, presto, quelque opéra,
Mon bon ? Ta muse répondra
Du succès par-devant notaire,

Voici comment il nous faudra
Partager le gain de l'affaire.
Nous en ferons deux lots : l'argent et les chansons.
L'argent pour moi ; pour toi les sons.
Tu m'entendras chanter, je prendrai les testons ;
Volontiers je paie en gambades.
J'ai huit ou dix trivelinades
Que je sais sur mon doigt : cela, joint à l'honneur
De travailler pour moi : te voilà grand seigneur.
Peut-être n'est-ce pas tout à fait sa harangue ;
Mais, s'il n'eut ces mots sur la langue
Il les eut dans le cœur : il me persuada.
A tort, à droit me demanda
Du doux, du tendre, et semblables sornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes
Confits au miel ; bref, il m'enquinauda.
Je n'épargnai ni soins ni peines
Pour venir à son but, et le contenter.
Mes amis devaient m'assister ;
J'eusse, en cas de besoin, disposé de leurs veines.
Des amis, disait le glouton,
En a-t-on ?
Ces gens te tromperont, ôteront tout le bon,
Mettront du mauvais en place.
Tel est l'esprit du Florentin,
Soupçonneux, tremblant, incertain,
Quoi que l'on dise, quoi qu'on fasse,
Je lui rendis en vain sa parole, cent fois :
Le bougre avait juré de m'amuser six mois ;
Il s'est trompé de deux ; mes amis, de leur grâce
Me les ont épargnés, l'envoyant où je crois
Qu'il va bien sans eux et sans moi.

Voilà l'histoire en gros, le détail a des suites
 Qui valent bien d'être déduites ;
 Mais j'en aurais pour tout un an,
 Et je ressemblerais à l'homme de Florence,
 Homme long à conter s'il en est un en France :
 Chacun voudrait qu'il fût dans le sein d'Abraham,
 Son architecte et son libraire
 Et son voisin et son compère,
 Et son beau-père,
 Sa femme, ses enfants et tout le genre humain ;
 Petits et grands, dans leurs prières
 Disent, le soir et le matin :
 Seigneur, par vos bontés, pour nous si singulières,
 Délivrez-nous du Florentin.

Pourquoi cette satire de La Fontaine, contre le Florentin ? Parce que, dit la légende, Lulli avait demandé au fabuliste de lui faire un petit livret d'opéra, sur lequel il composerait la musique. Ce livret fait, Lulli ne voulut plus tenir parole.

XLIII

Mlle de Fontanges et le Chat gris.

Nous avons, depuis quelques jours, une troisième maîtresse en titre. La jalousie a muré la chambre des filles chez la reine ; mais on ne l'a point fermée dans la maison de *Madame*. C'est là qu'apparut un beau matin aux regards connaisseurs du roi Mlle Angélique de Scoraille de Rouville-Fontanges, fille d'un gentilhomme du pays de Rouergue. Cette demoiselle, qui n'a pas encore dix-huit ans accomplis, est la plus jolie blonde qu'il soit possible de voir : la délicatesse de ses traits s'allie avec une grande régularité ; le plus beau satin ne pourrait qu'avec désavantage être comparé à son teint, et les roses paraîtraient ternes auprès de l'éclat qui l'anime. Mais l'expres-

sion de la plus jolie bouche, des plus beaux yeux, révèle malheureusement le défaut d'esprit de Mlle de Fontanges : ses lèvres, toujours séparées, laissent voir des dents fort blanches, fort égales, mais dont l'apparence habituelle donne un air niais à la physionomie de cette belle personne, et son regard brillant ne parle que le langage positif des sens. La taille de la nouvelle favorite est fine, souple, élancée ; ses bras, sa gorge, son pied, tout est enchanteur ; il ne manque à cet ensemble parfait qu'une étincelle pour l'animer ; nous (1) verrons si elle descendra du ciel à la voix du Pygmalion de cette autre Galatée.

Ce qu'il y a de singulier dans la nouvelle passion du roi, c'est que Mme de Montespan elle-même en montra l'objet à Sa Majesté : (2) « Regardez donc, sire, lui disait-elle un jour en traversant les appartements de *Madame*, voilà une fort belle statue, je demandais dernièrement si elle sortait du ciseau de Girardon, et j'ai été bien surprise lorsqu'elle-même m'a dit qu'elle vivait. — Statue tant que vous voudrez, a répondu le monarque ; mais, vive Dieu ! voilà une belle créature ! »

Depuis ce jour, Louis XIV ne fit plus que songer à la statue ; il conçut le projet de l'animer, et l'on

assure que déjà ce beau marbre a reçu l'étincelle qui lui manquait. Malgré ce secours, il est venu peu d'esprit à Mlle de Fontanges. Son caractère est un fonds de sensibilité romanesque, qui la porte à pleurer dès qu'elle éprouve la moindre contrariété. Le cœur de cet enfant est bon, généreux ; mais sa générosité dégénère souvent en prodigalité. A peine l'amour du roi pour cette maîtresse date-t-il de trois semaines, et Sa Majesté (3) lui a donné trois cent mille livres, dont il ne lui reste pas un sou.

Mlle de Fontanges soutient la conversation avec peine ; le roi souffre à l'entendre parler, et paraît gêné quand il est avec elle en société. Dans les premiers temps, Mme de Montespan, pour se rendre agréable à Sa Majesté, paraissait favoriser son intrigue avec celle qu'elle nomme *le Chat gris* (1) ; elle la parait de ses mains, ainsi qu'elle fut jadis parée de celles de La Vallière ; mais l'inclination de Louis XIV paraissant vouloir durer, la marquise est devenue jalouse ; elle n'habille plus sa rivale que de ridicules et de quolibets. Mme de Montespan a eu dernièrement un grand triomphe

(1) Ce surnom vient de ce que Mlle de Fontanges avait adopté pour sa livrée la couleur gris-souris.

par l'extrême désavantage avec lequel *le Chat gris* a paru à un bal de Villers-Cotterets. Il y avait longtemps que Mlle de Fontanges n'avait dansé ; elle parut gauche ; ses jambes n'arrivaient pas ; elle finit par marcher sur sa robe et la déchira. Ne pas savoir danser est un crime de lèse-majesté aux yeux de Louis XIV, qui, à quarante-trois ans, est encore, à coup sûr, le plus beau danseur des souverains de l'Europe. La faveur naissante de la maladroite favorite fut compromise d'autant plus *gravement* à Villers-Cotterets, que la sultane *validé*, Mme de Montespan, dansa de manière à prouver que ni ses quarante années ni ses huit enfants (1) n'avaient en rien altéré sa légèreté, et qu'elle jouissait encore de toute l'élasticité musculaire de son jarret (4).

(1) Mme de Montespan avait eu de son mari un enfant, qui fut M. d'Antin.

XLIV

Billets d'amour.

Dans son intrigue avec Mlle de Fontanges, comme dans les précédentes, le roi joue au mystère et conduit l'amour à petit bruit ; mais cette fois encore c'est le secret de la comédie. La cour devant partir pour Villers-Cotterets, Sa Majesté envoya la veille du départ à sa maîtresse dix mille louis et un service de campagne en vermeil... Dix mille louis ! avec cela on peut faire un bagage fort propre pour un voyage de vingt lieues. Le bonheur embellit les femmes : au premier bal donné à Villers-Cotterets, la nouvelle favorite a paru d'une beauté éblouissante. On dit que rien n'égale son orgueil, si ce n'est pourtant sa sottise ; en arrivant dans les salons, elle traversa l'assemblée sans

s'incliner une seule fois et passa devant la reine sans la regarder. Après la fête, le roi reconduisit Mlle de Fontanges dans son appartement ; elle souffrait beaucoup de la tête, en même temps qu'un mal de cœur très significatif annonçait la formation d'une nouvelle tige de la lignée royale. « Que je suis désolé de vous voir dans cet état ! dit Louis XIV avec attendrissement. — Ah ! mon cher prince, répondit la romanesque beauté, faut-il que les douleurs suivent de si près des plaisirs *si purs*... Mais il n'importe, je chéris la cause de mon mal et l'aimerai éternellement... » Où êtes-vous, chantres d'Amadis de Gaule et de Clélie ? Mais continuons le roman. Le lendemain, Louis XIV, dans une chasse au sanglier, eut un cheval blessé par la bête ; Sa Majesté courut même quelque danger. Informée de cet accident, Mlle de Fontanges écrivit à son amant cette tendre missive qu'elle fit porter en toute hâte par un exprès :

« Je ne puis, mon cher prince, vous exprimer l'inquiétude où je suis ; puis-je apprendre le peu de soin que vous apportez à votre conservation sans trembler ! Au nom de Dieu ! ménagez mieux une vie qui m'est plus chère que la mienne, si vous voulez me retrouver vivante à votre retour. Eh quoi ! votre courage n'est-il pas assez connu,

aussi bien que votre adresse, sans vous exposer ainsi à de nouveaux dangers ! Pouvez-vous trouver le délasement de la guerre dans un exercice si pénible et si périlleux !... Ah ! j'en tremble de peur. Pardonnez, mon cher prince, ces reproches à l'ardeur de ma passion, et revenez si vous aimez et si vous voulez retirer de sa crainte celle qui vous chérit si tendrement. »

Leroi, au comble de la félicité en lisant ce billet, le baisa mille fois ; et s'étant assis sur le tronc d'un arbre renversé, il traça au crayon la réponse suivante, que remporta l'exprès de la favorite :

« Non, ma chère enfant, ne craignez pas ; le péril est ~~passé~~, et je ne veux plus me conserver que pour ~~vous~~ seule. Je vous l'avoue, je ne suis pas excusable d'avoir cherché du plaisir dans des exercices ~~que~~ vous n'avez pas partagés avec moi ; pardonnez ce moment que j'ai donné au *désir de la gloire* (1) et je pars pour passer mes jours entiers à ~~vous~~ dire que je vous aime... Ah ! qu'il est doux seulement d'y penser, lorsqu'on aime un enfant si aimable et qu'on est certain d'être aimé (5) ! »

Un grammairien pourrait trouver que le verbe

(1) La gloire de tuer un sanglier.



Première entrevue secrète de Louis XIV. avec Mlle de Fontange, dans un Bois, en revenant de la Chasse.

aimer revient un peu souvent dans ce billet, mais les amants appellent cela des *répétitions obligées*. Mlle de Fontanges pensa mourir de joie en recevant ce brûlant écrit. La satisfaction qu'elle éprouva fut telle, qu'en ce moment, et pour la première fois, l'émotion excita dans son sein ce mouvement de vie, qui suivant la position de celle qui le ressent lui cause tant de plaisir ou tant de désespoir. Mlle de Fontanges fut enivrée du premier de ces sentiments, et son heureuse maternité apprise au roi, dès qu'il parut, mit le comble à la félicité de ce prince... Le lendemain la favorite était duchesse de Fontanges ; on lui formait une maison, et son traitement fut fixé à cent mille écus par année.

Mme de Montespan ne tarda pas à être instruite des immenses avantages faits à sa rivale ; elle en témoigna violemment son dépit. Il est vrai que, durant sa faveur, elle n'avait point obtenu le titre de duchesse ; cette circonstance avait pour elle quelque chose d'humiliant : Louis XIV le sentit, et voulant annoncer personnellement à la marquise qu'il lui conférait ce même titre qui excitait avec raison sa jalousie : « Non, sire, répondit Athénaïs avec hauteur, je n'ai nullement besoin de cette nouvelle distinction... Elle était nécessaire aux La Val-

lière, aux Fontanges, pour approcher de Votre Majesté ; mais, moi, je suis née d'un sang qui me mettait dans le cas d'aspirer aux plus grands honneurs, quand bien même je n'aurais pas eu le bonheur de vous plaire. »

Coiffure à la Fontanges. — Première grossesse au couvent des Carmélites.

Mme la duchesse de Fontanges a reçu, tous ces jours derniers, dans son lit, les compliments de la cour sur son titre et sur le *tabouret* qu'elle prendra demain. Les médecins ont ordonné de l'exercice, beaucoup d'exercice à la belle, qui, depuis une quinzaine, s'est mise à suivre le roi dans ses chasses, auxquelles il n'avait renoncé que par métaphore amoureuse. Jeudi dernier, un grand vent survint pendant que la nouvelle Diane accompagnait son Endymion dans les forêts. Nos frises de cour ne sont pas à l'épreuve de l'haleine des aquilons ; un désordre, plus sauvage que tou-

chant, hérissa bientôt les beaux cheveux de la favorite, qui chercha quelque expédient pour retenir ses charmes voltigeants. Un ruban, emprunté de je ne sais quelle partie de toilette, ceignit d'un double tour le front de la duchesse et, noué sur le devant de sa tête, prêta à ses traits une séduction de plus. Le roi trouva sa maîtresse si jolie avec ce bandeau, qu'il la pria de le garder toute la journée... Les courtisans, peuple de singes imitateurs, ne laissèrent pas tomber cette occasion de flatter un des caprices de leur maître; le lendemain cent dames parurent à la cour le front ceint avec grâce d'un ruban de la même couleur que celui de la duchesse. Maintenant ces coiffures fontfureur à Paris (6), sous le nom de *fontanges* (1); cela durera... aussi longtemps qu'une mode peut durer. Dans tout ceci je ne vois de bien solide que la faveur de Mme de Maintenon, car elle monte toujours sans le dangereux secours des grands *sacrifices*, qui font la fortune des belles mais qui ne le font que pour un moment; on peut s'en rapporter à l'habile marquise: elle ne jouera

(1) Par extension, on donna le nom de *fontanges* aux rubans eux-mêmes; ils le conservèrent longtemps, et dans quelques provinces on disait encore *porter des fontanges* pour se *parer de rubans*, du moins au commencement du XIX^e siècle.

un aussi gros jeu qu'à coup sûr. Le crédit de Mme de Montespan a déjà tant descendu, qu'il ne pourra bientôt plus descendre ; mais cette favorite a su faire succéder à l'influence que lui avaient acquise ses faiblesses une solide considération par l'achat d'une charge imposante ; elle échappe de cette manière à la honte qui, sans cette précaution, eût suivi son délaissement. Quant à la duchesse de Fontanges, parvenue, comme dans un songe, au sommet des grandeurs, elle n'en aperçoit pas le terme, faute d'expérience ; mais elle en est bien près, puisqu'elle n'a plus rien à donner. L'imprudente n'a pas même su ménager les dons de la fortune ; des trésors se sont évanouis sous sa main prodigue ; quand l'heure de sa chute sera venue, il ne lui restera que le couvent pour refuge ; et tout fait croire qu'elle n'y portera ni le repentir ni la piété, qui ont fait du cloître un asile paisible, où se sont endormies d'abord, ensuite éteintes les passions de la duchesse de La Vallière.

La sœur de la Miséricorde, à laquelle je reviens naturellement, vit dans la pénitence la plus austère, la plus rude. Les femmes ne savent user de rien avec mesure ; il faut qu'elles abusent de tout, même du repentir. Louise ne se borne plus à la règle sévère de son ordre, elle recherche,

elle invente des souffrances pour humilier le soir de sa vie, comme elle inventa jadis des voluptés pour enivrer ses beaux jours. Ce carême, voulant expier le plaisir qu'elle éprouvait durant sa carrière mondaine à savourer des liqueurs, elle se condamna à rester trois semaines sans boire une goutte d'eau ; depuis trois ans elle n'en buvait déjà qu'un demi-verre par jour. Une religieuse demandait dernièrement à cette pénitente si elle avait cru pouvoir s'imposer une si grande privation avant d'en avoir obtenu la permission de son confesseur : « J'ai agi sans réflexion, a-t-elle répondu, je n'ai été occupée que du désir de satisfaire à la justice de Dieu. » Ces austérités extrêmes ayant affaibli la constitution de sœur Louise, un érysipèle lui vint à la jambe ; elle ne pouvait plus marcher, n'allait point au réfectoire par cette raison, et serait morte d'inanition si le second jour la supérieure ne fût entrée dans sa cellule pour s'informer du motif qui l'y retenait.

— Êtes-vous malade, ma sœur ? lui dit-elle.

— Non, madame, répondit Madame de La Vallière, mais je ne puis marcher :

— Qui vous en empêche ?

— Une douleur aiguë, que Dieu m'a fait la grâce de m'envoyer à la jambe gauche.

— Quelle est la nature de ce mal ?

— Je ne sais, je n'y ai pas regardé.

— En vérité, ma sœur, vous portez trop loin le mépris de vos jours... Dieu vous en a confié le soin, c'est lui désobéir que de le négliger. Si vous êtes plus pressée de livrer votre corps à la terre que le Seigneur de le lui rendre, vous péchez encore, ma sœur, vous péchez gravement.

— Peut-on offenser le divin maître par les mortifications ?

— Oui, quand elles dépassent les règles d'une austère, mais sage pénitence... Rappelez-vous que Dieu, dans sa justice éternelle, ne peut rien vouloir d'outré.

— Pour ce qui flatte; je le sais, mais ce qui humilie ?

— Arrêtez; sœur Louise ! la pénitence même peut avoir sa vanité... Dieu repousse l'orgueil jusque dans la douleur.

— Mais les martyrs ?

— Les martyrs; ma sœur ! ils se sont soumis aux souffrances ; mais ils n'en ont point fait un trophée.

— Faites-moi donc conduire à l'infirmerie... Je serai moins (7) orgueilleuse à l'avenir.

Premières froideurs.

La belle duchesse de Fontanges, dont la taille n'augmente pas aussi vite que sa faveur diminue, a cru ou du moins a paru croire, la semaine dernière, qu'on avait tenté de l'empoisonner. On assure que, traduit en langue vulgaire, cela signifie qu'elle voudrait bien avoir des gardes. En la pressant un peu, je parie qu'elle avouerait que cette distinction manque à sa grandeur. Il ne faut pas croire que la fière beauté s'amuse à réduire à sa juste valeur le titre de maîtresse : elle ne se croit pas moins souveraine que Marie-Thérèse ; et si, en parlant des affections de son amant, elle dit parfois *la reine et moi*, il lui arrive beaucoup plus souvent de dire *moi et la reine*.

La jeune favorite, quoique fort indisposée, a reparu hier à la cour, après une absence de huit jours. Elle a été reçue froidement par Sa Majesté ; c'est surtout parmi les grands que les absents ont tort et dix fois tort. « Voyez-vous, mon enfant, lui dit Mme de Maintenon, voilà comment cela se pratique dans ce pays ; un jour on vous divinise, le lendemain on vous oublie. Le plus sage est de ne pas attendre ce fâcheux retour et de quitter la cour avant d'en être quittée. Croyez-moi, duchesse, éloignez-vous sans bruit ; une retraite au moment où Sa Majesté arrête encore sur vous quelques regards bienveillants, vous fera beaucoup d'honneur dans le monde ; tandis que cette même retraite sera pour vous une sorte de honte si vous attendez l'heure de votre disgrâce, prête à sonner. — A vous entendre, madame, répondit la jeune duchesse, on dirait qu'il est aussi facile de quitter un roi que de quitter un habit. »

L'avis de Mme de Maintenon, tout intéressé qu'il était, ne manquait pas de sagesse : elle sait mieux que personne combien la maîtresse est déchue dans la pensée du roi : cette beauté, dont il ne raffola qu'un instant, n'est plus pour lui que la statue avant l'étincelle. Sa disgrâce marche même à pas de géant. Presque toujours malade durant

sa grossesse, elle ne peut rien faire de ce qui pourrait soutenir son crédit. Avec Louis XIV; la charge de favorite est un des emplois actifs de la cour; malheur à l'occupant si elle ne peut remplir assidûment ses fonctions! M^{me} de Fontanges n'est point portée sur les listes pour le voyage de Fontainebleau; on lui a permis d'aller prendre du petit-lait à Livry... Malheur aux ministres, aux généraux et aux favorites à qui les rois permettent de donner des soins à leur santé!

XLVII

L'accouchement et la mort.

Mme de Fontanges n'est pas restée à l'abbaye de Chelles ; elle a voulu faire ses couches à Paris, pour être plus près, disait-elle, des secours éclairés de l'art ; mais plutôt, hélas ! dans l'espoir de ranimer par sa vue la tendresse expirante du roi. La languissante duchesse s'était donc établie à l'abbaye du Port-Royal de Paris. Pendant sa maladie, Louis XIV envoyait trois fois par semaine le duc de la Feuillade savoir de ses nouvelles ; mais Sa Majesté n'y allait point elle-même. C'est à cette occasion que Mme de Montespan dit un jour : « Je savais bien que je triompherais de cet éclair de passion pour cette stupide beauté. » Cependant la jeune favorite, sentant sa fin approcher, fit supplier Louis XIV de venir la voir : le

roi s'étant rendu à ce désir, ne put être maître d'un mouvement d'horreur en voyant ce qui restait de l'être le plus accompli, le plus séduisant : il recula de deux pas à l'aspect du visage pâle et décharné où brillaient naguère un teint charmant, un coloris enchanteur ; au fond d'orbites caves et livides, s'éteignaient des yeux auparavant si tendres, si vifs, si voluptueux ; des dents chargées de tartre, des lèvres blanchâtres, une haleine infecte, voilà ce qui restait d'une bouche où Louiss'enivra du parfum de la rose virginale qu'il cueillit ; enfin des clavicules bombées, des côtes saillantes recouvertes d'une peau mince et livide, offraient à l'œil attristé la place où reposaient, il y a quelques jours, les trésors d'une gorge éblouissante. La mort, qui déjà réclamait sa proie, avait tout dénaturé ; sa main glaciale avait flétri en peu d'instant tous les charmes que la nature s'était plu à créer. « Sire, dit la duchesse d'une voix éteinte, le fantôme que vous voyez est pourtant cette femme par qui vous fûtes heureux ! Oublions ce songe du passé, mais, ô mon prince ! ne refusez pas un regret à celle aux pieds de qui vous auriez déposé votre couronne il y a six mois. » Louis XIV, profondément attendri, pleura à chaudes larmes sur la main de la malade qu'il

avait prise dans les siennes. « Je meurs contente, reprit Mme de Fontanges, puisque mes derniers regards ont vu pleurer mon roi. »

Louis XIV fut arraché à ce lugubre spectacle par les seigneurs qui l'environnaient, mais il se représenta longtemps cette infortunée s'éteignant à vingt ans des suites de son amour et de sa faiblesse ; la voix touchante qu'elle avait fait entendre dans ses dernières heures tintait en sons plaintifs au chevet de Sa Majesté pendant l'obscurité des nuits. Quelquefois l'ombre vaporeuse de Fontanges, née d'une imagination échauffée, se dressait lentement au pied de la couche du roi et lui souriait encore, mais de ce rire affreux que la fiction prête aux squelettes qu'elle exhume. Peu à peu ces sinistres images s'affaiblirent avec la douleur du roi ; d'autres impressions passèrent sur la trace de ses regrets.

Ainsi mourut la duchesse de Fontanges, et le fils chétif qu'elle avait mis au monde la suivit de près dans la tombe. Cette jeune favorite, cet enfant vécut un jour dans un tourbillon de grandeur, d'opulence et de plaisir, mais elle n'eut pas le temps d'être heureuse ; je l'ai déjà dit, sa félicité fut un songe rapide, la mort l'enleva au moment du réveil (8).

NOTES

(4) Mlle de Fontanges est vraiment belle ; « belle, mais sotte comme un papier », dit l'abbé Choisy. Tous les portraits que nous ont fait d'elle les contemporains s'accordent sur cette beauté !

« ... Voici donc le roi sans maîtresse, c'est-à-dire dans un état qui n'a guère de rapport avec son humeur... mais l'amour qui se serait fait un crime de laisser dans l'oisiveté un héros dont les moindres actions sont éclatantes, lui marqua bientôt celle qu'il lui destinait. Ce fut Mlle de Fontanges, fille jeune, belle et aimable autant qu'il se peut... Fille d'honneur de Madame, sa beauté avait causé des désirs à tous les courtisans. Elle était d'une taille ravissante, si bien que la médisance qui a coutume de mordre sur toutes choses se trouvait en défaut ce coup-là... De fait, tout ce qu'il y avait de gens, de l'un et l'autre sexe, fut obligé d'avouer qu'il n'avait jamais rien vu de si accompli. Le grand Alcandre qui aimait alors Mme de Montespan, plutôt par habitude que par

délicatesse ne l'eut pas plutôt vue qu'il en fut charmé. Mais, comme il ne voulait plus faire l'amour en jeune homme, mais en grand roi, il lui fit parler par un tiers et afin que ses offres fussent mieux reçues, il les accompagna d'un fil de perles et d'une paire de boucles d'oreilles de diamants de grand luxe... » (*Histoire amoureuse des Gaules*, II, 454 et III, p. 13.)

PRIMI VISCONTI dit dans ses *Mémoires de la cour de Louis XIV*, p. 208: « ... Le roi alla donc à Paris, la nuit, escorté seulement par quelques gardes du corps, et se rendit au Palais-Royal. Mlle des Adrets ouvrit la porte de l'appartement des filles de Madame, ses compagnes, et ce fut la première fois que le roi posséda Mlle de Fontanges. Malgré l'obscurité, le Roi fut aperçu par ceux qui se lèvent de bon matin... » Voir plus loin, car il y aurait peut-être contradiction, l'extrait du *Passe Temps-royal*.

(2) « Mme de Montespan, dit l'*Histoire amoureuse des Gaules*, était dans les alarmes mortelles que cette jeune beauté ne lui enlevât le cœur du roi... » C'est inexact, en ce sens que Mme de Montespan craignait surtout que le Roi « ne lui fût enlevé » par Mme de Maintenon, alors dans tout l'éclat de sa beauté, dans tout le piquant de sa modestie, de sa « retenue », fussent-elles voulues, fussent-elles sincères. « En cette Mme Scarron devenue Mme de Maintenon, Montespan devinait la vraie rivale ; elle lui aurait préféré dix Fontanges. On dit qu'elle encouragea le Roi dans ses nouvelles amours, et qu'elle parait la duchesse de Fontanges comme elle avait été parée

par la duchesse de La Vallière » : LAVISSE (*Histoire de France*, VIII-386.)

(3 et 4). Mme de Montespan eut à se repentir d'avoir comme jeté dans les bras du Roi Mlle de Fontanges, parce qu'elle craignait Mme de Maintenon. Mlle de Fontanges qu'elle croyait ne devoir être d'aucune importance la domina vite dans le cœur du roi, si facile, d'ailleurs, à « se laisser prendre ». Nous avons vu plus haut (*l'Histoire des poisons*) qu'elle aurait voulu la faire empoisonner, tant fut cruel son dépit, tant fut énorme sa jalousie ; non jalousie d'amour, certes, mais jalousie de puissance et d'influence, qu'elle allait perdre. Elle commence alors par « ronger son frein », se tourmente, s'agite, et vit dans « une continuelle fièvre effrayante ».

En mars 1679, elle demande à l'abbé Gobelin de « prier et de faire prier pour le Roi qui est sur le bord d'un grand précipice ». Ce précipice était le cœur de Marie-Angélique de Scoraille, demoiselle de Fontanges, « blonde comme la paille aux clairs reflets, aux grands yeux gris pâles d'enfant étonné, profonds et limpides, au teint ayant la blancheur du lait, ayant la couleur des roses ». Pouvait-elle ignorer, d'ailleurs, Mme de Montespan, que les parents de Mlle de Fontanges la voyant si belle et si bien faite et, nous affirme Bussy — cette mauvaise langue de Bussy — ayant plus de passion pour leur fortune que pour leur honneur, boursillèrent entre eux pour pouvoir l'envoyer à la cour et lui faire une dépense honnête, conforme au poste où elle entrait. »

Ce fut un coup de foudre. Mme de Montespan, lorsque le doute ne fut plus permis, partait brusquement pour Saint-Germain, d'où Louis XIV la faisait révenir de force. Alors il lui imposait sa nouvelle maîtresse. L'altière marquise parut se résigner. Le 30 mars 1669, elle écrit au duc de Noailles : « Le roi ne vient dans ma chambre qu'après la messe et qu'après le souper. Il vaut beaucoup mieux se voir peu avec douceur que souvent avec de l'embarras. »

Puis ce fut l'abandon complet.

« Il y eut bal à Villers-Cotterets chez Monsieur, écrit *Mme de Sévigné*. Mlle de Fontanges y parut brillante et parée des mains de Mme de Montespan. » Et Bussy-Rabutin complètera cette lettre : « Mme de Montespan, écrira-t-il, est tombée. Le roi ne la regarde plus; vous jugez bien que les courtisans suivent cet exemple. »

« Mme de Montespan est enragée : elle pleura beaucoup hier ; vous pouvez juger du martyre que souffre son orgueil. » (*Mme de Sévigné*, 6 avril 1679.)

La haine de Mme de Montespan éclate. « Elle médisait publiquement de Mme de Fontanges. Elle disait à chacun qu'il fallait que le grand Alcandre ne fût guère délicat d'aimer une fille qui avait eu des amourettes dans sa province ; qui n'avait ni esprit ni éducation, qui n'était qu'une belle peinture. Elle en disait encore mille autres choses aussi fâcheuses. » (*Lettres de Bussy*.)

Mme de Fontanges qui se sentait soutenue par le roi répondit en accablant de cadeaux « sa devan-

cière », elle et tous ses enfants. Elle venait d'être proclamée duchesse, avec vingt mille écus de pension. La fureur de la marquise ne connut plus de bornes. Elle fit à Louis XIV une scène violente, et comme le roi lui reprochait son esprit de domination, son orgueil, elle concentrait la violence de sa colère dans un de ces mots durs et crus qui l'avaient tant fait craindre aux temps de sa domination, répondant au roi que « si elle avait les imperfections dont il l'accusait, du moins elle ne sentait pas mauvais comme lui ».

Mais qu'importe au roi cette colère ? Et pendant que la délaissée songe au poison pour l'amant dédaigneux et sa conquête du jour, il ne songe, lui, pour sa nouvelle bien-aimée, qu'aux fêtes qui pourront la faire admirer de tous, et la « consacrer » officiellement maîtresse royale.

« Devant que de partir pour Versailles, il envoyait à Mlle de Fontanges un habit dont la richesse ne se peut priser, non plus que l'éclat de la garniture qui l'accompagnait ne se peut trop admirer. Elle le recevait et partait un peu après avec Sa Majesté qui donna tous les divertissements ordinaires à toutes les dames de la Cour, en réservant un particulier pour son aimable maîtresse. Ce fut un jeudi après-midi que cette place d'importance, après avoir été reconnue, fut attaquée dans les formes ; la tranchée fut ouverte, on se saisit des dehors, et enfin après bien des sueurs, des fatigues et du sang répandu, le roi y entra victorieux. On peut dire que jamais

conquête ne lui donna tant de peine. Pour moi, quoique je le croie fort vaillant, je n'en suis point surpris parce que, s'il nous est permis de juger de la nature de la place par les dehors, l'entrée n'en pouvait être que très difficile. Quoi qu'il en soit, cette grande journée se passait au contentement de nos deux amants. Il y eut bien des pleurs et des larmes versées d'un côté, et jamais une virginité mourante n'a poussé de plus doux soupirs. Cette fête fut suivie, pendant huit jours, de toutes sortes de jeux et de divertissements. La danse n'y fut pas oubliée et Mlle de Fontanges y parut merveilleuse, s'y distinguant des autres. » *Histoire amoureuse des Gaules*, t. III; (*le Passe-temps royal*, 19-21.)

Non, quoi qu'en dise *le Passe-temps royal*, Mlle de Fontanges ne fut point merveilleuse à la danse : Elle dansait fort mal. A ce bal de Villers-Cotterets. « Mme de Montespan dansa très bien. Fontange voulut danser un menuet, il y avait longtemps qu'elle n'avait dansé : il y parut. Ses jambes n'arrivèrent pas comme vous savez qu'il faut arriver. La courante n'alla pas mieux et, en fin, elle ne fit plus qu'une révérence. » (*Lettre de Mme de Sévigné*), 16 mars 1680.

(5) Cette histoire et ces lettres sont textuellement prises dans *le Passe-temps royal*, pp. 48-52, qui continue comme voici :

« Le roi suivit de bien près cette lettre et partit de Versailles le jour d'après celui qu'elle fut envoyée pour rassurer sa belle : « Ah ! que je suis heu-

reuse, mon cher prince, lui dit-elle, en l'abordant avec un air engageant, de vous voir ainsi de retour ! Ah ! que l'éloignement de ce qu'on aime est une chose difficile à supporter. Je l'ai bien éprouvé, ma chère enfant, lui dit le roi en l'embrassant, et ce n'est que l'amour extrême que je vous porte qui m'a si tôt rappelé et qui n'a pas pu me permettre de vivre un moment sans vous. » Cette entrevue fut accompagnée d'autant de marques de joie que si c'eût été la première. Nos amants ne pouvaient assez se regarder et les plaisirs qui suivirent ces transports furent goûtés de l'un et de l'autre dans toute leur étendue. Oui, on peut dire que ce fut dans toute leur étendue, puisque la nuit qui suivit l'arrivée de Versailles fut trop courte pour Mars et Vénus... »

(6) De nombreux contemporains, Bussy, notamment, ont raconté cette anecdote.

La voici, d'après *le Passe-temps royal* (pp. 41-43) : « ... Mais revenons à notre histoire et suivons notre belle. Elle part avec son prince pour une partie de chasse qui lui donnera du divertissement. Elle était vêtue, ce jour-là, d'un justaucorps en broderie d'un prix considérable et la coiffure était faite des plus belles plumes qu'on eût pu trouver. Il semblait, tant elle avait bon air, avec cet habillement, qu'elle ne pouvait pas en porter un qui lui fût plus avantageux. Le soir, comme on se retirait, un petit vent s'éleva qui obligeait Mlle de Fontanges de quitter sa capeline. Elle fit attacher sa coiffure avec un ruban dont les nœuds tombaient sur son front. Cet ajuste-

ment de tête plut si fort au roi qu'il la pria de ne se coiffer point autrement, de tout ce soir. Le lendemain toutes les dames de la cour parurent coiffées de même manière. Voilà l'origine de ces grandes coiffures qu'on porte encore et qui de la Cour de France, passèrent dans presque toutes les cours de l'Europe ». (Voir, t. II, anecdote : *Les coiffures à la Fontanges*.)

«... La crainte qu'avait son amant qu'il n'arrivât quelque accident dans la course à cette nouvelle chasseresse, l'obligeait à toujours rester près d'elle. Il ne l'abandonna point et après lui avoir donné le plaisir de faire passer devant elle le cerf que l'on courait, il s'écartait avec elle dans le lieu le plus couvert du bois pour lui faire prendre quelque rafraîchissement. Comme l'on sait qu'il est de certains moments où la solitude a plus de charmes pour nous que toute la pompe de la cour, on laissa jouir paisiblement le Roi et sa maîtresse du repos qu'ils cherchaient à l'écart ; et l'on jugea fort bien, quand on crut qu'il préférerait ce délassement à la gloire qu'il aurait pu tirer de la chasse. Mlle de Fontanges, depuis ce jour, a été fort incommodée de maux de cœur et de douleurs de tête qui, étant les véritables symptômes de la grossesse, nous pouvons croire, sans deviner, que la course fut vigoureuse et que ces moments de retraite ne se passèrent pas tous dans l'oisiveté. C'est ainsi que les héros se faisaient autrefois. Les dieux n'avaient pas de lieu plus propice pour leurs amours que la campagne, et nous avons sujet de croire que le fruit qui naîtra de ce

passé-temps n'en sera pas plus sauvage pour avoir pris son commencement dans les bois... » (*Le Passé-temps royal*, pp. 41-43.)

Cet enfant, le seul que Fontanges ait eu de Louis XIV, fut un enfant mort-né. D'où ce couplet :

*Notre Prince grand et bien fait,
Qui ne fait rien que de parfait,
Landerirette,
Ne travaille plus qu'à demi,
Landeriri.
Sa jeune maîtresse, dit-on,
A mis au monde un avorton,
Landerirette,
La grosse en a le cœur bouffi,
Landeriri.*

La « grosse » est Mme de Montespan, qu'à cause de Fontanges — nous venons de voir que rien n'est plus exact — comme aussi, d'ailleurs, de quelques autres, on accusa d'être l'entremetteuse du roi.

*Ne pouvant plus être putain,
La Montespan s'est faite enfin
Maquerelle pour lui complaire,
Lère la, lère, lantère.*

(7) Sur ces austérités, voir l'historien de Mlle de La Vallière. — « Pour fatiguer son corps, pour endormir sa mémoire, elle jeûnait au pain et à l'eau, portait la haire et le cilice. Des ceintures de fer, des bracelets de fer remplaçaient les anneaux d'or et les parures de pierreries. La Mère Agnès, tout en admi-

rant ce zèle, le modérait de peur qu'il ne se perdît par l'excès. Sage et prudente, elle n'avait pas permis à la duchesse de se faire simple converse. En retour, elle accordait à sa sœur Louise d'aider les filles du voile blanc dans les travaux les plus pénibles de la maison. On lessive, on balaye, on lave la vaisselle, et non pas un jour, non pas une semaine, comme distraction passagère, mais aussi longtemps que la prieure le commande, et jusqu'à ce qu'on soit relevé de son emploi. Dans ces occupations et dans cette fatigue la pénitente trouva le plus sûr remède à ce mal tant redouté : l'évocation involontaire du passé. Peu à peu le calme rentra dans son esprit ; avec le calme, la gaieté « ce caractère de gaieté qui paraissait essentiel pour former une parfaite carmélite ». Bientôt elle ne parla plus que de « cheminer gaie-ment vers la céleste patrie ». A un an de date de ses vœux, elle écrivait à son amie : « Je suis d'une si grande tranquillité sur tout ce qui me peut arriver, que je regarde la santé, la maladie, le repos, le travail, la joie et les peines d'un même visage. Je ferme les yeux et je me laisse conduire à l'obéissance. » (LAIR, *Louise de La Vallière*, pp. 332-333.)

(8) « La taille de Mlle de Fontanges n'augmente pas aussi vite que sa faveur », dit l'*Œil de bœuf*. « Le roi sut que Mme de Fontanges était grosse, ce qui l'obligeait à lui donner le titre de duchesse et à faire sa maison. » (*La France galante*.)

« Mme de Fontanges est duchesse avec vingt mille écus de pension ; elle en recevait aujourd'hui les

compliments dans son lit. Le roi y a été publiquement. Elle prend demain son tabouret et s'en va passer le temps de Pâques à une abbaye que le Roi a donnée à une de ses sœurs. Il y a des gens qui disent que cet établissement sent le congé. En vérité je n'en crois rien, le temps nous l'apprendra... » (M^{me} DE SÉVIGNÉ, *lettre du 6 avril 1680.*)

Mlle de Fontanges ne jouissait pas longtemps de sa pension, pas plus que de son titre. Sur sa mort qui devait survenir bientôt, il faut lire : *le Drame des poisons*. Nous reprenons, alors, le récit que nous faisions tout à l'heure de cette tentative d'empoisonnement, — voir page 329 l'anecdote : *l'Affaire des poisons* — tramée par Mme de Montespan contre Louis XIV et contre Mlle de Fontanges.

« L'assassinat de la duchesse de Fontanges devait mettre le sceau à la vengeance de Mme de Montespan. La Voisin s'écriait à ce propos devant la Trianon, chez qui elle dînait : « Oh ! la belle chose qu'un dépit amoureux ! » Romani et Bertrand étaient chargés d'empoisonner la jeune femme à l'époque même où la Voisin et la Trianon feraient périr Louis XIV. Mais les poisons employés contre elle seraient moins prompts : alors, disaient les complices, « elle mourrait en langueur, et l'on dirait que ce serait de regret de la mort du roi qu'elle serait morte ». Romani avait projeté de se déguiser en marchand d'étoffes. Bertrand le suivrait en qualité de valet. Ils présenteraient leurs marchandises à la duchesse et, en supposant qu'elle ne prit point les étoffes, « elle ne se

sauverait pas de prendre les gants, disait Romani, parce que ceux qu'il ferait venir de Grenoble seraient parfaitement bien faits et que les gants feraient le même effet que la pièce d'étoffe. « Effectivement on faisait venir de Rome et de Grenoble des gants de belle qualité, que Romani « prépara » d'après les recettes des magiciens. Nous retrouvons également dans les papiers de la Reynie un enchaînement de petites notes, aux phrases inachevées, qui prouvent le complot contre la vie de Mlle de Fontanges... »

Suivent quelques-unes de ces petites notes.

« ...Mais la nature donnait à Mme de Montespan la cruelle satisfaction qu'elle demandait à la magie. Le 28 juin 1681, la duchesse de Fontanges mourut, âgée de vingt-deux ans, en l'abbaye de Port-Royal du quartier Saint-Jacques. Elle fut enlevée par une pleuro-pneumonie d'origine tuberculeuse, dont une perte de sang, à suite de fausse couche, avait hâté l'action. La jeune femme mourut persuadée qu'elle mourait empoisonnée, et soupçonna sa rivale. Louis XIV, qui eut la même pensée, craignit que l'autopsie ne révélât le crime et, alors, voulut l'éviter. Mais les proches l'exigèrent. Les médecins conclurent à la mort naturelle. L'opinion subsista que Mme de Fontanges avait succombé au poison versé par Mme de Montespan : opinion dont Mme de Caylus, Mme de Maintenon, Bussy-Rabutin, Mme Palatine se sont fait l'écho. » (FUNCK-BRENTANO, *le Drame des poisons*, pp. 185-197. Paris Hachette, 1906.)

« ... Le grand Alcandre témoigna publiquement

la douleur qu'il avait de sa perte et, voulant faire voir que l'estime qu'il avait eue pour elle durait encore après sa mort, il donnait une abbaye à l'un de ses frères, mariait une de ses sœurs fort avantageusement (*Catherine-Gasparde, mariée à Sébastien de Rosmadec, lieutenant général de Bretagne, gouverneur de Nantes et mestre de cavalerie*), et faisait encore quantité d'autres choses en faveur de sa famille (voir dans *Mme de Sévigné*, lettre du 17 juillet 1680, le récit de l'installation, comme abbesse à Chelles, de *Jeanne de Scorailles*). Mme de Montespan croyait que le roi reviendrait à elle ; mais elle fut tout étonnée de voir que Mme de Maintenon avait toute sa confiance. Elle en fut au désespoir ; car comme c'était elle qu'il avait faite ce qu'elle était, elle ne pouvait souffrir que son propre ouvrage servît à la détruire elle-même. » (*Histoire amoureuse des Gaules*, t. II, pp. 469-70.)

« Morte blessée au service du Roi », a dit cruellement Mme de Sévigné ; du roi qu'elle paraît avoir aimé sincèrement. Ne répondait-elle pas un jour à Mme de Maintenon qui l'exhortait à guérir de cet amour « parce qu'il ne pouvait faire que son malheur : « Eh ! madame, vous me parlez de me défaire d'une passion, comme de quitter une chemise ! »

ÉPITAPHES

Vous qui ne pensez qu'à l'amour,
Belles ! qu'un autre soin en ce lieu vous appelle.
Approchez et voyez dans ce miroir fidèle,
Ce que vous devez être un jour.

..

Jalouses, autrefois, du bonheur de ma vie,
Ayez pitié d'un sort dont vous eûtes envie.
Le bonheur m'enivrait ; le sort me détrompa.
Ce dieu, dont la main me frappa,
Veut qu'à lui seul on sacrifie.

..

Si l'amour m'éleva dans un illustre rang
J'en devins bientôt la victime,
Et si l'ambition me conseilla le crime,
Il m'en a coûté tout mon sang.
A la cour je n'eus point d'égale ;
Maîtresse de mon roi, je défis ma rivale.

..

Jamais un temps si court ne vit un sort si beau ;
Jamais fortune ne fût si tôt détruite.
Ah ! que la distance est petite
Du faite des grandeurs à l'horreur du tombeau !



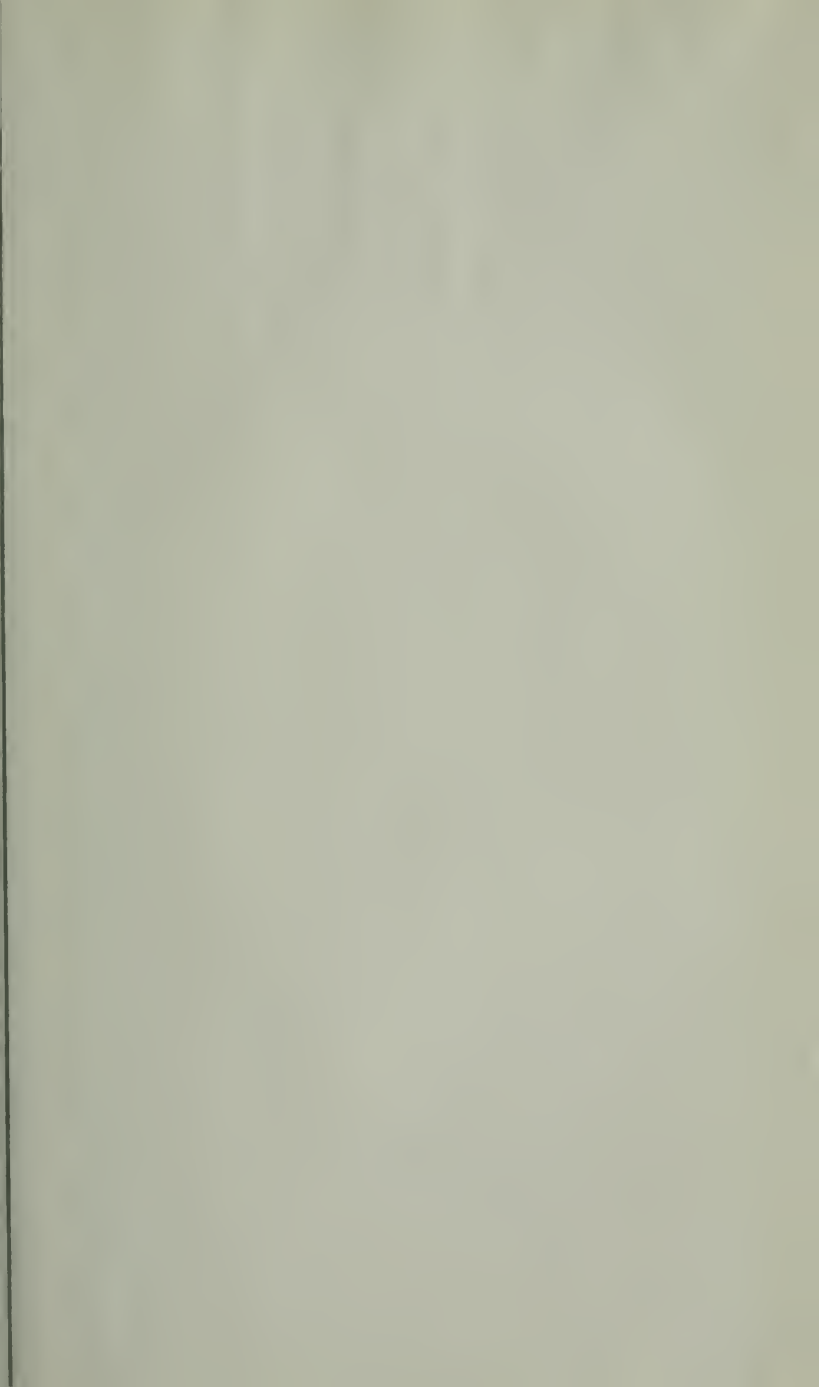
TABLE DES MATIÈRES

	Page.
AVANT-PROPOS	v
I. — Richelieu danse la Sarabande.	1
II. — Mariage de Louis XIV	31
III. — L'amour sur un tabouret.	50
IV. — Mort de Mazarin. Les amours avec Anne d'Autriche.	60
V. — Le roi. Monsieur. Madame.	95
VI. — Premières amours avec La Vallière	110
VII. — Au couvent de Chaillot.	135
VIII. — La Reine et les maîtresses du roi	146
IX. — Premier accouchement	152
X. — Amours du comte de Guiche et de Madame. .	158
XI. — Christine de Suède	168
XII. — Une intrigue contre La Vallière	177
XIII. — La chambre des filles d'honneur.	185
XIV. — Arrestation de Fouquet	193
XV. — D'Artagnan s'équipe	207
XVI. — Mère, fille et amant	216
XVII. — Mariage de Mme de Montespan. Tableau de Paris.	227
XVIII. — Encore un accouchement.	233
XIX. — Bérénice. Mort de Madame.	245
XX. — Tous les vingt.	259
XXI. — Parce qu'elle était demi-nue	262

	Pages
XXII. — Douceur évangélique	265
XXIII. — Costume Louis XIV	267
XXIV. — Singulier alleluia	274
XXV. — La souris aux louis d'or.	281
XXVI. — Madame de Sévigné	284
XXVII. — Prise de voile.	290
XXVIII. — Fausse conversion	300
XXIX. — Beauté de Mme de Montespan	315
XXX. — L'abbesse de Fontevrault	322
XXXI. — L'affaire des poisons	329
XXXII. — Exploits de Sodomistes	351
XXXIII. — Elixir de galanterie	353
XXXIV. — Singulière visite et exil	363
XXXV. — Mort d'Anne d'Autriche.	370
XXXVI. — Les deux cocus	378
XXXVII. — Princesses à la messe	380
XXXVIII. — Nudités de gorge	384
XXXIX. — Commencement de lassitude	391
XL. — Duchesse de Longueville	397
XLI. — Mauvais servant d'amour	409
XLII. — Lulli. Statue vivante	414
XLIII. — Mlle de Fontanges. Le chat gris.	426
XLIV. — Billets d'amour	430
XLV. — Coiffures à la Fontanges. Première grosse- sasse. Aux Carmélites	434
XLVI. — Premières froideurs	440
XLVII. — L'accouchement et la mort.	443







La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

MAY 10 1972



a39003 001473932b

DC 123 • T68 1920 V1
TOUCHARD-LAFOSSE, GEOR
CHRONIQUES DE L'OEIL D

